



HISTOIRE ROMAINE,

DEPUIS

LA FONDATION DE ROME

JUSQU'AU

RÈGNE D'AUGUSTE.

LE NORMANT FILS, IMPRIMEUR DU ROI,
RUE DE SEINE, N° 8, F. S. G.

HISTOIRE ROMAINE,

DEPUIS

LA FONDATION DE ROME

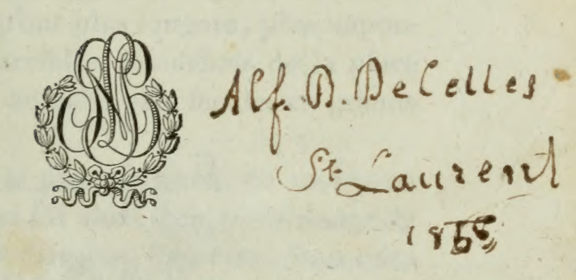
JUSQU'AU

RÈGNE D'AUGUSTE;

PAR JACQUES-CORENTIN ROYOU.

Seconde Édition.

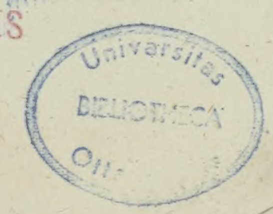
TOME SECOND.



PARIS.

LE NORMANT PÈRE, LIBRAIRE, RUE DE SEINE, N° 8,
FAUBOURG-SAINT-GERMAIN.

1824.



HISTOIRE ROMAINE.

RÉPUBLIQUE.

Une scène plus vive, plus variée, plus étendue, va s'offrir à nos regards : l'aigle romaine ayant, après cinq cents ans, franchi les limites de l'Italie, va prendre un vol plus rapide, et s'élancer sur les régions les plus lointaines. Les guerres seront plus longues, plus importantes, plus terribles, les débats de la place publique plus animés, plus fertiles en grands résultats. 264.

Le peuple le plus puissant, du moins en apparence, qui fût alors dans le voisinage de Rome, et peut-être dans l'univers, étoit celui de Carthage. Entre deux nations voisines, et à peu près d'égale force, la paix communément n'est pas de longue durée. Rome et Carthage convoitoient l'une et l'autre la Sicile : telle fut la cause de leurs premiers dé-

264. mêlés et de la première des guerres nommées Puniques.

Les Romains furent appelés en Sicile, comme nous l'avons dit ailleurs (1), par une portion d'un corps de Campaniens, qui, après avoir massacré les citoyens de Messane, où ils avoient été reçus comme amis, prirent le nom de Mamertins. Une autre partie de ce corps avoit livré la citadelle aux Carthaginois. Le sénat de Rome se refusoit à faire cause commune avec des brigands coupables précisément du même crime dont il avoit puni si sévèrement les assassins des malheureux habitans de Rhège; mais le peuple n'envisagea que la conquête de la Sicile. Le consul Appius Claudius la commença par deux victoires: l'une sur Hiéron, roi de Syracuse, qui devint peu après l'allié de Rome; l'autre sur les Carthaginois, et força la citadelle de Messane. Le triomphe fut le prix de ses exploits, les premiers qui aient signalé les armes romaines hors de l'Italie.

GLADIATEURS. Cette époque fut aussi celle de l'introduction d'une coutume barbare : des combats de

(1) *Précis de l'Histoire Ancienne*, tom. I[er], pag. 123 et suivantes, où l'on trouve de plus amples détails de cette guerre.

gladiateurs. Elle n'avoit point pris naissance 264.
à Rome : Tite-Live en parle, sous la date de l'an 220, comme d'une pratique établie chez les Campaniens, qui se donnoient même cet horrible plaisir pendant leurs repas ; en quoi ils furent imités par les Romains. Tout cruel qu'étoit cet usage, on peut néanmoins le regarder comme un adoucissement à un autre plus affreux. Dès la plus haute antiquité, on immoloit des captifs ou prisonniers de guerre sur la tombe des guerriers illustres qui mouroient les armes à la main. On trouva ces sacrifices trop atroces, et on imagina de faire combattre ces malheureux les uns contre les autres : alors tous du moins ne périssoient pas.

Deux frères, M. et D. Junius Brutus, firent connoître à Rome ce terrible spectacle, dans l'intention d'honorer les funérailles de leur père. Pendant quelque temps on ne le donna qu'à l'occasion de la mort des personnages les plus marquans, et dans les mêmes vues que ces deux frères. La pratique en devint ensuite si commune, que les particuliers désignoient dans leurs testamens combien ils vouloient qu'il y eût de gladiateurs qui combattissent après leur mort. Quatre-vingt-dix ans après, on en vit jusqu'à cent vingt-huit aux prises les uns contre les autres, et enfin jusqu'à dix mille en quatre

264. mois. Leur métier devint un art qui eut ses professeurs. Deux sortes de gens s'y adonnoient : les uns par force, c'étoient ou des esclaves ou des coupables condamnés à perdre la vie ; les autres étoient des hommes libres qui mettoient un prix à leurs dangers et à leur infamie. Ces derniers s'obligeoient à combattre jusqu'à la mort, sous peine de subir le dernier supplice, même de périr sous les coups de fouet. Ces sanglantes scènes données d'abord dans des cérémonies funèbres, devinrent le plus agréable amusement des jours de fête. On vouloit que les combattans eussent une taille avantageuse ; ils paroissoient nus sur l'arène. Leurs maîtres d'armes les vendoient fort cher aux magistrats que leurs charges obligeoient de faire jouir le peuple de ces effroyables fêtes, ou aux particuliers qui l'en gratifioient pour capter sa faveur. C'étoit un crime au gladiateur blessé de se permettre la plus légère plainte, et à celui qui étoit vaincu de demander quartier. S'il échappoit à l'un ou à l'autre quelque signe de foiblesse, ce qui étoit très-rare, le peuple crioit : « Qu'on le » tue, qu'on le brûle, qu'on le déchire à » coups de fouet. » Il falloit que ces malheureux mourussent de bonne grâce. Percés de mille coups, ils envoyoient demander à

celui qui les avoit loués s'il étoit content, et 264.
déclaroient qu'en ce cas ils expireroient sans regret. Communément celui qui donnoit la fête s'en rapportoit à la multitude du sort des combattans : elle ordonnoit en général de laisser la vie au vaincu lorsqu'il paroissoit la dédaigner, et toujours de la lui arracher s'il avoit l'air de la regretter. D'abord cette sorte de spectacle ne causa pour ainsi dire que de l'horreur : à la première blessure on le faisoit cesser; mais peu à peu les yeux s'accoutumèrent à l'effusion du sang, et la fin la plus ordinaire du combat étoit la mort d'un de ceux qui l'avoient soutenu. C'est une chose remarquable, qu'à mesure que les mœurs se polirent, le caractère du peuple romain devint à cet égard plus féroce.

Au temps où nous sommes, ces jeux san- 263.
guinaires étoient loin, comme il arriva depuis, d'absorber en quelque sorte toute l'attention de Rome : elle la tournoit presqu'entièrement vers les affaires de la Sicile, où elle fit passer les deux consuls à la fois. Ils battirent les Carthaginois et les Syracusains. Une grande partie de l'île s'étant soumise à leur domination, ils s'approchèrent de Syracuse pour en former le siége, lorsque le roi Hiéron, à qui cette ville appartenoit, leur demanda la

263. paix. Ils avoient trop d'intérêt à le détacher du parti de Carthage pour la lui refuser, et cependant ils le contraignirent à les indemniser des frais de la guerre. Aidés de ses troupes, ils soumirent plusieurs des places que les Carthaginois possédoient en Sicile. Un des consuls, Otacilius Crassus, donna dans cette expédition un exemple de discipline militaire digne d'être cité, parce que la peine étoit parfaitement analogue au délit : quelques soldats, par crainte de la mort, s'étoient soumis à passer sous le joug; Crassus ordonna qu'ils campassent hors des retranchemens; leur faisant ainsi à la fois subir un affront et courir un grand danger.

L'autre consul, M. Valerius Maximus, à qui principalement étoient dus les avantages de cette campagne, eut seul les honneurs du triomphe. On y vit un cadran solaire pour la première fois : il venoit de Catane. Ce même triomphateur fit placer dans une salle publique un tableau qui représentoit une bataille qu'il avoit gagnée contre Hiéron et les Carthaginois : usage fort commun dans la suite, mais dont c'étoit ici le premier exemple. Il eut aussi le surnom de Messana, qui se changea insensiblement en celui de Messala, pour avoir secouru la ville de Messane, attaquée sans doute

de nouveau, après le départ d'Appius, par 263.
Hiéron et ses alliés.

Les successeurs de ces deux consuls allè- 262—
rent aussi dans la Sicile, accompagnés de deux 261.
légions seulement, qui parurent devoir suffire, depuis qu'on étoit secondé par Hiéron. Avec le secours de ce prince, les Romains entreprirent le siége d'Agrigente, que sa situation, fortifiée par de grands travaux, rendoit presque imprenable. Les assiégeans s'étant dispersés assez au loin pour enlever la moisson qui étoit mûre et déjà coupée, avoient laissé leur camp trop dégarni. Les assiégés l'attaquèrent vivement. Quoique les gardes placés au dehors fussent bien moins nombreux que les ennemis, comme la peine de mort chez les Romains étoit infligée à quiconque abandonnoit son poste, l'attaque fut soutenue avec une telle fermeté, que les secours eurent le temps d'arriver, d'enfoncer et de mettre en fuite les assiégés. Après divers changemens de fortune, une bataille gagnée par les Romains, et sept mois de siége, la place fut prise; mais presque toute la garnison s'en étoit déjà échappée, grâce à la négligence des assiégeans. Les Agrigentins s'étant vus abandonnés par elle, égorgèrent plusieurs de ceux qui étoient restés dans la ville, soit pour se

262— venger de ceux auxquels ils attribuoient leurs
261. maux, soit dans le dessein de plaire au vainqueur. Quel que fût leur motif, ils ne purent le désarmer : plus de vingt-cinq mille hommes subirent l'esclavage. Ce succès, au reste, en coûta plus de trente mille aux Romains et aux Siciliens leurs alliés.

Mais c'étoit une foible consolation pour les Carthaginois; car, outre le chagrin de leur défaite, ils avoient encore la douleur de voir les soldats étrangers (surtout les Gaulois) qu'ils soudoyoient, et qui réclamoient quelques mois de paye, éclater en plaintes séditieuses. Le général de Carthage les apaisa en leur promettant du butin; et, sous prétexte de les mener à une ville où ils en recueilleroient sans danger, il fit conduire quatre mille Gaulois dans une embuscade, où les Romains (entre les mains desquels il avoit fait tomber un prétendu transfuge qui les avertit de leur marche) les taillèrent tous en pièces, non sans une perte assez notable de leur part. Ainsi le général carthaginois eut la triple satisfaction de s'affranchir de sa dette sans rien payer, de faire périr des séditieux qui l'inquiétoient, et en même temps un grand nombre des ennemis de Carthage. Malgré le succès de cette ruse ou de cette perfidie, ce général

fut rappelé et condamné à une grosse amende : 262—
on ne jugea pas sans doute que le triste avan- 261.
tage qu'il s'étoit ainsi procuré, fût une compensation de ses revers. Son successeur voyant la supériorité des Romains sur terre, tourna ses vues d'un autre côté. Il parcourut avec sa flotte les côtes de la Sicile et celles de l'Italie, subjugua les premières et dévasta les autres.
Les Romains conçurent alors que pour venir 260.
à bout de Carthage, il falloit lui disputer l'empire de la mer. Ils souffroient d'ailleurs avec impatience que l'Afrique fût tranquille, tandis que ses vaisseaux désoloient les côtes de l'Italie. Nous avons dit ailleurs (1) avec quelle promptitude merveilleuse, quoique la marine leur eût été jusqu'alors étrangère (2), ils surent

(1) *Précis*, pag. 125. Nous désignerons désormais par ce mot seul, le Précis de notre Histoire Ancienne, auquel nous renvoyons quelquefois.

(2) Ceci demande une explication. Nous avons vu (en l'an 507) que le premier traité des Romains avec Carthage suppose qu'ils avoient quelque marine, une navigation assez considérable pour le temps, et un commerce maritime. Et ici l'on dit que la marine leur avoit été étrangère jusqu'à l'année 260; ce qui paroît contradictoire. Fréret, dans une dissertation insérée au dix-huitième volume des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, a expliqué d'une

260. créer une flotte formidable sur le modèle d'une galère carthaginoise échouée sur les rivages de leur domination. Ce fut au consul Cn. Cornelius Scipion qu'en échut le commandement. Des habitans de Lipari ayant promis de mettre cette île en son pouvoir, il s'en approche avec dix-sept vaisseaux que devoit suivre le reste de son armée, et se voit tout à coup enveloppé par une multitude de navires ennemis. Néanmoins il se met en devoir de se bien dé-

---

manière assez plausible cette apparente contradiction, qui se trouve dans tous les historiens de Rome.

Il y avoit, non loin de Veies, une nation que les Romains nommoient Cérites, dont la capitale étoit Céré, située sur une petite rivière, à quatre milles de la mer, et d'un port dont les vestiges subsistent encore : il est à deux cent dix stades d'Ostie. Ces peuples qui avoient une grande habitude de la mer et du commerce, s'allièrent étroitement avec les Romains, en reçurent le droit de cité, et formèrent pour ainsi dire avec eux une même nation, un seul corps, sans avoir cependant tous les priviléges des habitans de Rome : en sorte que la marine des Cérites put être regardée comme celle des Romains, et que ceux-ci, traitant avec les Carthaginois, agirent comme si elle leur eût effectivement appartenu, tandis qu'il est vrai que les Romains proprement dits n'avoient pas de marine. On a donné d'autres explications de la contradiction dont il s'agit ; c'est celle-ci qui nous a paru la plus naturelle et la plus satisfaisante.

fendre : on lui propose un accommodement; et par une seconde imprudence, il se transporte sur le bord du général de Carthage, avec ses principaux officiers, pour régler les conditions du traité. Dès qu'ils y sont entrés, le Carthaginois se saisit de leurs personnes, s'empare ensuite de toute la division de leur flotte, et la mène en Afrique. Le sort des combats et sa témérité causèrent bientôt à ce dernier plus de tort que sa perfidie ne lui avoit procuré d'avantages. Il s'étoit avancé avec cinquante vaisseaux pour reconnoître l'ennemi, et examiner ses manœuvres. Plein de mépris pour des marins qui n'avoient jamais combattu, il ne gardoit aucun ordre, lorsque doublant un cap, il fut inopinément rencontré par les Romains, qui lui enlevèrent la meilleure partie de ses navires, et auxquels il eut bien de la peine à échapper avec le reste. 260.

Les vainqueurs instruisirent le consul Duilius, qui commandoit à terre, de leur victoire et du malheur de son collègue. Aussitôt il se rend à la flotte, et par le moyen d'une machine que les Romains avoient inventée pour accrocher les vaisseaux ennemis et monter à l'abordage, il leur fait éprouver la plus terrible défaite près des côtes de Myle. Leur commandant

260. s'appeloit Annibal, nom commun (ainsi que plusieurs autres) chez les Carthaginois. Comme les républicains pardonnent rarement les disgrâces de la guerre, il s'y prit avec adresse pour prévenir la peine qu'il croyoit lui être réservée : un de ses amis se rend au sénat, et dit : « Annibal demande s'il doit livrer bataille au » consul qui monte une flotte nombreuse. » On lui répond unanimement qu'il n'y a point à balancer. « Il l'a fait, reprend-il, et a été » vaincu. » On n'osa plus le blâmer de s'être battu, et on ne lui fit pas un crime de son malheur.

Quant à Duilius, comme il s'étoit couvert d'une gloire à peu près nouvelle, on lui rendit à Rome des honneurs inusités : le premier, il obtint le triomphe naval. L'inscription qu'on lit encore sur la colonne rostrale de marbre blanc qui fut érigée à l'occasion de sa victoire, est un des monumens les plus anciens de la langue latine, bien grossière alors. Duilius s'attribua une distinction sans exemple : lorsqu'il rentroit la nuit dans sa maison, après avoir soupé chez ses amis, il se faisoit précéder d'un flambeau et d'un joueur d'instrumens ; il ne paroît pas qu'on s'en offensât, tant sa gloire
259— sembloit au-dessus de toute comparaison.
257. Après lui, ce fut L. Cornelius Scipion qui

commanda la flotte romaine, laquelle étoit 259—
regardée comme un département par les con- 257.
suls, et tirée aussi au sort. Il alla chercher les Carthaginois dans les îles, presque contiguës, de Sardaigne et de Corse, où l'on n'avoit pas encore vu les armes romaines.

La première étoit riche en troupeaux, en blé, en mines même d'or et d'argent (1). L'air en est mauvais, principalement en été. Caralis (Cagliari), sa capitale, a un bon port.

La Corse, moins considérable, âpre et montueuse, étoit en partie inculte. Le caractère des habitans se ressentoit de la nature des lieux : ils souffroient impatiemment des maîtres. Le pays contenoit un grand nombre de villes assez mal peuplées. Les principales étoient Alérie, fondée par des Phocéens, et Nicée par des Etrusques.

Après de longues guerres, les Carthaginois s'étoient emparés de ces deux îles, à l'exception de quelques endroits inaccessibles aux armées; mais comme il étoit difficile de les tenir dans la dépendance, les vainqueurs ne trouvèrent d'autre moyen d'en venir à bout que d'arracher toutes les productions de la

---

(1) Valère Maxime, en parlant d'elle et de la Sicile, les appelle les nourricières de Rome.

259— terre, et d'infliger peine de mort à quiconque
257. semeroit du grain, ou planteroit un arbre fruitier, afin de contraindre ces insulaires d'aller chercher en Afrique leurs subsistances. Une rigueur si atroce aliénant tous les cœurs, l'obéissance de ces peuples fut toujours mal assurée.

Scipion ayant d'abord subjugué la Corse, fit voile pour la Sardaigne, rencontra, mit en fuite la flotte ennemie, et ayant débarqué dans l'île, battit le général carthaginois, qui fut tué dans le combat, et auquel il fit d'honorables funérailles; ce qui passoit alors pour un acte de générosité. Aussi ce Cn. Cornelius Scipion étoit-il réputé l'homme le plus vertueux de son siècle. C'est ce qui est attesté par une antique inscription, curieuse en ce qu'elle fait connoître la latinité et l'orthographe de ce temps (1).

Tandis que les armées navales de Rome triomphoient au loin, la chiourme même lui fit courir un assez grand danger dans l'enceinte de ses murs. Elle étoit composée d'esclaves

(1) *Honc oinom ploerumei cosentiont buonorum optimom fuisse virom*; ce qui postérieurement s'écrivit: *Hunc unum plurimi consentiunt bonorum optimum fuisse virum.*

affranchis et devenus citoyens, et d'hommes 259—
fournis par les alliés. Il y avoit alors dans la 257.
ville quatre mille de ces derniers, la plupart Samnites. Comme ils avoient en aversion le service maritime, ils complotèrent de s'en affranchir par la destruction de la cité, qu'ils devoient brûler et piller tout à la fois. Cette conspiration fut heureusement dccouverte ; on s'empressa de l'étouffer avant qu'elle pût éclater.

On n'eut plus à s'occuper que de la Sicile. Le consul Attilius Calatinus, qu'on y avoit fait passer, forma le siége de Mytistrate, vainement entrepris par ses prédécesseurs. Cette place, qui étoit très-forte, résista longtemps; mais enfin la garnison carthaginoise, excédée par les plaintes des femmes et des enfans, qui demandoient à grands cris la fin de leurs souffrances, se retira de nuit. Le lendemain, les habitans ouvrirent les portes aux Romains; et malgré cette soumission volontaire, le soldat aigri par les maux que lui avoit causés un siége pénible, fit main-basse sur tout ce qu'il rencontra, n'épargnant ni le sexe ni l'enfance. L'intérêt seul calma cette lâche fureur. Le consul ayant déclaré que le prix des captifs appartiendroit à l'armée, le carnage s'arrêta. On vendit tout ce qui lui

259— étoit échappé, on pilla et on detruisit la
257. ville.

Cette triste conquête pensa être suivie d'un grand désastre : le consul Attilius s'engagea dans un vallon, où il fut aussitôt entouré et dominé par l'armée carthaginoise. C'étoit fait de la sienne, s'il ne s'y étoit trouvé un tribun légionnaire, Calpurnius Flamma, qui, à l'exemple des trois cents Spartiates aux Thermopyles, et du premier des Decius, eut la générosité de se dévouer, avec trois cents braves comme lui, pour le salut de tous. « Mourons, dit-il à ses intrépides compa» gnons de gloire, pour sauver le consul et » les légions. » Avec sa petite troupe, il s'empare d'une hauteur voisine, y est attaqué, et résiste si long-temps à une grande multitude d'ennemis, qu'il donne au consul le moyen de se dégager. Ce qu'il y eut de miraculeux pour ainsi dire dans cette action, c'est que Calpurnius y survécut. On le trouva couvert de blessures, et seul respirant encore au milieu d'un tas de soldats, tant romains que carthaginois, dont les corps jonchoient la place où ils avoient combattu. Il guérit, et rendit encore d'importans services à sa patrie. Celui-ci fut récompensé d'une couronne de gazon, la plus honorable de toutes, comme nous l'a-

vons dit. Le consul répara son imprudence en 259—
soumettant plusieurs villes aux Romains. 257.

Son collègue, Sulpicius Paterculus, eut de si heureux succès en Sardaigne, qu'il put voguer vers l'Afrique; Annibal, vaincu par Duilius, eut ordre de le combattre. Cet amiral carthaginois fut défait une seconde fois près de l'île de Sardaigne; et ses troupes, prétendant que c'étoit par sa faute, le crucifièrent : supplice ordinaire parmi ces Africains.

Les combats maritimes se succédoient à chaque consulat. On avoit, en 257, élevé à cette charge C. Attilius Regulus en son absence, et quand on lui annonça son élection, on le trouva occupé à ensemencer son champ. Le commandement de la flotte lui étant échu, il aperçut celle de Carthage qui voguoit sans ordre. Il court sur elle à la tête de dix vaisseaux, ordonnant aux autres de le suivre. Les Carthaginois enveloppent cette avant-garde, et la coulent bas tout entière à l'exception de la galère montée par le consul, dont la construction étoit plus légère et la chiourme plus nombreuse. Ayant été joint par le reste de sa flotte, il répara sa témérité, prit dix vaisseaux à l'ennemi, et en fit périr huit.

Un autre Regulus, M. Attilius, dont le nom 256.
est si fameux dans l'histoire, livra près des

256. côtes de Sicile un combat naval bien plus terrible. Il y eut dans le même instant, à une assez grande distance, trois actions séparées. La victoire, long-temps disputée, demeura aux Romains, et remplit l'objet qu'ils s'étoient proposé en livrant la bataille : c'étoit de se porter sur l'Afrique. Un des amiraux de Carthage (Hannon), voulant du moins procurer à son pays le temps de se mettre en défense, alla trouver les consuls sur leur flotte, pour les amuser par des propositions de paix. Un bruit qu'il entendit autour d'eux, lui causa de l'inquiétude. Les officiers romains rappeloient la perfidie qui avoit mis dans les fers le consul Scipion, et disoient qu'il falloit user de représailles. On prétend que Hannon s'écria : « Si » vous le faites, vous serez aussi méchans que » les Africains. » Il seroit assez bizarre qu'il eût ainsi qualifié ses compatriotes. Il n'est pas vrai d'ailleurs que ce soit une égale méchanceté de commettre une action blâmable et de la punir par des représailles. Les consuls firent mieux cependant de s'abstenir de la vengeance. Ils rassurèrent Hannon en lui disant que la bonne foi de Rome étoit sa sûreté; mais pressentant le motif qui l'amenoit, et d'ailleurs ne voulant pas de paix, ils refusèrent d'entrer même en conférence à cet égard.

Les consuls partirent donc avec la flotte, 256.
qui portoit un grand nombre de combattans. Quelques uns d'eux répugnoient à ce voyage maritime, et alors réputé lointain. Un tribun de légion osa même refuser d'obéir. Regulus lui montrant les faisceaux et la hache du licteur, lui dit qu'il savoit bien le moyen de lui inspirer du courage. La seule menace suffit pour lui en donner, ou du moins pour déterminer son obéissance. Les Romains abordèrent au promontoire d'Hermée (CAP BON), prirent Clypea, dont ils firent leur place d'armes, et un grand nombre d'hommes et de bétail dans les campagnes environnantes. Le courrier qu'ils envoyèrent à Rome pour en donner avis, revint apporter à Regulus le titre de proconsul, et le commandement de l'Afrique sous ce nom, mais avec quinze mille cinq cents hommes seulement.

Il y trouva un singulier ennemi qu'il ne croyoit point avoir à combattre. Sur les rives du fleuve Bagrada étoit, disent les historiens, un serpent monstrueux, lequel, se lançant sur les soldats qui s'approchoient pour chercher de l'eau, les écrasoit du poids de son corps, les étouffoit dans les replis de sa queue, ou les faisoit mourir par son souffle empesté. La dureté de ses écailles le rendoit invulnérable

256. aux traits ordinaires : il fallut l'attaquer avec des machines de guerre, comme une citadelle. Enfin, une énorme pierre lancée contre le monstre l'écrasa. Il avoit, dit-on, cent vingt pieds.

255— Le consul ne tarda pas à se signaler par des
253. exploits plus glorieux. Il mit le siége devant Adis (qui ne subsiste plus et dont on ignore la situation), alors l'une des meilleures places de l'Afrique. Les Carthaginois, pour la délivrer, se postèrent sur une colline d'où à la vérité ils incommodoient beaucoup les Romains qu'ils dominoient, mais où, d'un autre côté, il leur étoit impossible d'employer la cavalerie, et les éléphans qui faisoient la principale force de leur armée, et qui ne pouvoient agir qu'en plaine. Regulus ne donna pas le temps aux ennemis d'y descendre, et pour profiter de leur faute, les attaqua dans la mauvaise position qu'ils avoient prise. Ils n'opposèrent qu'une foible résistance. On leur tua dix-sept mille hommes, on leur en prit cinq mille et douze éléphans. Les suites de cette défaite furent effrayantes pour les vaincus : près de quatre-vingts villes ou bourgs ouvrirent leurs portes aux Romains ; et peu après ils forcèrent celles de Tunis, place importante qui n'étoit éloignée de Carthage que de quatre

à cinq lieues. Les Carthaginois épouvantés demandèrent la paix à Regulus. Il la mit à des conditions si humiliantes et si dures, et les proposa de plus avec tant de hauteur, que, poussés au désespoir, ils résolurent de périr plutôt que de les accepter. 255—253.

Un seul homme changea en un moment toute la face des affaires. Un corps de Grecs auxiliaires arrive aux Carthaginois. Le Lacédémonien Xantippe qui le commandoit donna d'abord de si grandes preuves de sa capacité, fit voir avec tant d'évidence les causes de la défaite qu'on venoit d'essuyer, et ce qu'il eût fallu faire pour s'en préserver, qu'on l'établit généralissime de l'armée. Il écrasa entièrement celle des Romains, qui consistoit en quinze mille fantassins et cinq cents chevaux. Les Carthaginois n'avoient que cinq cents hommes de plus; mais parmi eux on comptoit quatre mille cavaliers; et ils tirèrent encore un grand secours de leurs éléphans, dont une centaine fortifioit le front de bataille. Regulus commit une grande faute en livrant le combat dans une plaine, où ces animaux, qui causoient encore quelque frayeur aux Romains, et la cavalerie, pouvoient agir en liberté. Il paroît que les succès précédemment obtenus par le général romain, lui avoient enflé le courage,

255— ou troublé le jugement au point de lui per-
253. suader que toute position étoit indifférente, et qu'en tous lieux il seroit invincible. Il fut cruellement désabusé, et eut la douleur d'être mené prisonnier à Carthage avec cinq cents des siens. Quelques uns se sauvèrent par la fuite et se retirèrent à Clypea. Xantippe, après cet éminent service, craignant d'être en butte à l'envie chez des étrangers et des républicains, retourna dans la Grèce.

Dénués de ce secours, les Carthaginois bornèrent leur ambition à pacifier l'Afrique, à réduire par les voies de douceur ou par la force, les villes qu'ils avoient perdues. La plus considérable étoit Clypea. Ils l'attaquèrent vainement, et en levèrent le siége, pour ne s'occuper qu'à résister aux nouvelles tentatives de leurs ennemis qui, en très-peu de de mois, avoient déjà équippé et mis à la mer trois cent cinquante navires. Les Romains ayant été poussés par une tempête à l'île Cossura, y firent une descente, pillèrent le pays, et prirent sa capitale qui portoit le même nom que l'île. De là ils firent voile pour Clypea. Les Carthaginois vinrent avec leur flotte les chercher près de cette ville, y essuyèrent la plus terrible défaite, et ne furent guère moins malheureux par terre : ils allèrent attaquer les

Romains, débarqués près de Clypea, et furent 255—
encore battus. 253.

La première pensée des vainqueurs après tant d'avantages, fut de se maintenir en Afrique; mais le pays voisin de celui qu'ils occupoient ayant été ravagé, ils craignirent la famine, et partirent tous pour la Sicile avec un grand butin. Quoique de cette île en Italie le trajet fût très-court, ils essuyèrent une si violente tempête, que de plus de trois cent soixante vaisseaux, à peine en sauvèrent-ils quatre-vingts. Ils perdirent un plus grand nombre encore de petits navires. Le roi Hiéron leur fut très-utile dans ce désastre : il fit conduire les débris de leur flotte à Messane, et lui fournit les moyens de reprendre la mer. Les Carthaginois ne laissèrent pas échapper cette occasion de ressaisir la supériorité qu'ils avoient perdue en Sicile. En s'y rendant ils reprirent Cossura, et dès qu'ils y eurent débarqué recouvrèrent Agrigente. Toutes les autres places conquises par les Romains auroient eu le même sort, si la nouvelle d'un armement considérable qui se préparoit à Rome n'eût relevé le courage de leurs garnisons. En trois mois, deux cent vingt galères furent prêtes à mettre à la voile.

Un de ceux qui les commandoient étoit ce

255— même Scipion traîtreusement emmené sept
253. ans auparavant à Carthage, où on l'avoit jeté dans une prison, et traité d'ailleurs indignement; l'autre, cet Attilius Calatinus dont un tribun légionnaire avoit sauvé l'armée. Ayant pris à Messane quelques vaisseaux échappés au dernier naufrage, ils abordèrent dans le nord de la Sicile, s'emparèrent de Céphalédie, échouèrent devant Drépane, et forcèrent Panorme, la principale ville de la domination de Carthage. Cette conquête fut suivie de la reddition volontaire de plusieurs places, qui chassèrent les garnisons carthaginoises pour se donner à leurs adversaires.

Les successeurs de ces consuls portèrent la guerre dans l'Afrique même. Leurs succès se bornèrent à la prise de quelques villes, où ils recueillirent beaucoup de butin. Ils ne purent s'établir dans le pays que les Carthaginois avoient entièrement ramené à l'obéissance, après avoir imposé des contributions aux peuples qui avoient trahi la cause commune, et fait mourir à la potence trois mille des principaux coupables. Les consuls, soit qu'ils ne vissent aucun progrès à faire dans cette contrée, ou parce qu'ils touchoient au terme de leur magistrature, cinglèrent vers l'Italie. Le vent les jeta dans une île voisine de la pe-

tite Syrte, où le reflux, qu'ils ne connoissoient pas (1), et qui laissa un moment leurs navires presqu'à sec, leur causa la plus vive inquiétude. Ils se croyoient perdus, et avoient déjà beaucoup jeté de choses hors des vaisseaux, lorsque le flux fit cesser le péril imaginaire qui les avoit troublés. Ils en éprouvèrent un plus réel, et qui leur causa une perte énorme, en doublant le cap Palinure : la tempête submergea cent cinquante galères, sur deux cent soixante-dix qui composoient leur flotte, et en outre beaucoup de bâtimens de transport. Tant de naufrages dans un si court intervalle, découragèrent les Romains. Ils crurent que le ciel ne vouloit pas qu'ils eussent l'empire des mers, et le sénat réduisit leurs forces navales à soixante vaisseaux, destinés à garantir les côtes de l'Italie, et à transporter en Sicile les choses dont on avoit besoin pour y soutenir la guerre. 255—253.

Les consuls de l'année s'y rendirent. Après y avoir pris une place, Aurelius Cotta, l'un d'eux, alla dans l'île de Lipari, assiéger la ville du même nom. Obligé de retourner à Rome pour prendre de nouveau les auspices, il con- 252.

(1) Le flux et le reflux ne se font sentir que dans un petit nombre d'endroits de la Méditerranée.

252. fie à un tribun de légion le soin de veiller à la conservation des ouvrages, en lui défendant de pousser le siége pendant son absence. Cet officier, dès que son général est parti, enfreint la défense, et loin d'obtenir aucun succès, est repoussé jusqu'à son camp, qu'il a bien de la peine à défendre; et tous les ouvrages sont brûlés. Aurelius, à son retour, répare promptement cet échec, s'empare de la ville, fait battre de verges l'officier réfractaire, et le relègue dans les derniers rangs de l'infanterie.

Ce ne fut pas le seul trait d'insubordination dont ce consul eut à se plaindre. Quatre cents jeunes chevaliers romains, commandés pour quelques travaux dans une nécessité pressante, avoient refusé d'obéir. Leur général en porta sa plainte aux censeurs, qui leur ôtèrent leurs chevaux, et les rejetèrent dans les plus basses classes du peuple : il fut même arrêté que leurs années de service jusqu'alors ne seroient point comptées. La censure se signala par un autre acte de sévérité : elle dégrada jusqu'à treize sénateurs.

Si les Romains punissoient avec une grande rigidité les fautes commises contre la discipline, le nerf de leur puissance, ils n'étoient pas moins attentifs à reconnoître les services

qu'on leur avoit rendus. Il y avoit cent trente-neuf ans qu'un magistrat de Lipari (Timasithée), leur avoit fait, comme nous l'avons vu, restituer une offrande qu'ils envoyoient à Delphes, et qui avoit été prise par des corsaires de cette île. Pour récompenser ce bon procédé, lorsqu'après tant d'années Lipari tomba au pouvoir de Rome, on exempta de toute imposition la postérité de Timasithée. 252.

La prise de cette ville ne suffit pas pour rassurer les Romains. Les éléphans avoient jeté parmi leurs troupes une si grande terreur depuis la défaite de Regulus, à laquelle ils avoient beaucoup contribué, qu'elles n'osoient plus hasarder de batailles. Instruits de ces dispositions et de la résolution prise par le sénat de ne plus armer de flottes, les Carthaginois se flattèrent de reconquérir tout ce qu'ils avoient perdu en Sicile; mais leurs finances étant épuisées par une guerre de douze ans, et ne pouvant la continuer sans argent, ils prièrent Ptolémée Philadelphe, roi d'Egypte, de leur en prêter; il s'y refusa, comme ami des Romains, à qui, dès l'an 273, il avoit envoyé des ambassadeurs, et avec lesquels il s'étoit uni par un traité d'alliance, ce qui avoit flatté l'amour-propre de Rome, fière de se voir

252. recherchée par le monarque d'une contrée si lointaine et si célèbre.

251— Les Carthaginois trouvèrent sans doute
248. d'autres ressources, au défaut des secours pécuniaires que leur refusoit Ptolémée ; car ils envoyèrent en Sicile Asdrubal avec des forces imposantes, au nombre desquelles on peut compter cent trente éléphans. Les consuls y étoient passés aussi ; mais on ne s'attaqua de part ni d'autre. Le sénat, réfléchissant que cette guerre épuisoit le trésor public sans qu'on pût la terminer, que la Sicile ne seroit jamais soumise aux lois de Rome, tandis que les Carthaginois, maîtres de la mer, pourroient la remplir de leurs troupes à volonté ; que d'ailleurs il étoit peu honorable de se décourager pour des pertes dont on ne pouvoit accuser que la fortune, reprit son ancien plan, et tourna de nouveau ses principaux efforts du côté de la mer.

Une année s'étant écoulée sans qu'on eût rien fait de remarquable en Sicile, un des consuls fut rappelé à Rome avec la moitié des forces qu'avoient les Romains dans cette île. Son collègue, L. Cæcilius Metellus, y resta avec le titre de proconsul. Nous ne saurions dire pourquoi l'armée entière, n'ayant osé rien entreprendre, ni même accepter le com-

bat qui lui avoit été offert presque journellement, on en rappeloit la moitié. Il sembloit que c'étoit livrer l'autre à la discrétion de l'ennemi. Asdrubal en jugea ainsi, et crut qu'il étoit temps de forcer les Romains à une action, que ses troupes d'ailleurs demandoient avec empressement. Il vint en conséquence camper sur les terres de Panorme. Metellus qui étoit dans la ville affecta de la crainte. La confiance des Carthaginois en redoubla, et ils furent attirés à un combat pour lequel leur ennemi avoit d'avance pris toutes ses précautions, tandis qu'ils les avoient, eux, toutes négligées. Des archers disposés contre les éléphans d'Asdrubal, les criblent de traits; ces animaux furieux retournent en arrière, troublent, écrasent les rangs de ceux qui les emploient; et tandis que les Carthaginois fondoient sur eux la plus grande espérance de la victoire, ils deviennent la première cause de leur défaite. La flotte carthaginoise qui survient en ce moment, contribue à la rendre plus sanglante. Les vaincus se précipitant vers leurs vaisseaux, s'écrasent eux-mêmes, ou sont écrasés sous les pieds des éléphans. Asdrubal fut condamné à mort en son absence; et quand il retourna dans sa patrie (ignorant sa condamnation) on l'envoya au supplice. C'étoit cependant un

251—
248.

251— des meilleurs généraux qui eussent servi la
248. république. Ses ingrats concitoyens, oubliant ses services, ne virent que son malheur, et eurent la cruauté de l'en punir. Nous avons vu et nous verrons encore Rome plus indulgente en pareille circonstance. Elle n'avoit guère gagné de plus grande bataille : vingt mille Carthaginois y avoient laissé la vie. Metellus envoya cent quarante-deux éléphans à Rome ; ils furent exposés dans le Cirque. Leur vue causa autant de satisfaction au peuple, qu'elle avoit autrefois inspiré de terreur aux soldats. Après le triomphe de Metellus, où ces animaux parurent encore, on les tua tous, les Romains ne jugeant pas à propos de s'en servir dans les combats. Sa victoire rendit à l'armée la confiance qu'elle avoit un moment cessé d'avoir en son courage, et abattit celui des Carthaginois, qui n'osèrent plus tenter d'actions sur terre. Affoiblis par une perte si considérable, ils désirèrent la paix, et l'envoyèrent demander. Leurs ambassadeurs, au cas qu'on n'en voulût point accorder à des conditions honorables, eurent ordre de proposer l'échange des prisonniers. Cet article intéressoit singulièrement Carthage, parce que quelques uns des premiers personnages de sa république avoient été pris. Depuis

cinq ans, Regulus languissoit dans un cachot 251—
où il avoit beaucoup à souffrir de la cruauté 248.
des vainqueurs. On le pressa vivement de se joindre à l'ambassade, dans la persuasion qu'il contribueroit efficacement à l'échange. Il ne se refusa point à ce qu'on demandoit. Avant qu'il partît, on lui fit jurer de revenir, s'il ne réussissoit pas dans sa négociation, et on lui fit même entendre que sa vie étoit attachée au succès.

Quand l'ambassade fut près de Rome, Regulus refusa d'y entrer, parce que la coutume étoit d'entendre les ambassadeurs des ennemis hors des murs de la ville. Les sénateurs s'y transportent. Les envoyés, après avoir exposé le sujet de leur mission, se retirent. Regulus veut les suivre, malgré les invitations du sénat, et ne se rend à ses prières qu'avec la permission des Carthaginois, dont il se regarde toujours comme le prisonnier. Il paroît que la délibération ne roula que sur l'échange. Regulus, consulté par ses anciens confrères, car il n'étoit plus membre du sénat, opina contre cette mesure; et sans être touché du désespoir de sa famille, d'autres disent, sans la voir de peur d'en être trop ému, il retourne tranquillement à Carthage, où l'attendoient les plus cruels supplices, et où il les subit. On livra

251— les plus distingués des prisonniers carthagi-
248. nois, à la femme et aux enfans de Regulus, qui, par d'affreuses représailles, leur rendirent tous les tourmens qu'on avoit fait endurer à cet infortuné. Nous devons répéter ici ce que nous avons dit ailleurs, que Polybe ne fait aucune mention de l'ambassade de ce général et de ses suites; ce qui a fait révoquer en doute, par quelques uns, cette anecdote si fameuse pourtant dans les Annales romaines.

Aussi croyons-nous que le désir de tirer parti de la victoire signalée de Metellus, bien plus que celui de prendre vengeance des cruautés exercées, dit-on, contre Regulus, et peut-être supposées, dirigea les nouveaux efforts que firent les Romains contre la Sicile. Les deux consuls y passèrent à la place de Metellus, qui étoit venu recevoir à Rome le tribut de gloire qu'on y payoit aux grands exploits; ils amenèrent avec eux quatre légions et deux cents galères, auxquelles ils en joignirent quarante autres qu'ils trouvèrent à Panorme. Ils assiégèrent tout d'abord la plus forte place de Carthage dans cette île, Lilybée, située sur le promontoire du même nom, qui n'est séparé de l'Afrique que par un intervalle d'environ cinquante lieues. La place fut vivement attaquée et défendue de même. Un amiral

carthaginois, Annibal, par une manœuvre savante et hardie, fit entrer un grand secours dans la ville et en ramena la cavalerie qui n'y causoit que de l'embarras, et dont on avoit besoin ailleurs. Les assiégés firent une sortie vigoureuse, dans la vue de brûler les machines des Romains. Il y eut à cette occasion un combat meurtrier. L'avantage demeura aux assiégeans, qui conservèrent leurs machines; mais peu après ils les perdirent, un vent impétueux ayant secondé une autre tentative, dont il avoit même fait naître l'idée. Le siége fut alors converti en un simple blocus. 251—248.

Les échecs essuyés par les Romains ne firent qu'animer leur courage. Quand on les apprit à Rome, chacun courut s'enrôler. Dix mille hommes passèrent le détroit, et se joignirent aux assiégeans. Le département de la Sicile étoit échu au consul Claudius Pulcher, homme vain et peu capable. En arrivant, il blâma devant les troupes la conduite de ses prédécesseurs, les accusa d'indolence et de lâcheté.

Comme eux, il tenta de combler le port, pour ôter toute espérance de secours aux assiégés, et n'y réussit pas davantage. La trop grande profondeur de la mer en cet endroit, et sa rapidité, firent échouer les deux entreprises.

251—248. Clodius en forma une autre. Adherbal, amiral carthaginois, étoit avec une flotte dans le port de Drépane, à six lieues de Lilybée. Clodius se flatte de l'y surprendre : il choisit deux cents navires, où il fait entrer ses meilleurs marins et ses plus braves soldats, et part de nuit sans être vu des assiégés. Adherbal l'aperçut dès le point du jour : pour ne pas combattre dans le port, où il n'eût pas pu tirer parti de l'agilité de ses vaisseaux, il fait filer sa flotte par un côté opposé à celui où entroient les Romains. Clodius alors donne ordre à ceux de ses bâtimens qui sont le plus avancés, de virer de bord. Ce mouvement produit une confusion extrême : les navires romains, dont les uns entrent au port tandis que les autres en sortent, se choquent et s'embarrassent. A cette première cause d'inquiétude et de frayeur s'en joint une autre, que fait naître l'imprudence du consul. On vient l'avertir que les poulets sacrés ne veulent pas manger ; il ordonne de les jeter à la mer, en disant : « Qu'ils boivent donc, puisqu'ils ne » veulent pas manger. » Ce mépris d'une croyance à la vérité superstitieuse, auroit été une grande faute dans un général assuré même de vaincre, à moins toutefois qu'il n'eût eu en vue d'extirper la superstition ; mais dans un

chef aussi peu habile que Clodius, c'étoit une 251—
grande témérité. Il s'en fallut beaucoup que 248.
l'événement la justifiât: et sa défaite affermit la crédulité qu'un succès différent n'eût peut-être pas même détruite à cette époque : car les fausses doctrines ont leur point de caducité qu'on ne peut pas toujours accélérer. Plus des trois quarts des vaisseaux romains, avec leurs équipages, tombèrent au pouvoir des Carthaginois : Clodius se sauva seulement avec trente galères, dont il ne dut encore le salut qu'à un très-grand bonheur. Pour arriver à l'armée qui assiégeoit Lilybée, il falloit qu'il passât au travers de la flotte que les Carthaginois tenoient dans ces parages, et il n'y parvint qu'en usant d'un artifice qui n'étoit pas nouveau, et auquel néanmoins les ennemis se laissèrent prendre : il orna ses vaisseaux de tous les signes de la victoire. On crut qu'il étoit vainqueur, que toute sa flotte le suivoit, et l'on ne troubla point sa retraite. Malgré cette bonne fortune, sa perte étoit énorme. Sans parler des navires, vingt mille soldats ou marins furent emmenés à Carthage.

Ce revers ne fut pas le dernier que les Romains eurent à essuyer durant le siége. Carthalon, qui commandoit sous Adherbal, fondit à l'improviste sur les vaisseaux qui étoient

251— dans le port de Lilybée, en brûla une partie,
248. et dispersa tout le reste. Ensuite il contraignit successivement deux autres flottes romaines, dont l'une étoit sous les ordres du consul Junius, et qui se jugèrent trop foibles pour lui livrer bataille, de se retirer entre des rochers. Une tempête survenue peu après les y fit périr, à l'exception de deux navires, dont le consul se servit pour recueillir les hommes échappés à la mort; ils étoient en assez grand nombre.

Tant de désastres firent encore une fois quitter la mer aux Romains, mais non pas cependant le siége de Lilybée; car nul peuple peut-être ne poussa plus loin la persévérance. On songea seulement à mieux placer l'autorité. On étoit mécontent de l'un et de l'autre consul, et leurs disgrâces étoient attribuées au mépris que tous deux avoient témoigné pour la religion. Clodius, rappelé pour rendre compte de sa conduite, eut ordre de nommer un dictateur; mais, ce qu'on ne sauroit expliquer, il choisit parmi la populace un certain Glicias, qui lui avoit servi de secrétaire ou d'huissier. Il sembloit qu'il prît plaisir à voir croître contre lui l'indignation publique. Elle éclata vivement en effet: on le cita devant le peuple; mais au moment où l'on alloit le

condamner, un orage rompit l'assemblée, et 251—
on regarda cet incident comme un ordre du 248.
ciel, qui défendoit de poursuivre le procès. On nomma un autre dictateur à la place de l'huissier. Ce magistrat, le premier qui eût exercé sa charge hors de l'Italie, n'ayant rien fait de mémorable en Sicile, il nous paroît superflu de surcharger l'histoire de son nom.

Junius resté en Sicile, se ménagea des intelligences dans la ville d'Eryx, et se la fit livrer (1). Ce consul, à ce qu'il paroît, étoit incapable d'obtenir des succès autrement que par trahison : car ayant mis une garnison de huit cents hommes dans un poste très-fortifié, qui protégeoit la ville, il crut n'avoir rien à craindre, et cependant Carthalon surprit ce poste pendant la nuit. On croit que le général fut fait prisonnier dans cette occasion. D'autres disent que prévoyant la condamnation qui l'attendoit à Rome s'il y retournoit, il voulut s'en garantir par une mort volontaire. Quoi qu'il en soit, du moment où nous sommes, il disparoît de l'histoire.

Le père du grand Annibal s'y montre pour

---

(1) Sur le sommet de la montagne qui porte le même nom que la ville, étoit un temple de Vénus Erycine, le plus beau et le plus riche de tous ceux de la Sicile.

251— la première fois. Son nom étoit Amilcar, et
248. son surnom Barca ou Barcas. Successeur de Carthalon en Sicile, il promena sa flotte sur les côtes de l'Italie, qu'il ravagea; puis, de retour dans l'île, il s'empara, entre Eryx et Panorme, d'un poste d'où il incommoda beaucoup les Romains.

247. Ceux-ci avoient absolument cédé le domaine de la mer à leurs rivaux. Le sénat ne vouloit plus y risquer de flottes; mais il prêta un certain nombre de navires que des particuliers équipèrent à leurs dépens pour faire la course. Ces corsaires désolèrent la côte africaine, brûlèrent tous les vaisseaux du port d'Icone, plusieurs des maisons de la ville, et y firent un butin considérable. Pendant qu'ils se livroient au pillage, on leur ferma la sortie du port avec des chaînes. La manière industrieuse dont ils s'en dégagèrent mérite d'être remarquée. Quand une de leurs galères en étoit proche, tout ce qui la montoit reculoit vers la poupe, et la proue vide s'élevant aussitôt se portoit sur la chaîne. A l'instant on retournoit vers la proue, la poupe à son tour élevée se dégageoit, et le navire entier se trouvoit libre. Cette flotte ayant été attaquée près de Panorme par celle de Carthage, la mit en fuite.

Pendant ces hostilités de corsaires, les consuls s'occupoient, l'un du siége de Lilybée, l'autre de celui de Drépane. Amilcar, du poste où il s'étoit placé, les harceloit sans cesse; et cette guerre de chicane dura plusieurs années. On y déploya beaucoup de talent, sans qu'il y eût aucun événement décisif, parce que l'attaque et la défense étoient conduites avec une égale habileté. Ce n'étoit plus comme sous le commandement de Clodius Pulcher, si funeste aux Romains. 247.

La sœur de ce consul malhabile osa, probablement par plaisanterie, mais en tout cas par une plaisanterie très-déplacée, même très-cruelle, rappeler les désastres attirés par son frère sur les armes romaines. Un jour qu'au retour des jeux la foule ne permettoit pas à son char de rouler avec assez de vitesse à son gré, elle s'écria d'une voix très-élevée : « Pourquoi » mon frère ne peut-il revivre et commander » encore la flotte? » voulant faire entendre que son commandement avoit autrefois bien éclairci la multitude. Le mot parut révoltant; et cette femme, tout au moins inconsidérée, fut, chose sans exemple pour les personnes de son sexe, appelée devant le peuple comme criminelle de lèse-majesté. Ses parens, les premiers de Rome, et leurs amis, représen- 246—243.

246—243. tèrent vainement que les lois ne punissoient que les crimes, et non les indiscrétions; elle fut condamnée à une amende.

Son vœu homicide, si toutefois elle en avoit formé pour la diminution du peuple, fut bientôt exaucé. Un combat naval se donna près d'Egimure. C'étoit peut-être encore par des vaisseaux qu'avoient armés des particuliers. Les Romains eurent l'avantage, à la vérité; mais une tempête qui suivit de près la victoire, leur causa peut-être autant de mal que l'eût pu faire une défaite. Ils éprouvèrent d'autres disgrâces. Amilcar, toujours actif et vigilant, trouva le moyen d'introduire du secours et des vivres dans Lilybée. Il vint à bout d'une entreprise encore plus difficile. La ville d'Eryx, occupée par les Romains, étoit située un peu plus bas que le sommet de la montagne du même nom : outre la garnison qui la défendoit, des soldats étoient placés au haut et au bas de la montagne, en sorte qu'elle sembloit à l'abri de toute surprise. Cependant Amilcar éludant à la faveur de la nuit l'un et l'autre corps de troupes, s'empara de la ville par un coup de main audacieux, et s'y soutint le reste de la guerre, ayant les ennemis au-dessus de sa tête et à ses pieds. Les Carthaginois et les Romains demeurèrent pendant deux ans dans

cette position, également pénible pour tous, 246—
et dans laquelle on peut dire qu'ils étoient 243.
respectivement assiégeans et assiégés. Tous les jours ils se battoient, sans qu'aucun des deux partis cédât à l'autre.

Les Romains s'apercevant qu'ils s'étoient flattés mal à propos de terminer avec leurs seules forces de terre le siége de Lilybée, et voyant cinq années écoulées sans aucun progrès bien remarquable, changèrent encore une fois de système relativement à la marine. On manquoit d'argent; les particuliers firent des avances : trois cents galères et cinq cents navires furent bientôt prêts.

Le consul Lutatius commanda l'expédition. 242.
Il la commença par le siége de Drépane, et déjà il escaladoit les murailles à la tête de son armée, lorsqu'il fut dangereusement blessé; ce qui suspendit l'entreprise. Tandis qu'on soignoit sa blessure, il ne perdoit pas de temps; prévoyant bien que la guerre ne pourroit se terminer que par un combat naval, il ne cessoit d'exercer ses équipages. Les Carthaginois furent très-surpris de voir que les Romains osassent reparoître sur les mers. Hannon, qui commandoit les premiers, avoit le projet de faire sa jonction avec Amilcar; mais le consul ne lui en donna

242. pas le temps : il l'attaqua près de Lilybée. Les Carthaginois, à qui depuis assez long-temps les Romains ne disputoient plus la domination des mers, n'avoient rien de prêt lorsque leurs ennemis s'y montrèrent enfin. Fiers de leurs succès constans, ils firent peu d'attention à cette nouvelle tentative, et armèrent en hâte une méchante flotte fort mal montée : aussi fut-elle dispersée au premier choc, avec une perte énorme. Hannon, de retour à Carthage, expia par son supplice le crime d'avoir été vaincu. Lutatius conduisit ses troupes à Eryx, où, dans un combat de terre, il eut de l'avantage sur Amilcar, auquel il tua deux mille hommes.

Ces nouvelles causèrent à Carthage une douleur d'autant plus vive, qu'on ne s'y étoit nullement attendu. Les Romains étant à leur tour maîtres de la mer, les Carthaginois ne pouvoient faire passer ni vivres ni renforts à leurs armées de Sicile. Ils autorisèrent donc Amilcar Barcas à prendre tel parti qu'il jugeroit convenable. Ce général qui étoit en même temps un homme d'Etat consommé, jugea la paix nécessaire, et députa vers le consul pour en traiter. Lutatius, jaloux de l'honneur de terminer une guerre qui duroit depuis vingt-quatre ans, et qui dès long-temps avoit commencé

à fatiguer les Romains, consentit au traité, et 242.
le dicta. Entr'autres conditions, les Carthaginois s'engagèrent à évacuer la Sicile, et à payer en dix ans trois mille deux cents talens euboïques d'argent (1). Ainsi finit, après vingt-quatre ans, la première des guerres appelées Puniques. Les Romains avoient souffert plusieurs échecs sans en être ébranlés, une seule campagne malheureuse abattit le courage des Carthaginois, qui n'avoient ni dans leur constitution, ni dans leurs mœurs, la même force que les Romains. Carthage tiroit la sienne de son argent, avec lequel cette république soudoyoit des mercenaires; celle de Rome, si l'on peut le dire ainsi, étoit dans ses entrailles.

La partie de la Sicile qui avoit obéi aux Car- 241.
thaginois devint province romaine. C'est la première que Rome ait possédée. Elle donnoit le nom de provinces aux pays subjugués hors de l'Italie. Tous les ans, elle envoyoit pour les gouverner un préteur qui rendoit la justice et commandoit les armées, et un questeur pour recueillir les tributs. La portion de la Sicile qui appartenoit à Hiéron, continua de vivre sous ses lois.

---

(1) Voyez dans l'avertissement du *Précis* la valeur du talent euboïque.

241. Deux fléaux inopinés troublèrent la joie que causoit cette importante conquête. Le Tibre, grossi par le débordement subit de plusieurs rivières qui viennent s'y jeter, se répandit dans la ville avec tant de violence, qu'il renversa tout d'un coup plusieurs édifices, et y séjourna si long-temps, qu'il mina et fit tomber dans la suite beaucoup de maisons. Un très-grand nombre encore fut peu après dévoré par un vaste incendie, dans lequel périt une quantité considérable de citoyens. Un grand-prêtre traversa les flammes pour sauver le Palladium, auquel on croyoit attachée la perpétuité de l'Empire. Il y parvint, mais son dévouement religieux lui coûta la vue, et un bras qui fut à demi brûlé. On le récompensa par un privilége inconnu jusqu'alors : toutes les fois qu'il alloit au sénat, il lui étoit permis de s'y faire conduire dans un char.

Aux deux calamités dont nous venons de parler, succéda un soulèvement inattendu des Falisques. Leur liberté, qu'ils regrettoient encore, les fit courir aux armes. Rome, pour étouffer promptement une révolte qui pouvoit se propager, envoya contre eux ses deux consuls. Dans le premier combat, l'avantage demeura incertain; mais dans un second les Falisques perdirent quinze mille hommes

Une perte si énorme les contraignit de se 241.
rendre à discrétion. Leur levée de boucliers n'avoit duré que six jours. Ils en furent sévèrement punis. On leur ôta leurs armes, leurs chevaux, leurs esclaves, une portion de leurs biens de toute nature. Leur ville, dont la situation, fortifiée par de grands travaux, avoit inspiré la malheureuse confiance qui les avoit perdus, fut démolie. Elle étoit sur une hauteur escarpée. De ses débris, on en rebâtit une autre dans la plaine.

Les deux années suivantes (240 et 239) 240—
offrent peu d'événemens connus. La première 233.
n'eut de bien remarquable que la nouveauté qui s'introduisit au théâtre : le poëte Livius Andronicus commença de faire jouer des tragédies et des comédies, à l'imitation des Grecs. C'est aussi de la même époque que date l'institution ou le rétablissement des jeux floraux, qui avoient pour objet de solliciter du ciel l'abondance des productions de la terre, et qu'on célébra dans la suite avec une licence effrénée.

Des jeux, les Romains voloient aux combats. Ils eurent cette année deux guerres à soutenir, et en déclarèrent une troisième qui ne se fit pas : la première contre les Gaulois, qui ne cessoient de les inquiéter. Rome perdit

240— d'abord une bataille; mais elle en gagna aussi-
233. tôt une autre, dans laquelle ses ennemis laissèrent, outre deux mille prisonniers, quatorze mille hommes sur la place. L'autre guerre fut dirigée contre les Liguriens; c'étoient pour Rome, de nouveaux adversaires. Le consul Ti. Sempronius Gracchus remporta sur eux une victoire signalée.

Ce général se rendit ensuite dans la Sardaigne et la Corse, d'où il emmena beaucoup de prisonniers : hostilité commise sans motif contre Carthage, qui étoit en possession de ces deux îles, à peu de chose près. Cette république se trouvoit alors engagée dans une lutte terrible (1) contre les troupes étrangères qu'elle avoit soudoyées pendant la première guerre Punique. Hiéron l'avoit assistée dans sa querelle contre les mercenaires, quand il eut vu ceux-ci au moment de prévaloir. Il sentoit qu'il étoit contraire à ses intérêts de laisser écraser les Carthaginois, parce qu'alors la puissance romaine n'ayant plus de rivale, finiroit nécessairement par l'anéantir lui-même.

Les Romains, loin de mettre à profit l'embarras de Carthage, la servirent d'abord de

---

(1) On en trouvera les circonstances détaillées dans le *Précis*.

bonne foi, et défendirent à leurs marchands 240—
de porter des vivres à ses ennemis. Bientôt ils 233.
changèrent de conduite à son égard : les troupes mercenaires qui étoient à sa solde dans la Sardaigne, se soulevèrent, à l'exemple de celles qui avoient combattu en Afrique, et s'emparèrent de tout le pays; mais n'ayant pu se concilier avec les insulaires, elles furent chassées par eux, et se réfugièrent en Italie; là elles décidèrent les Romains à passer dans cette île et à la conquérir. Les Carthaginois armèrent pour punir la révolte de ces mercenaires; mais Rome croyant, ou feignant de croire que ces préparatifs se faisoient contre elle, déclara la guerre à la malheureuse Carthage. Cette république déchirée au dedans, eût été incapable de soutenir l'effort d'un ennemi déjà victorieux : elle ne put le désarmer qu'en lui cédant ses droits sur la Sardaigne, et en lui payant une seconde contribution pour ce nouveau traité. Ainsi Rome affeiblissoit presque toujours ses ennemis par la paix autant que par la guerre, et les momens de repos qu'elle leur vendoit hâtoient leur ruine.

Carthage n'osant se mesurer seule avec elle, s'efforçoit sous main de lui susciter des ennemis. La Corse et la Sardaigne, excitées par ses conseils, et encouragées par l'espérance

240— d'un puissant secours qu'elle leur promettoit,
233. se disposoient à prendre les armes. Rome les prévint, et fit ce que ces peuples menaçoient de faire. Carthage alarmée envoya diverses ambassades pour conjurer cet orage. Hannon, le plus jeune des membres de la dernière, voyant que les supplications n'étoient pas écoutées, employa un autre langage. « Romains, dit-il, » si vous persistez à nous ôter la paix que nous » avons payée, rendez-en donc le prix : restituez la Sicile et la Sardaigne. Quand un » marché est rompu entre particuliers, l'homme de bien ne sauroit garder à la fois la » chose et l'argent. » Les Romains, craignant de se montrer trop ouvertement injustes, répondirent favorablement, et Carthage eut encore quelque répit.

La Sardaigne voulut vainement résister aux armes romaines, elle fut subjuguée. Après cette conquête, la république crut devoir se reposer; ce qui ne lui étoit pas arrivé depuis quatre cent quarante ans. Le temple de Janus fut fermé pour la seconde fois.

On s'étonne que Rome, dont les commencemens avoient été si foibles, ait pu soutenir ainsi des guerres continues. On se demande comment elle en a supporté les frais, et comment les citoyens ne se lassoient pas d'être

sans cesse arrachés à l'agriculture, qui seule 240—
fournissoit à leur subsistance; mais d'abord 233.
il faut considérer que dans les premiers temps, les guerres se faisant à sa porte, se terminoient presque toujours par une seule bataille, et quelquefois en dix ou douze jours. Lorsqu'elles devinrent plus importantes et plus longues, il étoit rare qu'elles durassent au-delà de six mois : les consuls avoient intérêt de les pousser vivement. Quant à la dépense, la guerre étoit pour les Romains plus lucrative qu'onéreuse : la victoire, qui étoit comme à leurs ordres, enrichissoit le fisc et les particuliers.

Aussi, lorsque par hasard ils se trouvoient en paix avec tout le monde, ce n'étoit pas pour long-temps : cette fois le temple de Janus ne fut fermé que pendant quelques mois. Trois guerres éclatèrent en même temps dans la Ligurie, la Sardaigne et la Corse : Rome les termina toutes sans peine et sans délai. Cependant ses combats journaliers influoient quelquefois d'une manière si sensible sur sa population, que les censeurs de l'année 234 firent jurer à tous les citoyens en état de se marier, qu'ils se donneroient des épouses : remède inusité, qui annonce la présence d'un mal considérable.

Il ne le fut pas assez néanmoins pour empêcher de comprimer les soulèvemens qui se ma-

240— nifestèrent dans la Sardaigne et la Ligurie :
233. l'une et l'autre furent domptées ; la dernière, par Fabius Maximus, consul alors pour la première fois, et dont il sera tant parlé dans la suite. On soupçonna les Carthaginois d'avoir agité ces deux provinces : ils avoient repris courage depuis que le célèbre Amilcar avoit non seulement pacifié l'Afrique, mais accru leur puissance par des victoires remportées en Espagne. Cependant le mauvais office rendu par eux aux Romains, ne fit pas cesser la paix.

232— Celle de Rome fut légèrement troublée par
231. le tribun C. Flaminius, qui entreprit de faire distribuer au peuple quelques terres prises sur les Gaulois sénonois dans le Picenum. Le sénat craignant d'irriter cette nation, que de grands malheurs lui avoient appris à redouter, combattit le tribun par les moyens qu'il crut les plus efficaces. Les menaces et les prières ayant été vainement employées, on alla jusqu'à enjoindre aux magistrats d'opposer la force à la violence ; mais rien n'ébranla Flaminius, pas même les remontrances paternelles. Déjà il commençoit à lire sa loi au peuple assemblé par ses ordres : son père accourt à la tribune, et le saisissant par la main, l'en fait descendre et l'emmène avec

lui. Le peuple ne se permit pas même un murmure, quoiqu'on le blessât par un endroit bien sensible. Cet acte de vigueur ne put néanmoins que reculer l'exécution du projet de Flaminius : un autre tribun s'étant joint à lui, ils firent passer la loi. Les Gaulois en témoignèrent dans la suite leur ressentiment d'une manière très-fâcheuse pour le peuple romain. 232—231.

Mais avant ce temps, il continua le cours de ses conquêtes : la Corse et la Sardaigne, après avoir quelque temps disputé leur liberté, passèrent sous ses lois (en 232), et devinrent provinces romaines.

Au milieu de ses triomphes, Rome conservoit toujours la simplicité de ses mœurs. On prétend que le premier divorce qu'elle eût vu, ne se fit que cette année. Sp. Carvilius Ruga renvoya sa femme qu'il aimoit tendrement : elle étoit stérile, et il se croyoit obligé à cet acte qui lui répugnoit, par le serment qu'il avoit prêté, comme les autres, de se marier pour donner des sujets à la république. Malgré son motif, sa répugnance, et quoiqu'il ne se fût déterminé à la surmonter que par le conseil de ses amis, son action le rendit odieux à ses concitoyens. L'auteur de l'Esprit des Lois soutient qu'il n'encourut pas leur haine précisément pour son divorce, mais parce qu'il

232— avoit juré aux censeurs qu'attendu la stérilité
231. de sa femme, il la répudieroit, et que le peuple
sentit avec un extrême déplaisir que c'étoit un joug que ces magistrats alloient lui imposer. Montesquieu d'ailleurs donne, avec Plutarque, une date bien antérieure à ce divorce, et tâche de détruire ce qu'il appelle le merveilleux de cette anecdote. Quoique ses raisons paroissent plausibles, elle passera toujours pour constante, étant appuyée sur le témoignage de plusieurs écrivains.

Cette même année vit encore une chose ou nouvelle ou rare, et qui dans la suite devint assez commune. Un consul ayant en vain demandé le triomphe pour la réduction de la Corse, se l'attribua lui-même, et le solennisa sur le Mont-Albain.

230— D'autres consuls se préparoient à mériter
227. des triomphes plus glorieux encore, en pénétrant dans des pays nouveaux pour le peuple romain. L'Illyrie étoit partagée entre divers peuples : l'un d'eux, les Ardyéens, avoient eu pour roi Agron, qui s'étoit acquis une sorte de prééminence dans la contrée. En mourant, il laissa dans l'enfance un fils issu de son premier mariage. Sa seconde femme, Teuta, en qualité de tutrice de cet enfant, dont elle n'étoit que la belle-mère, prit la régence. Sous

son gouvernement, et avec sa permission, les 230—
Illyriens exercèrent la piraterie sur la mer 227.
Adriatique et les côtes de la Grèce. Ils firent prisonniers plusieurs marchands italiens, et en tuèrent même quelques uns. Les Romains envoyèrent deux ambassadeurs demander satisfaction : la régente les ayant écoutés avec un air dédaigneux, répondit à leurs plaintes, qu'elle n'attaqueroit point personnellement les Romains, mais que les rois illyriens n'avoient pas coutume d'empêcher leurs sujets d'armer en course pour leur utilité particulière. Le plus jeune des ambassadeurs réplique avec émotion : « Une de nos plus belles coutumes est de venger en commun les torts faits aux particuliers, et nous ferons, s'il plaît au ciel, en sorte que vous réformiez bientôt celles des rois d'Illyrie. » Cette menace indiscrète causa la perte de celui qui l'avoit proférée. La vindicative princesse fit poursuivre les deux ambassadeurs comme ils se retiroient : le plus jeune fut tué, et l'autre jeté dans une prison. Elle fit aussi mourir une partie de leur suite, et livrer aux flammes les conducteurs des vaisseaux qui les avoient amenés. Aussitôt que cette barbarie est connue à Rome, on déclare la guerre aux Illyriens. La régente alors passant de l'excès de l'audace à l'excès de la pusilla-

230— nimité, propose de rendre les Romains qu'on
227. avoit arrêtés, et déclare que si quelqu'un avoit été massacré, c'étoit sans son ordre. Rome paroissoit disposée à s'apaiser, et demandoit seulement que les assassins de son ambassadeur lui fussent livrés. La reine, toujours inconséquente et légère, s'imagina que cette modération étoit une peur déguisée, et refusa la juste satisfaction qu'on lui demandoit : elle ne tarda pas à se repentir une seconde fois de sa témérité. En une seule campagne elle se vit sans ressource, et réduite à redemander la paix qu'elle avoit refusée : elle lui fut accordée, mais lui coûta sa régence, que les Romains firent donner au général Demetrius, de Pharos, qui avoit trahi la reine en leur faveur; et le jeune roi perdit une grande partie de ses Etats, fut assujetti à un tribut, et à ne pouvoir naviguer au-delà du port de Lissus, si ce n'est avec deux petits navires, et sans armes. Les Romains donnèrent connoissance des motifs de cette guerre d'Illyrie et du traité aux Etoliens et aux Achéens : ces peuples virent avec joie l'abaissement d'une nation de pirates qui désoloit la Grèce entière. Rome, à cette occasion, envoya des ambassadeurs dans les principales villes de cette contrée, à Athènes, à Corinthe. Ce fut la première rela-

tion de ce genre qu'elle y eut. Avec presque tous les peuples, elle commençoit par l'amitié, pour finir par la domination. 230—227.

La guerre d'Illyrie étant terminée, les Romains songèrent à s'opposer aux entreprises de Carthage sur l'Espagne. Amilcar Barca y avoit fait de grandes conquêtes : après sa mort, Asdrubal, son gendre et son successeur, les avoit encore étendues, et leur avoit donné un point d'appui par la construction de Carthage la Neuve. Rome voyoit ces progrès d'un œil jaloux, et se reprochoit de les avoir soufferts ; cependant elle n'osoit alors les traverser à force ouverte. Menacée par les Gaulois, elle vouloit conserver toutes ses forces pour leur résister : elle se contenta donc de négocier avec Asdrubal, et fit avec lui un traité par lequel il étoit convenu, sans faire mention du reste de l'Espagne, que les Carthaginois n'y passeroient pas l'Ebre, et même respecteroient l'indépendance de Sagonte, ville alliée des Romains, quoiqu'elle fût en deçà de ce fleuve par rapport aux possessions carthaginoises.

La crainte qu'on avoit d'être incessamment 226.
attaqué par les Gaulois n'étoit point chimérique, et nul ennemi n'inquiétoit autant les Romains. Leur attaque étoit qualifiée par le

226. mot de *tumultus gallicus*, tumulte gaulois; et ce mot disoit beaucoup plus que celui de guerre: car il y avoit des exemptions de milice dans les guerres ordinaires, et il n'en existoit point lorsqu'on avoit les Gaulois pour ennemis. La crainte qu'ils inspiroient fut cette fois augmentée par la foi superstitieuse qu'ils ajoutoient aux livres sibyllins. Il s'y trouvoit un oracle qui annonçoit « que les Grecs et les » Gaulois prendroient possession de Rome. » Les pontifes imaginèrent, pour éluder cette prédiction, d'enterrer tout vivans deux Grecs et deux Gaulois, hommes et femmes, se persuadant que par cette barbarie extravagante, l'oracle se trouveroit accompli. Quelques années après, mus par une frayeur analogue, les Romains renouvelèrent la même abomination.

L'unique motif du ressentiment des Gaulois étoit le partage fait, ainsi que nous l'avons dit, à l'instigation du tribun Flaminius, des terres qui avoient appartenu à la peuplade sénonoise. Les Boïens et les Insubriens avoient embrassé la querelle des Sénonois, et même sollicité l'assistance des peuples de la Gaule, qui habitoient les rives du Rhône, et vendoient leurs services à qui vouloit les acheter; ceux-ci, qu'on nommoit Gésates, passèrent les Al-

pes avec l'armée la plus nombreuse et la plus 226.
brave qui fût jamais sortie de ces provinces, et vinrent joindre les Insubriens et les Boïens. Les Insubriens étoient le plus puissant des peuples gaulois qui étoient venus s'établir en Italie. Ils résidoient au-delà du Pô (par rapport à Rome), et les Boïens en deçà.

Deux peuples gaulois, les Vénètes, situés au fond du golfe Adriatique, et les Cénomans, qui habitoient entre le Pô et les Alpes, renouvelèrent leurs alliances avec les Romains. Ceux-ci, pour s'assurer de leurs forces personnelles, firent un dénombrement de celles qu'ils mirent, et même de celles qu'ils pouvoient mettre sur pied. Les premières se montoient à deux cent un mille cinq cents hommes (savoir, quarante-trois mille cinq cents Romains et cent cinquante huit mille alliés), et les autres à huit cent mille hommes. Telle étoit déjà l'énormité de leur puissance. Ils levèrent trois armées à la fois. L'une alla remettre sous l'obéissance la Sardaigne qui s'étoit soulevée, et en vint bientôt à bout; l'autre se porta vers Ariminum, pour arrêter les ennemis par cet
endroit; la troisième se rendit en Etrurie. Les 225.
Gaulois s'acheminant par là vers Rome, battirent cette dernière armée près de Clusium, et lui tuèrent au moins six mille soldats. Le

225. reste se réfugia dans un bon poste, où néanmoins il couroit grand risque d'être forcé, si les vainqueurs harassés n'eussent remis l'attaque au lendemain. Pendant la nuit, une armée consulaire survient. Elle revenoit d'Ariminum, sous les ordres d'Emilius Papus. Il joint les débris de celle qui avoit été battue, et que commandoit un préteur. Malgré cette jonction, il n'ose pas attaquer l'ennemi, et se contente de l'observer. Par un bonheur singulier, la troisième armée arrive de l'expédition de la Sardaigne, que venoit d'achever l'autre consul, Attilius Regulus. Les Gaulois se trouvent alors enfermés de toute part. Sans se décourager, ils se rangent de manière à faire face partout. Ils placent les chariots sur le côté pour n'être pas pris en flanc, et, se mettant ainsi eux-mêmes dans l'impossibilité de fuir, s'imposent la nécessité de vaincre ou de périr. Les Insubriens, outre leurs braies (hauts-de-chausse), n'étoient vêtus que de saies (1) légères (de casaques). Les Gésates avoient même jeté bas ce dernier vêtement pour se mouvoir avec plus d'agilité; en sorte qu'ils

(1) Ces mots de *braie* et de *saie* se sont conservés dans la langue celtique : le second sans aucun changement; de l'autre on a fait *bragou.*

étoient nus jusqu'à la ceinture. Cette impru- 225.
dence leur devint funeste ; car leurs boucliers étant trop petits pour parer la grêle de traits qui leur furent lancés par l'ennemi, ils en furent accablés. Les Gaulois en général avoient un grand désavantage contre les Romains, dont les épées tailloient et perçoient, tandis que les leurs ne frappoient que de taille, et que les lames d'ailleurs en étant minces et foibles, plioient sans cesse, et faisoient perdre du temps aux soldats qui, pour continuer à se servir de leur arme, étoient obligés de la redresser. Malgré ces désavantages et la difficulté de leur position, ils se battirent avec une rare intrépidité : quoique couverts de blessures, ils demeuroient fermes dans leurs postes. Leur défaite fut horrible. Quarante mille hommes restèrent sur la place, et dix mille au moins furent pris, parmi lesquels étoit un de leurs rois. Un autre s'étant sauvé avec quelques uns des siens, ils se tuèrent tous de leurs propres mains. Le consul Attilius, qui s'étoit à la vérité plus exposé qu'il ne convenoit à un général, étoit mort en combattant. Son collègue Emilius se jeta sur le pays des Boïens dont il abandonna le pillage à ses soldats. Il retourna ensuite à Rome, où il décora le Capitole des riches colliers et bracelets pris sur les Gaulois.

225. C'étoient les ornemens accoutumés de cette nation. Dans le triomphe décerné au consul, on affecta de faire paroître les vaincus avec leurs baudriers, par une ironique allusion au vœu qu'ils avoient fait de ne les quitter qu'après être montés au Capitole. Ce ne fut que là effectivement qu'ils les quittèrent, au milieu des risées insultantes de la multitude. Les Romains ont gagné peu de batailles plus importantes que celle dont nous venons de parler. Elle se donna près de Télamone, et en prit le nom. Ils durent principalement la victoire à la faute que firent les Gaulois de ne pas profiter de la leur, et à l'heureux hasard qui réunit à une armée battue, deux armées entières. Cet événement fut donc pour Rome moins glorieux qu'utile. Il la mit en état d'entreprendre l'expulsion des Gaulois de tous les pays voisins des deux rives du Pô. Son armée fit chez les Boïens une irruption si formidable, que ces peuples effrayés crurent devoir se soumettre. Des pluies extraordinaires et les ravages de la peste suspendirent les progrès des Romains.

224— L'année suivante, passant le Pô pour la
223. première fois, ils tombèrent sur les Insubriens; mais ayant été battus, et sentant qu'il n'y avoit pas de sûreté pour eux dans ce pays ennemi,

ils firent la paix ou une trève dont ils profitèrent pour l'évacuer sans danger, allèrent chez les Cénomans leurs alliés, et revinrent avec eux saccager le territoire dont ils avoient été trop heureux de pouvoir sortir, en vertu d'un traité récent. Les Insubriens, voyant que leur destruction est un projet arrêté, font les derniers efforts pour se défendre, et vont courageusement avec cinquante mille hommes camper en face de l'ennemi. 224—223.

En ce moment, arrive aux consuls un courrier de la part du sénat. Flaminius, l'un d'eux, averti par ses amis des ordres qu'il apportoit, ou s'en doutant, résolut de n'ouvrir les dépêches qu'après la bataille, et y fit condescendre son collègue. Ils avoient dans leur armée beaucoup de Gaulois : comme ces peuples ne passoient pas pour très-scrupuleux sur l'observation des traités, leur foi dans cette circonstance parut d'autant plus suspecte, qu'il s'agissoit pour ces étrangers de se battre contre leurs compatriotes. Les consuls les portèrent donc au-delà de l'Addua, et en rompirent le pont. Cette séparation les rendit très-inférieurs en nombre à leurs ennemis : ils ne remédièrent à ce désavantage que par un moyen dangereux. Pour faire à leurs soldats une nécessité du courage et de la victoire, ils les

224— adossèrent à la rivière, qui n'avoit point de
223. gué en l'endroit où ils se trouvoient; ce qui rendoit la fuite, et même la retraite impraticable. Polybe blâme cette position, parce que dans le cas d'un désavantage, dont il faut toujours prévoir la possibilité, les Romains étoient nécessairement culbutés dans l'Addua. Leur courage et l'expérience de leurs officiers les préservèrent de ce désastre. Ceux-ci avoient observé que les épées des Gaulois, outre qu'elles n'avoient pas de pointes, s'émoussoient facilement, et se plioient d'un bout à l'autre; que les soldats, après les premiers coups, les posoient à terre pour les redresser avec le pied, et que s'ils n'en avoient pas le loisir, elles leur devenoient inutiles. Déterminant leur plan sur cette connoissance, ils ordonnent à la première ligne de prendre la javeline ou demi-pique (arme réservée aux *triaires*, qui ne formoient que la troisième), et de la porter au visage des Gaulois. Ceux-ci, pour en détourner les coups, se servent de leurs épées, qui sont bientôt presque hors d'état de servir. Les Romains tirent alors les leurs sans donner à l'ennemi le temps de respirer et de redresser son arme émoussée. Ils le serrent de si près, qu'il ne peut pas même lever le bras, mouvement indispensable pour faire usage d'une

épée qui taille sans percer. Les Gaulois furent 224—
vaincus, perdirent dans cette action huit mille 223.
hommes, et on leur fit le double de prisonniers.

Après la bataille, Flaminius ouvrit les lettres du sénat : elles ordonnoient aux consuls de ne rien entreprendre, et de revenir sur-le-champ à Rome pour se démettre de leurs charges, attendu que les augures avoient déclaré leur nomination défectueuse en quelques points. Furius vouloit obéir à l'instant. Flaminius, au contraire, soutint « que cet ordre étoit l'effet » de la jalousie ; que les dieux, en leur don- » nant la victoire, avoient approuvé leur » élection. Il déclara que pour lui il acheve- » roit la guerre et le temps de son consulat » avant de retourner à Rome, et qu'il appren- » droit aux Romains à dédaigner de vaines » superstitions et les rêves des augures. » Furius ne partageoit point ces sentimens. Néanmoins l'armée de Flaminius, qui eût couru des dangers en restant seule au milieu des ennemis, obtint de son collègue qu'il demeurât encore quelque temps avec elle ; mais celui-ci crut ne devoir rien entreprendre après les défenses qui lui étoient connues. Flaminius n'en poursuivit pas moins ses conquêtes, prit plusieurs villes, et même une des plus considérables du pays, fit un butin im-

224— mense, et l'abandonna tout entier à ses sol-
223. dats, pour se ménager leurs suffrages dans la querelle qu'il s'étoit faite avec le sénat. Cette précaution ne lui fut pas inutile.

A son retour, on n'alla point au-devant de lui, comme c'étoit l'usage, et on lui refusa le triomphe : sa désobéissance et son impiété avoient aliéné de lui l'esprit de tous les sénateurs. On ne lui pardonnoit pas le dédain qu'il avoit témoigné pour la science augurale; car les Romains, extrêmement religieux, croyoient que le ciel dirigeoit tous les événemens de la terre, et condamnoient même dans ceux que le succès couronnoit, toute incrédulité à l'égard des devins, toute négligence à les consulter et à se conformer aux pronostics qu'ils annonçoient. Mais la faveur du peuple, que Flaminius avoit su gagner pendant son tribunat, rendit impuissantes toute la colère et la résistance des sénateurs. Il arracha le triomphe : on l'accorda même à son collègue; on les contraignit cependant à se démettre. Ce fut une satisfaction pour le sénat, et un acte de subordination de la part des consuls. Il y avoit dans le caractère des Romains de la modération et de la sagesse en ce qui touchoit les affaires de l'intérieur; car celles du dehors ne se décidoient guère que par des motifs d'ambition.

C'est ce qu'éprouvèrent alors les Gaulois. 222—
Ils firent des propositions de paix : le sénat 219.
n'étoit pas éloigné d'y prêter l'oreille ; mais le consul M. Claudius Marcellus (1) anima le peuple contre les Gaulois et la paix. Ce général sembloit né pour la guerre ; il y portoit du courage, de l'audace même et de la fierté, quoique dans la vie civile personne ne fût plus doux et plus modeste. La littérature grecque avoit pour lui des attraits (celle des Latins étoit encore dans l'enfance) ; il l'aima, mais il ne put toutefois y donner que des instans : la guerre occupa presque tous ceux de sa vie. Il s'y étoit distingué dès sa première jeunesse, et avoit rempli de grandes charges avant de parvenir à la première. Tel étoit le général que les Gaulois alloient avoir à combattre. Avec son collègue Scipion, il entre dans le pays des Insubriens, et met le siége devant Acerres, située entre le Pô et les Alpes. Comme il s'étoit campé de manière à ne pouvoir être forcé, les Gaulois, pour lui faire quitter sa position, investissent une petite place que les Romains venoient de conquérir. Marcellus court, pour la délivrer, à la tête de sa cavalerie et d'une partie de ses fantassins. Les Gaulois

(1) Marcellus étoit un surnom qui signifioit *martial*.

222— viennent à sa rencontre, et voyant le peu de
219. gens à pied qui le suivent, se croient sûrs de la victoire ; car étant très-adroits au maniement des chevaux, ils ne doutoient pas de la supériorité de leur cavalerie sur celle des Romains. Leur roi aperçoit Marcellus, et reconnoît à divers signes qu'il étoit un des consuls auxquels il avoit affaire : il le provoque à un combat singulier : Marcellus ayant accepté le défi, le renverse d'un premier coup de pique, lui ravit le jour et son armure. La cavalerie romaine, que les ennemis avoient dédaignée, les enfonça de toute part, en culbuta une partie dans le Pô, et tailla presque toute l'autre en pièces. Acerres fut abandonnée par les Gaulois, qui se retirèrent à Milan, capitale des Insubriens. Scipion les y assiége ; mais il est vivement repoussé. Marcellus paroît sous les murs de la ville, et elle ouvre ses portes. Les Insubriens rendent toutes leurs autres places. Cette conquête termina entièrement celle de l'Italie, de l'occident à l'orient, c'est-à-dire des Alpes à la mer Ionienne.

Marcellus, à qui les Romains durent l'avantage de terminer une entreprise commencée depuis cinq cent trente ans, fut le seul qui triompha : on ne jugea pas son collègue digne de cette gloire. Ce qui distingua parti-

culièrement ce triomphe, outre le grand 222—
nombre et la taille extrêmement avantageuse 219.
des captifs gaulois et *germains* (1), ce furent les dépouilles opimes conquises par Marcellus: il est le troisième et le dernier général qui en ait remporté.

Après la défaite de ces Gaulois si redoutés, on eut à réprimer les peuples de l'Istrie, pirates de profession, qui avoient pris ou pillé quelques navires appartenant au commerce de Rome. Leur réduction fut l'affaire de quelques jours.

Demetrius, de Pharos, ne donna pas non plus beaucoup d'occupation aux Romains. Oubliant qu'il leur devoit la régence des Etats du roi Agron en Illyrie, il avoit profité de l'embarras où les jetoit la guerre des Gaulois pour ravager les villes illyriennes qui étoient sous leur domination. Les deux consuls, Livius et Emilius Paulus, furent envoyés contre lui. Pour étonner Demetrius et les Illyriens, ils ouvrirent la campagne par le siége de Dimale, place qu'on regardoit dans le pays comme imprenable, et la prirent

(2) C'est ici la première mention des Germains qu'on trouve dans l'histoire romaine. Ceux qui sont désignés par ce nom étoient sans doute les Gésates.

222— d'assaut le septième jour. Dès ce moment
219. toutes les autres s'empressèrent de se rendre. Les consuls firent aussitôt voile pour Pharos, où étoit Demetrius, l'attirèrent à un combat hors de la ville par une ruse de guerre, le battirent, et s'emparèrent de la place, qui fut rasée. Le royaume d'Agron se soumit entièrement aux Romains; mais ils le laissèrent à son fils, qui n'avoit point participé à l'agression commise par le régent : ils ajoutèrent seulement quelques conditions avantageuses pour eux au traité fait avec la reine Teuta, belle-mère du jeune prince. Demetrius se sauva par mer à la cour du roi de Macédoine, Philippe, où il passa le reste de ses jours, et où il ne cessa de l'exciter à s'armer contre les Romains.

Ses vainqueurs à peine descendus de leur char de triomphe, furent mis en jugement devant le peuple. On les accusa d'avoir détourné une partie du butin, et inégalement partagé le reste. Quoique l'accusation fût l'ouvrage de l'envie, et qu'Emilius principalement se fût couvert de gloire dans la campagne qui venoit de finir, il n'échappa qu'avec beaucoup de peine à la condamnation, et Livius la subit d'une voix presque unanime. Il s'affecta si vivement de cette injustice, qu'il

renonça totalement aux affaires publiques, 222—
jusqu'à ce que les besoins de l'Etat lui fissent 219.
un devoir de les reprendre.

Ce fut cette année (219) qu'on vit pour la première fois un médecin à Rome. Il y vint du Péloponèse, et se nommoit Archagathus. On lui donna le droit de bourgeoisie et un logement honorable aux dépens de la république.

Sous le consulat suivant, Rome eut enfin à 218.
combattre un général qui interrompit le cours uniforme de ses victoires, et qui, sans une faction domestique dont la jalousie ne cessa de le traverser, eût peut-être détruit son empire, et donné une face nouvelle à l'univers. On voit assez qu'il s'agit ici du héros de Carthage, du fameux Annibal, l'auteur et l'âme de la seconde guerre Punique (1). Il avoit pour les Romains une haine héréditaire. Son père, Amilcar Barca, depuis la paix forcée que Carthage avoit faite avec eux, avoit toujours commandé les armées de son pays, et avec beaucoup de gloire, soit contre les mercenaires, soit contre les Numides ou

(1) Nous allons rétrograder ici un moment, pour présenter de suite les traits principaux de la vie de ce grand homme, jusqu'à l'époque actuelle.

218. différens peuples d'Espagne. Il mourut en combattant dans cette dernière contrée, où Annibal, encore enfant, l'avoit accompagné. S'il eût vécu plus long-temps, il auroit lui-même fait en Italie la guerre que son fils y porta dans la suite. Il en avoit formé le projet. C'étoit ainsi que Philippe avoit conçu celui qu'Alexandre exécuta. Asdrubal, gendre d'Amilcar, et qui étoit à la tête du gouvernement de Carthage, ayant succédé à son beau-père dans le commandement de l'Espagne, y appela son beau-frère Annibal, qui après la mort d'Amilcar étoit retourné à Carthage où il avoit passé quelques années. A peine ce jeune homme eut reparu à l'armée, qu'il en devint l'idole. Il ne se prévalut jamais de sa faveur pour s'écarter de l'obéissance qu'il devoit à son général, qui n'avoit pas de soldat plus soumis, ni plus courageux. Annibal étoit à la fois le meilleur cavalier et le meilleur fantassin de ses troupes : étranger à toute espèce de mollesse, il couchoit souvent sur la terre, au milieu des corps-de-garde et des sentinelles. Asdrubal mourut; et les soldats, par une acclamation unanime, choisirent Annibal pour le remplacer. Il avoit alors environ vingt-cinq ans. Le peuple confirma sans difficulté le choix de l'armée. Cet événe-

ment se rapporte à l'an 221. Comme son père 218.
et son beau-frère, il accrut la domination de Carthage dans ce pays. Ayant, avec des forces bien inférieures, dispersé une armée de plus de cent mille hommes, il n'éprouva plus de résistance. A l'instant où le commandement lui avoit été déféré, toutes ses vues se tournèrent vers l'Italie; mais il sut les dissimuler, et mit toute son attention à ne donner aucune inquiétude aux Romains avant d'avoir bien pris ses mesures pour l'exécution d'un si vaste projet. Il s'appliqua d'abord uniquement à gagner la confiance et l'amour de ses soldats, compatriotes ou alliés, en leur donnant la part la plus ample aux dépouilles qu'il enlevoit à l'ennemi, et en acquittant tout ce qui restoit dû de leur solde pour le passé. Lorsqu'il crut qu'il étoit temps de rompre avec Rome, il se décida au siége de Sagonte, qui, comme nous l'avons dit, étoit dans l'alliance et sous la protection des Romains. Toutefois, n'osant prendre sur son compte une opération dangereuse en elle-même, et dont le seul projet étoit une infraction à la paix, il usa d'adresse pour s'y faire autoriser. Ses créatures portèrent à Carthage différentes plaintes des Sagontins. D'un autre côté, il écrivit lui-même au sénat, à diverses

218. reprises, que Rome travailloit secrètement à débaucher les alliés de Carthage et à soulever l'Espagne contre elle. Il conduisit son intrigue avec tant d'adresse, qu'on lui permit d'en user avec Sagonte de la manière qu'il jugeroit convenable.

Cette ville étoit à mille pas environ de la mer. Sa situation avantageuse, sa nombreuse population, la sagesse de son gouvernement, lui avoient acquis des richesses considérables, et procuré une assez grande force. Le siége en fut très-meurtrier. Annibal s'étant un jour approché de la muraille avec trop peu de précaution, fut blessé à la cuisse et renversé. Les attaques cessèrent jusqu'à sa guérison. Les hostilités recommencèrent ensuite avec une sorte de fureur des deux côtés. Une très-grande brèche ouvrit un large chemin aux assiégeans : ils s'y précipitent avec impétuosité. Une véritable bataille se donne sur les débris du mur : les Carthaginois sont repoussés jusque dans leur camp. Au même instant Annibal est instruit qu'une ambassade de Rome est au moment d'y arriver. Il envoie au-devant d'elle, et lui fait dire qu'elle ne sauroit se promettre de sûreté au milieu d'une armée où se trouvoient tant de peuples barbares; qu'au reste, l'importance de ses occu-

pations ne lui permettoit pas de donner des 218.
audiences à des ambassadeurs. Ceux-ci se rendent à Carthage. Deux factions partageoient cette république : la faction Barcine, ainsi nommée de Barca, père d'Annibal, et celle de Hannon. Ce dernier opine à ce qu'Annibal, violateur du traité de paix, soit livré aux Romains. La faction Barcine, infiniment plus puissante, n'eut pas de peine à faire rejeter un avis trop évidemment dicté par le sentiment d'une ignoble jalousie. Pendant que les Romains consumoient en vaines ambassades des momens précieux, Annibal pressoit le siége avec vivacité. Il pénètre enfin dans la ville : les Sagontins s'y défendent encore, et construisent un mur dans la partie qui leur reste ; mais chaque jour ils sont contraints de reculer, et la disette commence à les incommoder. On leur propose la vie, la liberté, avec la faculté de rebâtir leur ville ailleurs : ils refusent ces conditions. Le sénat presque tout entier se précipite dans un bûcher qu'il avoit fait allumer sur la place principale, et où l'on avoit entassé toutes ses richesses et celles du trésor public. La ville est totalement réduite. La plupart des assiégés se font tuer en combattant, ou s'enferment et se brûlent dans leurs maisons avec leurs

218. familles. Tout occupé des grands desseins qu'il a formés pour la gloire de sa patrie, Annibal destine à leur exécution l'argent trouvé dans Sagonte, envoie les effets précieux à Carthage, et donne les captifs à son armée.

Quand on apprit à Rome la catastrophe des Sagontins, on fut accablé de honte, de douleur et d'inquiétude. On se reprochoit amèrement les lenteurs qui avoient perdu de si fidèles alliés. On croyoit voir Annibal aux portes de la ville, à la tête d'une armée de braves vétérans, accoutumés à la victoire par une habitude de vingt-trois années, aguerris par cent batailles gagnées dans cet intervalle contre les nations les plus belliqueuses de l'Espagne, et commandés enfin par un général intrépide, jeune, et néanmoins expérimenté, qui entraîneroit à sa suite les peuples les plus guerriers de l'Espagne, et auroit pour alliés, lorsqu'il auroit passé les Alpes, ces Gaulois si redoutés en tout temps, et si redoutables sous un tel chef. On étoit loin cependant de se laisser abattre par ces justes motifs d'appréhension. Un plébiscite décréta la guerre; mais avant de la commencer, on envoya des ambassadeurs demander raison à Carthage du siége de Sagonte. Nous avons dit ailleurs (1)

(1) Dans le *Précis*.

avec quelle fierté de part et d'autre la décla- 218.
ration de guerre fut faite et reçue. Les Romains mirent sur pied trois armées et deux flottes Le consul Sempronius, à qui étoient échues la Sicile et l'Afrique, eut sous ses ordres deux légions romaines, alors composées de quatre mille fantassins et de trois cents cavaliers; de plus, seize mille hommes de pied et dix-huit cents chevaux des alliés, avec cent soixante galères à cinq rangs de rames, et douze galiotes. Il fut avec toutes ces forces envoyé en Sicile, d'où il avoit ordre de passer en Afrique, si son collègue Scipion (Publius Cornelius) se trouvoit en état, avec celles qu'on lui donnoit, de fixer en Espagne le siége de la guerre. Celui-ci n'eut que deux légions, quatorze mille fantassins et seize cents cavaliers des alliés : sa flotte ne fut composée que de soixante galères. Le préteur Manlius alla se poster dans la Gaule cisalpine, avec deux légions et onze mille alliés, y compris mille cavaliers. Les Romains cherchèrent en outre des alliances dans l'Espagne et la Gaule transalpine. Mais le sort de Sagonte ayant dégoûté les Espagnols de leur amitié, leurs ambassadeurs, mal accueillis chez eux, passèrent dans la Gaule, et se rendirent à Ruscinon, ville qui étoit dans le voisinage de

218. Perpignan, et qui n'existe plus Ayant obtenu une assemblée du peuple de ce canton, ils furent surpris et intimidés lorsqu'ils l'y virent paroître tout armé, ignorant sans doute que c'étoit son usage. Après avoir parlé avec fierté du courage et de la puissance de leur nation, ils demandent que le passage par cette contrée soit refusé aux Carthaginois. Des murmures s'élèvent dans l'assemblée, et sont suivis de ris moqueurs, dont les magistrats eurent bien de la peine à faire cesser les éclats. Il sembloit à ces peuples qu'il étoit contraire au bon sens et à toute pudeur de demander qu'ils voulussent bien courir les hasards d'une guerre dangereuse pour en préserver l'Italie. Le plus ancien répondit, « que les Gaulois n'avoient reçu des Romains » aucun service, ni des Carthaginois aucune » offense qui dût les engager à s'armer pour » les premiers contre les autres; qu'ils » savoient, au contraire, que leurs compa» triotes établis en Italie étoient opprimés et » dépouillés par les Romains. » Les ambassadeurs ne furent pas mieux reçus du reste de la Gaule, si ce n'est à Marseille, où on les accueillit parfaitement. Là, on leur fit entendre qu'Annibal les avoit prévenus dans la recherche de l'appui des Gaulois, mais que

ces peuples ne lui seroient fidèles qu'autant 218.
qu'il seroit exact à payer la protection des chefs.

Ce dernier, après avoir tout disposé pour la sûreté de l'Afrique et de l'Espagne, et s'être assuré des dispositions favorables des Gaulois semés sur sa route, part aux premiers jours du printemps, traverse les Pyrénées, et va camper près de la ville d'Illibère : il passe aux environs de Perpignan, où les Gaulois mettent en question s'ils ne doivent pas s'opposer à sa marche, parce qu'au-delà des Pyrénées, il avoit soumis par la force plusieurs peuples espagnols, dont ils craignoient de partager le sort; mais sur l'assurance d'Annibal qu'il ne vouloit être que leur ami, ils le laissèrent aller.

En Italie, les choses se disposoient en sa faveur : deux colonies de six mille hommes chacune avoient été envoyées l'année précédente, l'une en deçà du Pô, et qui fut nommée Plaisance; l'autre au-delà de ce fleuve, et qu'on appela Crémone; ce qui indisposa singulièrement contre Rome les Boïens et les Insubriens, qui habitoient ces contrées. Ils se soulevèrent contre les Romains lorsqu'ils surent que les Carthaginois approchoient, et battirent le préteur Manlius. On lui envoya

218. du secours de Rome ; et les rebelles qui assiégeoient les restes de son armée réfugiés dans un bourg, se retirèrent ; mais c'étoient autant d'alliés qui attendoient Annibal.

Il n'avoit d'abord trouvé aucune disposition hostile dans les Gaulois, dont il avoit traversé les terres jusqu'au pays des Volques : nation puissante, située à quatre journées environ au-dessus de l'embouchure du Rhône. Il avoit contenu les uns par la crainte, et gagné les autres par des présens ; mais les Volques lui disputèrent le passage du fleuve. Il les surprit, et les dispersa. Scipion suivoit de près Annibal. Les détachemens que ces deux généraux envoyèrent réciproquement à la découverte, se livrèrent l'action la plus sanglante. De part et d'autre, presque tous les combattans furent blessés. Les Romains demeurèrent maîtres du champ de bataille. Ceux qui auroient la foiblesse de croire aux présages, pourroient s'autoriser de cet événement, qui fut une image fidèle du sort de cette guerre. Annibal délibéroit s'il la commenceroit par une bataille livrée à Scipion, ou s'il poursuivroit sa route en évitant de combattre. Une ambassade des Boïens, qui arriva sur ces entrefaites, fixa sa détermination : le chef lui dit que sa nation et les autres

Gaulois qui l'avoisinoient, l'appeloient à leur 218.
secours, et que tous joindroient leurs armes aux siennes contre l'ennemi commun. Il offrit de le mener en Italie par les chemins les plus courts et les plus sûrs, et lui conseilla de ne pas combattre avant d'y être rendu. Annibal se décide à suivre ce conseil. Ayant observé que la longueur de la route, et surtout le passage des Alpes, dont la renommée donnoit une idée effrayante, avoient causé quelque refroidissement à ses soldats, il les assemble et les harangue. « Il a peine, dit-il, à conce- » voir leur découragement : lorsqu'il leur » avoit proposé de passer du couchant à » l'orient pour affranchir l'univers du joug » imposé par les Romains, aucun n'avoit » jugé le chemin trop long; et après l'avoir » presque achevé, après avoir traversé l'Èbre, » les Pyrénées et le Rhône, rendus pour » ainsi dire au pied des Alpes, aux portes » de l'Italie, ils hésitoient à les franchir, et » regardoient en arrière! Quelle frayeur leur » inspiroient donc les Alpes? On n'ignoroit » pas qu'elles étoient habitées, cultivées. Les » Gaulois établis au-delà ne les avoient-ils » point passées avec une multitude de femmes » et d'enfans, lorsqu'ils allèrent établir leur » demeure en Italie? » Ce discours ranima le

218. courage de l'armée; mais elle le sentit encore défaillir, lorsqu'après quelques jours de marche, elle vit enfin de près d'effrayantes montagnes couvertes de glaces et de neige. Cependant l'âme d'Annibal les échauffa une seconde fois; ils surmontèrent tous les obstacles, et sortirent victorieux de trois actions qu'il leur fallut essuyer de la part des Gaulois, en gravissant sur des hauteurs, et en marchant à travers des glaces sur lesquelles ils avoient peine à se soutenir. Le passage de cette montagne, qui se fait à présent en quelques heures, dura quinze jours. N'ayant alors aucune route frayée, elle étoit bien peu praticable, quoiqu'on l'eût traversée plus d'une fois dans des temps reculés. Annibal y perdit vingt mille hommes sur quarante-six mille. C'est donc avec vingt-six mille hommes, dont douze mille seulement étoient des soldats nationaux, qu'il alloit attaquer dans ses foyers un peuple aguerri par plus de cinq cents ans de combats non interrompus, encouragé par d'innombrables victoires, et qui pouvoit, comme nous l'avons dit, en y comprenant les troupes des alliés, armer huit cent mille combattans. C'est peut-être l'entreprise la plus hardie qui ait jamais été conçue.

Scipion n'ayant pu arrêter le général de

Carthage dans la Gaule, étoit venu par mer 218.
à Pise, et avoit pris le commandement des troupes de l'Italie. Dans un premier combat, livré sur les bords du Tésin, sa cavalerie fut mise en déroute ; il reçut une blessure considérable, et ne dut la vie qu'à son fils (depuis surnommé l'Africain), alors âgé de dix-sept ans, qui l'arracha aux ennemis. Les Gaulois des environs, que la présence de l'armée romaine avoit contenus jusqu'alors, se voyant délivrés de la crainte qu'elle leur inspiroit, se rangèrent sous le drapeau carthaginois. Un corps de leur nation de plus de deux mille hommes, servoit comme troupe auxiliaire parmi les Romains ; il profita de la nuit pour quitter leur camp : après avoir tué les sentinelles qui en gardoient les portes, il passa dans celui d'Annibal.

Tandis que ce dernier battoit Scipion dans l'Italie, la flotte de Carthage inquiétoit les îles voisines. Elle fut rencontrée par celle de Rome, et ne se fiant qu'à la légèreté de ses vaisseaux, tâcha d'esquiver l'abordage, que les Romains, qui comptoient principalement sur leur bravoure, ne cessoient de tenter. Le courage l'emporta sur l'adresse : les Carthaginois prirent la fuite ; et sur trente-cinq galères qu'ils montoient, en laissèrent dix-sept

218. au pouvoir de l'ennemi. Le consul Sempronius étant arrivé à Messane au moment où cet avantage venoit d'être remporté, cingla vers Malte. Les Carthaginois y tenoient une garnison de deux mille hommes. Dès que le consul parut, elle lui fut livrée par les habitans : il la vendit à Lilybée. Là il reçut ordre du sénat devenir joindre son collègue, pressé par Annibal.

La jonction se fit sur la Trébie. Sempronius ne doutant pas du succès, ne fut occupé que de la crainte d'en partager la gloire avec Scipion ; en conséquence, tandis que celui-ci étoit retenu au lit par sa blessure, il se hâta de livrer bataille, contre l'avis et au mépris des plus vives instances de son collègue. Malgré la supériorité de ses forces, il fut écrasé par sa faute. En rendant compte de l'action au sénat, il lui manda simplement qu'on s'étoit battu, et que sans le mauvais temps qui avoit contrarié les efforts de ses troupes, elles eussent été victorieuses.

En Espagne, le sort des armes étoit plus favorable aux Romains. Cneius Scipion, frère du consul, y commandoit à la fois la flotte et l'armée de terre, et s'y trouvoit opposé à un frère d'Annibal, nommé Asdrubal. Ils n'eurent pas cette année occasion de se mesurer ; mais

Hannon, autre général carthaginois, qui commandoit aussi une armée, fut vaincu et pris par Scipion. 218.

Le foyer le plus ardent de la guerre étoit presque toujours où se trouvoit Annibal. Peu après la victoire de la Trébie, la rigueur du froid lui fit accorder quelque repos à ses soldats. Dès l'approche du printemps, il les conduisit en Etrurie, pour attirer ce canton dans son parti, ou pour l'assujettir. Un orage le surprit au passage des Apennins, et lui causa une perte notable de soldats, d'éléphans et de chevaux. Néanmoins il ne fut pas plus tôt au bas de la montagne, qu'il vint chercher l'ennemi avec dix-sept mille hommes seulement. On se battit à quelques lieues de Plaisance. Le consul Sempronius, plus heureux cette fois, enfonça d'abord les Carthaginois, les poussa jusque dans leur camp, et tenta de les y forcer, mais sans succès. La perte fut de part et d'autre à peu près égale pour le nombre : les Romains eurent toutefois à regretter plus d'officiers de marque.

Après cette action, Annibal retourna dans la Ligurie, dont les peuples, pour preuve de leur dévouement, lui livrèrent neuf personnages considérables de Rome. Sempronius se retira vers Lucques, et eut pour successeur

218. désigné, un général tel que pouvoit le souhaiter celui de Carthage : c'étoit Flaminius, qui pendant son tribunat avoit caressé le peuple; qui dans un premier consulat avoit, malgré les défenses du sénat et la défaveur des auspices, combattu les Gaulois avec succès, et qui enfin avoit consacré l'exercice de sa censure par la construction d'un cirque et d'un grand chemin appelés de son nom. Odieux aux sénateurs, avec lesquels il avoit eu plusieurs querelles, ils n'en étoit que plus cher au peuple. Craignant qu'on ne le retînt à Rome sous quelque prétexte religieux, dont on ne manquoit jamais au besoin, il en sortit avant d'avoir pris possession de sa dignité, et alla furtivement dans la province que le sort lui avoit désignée. On cria au scandale dans le sénat : on demandoit s'il étoit plus convenable que Flaminius fît son entrée au consulat à Rimini (où il s'étoit rendu), qu'à Rome; dans une auberge, qu'au Capitole. Il ne tint aucun compte de ces plaintes, ni de la députation qui alla lui enjoindre de revenir à la ville pour remplir les formes imposées aux nouveaux consuls : son installation se fit à Rimini. Le sénat prétendit qu'étant parti sans autorité, sans auspices, sans avoir célébré les féries latines, et fait les sacrifices ordinaires, il n'avoit pas les vrais

caractères d'un consul. Les Romains en con- 217.
çurent de l'inquiétude. Pour la dissiper, on ordonna beaucoup d'actes religieux, et l'on renouvela les Saturnales, tombées en désuétude. C'étoit une fête en l'honneur de Saturne, destinée principalement à célébrer l'égalité qu'on supposoit avoir régné entre tous les hommes dans les temps les plus reculés : elle ne duroit d'abord qu'un jour ; elle fut ensuite étendue à trois, puis à cinq. Pendant son cours, les esclaves devenus les maîtres de la maison, y pouvoient dire et faire ce qu'il leur plaisoit. Le motif de cette coutume étoit de rappeler aux citoyens que leurs esclaves étoient des hommes comme eux.

Cette fête ne détourna point de Rome les malheurs qu'elle appréhendoit ; son redoutable ennemi passa l'hiver dans la Gaule cisalpine. Les habitans du pays, foulés par les deux armées, murmuroient hautement. Aussi Annibal se hâta-t-il d'en sortir dès que la saison permit de se remettre en campagne. Il alla chercher Flaminius en Etrurie, à travers les marais de Clusium, où son armée eut beaucoup à souffrir, et dont les vapeurs lui causèrent à lui-même une fluxion qui lui fit perdre un œil. Mais rien n'arrêtoit cet homme infatigable : on ne dit pas même qu'un mal si

217. cruel lui ait fait prendre un jour de repos. Il avoit affaire à un général intrépide, téméraire et peu habile, qui brûloit de combattre avant que son collègue l'eût joint. Le prêtre qui présidoit aux auspices augurant mal sans doute d'un tel chef, lui annonça qu'ils étoient défavorables. Flaminius, par malheur, n'étoit rien moins que crédule. « Quoi, dit-il au prêtre, » parce que vos poulets rassasiés ne mangent » pas, il faudra que je m'abstienne de com- » battre, et que je laisse Annibal tout ravager » impunément sous mes yeux! » C'est ce que faisoit effectivement le Carthaginois, pour agacer la témérité de son adversaire. Celui-ci poussa si loin la folle confiance qu'il mettoit en ses forces ou en sa capacité, qu'il avoit, dit-on, fait amasser des chaînes pour les Carthaginois, dont la défaite lui sembloit hors de doute. Annibal l'attira, et l'enferma entre des montagnes et le lac de Trasymène. Dans une position aussi désespérée, ses soldats se battirent toujours avec courage; et quant à lui, il ne fut pas même ébranlé par un désastre qui accabloit tous les autres. Il périt avec une grande partie de son armée. La perte de l'ennemi fut médiocre. Les Romains, pour comble de malheur, eurent encore à déplorer celle d'un détachement de quatre mille chevaux,

que le collègue de Flaminius envoyoit à son 217.
secours. Annibal averti de son approche, le fit envelopper. Tout fut pris ou tué.

Cette longue suite de revers fit désirer un magistrat unique; mais le consul à qui seul appartenoit le droit de le nommer, étoit à l'armée; les Carthaginois occupoient tous les chemins qui pouvoient mener jusqu'à lui. Quoiqu'il fût sans exemple que le peuple eût nommé un dictateur, il crut pouvoir élire un prodictateur; et la difficulté fut ainsi éludée. Quand le fond des choses est résolu, on a bientôt trouvé des expédiens pour la forme. Quintus Fabius Maximus, déjà honoré de deux consulats, fut élevé à la prodictature. Une loi ancienne défendoit au dictateur de monter à cheval lorsqu'il commandoit l'armée, soit que, l'infanterie étant la principale force des Romains, on crût que son généralissime devoit toujours marcher à sa tête, soit parce que le dictateur étant revêtu d'un pouvoir absolu, on pensât devoir, au moins sur un article, le soumettre à l'égalité. Fabius, à cause de son âge apparemment, ou de quelque infirmité, obtint la dispense de cette loi. Il fit lever deux légions nouvelles et dévaster tous les lieux par lesquels devoit passer Annibal, afin de lui ôter ou de lui rendre plus difficiles les moyens d'y

217. subsister. Il l'alla chercher ensuite avec toutes ses forces, c'est-à-dire avec ses deux légions jointes aux troupes qu'avoit commandées le collègue de Flaminius. Il le trouva dans la Pouille, où le Carthaginois étoit venu après avoir pillé une grande partie de l'Italie, manqué Spolette qu'il avoit tenté d'emporter d'assaut, fait guérir ses blessés, et refait ses chevaux fatigués, en les faisant laver de vin vieux, dont il avoit trouvé une grande quantité sur les bords de la mer Adriatique. Fabius, pour donner aux Romains le temps de revenir de l'épouvante produite par une année entière de malheurs, se tint sur la plus stricte défensive, ne livrant que de très-petits combats, et ne les donnant même que lorsqu'il avoit l'avantage du nombre ou du lieu. Ces précautions n'empêchoient pas Annibal de saccager les possessions romaines et celles de leurs alliés. Il y étoit déterminé par un double motif : premièrement, de faire subsister ou d'enrichir ses troupes ; en second lieu, de forcer les villes épouvantées à se détacher de l'alliance des Romains ; car jusqu'alors ceux-ci, malgré leurs sanglans revers, n'avoient pas éprouvé une seule défection. Cette singularité semble prouver que leur joug au moins étoit doux, s'il en est qu'on puisse appeler ainsi.

Cependant ces ravages d'Annibal excitoient 217.
les murmures de l'armée, provoqués et entretenus par Minucius, général de la cavalerie. Ils allèrent si loin, que les amis de Fabius lui conseillèrent quelque condescendance pour ses troupes qui demandoient avec instance le combat, et accusoient leur général de timidité. Il répondit froidement : « Si leurs criailleries » me faisoient changer un plan conçu après » de mûres réflexions, inspiré par l'intérêt » public et commandé par les circonstances, » c'est alors qu'on pourroit m'accuser de » pusillanimité. » Les opérations de la guerre avoient porté les armées respectives dans la Campanie, plus voisine de Rome que la Pouille. Annibal désespérant d'attirer Fabius au combat, résolut de quitter cette province et de retourner en arrière. Le général romain, averti de la route que prend l'ennemi, s'empare des hauteurs d'un défilé où il doit passer. Ce dernier y arrive en effet ; et pour se tirer de cette position, en quelque sorte désespérée, il imagine un stratagème absolument neuf. Fabius s'aperçoit d'un mouvement nocturne ; mais connoissant toutes les ressources de l'adversaire, il craint que ce ne soit un piége tendu pour l'attirer au combat, n'ose risquer une action de nuit, et laisse échapper sa proie.

217. Le Carthaginois, couvert de gloire, va de nouveau s'établir dans la Pouille. Fabius appelé à Rome pour quelque acte de religion, enjoignit à son général de cavalerie, et le conjura de ne pas rechercher l'occasion de combattre pendant son absence, lui remontrant que ce n'étoit pas un médiocre avantage d'avoir procuré aux Romains le temps et les moyens de respirer en présence d'un ennemi jusque-là victorieux, d'avoir arrêté ses progrès, de ne s'être jamais laissé contraindre d'en venir à une action avec des soldats découragés, contre des troupes dont la constante prospérité avoit enflammé le courage. Ce qui est à peine croyable, c'est que la conduite mesurée de Fabius, qui faisoit le tourment d'Annibal, étoit censurée par les soldats et les citoyens romains. Trois circonstances contribuèrent à lui attirer la défaveur : d'abord, un léger avantage obtenu en son absence par Minucius, et dont nous allons parler; ensuite, l'astucieuse attention avec laquelle Annibal épargna une terre qui appartenoit à Fabius, tandis qu'il traitoit sans ménagement toutes celles qui l'environnoient; enfin, un cartel que le prodictateur avoit établi, sans consulter le sénat, pour l'échange des prisonniers, quoiqu'il se fût conformé à ce qui s'étoit pra-

tiqué dans la première guerre Punique. Il étoit 217.
stipulé qu'on rendroit homme pour homme, et que l'échange consommé, la rançon de l'excédant seroit payée à raison de mille sesterces par tête. La guerre ayant été malheureuse pour les Romains, ils avoient de l'argent à débourser. Le sénat différoit de le fournir, sous prétexte que l'accord avoit été fait sans sa participation. Fabius piqué de ce qu'on ne dégageoit point sa parole, vendit son bien, et paya lui-même la liberté de ses concitoyens. La plupart essayèrent de lui faire accepter son remboursement; leurs efforts furent inutiles.

Tandis qu'il étoit à Rome dans une sorte de disgrâce, l'imprudent Minucius disposoit les choses de telle sorte, qu'on fut bientôt contraint de reconnoître combien il étoit loin de la mériter. Le général de la cavalerie ayant maltraité quelques fourrageurs d'Annibal, en conçut une idée prodigieuse de son mérite. La renommée enfla ce misérable succès; Minucius renchérit sur elle dans l'avis qu'il en fit parvenir au sénat. La joie fut extrême à Rome : Fabius seul révoqua en doute la sincérité de la relation, et disoit que quand bien même elle seroit fidèle, il y avoit plus à redouter pour Minucius un événement favorable

217. qu'un peu d'adversité. Il ajoutoit que son lieutenant n'auroit pas impunément transgressé la défense qu'il lui avoit faite de combattre. Un tribun le taxa de jalousie, proposa d'égaler le pouvoir du général de la cavalerie au sien, et fit passer dans une assemblée du peuple cette proposition incroyable, quoiqu'elle ne fût appuyée que par un seul homme, par Varron, qui bientôt acquit, dans une autre circonstance, la plus fâcheuse célébrité. Minucius interprétant le plébiscite au gré de son ambition, vouloit que Fabius et lui commandassent alternativement; mais le premier exigea le partage des troupes pour qu'elles ne fussent pas du moins toutes compromises par la témérité de celui qu'on venoit d'élever au rang de son collègue. Annibal instruit de la discorde qui règne dans la camp ennemi, tend des embûches à Minucius. Celui-ci alloit y périr avec la moitié de l'armée : Fabius ne le perdant pas de vue, sauve l'un et l'autre. Cet événement ouvre les yeux à Minucius, qui reconnoît la supériorité du prodictateur, et se remet de lui-même sous son commandement. On ne sauroit imaginer de triomphe plus flatteur que celui de Fabius, ni de faute plus noblement réparée que celle de Minucius. Sa soumission volontaire étoit une juste punition

qu'il s'infligeoit; mais elle suppose une âme 217.
forte.

Malgré l'amélioration que Fabius venoit de procurer à la chose publique par ces lenteurs salutaires, qui lui firent donner le nom de temporiseur, *cunctator*, la disette du numéraire fut telle en ce temps, que l'as, qui équivaloit à douze onces, ou à une livre d'airain, fut réduit cette année à une once, conservant néanmoins toujours sa même dénomination, et sa même valeur par rapport aux denrées (1). Cette prodigieuse diminution du numéraire étoit l'effet naturel de la dévastation de l'Italie, où les Romains, depuis la descente d'Annibal, étoient toujours sur la défensive.

En Espagne, au contraire, ils agissoient offensivement. Cneius Scipion attaqua la flotte carthaginoise près de l'embouchure de l'Ebre, la battit et la mit en fuite. De là, il cingla vers les côtes de cette contrée, nommée aujourd'hui le royaume de Valence. Il s'y rendit maître d'une ville nommée Longuntique. Les Celtibériens, qui occupoient une partie de l'Aragon, se déclarèrent pour Rome, forcèrent

---

(1) Dans la suite, à une époque qui n'est pas déterminée, l'as ne fut plus que l'équivalent d'une demi-once d'airain.

217. trois villes espagnoles qui appartenoient aux Carthaginois, et battirent deux fois Asdrubal.

Publius Scipion arriva sur ces entrefaites avec de nouvelles forces de terre et de mer; et les deux frères réunis ayant passé l'Ebre, en deçà duquel les Romains s'étoient toujours tenus, s'avancèrent jusqu'à Sagonte. La trahison d'un homme qualifié de la province carthaginoise, fit déclarer toute l'Espagne pour les Romains.

Les affaires d'Italie continuèrent également de prospérer jusqu'à la fin de l'année. Fabius, après avoir exercé sa magistrature extraordinaire pendant près de six mois, remit ses troupes aux deux consuls. Ils suivirent son plan, et ne parurent s'occuper que d'affamer l'ennemi, en le resserrant le plus qu'ils pouvoient sans combattre, et en s'attachant à inquiéter tous ses fourrages; ce qui leur réussit au point que si leurs successeurs les avoient imités, Annibal eût été contraint de se replier sur la Gaule, faute de subsistances; car malgré ses victoires, il lui étoit difficile de s'en procurer dans un pays où il n'avoit pas un allié.

L'essentiel, pour Rome, étoit donc de placer à la tête de son gouvernement ses deux meilleurs généraux. Il ne paroît pas qu'elle en eût senti la nécessité. Elle avoit dans son sein un

homme peu estimable, nommé Varron, fils 217.
d'un boucher, et qui lui-même avoit fait ce métier. Ayant quelques biens, il ambitionna une plus haute fortune, fréquenta la place publique et le barreau, prit la défense des plus méprisables habitans de Rome contre les premiers de ses citoyens, dont il attaquoit à la fois la fortune et la réputation. Par cette conduite, il capta les suffrages de la multitude, et parvint aux honneurs. Il avoit achevé de gagner le peuple prévenu contre Fabius, en contribuant plus que personne à faire passer l'avis du tribun, qui lui donnoit Minucius pour collègue. Avec tous ces titres à la faveur populaire, il ne craignit pas de briguer le consulat. Les sénateurs traversèrent sa demande, ne voulant pas qu'en se déclarant leurs ennemis, des gens de la lie du peuple devinssent leurs égaux. Varron avoit parmi les tribuns un parent qui, pour le faire valoir, animoit par des propos séditieux la multitude contre le corps entier de la noblesse. Il disoit que c'étoit elle qui, désirant la guerre, avoit appelé Annibal, et qui la traînoit exprès en longueur : jamais, ajoutoit-il, on n'en verroit la fin, jusqu'à ce qu'on eût élevé au consulat un homme nouveau. Ce tribun prétendoit que les plébéiens méprisoient le peuple, dès que par leur agré-

217. gation à la noblesse, ils avoient cessé d'être méprisés par les patriciens. Ces discours produisirent leur effet. Varron fut créé premier consul : on lui donna pour collègue ce Paul Emile qui avoit eu tant de peine à échapper à une accusation de péculat. Cet affront, qui n'étoit point mérité, lui avoit donné un si grand dégoût pour les affaires publiques, qu'il n'accepta le consulat qu'avec beaucoup de peine.

216. Tous les moyens furent mis à la disposition de ces deux consuls pour la défense de la république ; les vivres leur vinrent en abondance de la Sicile. Hiéron II, roi de Syracuse, fidèle allié de Rome, lui fournit cent mille boisseaux de froment, le double d'orge (1), et mille soldats armés à la légère, archers et frondeurs. Les troupes des deux consuls, réunies contre la coutume, s'élevoient à quatre-vingt-huit mille deux cents hommes. Varron ne cessoit de se vanter qu'il termineroit la guerre le jour où il pourroit voir l'ennemi. Paul Emile haranguant le peuple, parla de son collègue avec beaucoup de ménagement, avouant toutefois qu'il ne concevoit pas que Varron pût d'avance assigner ainsi le jour où

(1) Il renouvela ce présent l'année suivante.

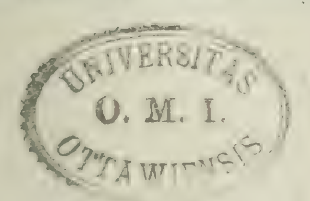
il livreroit bataille; que pour lui, il pensoit 216.
que sur une affaire de cette conséquence, il falloit prendre conseil du temps, des lieux, des circonstances, et qu'il ne contracteroit jamais à cet égard d'engagemens prématurés. Ce langage, qui annonçoit de la sagesse et de la prudence, déplut au peuple : le sénat même désiroit une bataille, et engagea Paul Emile à la donner, se flattant qu'elle seroit décisive; mais il l'exhortoit à en bien choisir le moment. Fabius, au contraire, étoit d'avis de continuer à miner l'ennemi par toutes les chicanes de la guerre. Il s'en expliqua ouvertement avec Paul Emile qu'il estimoit, lui remontrant que les Romains combattoient dans leur patrie, au milieu de leurs alliés et de tous les genres de secours; qu'Annibal, au contraire, n'étoit entouré que d'ennemis; qu'il n'avoit pas une ville qui le reçût volontairement, qui lui fournît des subsistances; qu'il ne vivoit qu'au jour le jour, et du pillage des campagnes; qu'éloigné de son pays, il n'en recevoit ni vivres, ni troupes, ni argent, et qu'un peu de patience suffiroit pour opérer sa ruine. Paul Emile pensoit comme Fabius; mais il lui dit avec un air de tristesse, qu'il ne seroit pas le maître de suivre leur sentiment commun; et toujours affecté de l'injustice qu'il avoit autrefois

216. essuyée, il ajouta que si la campagne étoit malheureuse, il aimoit mieux périr par le fer de l'ennemi que par le suffrage de ses concitoyens. Annibal, quoiqu'inférieur en forces de près de moitié, n'avoit d'autre désir que celui d'une bataille. Ayant éprouvé un petit échec dans un fourrage, il saisit cette occasion pour tendre un piége, et, feignant d'être intimidé, décampa de nuit, et laissa sous la tente presque tout le bagage de l'armée. Le soldat romain demande aussitôt, avec des clameurs, qu'on lui permette de poursuivre l'ennemi et de piller son camp. Le téméraire Varron l'approuve et l'appuie. Paul Emile observe qu'il faut se défier des ruses d'Annibal. Voyant qu'on ne l'écoute pas, il avertit son collègue que les auspices sont défavorables. Celui-ci n'ose point insister; mais l'armée ne se rend pas. Sur ces entrefaites arrivent deux prisonniers qui se sont échappés des fers d'Annibal, et qui annoncent qu'il est embusqué derrière les montagnes. Sans cet heureux incident, la foiblesse d'un consul alloit compromettre l'autorité du consulat. Le Carthaginois voyant le piége découvert, revint dans son camp, et s'y trouva bientôt dans un extrême embarras, manquant à la fois et d'argent et de vivres. Son armée murmuroit : les soldats espagnols son-

geoient à changer de parti. La disette contrai- 216.
gnit Annibal à décamper. Il alla se poster près de Cannes, petite bourgade sur l'Aufide : c'étoit une plaine où il pouvoit aisément déployer sa cavalerie, que nous avons dit être sa principale force. Paul Emile, par cette raison, ne vouloit pas combattre en cet endroit, et opinoit à décamper pour en choisir un plus favorable. Varron ne l'écouta pas; et le jour où le commandement alternatif lui échut, il donna bataille, et fut écrasé. Paul Emile, grièvement blessé dès le commencement de l'action, n'avoit cessé de combattre; enfin, resté seul, il s'assit au milieu des morts. Un tribun légionnaire passant près de lui, l'aperçoit tout baigné de sang, et le supplie d'accepter son cheval pendant qu'il conserve encore quelques forces. Il répondit qu'il vouloit mourir à côté de ses troupes étendues sur le champ de bataille, et le chargea de transmettre au sénat quelques conseils qu'il croyoit utile de lui donner. Cette défaite est peut-être la plus grande que les Romains aient jamais essuyée.

Quatre mille hommes des débris de leur armée se refugièrent à Canouse. P. Scipion, encore fort jeune, et alors tribun de légion, le même qui avoit sauvé son père au combat

7.





216. du Tésin, est provisoirement élu l'un des commandans de cette troupe. Il tenoit conseil lorsqu'on vint l'avertir qu'un grand nombre de jeunes gens des plus qualifiés, assemblés chez L. Cecilius Metellus, qui étoit à leur tête, cherchoient des vaisseaux pour quitter l'Italie et se retirer chez quelque prince allié de Rome. Dans aucune extrémité, jamais un Romain n'avoit pris une résolution aussi pusillanime. Quelques uns proposent de délibérer. Scipion soutient qu'il n'y a pas à délibérer, qu'il faut agir sur-le-champ ; que la république ne sauroit avoir de plus mortels ennemis que les auteurs d'un semblable projet; il s'écrie que ceux qui veulent la sauver le suivent, et, accompagné de quelques braves, court chez Metellus où il trouve les jeunes gens qu'on lui avoit dénoncés. Il tire son épée, et leur en présentant la pointe, dit : « Je jure de ne point » abandonner la république, et de ne pas » souffrir qu'aucun autre l'abandonne. Que » Metellus et tout ce qui est ici fassent le même » serment : quiconque s'y refusera perdra la » vie sur l'heure. » Effrayés de cette menace, ils le prêtent tous, et consentent que Scipion les fasse garder à vue.

Tout grand qu'étoit le désastre de Cannes, il fut encore exagéré à Rome par la renom-

mée. On n'en avoit point reçu de nouvelles 216.
précises : on publioit seulement que les deux consuls étoient morts et que leurs armées avoient été entièrement détruites. Dans les rues, les femmes faisoient entendre des cris lamentables, s'arrachoient les cheveux, se meurtrissoient le sein; les hommes, silencieux, s'efforçoient vainement de dissimuler leur désespoir. Le sénat s'assemble pour délibérer sur la conservation de Rome; car déjà on croyoit voir Annibal menaçant ses murailles. Fabius calma et rassura un peu les esprits par sa contenance tranquille et assurée. Il indiqua les mesures qu'il convenoit de prendre pour connoître d'abord la situation des affaires. On défendit aux femmes de paroître en public, parce que leur désespoir portoit partout le trouble et attristoit inutilement le peuple déjà trop affecté de son infortune. Enfin on reçut des lettres de Varron, qui apprenoient que de Venouse, où il s'étoit réfugié, il avoit rejoint le corps retiré à Canouse, et qu'avec ceux qu'il y avoit amenés, il avoit à ses ordres environ dix mille hommes en assez mauvais état. Toutes les pertes que chaque famille avoit faites furent bientôt connues; et comme il n'y en avoit point qui ne fût obligée de prendre le deuil, un décret du

216. sénat en borna la durée à trente jours, pour que les fêtes et les cérémonies religieuses qu'il suspendoit ne fussent pas trop long-temps interrompues. On envoya demander à l'oracle de Delphes par quels sacrifices on pouvoit espérer de désarmer la colère des dieux. Q. Fabius Pictor, qui le premier écrivit l'histoire de Rome, étoit du nombre des ambassadeurs. L'oracle promit d'heureux succès pour la suite, recommanda une grande modération dans la prospérité, et ordonna certains sacrifices. Sans attendre le retour de ces députés, on en fit un effroyable, indiqué, disoit-on, par les livres Sibyllins : quatre personnes des deux sexes, de la Gaule et de la Grèce, furent enterrées vivantes dans un caveau fermé de tout côté. On a vu que ce n'étoit pas la première fois que la superstition immoloit dans Rome des victimes humaines.

On eut recours ensuite à des moyens plus efficaces que ces meurtres atroces et inutiles : le sénat conféra la dictature à M. Junius. Ce magistrat enrôle aussitôt tous les jeunes gens qui avoient atteint l'âge auquel les Romains entroient dans la milice, quelques uns même de ceux qui n'y étoient pas encore parvenus, et qui portoient la robe *prétexte*, qu'on ne quittoit pour la *virile* qu'après sa dix-septième

année accomplie. Le dictateur lève ensuite un 216.
corps de huit mille esclaves choisis parmi les plus propres à la milice, leur ayant préalablement demandé s'il consentoient à servir : car les Romains ne croyoient pas qu'on dût compter sur ceux qui prendroient les armes par contrainte. Cette nouvelle espèce de soldats fut préférée aux prisonniers faits par Annibal, et qu'il offroit de rendre à un prix moins considérable que celui qu'il fallut payer aux maîtres pour disposer de leurs esclaves. Nous avons déjà dit que les Romains faisoient très-peu de cas de ceux qui avoient pu se résoudre à mettre bas les armes. Un peuple qui ne connoissoit presque pas de milieu entre la mort et la victoire, sembloit véritablement destiné à être le peuple roi.

Annibal cette fois traita fort humainement tous ses prisonniers, et, comme après la bataille de Trasymène, renvoya les alliés de Rome sans rançon et avec des paroles de bienveillance : il parla même avec douceur aux Romains; ce qui ne lui étoit pas encore, dit-on, arrivé, et leur déclara que « son intention » n'étoit pas de détruire la nation romaine; » qu'il ne combattoit que pour la gloire et la » prééminence; que ses pères ayant été con» traints de céder à la supériorité des Ro-

216. » mains, il s'efforçoit de rendre cette supério-
» rité à sa patrie. » En conséquence, il leur permit de se racheter; exigeant toutefois une plus forte rançon que celle dont il s'étoit contenté en traitant avec Fabius. Ces prisonniers choisirent dix des plus notables d'entre eux pour aller faire part au sénat des offres d'Annibal, qui n'exigea pour garant du retour que leur serment. Il les fit accompagner par Carthalon, l'un des chefs de son armée, pour traiter de la paix au cas qu'il y trouvât les Romains disposés. Mais lorsqu'on en fut instruit à Rome, le dictateur envoya ordonner à cet officier de sortir sur-le-champ du territoire de la république. On ne sauroit trop admirer une pareille fermeté dans de si grands revers.

Quant aux députés des prisonniers, ils furent admis à l'audience du sénat. Le plus distingué de la députation dit « que personne n'ignoroit
» combien peu d'estime avoient les Romains
» pour ceux qui baissoient leurs armes devant
» l'ennemi; que néanmoins les circonstances
» de leur infortune sollicitoient une exception
» en leur faveur; qu'ils ne s'étoient pas rendus
» sur le champ de bataille, mais dans un camp
» où ils ne pouvoient subsister faute de vivres,
» ni s'échapper, n'étant qu'une poignée

» d'hommes entourés d'une armée victorieuse 216.
» et innombrable. Si vous pouviez, ajouta-t-» il, voir les chaînes dont vos concitoyens » sont chargés, la misère qu'on leur fait » éprouver, vous en seriez touchés jusqu'au » fond de l'âme. » Quand il eut cessé de parler, les parens des prisonniers qui se tenoient près de l'assemblée, les femmes surtout, que le plus pressant intérêt avoit, malgré la défense du sénat, amenées sur la place publique, firent entendre leurs gémissemens et leurs voix suppliantes. Manlius, personnage consulaire, lequel avoit hérité de la sévérité farouche de celui qui avoit transmis à sa famille le surnom de Torquatus, révéla ou rappela des faits peu honorables pour les prisonniers. Il dit « qu'après leur défaite ils eurent une nuit » pour respirer. La plupart des Carthaginois » s'étoient retirés dans leur camp, ou pour » se reposer de leurs fatigues, ou pour se li-» vrer à la joie qui suit toujours la victoire. » Les prisonniers, au nombre de sept mille, » auroient pu se faire jour à travers une ar-» mée entière, à plus forte raison passer sur » le corps d'un petit nombre d'ennemis qui » les entouroient. P. Sempronius les y avoit » en vain exhortés. Non seulement ils refu-» sèrent de le suivre, ils voulurent même le

216. » retenir et l'arrêter, et il fut réduit avec une
» petite troupe de braves gens qui l'imitèrent
» à écarter, à dissiper ses concitoyens avant
» de pouvoir combattre et enfoncer les enne-
» mis. » Manlius conclut à laisser les prisonniers dans les fers du vainqueur; et son avis fut adopté par le sénat, malgré les cris du sang qui lioit ses membres à la plupart de ces infortunés. Dans la crise où elle se trouvoit, cette compagnie ne craignit pas de rappeler toute la rigueur de l'antique discipline. Une autre raison contribua puissamment à la rendre inexorable : elle sut qu'un des motifs d'Annibal pour proposer le rachat des prisonniers avoit été d'affoiblir dans le soldat romain cette vigueur de courage qui lui faisoit préférer la mort à la captivité, en lui montrant la perspective de la rançon après qu'il auroit déposé les armes. Les députés se virent donc contraints d'aller reprendre leurs chaînes. Un d'eux toutefois crut pouvoir s'en dispenser. Un moment après avoir quitté le camp ennemi, il y étoit retourné sous un prétexte qu'il supposa, puis avoit rejoint la députation : s'imaginant que ce retour momentané suffisoit pour dégager la parole qu'il avoit donnée au général carthaginois, il voulut rester chez lui; le sénat le fit arrêter et conduire au camp d'Annibal.

Celui-ci retira de sa victoire un avantage 216.
inappréciable : l'Italie, dans laquelle il n'avoit d'asile qu'au lieu où il posoit ses tentes, où il étoit sans cesse exposé à la crainte de la disette, se déclara presque tout entière pour lui, croyant que Rome ne pouvoit long-temps survivre à une défaite aussi terrible que celle de Cannes. Mais après le premier moment de consternation qui l'avoit suivie, les Romains déployèrent un courage, une force d'âme dont il seroit difficile de citer un semblable exemple. Lorsqu'on apprit que Varron, l'unique cause du désastre, arrivoit à Rome, où il avoit été mandé, tous les ordres de l'Etat sortirent à sa rencontre, et lui rendirent grâces de n'avoir pas dans un si grand malheur, désespéré de la république, et d'en être venu reprendre le gouvernement. Une telle conduite, de la part des sénateurs qui avoient donné le branle à ce mouvement, marquoit autant de sagesse que de grandeur d'âme. L'accueil fait à Varron laissoit entrevoir au peuple que rien n'étoit désespéré, et que le sénat sauroit trouver de nouvelles ressources.

Il en avoit besoin ; car Annibal, quoi qu'en aient dit quelques historiens, n'étoit pas homme à négliger ses avantages. Après sa victoire, il passa de l'Apulie dans le Samnium,

216. où il laissa après lui un corps d'armée pour recevoir dans l'alliance des Carthaginois toutes les villes qui voudroient y entrer, et subjuguer les autres. Quant à lui, il alla vers Neapolis avec le dessein de la réduire, afin de se procurer un port où pussent aborder les secours qu'il attendoit de Carthage. Mais quand il eut vu de près la hauteur et la solidité de ses murailles, il désespéra de cette conquête, et prit le chemin de Capoue.

Cette ville, livrée au luxe et à la mollesse, étoit encore plus affoiblie par l'abus que le peuple y faisoit de sa liberté. L'aristocratie y avoit été détruite par un stratagème fort extraordinaire. A l'époque de la bataille de Trasymène, le premier magistrat de Capoue, Pacuvius, s'imagina que le peuple, auquel les sénateurs étoient depuis long-temps odieux, et qui là, comme ailleurs, étoit avide de nouveautés, pourroit bien prendre cette occasion de se défaire du sénat, et livrer la ville aux Carthaginois, s'ils s'en approchoient. Dans cette persuasion, qu'au reste il feignoit peut-être, il songe à préserver les jours des sénateurs, et à s'emparer de leur autorité. Pour cet effet, il les assemble; et donnant ses idées ou ses rêves pour des réalités, il leur dit que la populace est décidée à les égorger, afin d'ouvrir libre-

ment ses portes au vainqueur de Rome. Il 216.
ajoute qu'il a le moyen de les sauver s'ils veulent s'abandonner à sa foi. La crainte leur fait promettre tout ce qu'il désire. Il les enferme, de leur consentement, dans la salle de l'assemblée, puis convoque le peuple auquel il annonce ce qu'il vient de faire : « La » vie de tous les sénateurs, dit-il, est en vos » mains; chacun d'eux va tour à tour paroître » devant vous, et ce que vous en ordonnerez » sera exécuté. Mais avant de punir le cou» pable, souvenez-vous qu'il convient de lui » désigner pour successeur un bon citoyen. » Le sort désigne ensuite celui qui doit être amené le premier. Dès qu'on l'entend nommer on le déclare digne du dernier supplice; mais lorsqu'il faut le remplacer, on ne trouve personne qui ait les qualités requises. Cette expérience fait avouer au peuple que, de tous les maux, celui auquel on est accoutumé est le moins intolérable ; et il laisse les choses comme elles étoient. Le sénat croyant devoir la vie à Pacuvius, lui céda volontairement tout son pouvoir. Ce dernier régna ainsi sans violence, si c'est régner que de commander à une multitude qui n'obéit qu'autant qu'il lui plaît et à ce qui lui plaît, à une populace qui, ne souffrant plus de frein à ses passions, méconnoît

216. les lois et leurs organes. Les sénateurs étoient réduits à faire bassement la cour à la plus vile canaille : ils l'invitoient à leur table ; et lorsqu'il y avoit une cause à juger, pour capter sa bienveillance, ils la décidoient toujours en faveur de son protégé.

La bataille de Cannes avoit changé les dispositions des Capouans à l'égard de Rome. le respect que cette ville leur inspiroit fit place au mépris, et ils se seroient déclarés sur-le-champ contre elle, si des mariages contractés entre les meilleures maisons des deux peuples, et l'intérêt de trois cents jeunes gens des plus distingués de Capoue, qui servoient sous les drapeaux de Rome en Sicile, ne les eussent retenus. Les familles de cette jeunesse eurent beaucoup de peine à obtenir qu'on envoyât des députés au consul romain pour lui faire des offres de service après la défaite de Cannes. Ils le trouvèrent à Venouse avec un petit nombre de soldats dont l'équipage étoit fort délabré ; ce qui ne disposa pas en sa faveur des hommes dont l'estime et l'attachement suivoient les variations de la fortune. La maladresse de Varron fortifia les sentimens qu'il leur inspiroit. Il leur parla de la journée de Cannes comme d'un désastre qui ôtoit à Rome tous ses moyens personnels de défense, et ne

lui laissoit de ressource que dans le zèle de 216.
ses alliés. Lorsque les ambassadeurs, de retour à Capoue, y eurent fait leur rapport, on fut d'avis qu'ils allassent sur-le-champ traiter avec Annibal. L'alliance fut bientôt conclue. Les Capouans stipulèrent qu'ils ne seroient contraints ni de prendre les armes, ni de payer aucun tribut, ou de supporter aucune charge, que de leur pleine volonté, et qu'Annibal leur livreroit trois cents prisonniers romains à leur choix, pour les échanger contre le même nombre de Campaniens qui servoient en Sicile sous les drapeaux de Rome. Cependant, pour donner à Carthage une preuve d'un dévouement absolu, les Capouans se portèrent à une barbarie qu'Annibal n'exigeoit point : s'étant saisis de tous les Romains qui se trouvoient dans leur ville, ils les enfermèrent dans des bains, où la vapeur qui s'en exhaloit, et l'excès de la chaleur les firent périr d'une mort cruelle. Un seul citoyen de Capoue, Decius Magius, s'étoit opposé à cette atrocité, et même au traité qu'on avoit fait. Il fit souvenir ses concitoyens des vexations éprouvées autrefois par les Tarentins, qui avoient reçu dans leurs murs la garnison de Pyrrhus ; et lorsque celle d'Annibal eut été admise dans Capoue, il les exhorta vivement à la chasser, ou même à

216. l'égorger, pour racheter à ce prix l'amitié de Rome. Magius ayant donné ce conseil publiquement, Annibal en fut instruit et manda son auteur. Celui-ci refusa d'obéir, en disant que les Carthaginois n'avoient aucune autorité sur un habitant de Capoue. Leur général se transporte lui-même en cette ville avec assez peu de soldats : tout le monde, pour ainsi dire, court au-devant de lui, et s'empresse de considérer un capitaine environné de tant de gloire. Magius cherchant la célébrité, et provoquant sa perte, affecte de se promener sur la place publique, tandis que la foule se précipite pour voir Annibal.

A peine entré dans la ville, le Carthaginois demande que le sénat s'assemble. On le supplie de permettre que le jour de son entrée à Capoue soit uniquement consacré au plaisir. Il se fait violence pour y consentir, se prête même à une petite fête en son honneur, et se met à table avant la nuit; ce qui étoit une sorte de débauche. Il ne s'y trouvoit avec lui que cinq autres personnes, du nombre desquelles étoit Pacuvius, chef de la faction qui avoit mis Capoue dans ses intérêts, et son fils Perolla, qui tenoit pour les Romains, et que la conformité d'opinion unissoit intimement avec Magius. Son père avoit eu de la peine à l'ar-

racher d'auprès de son ami pour l'amener à 216.
ce repas. Annibal, informé des sentimens de ce jeune homme, lui avoit pardonné de si bonne grâce, que c'étoit lui-même qui l'avoit invité. Vers le soir, Pacuvius sort de la salle du festin et se retire dans le jardin contigu; son fils, l'y ayant suivi, ouvre sa robe, laisse voir un poignard, et déclare qu'il va dans l'instant même sceller par le sang d'Annibal l'amitié qui l'unit aux Romains. Pacuvius, après avoir représenté à Perolla toute l'horreur d'une telle perfidie, lui demande « s'il » soutiendra bien le regard de ce grand homme, » que ne peuvent soutenir des armées entières, » et qui fait trembler le peuple romain. » Il ajoute qu'au surplus il va le couvrir de son corps, et que l'assassinat le plus infâme ne pourra être consommé qu'après un parricide. Effrayé de cette image, Perolla renonce à son projet. Magius, qui probablement l'avoit inspiré, ne tarda pas à en être puni. En effet, le sénat s'étant assemblé le lendemain, Annibal, après lui avoir promis que Capoue alloit devenir la capitale de l'Italie, dit qu'elle renfermoit cependant un homme qui ne méritoit rien moins que la bienveillance de Carthage. Il le nomma, et demanda qu'en sa présence le sénat prît connoissance du crime de Magius,

216. et prononçât sur son sort. Personne n'osa embrasser sa défense, quoiqu'on sentît que cette demande ou cet ordre étoit une rude atteinte à la liberté. Le premier magistrat, quittant l'assemblée, va s'asseoir sur son tribunal, et s'étant fait amener Magius, lui ordonne de se justifier. Celui-ci répond qu'il en est dispensé par la première clause du traité fait avec Annibal, qui porte que Carthage n'aura aucune autorité sur Capoue. On le charge de fers et on le traîne vers le camp des Carthaginois. Il ne laisse pas en cet état de parler avec véhémence contre leur tyrannie et la pusillanimité de ses concitoyens qui l'endurent. On lui couvre la tête d'un voile, afin qu'il ne puisse plus être entendu, et on le fait embarquer pour être conduit à Carthage. Une tempête le pousse dans les Etats de Ptolémée Philopator, roi d'Egypte, où il trouve un asile. Tandis qu'Annibal accordoit du repos à ses soldats dans Capoue, son frère Magon étoit allé rendre compte aux Carthaginois du prodigieux succès de leurs armes. Il dit que, dans six batailles, leur général avoit tué plus de deux cent mille hommes, et fait plus de cinquante mille prisonniers; que Fabius passoit à Rome pour un capitaine incomparable, par cela seul qu'il avoit évité de le

combattre. Il observa que de si grandes victoire n'avoient pu être remportées sans que le vainqueur eût perdu beaucoup de monde ; que la dépense et la consommation des vivres pendant trois campagnes avoient été nécessairement très-fortes. Il demanda des secours de toute nature. On connoît le stupide raisonnement que fit en cette circonstance le chef de la faction opposée à la famille d'Annibal : « S'il a vaincu, » il n'a pas besoin de secours ; et il faut encore » moins lui en donner, s'il nous abuse par » des victoires supposées. » On en décréta cependant ; mais Hannon les empêcha de parvenir à leur destination. Sa jalousie fut la perte de Carthage et le salut de Rome. 216.

Telle étoit en effet la détresse des Romains, qu'outre les huit mille esclaves qu'ils avoient enrôlés, on reçut sous les drapeaux six mille hommes qui étoient en prison, ou pour dettes, ou pour crimes ; et comme la république éprouvoit à la fois tous les genres de pénurie, on fut réduit à leur donner pour armes celles dont Flaminius avoit décoré son triomphe sur les Gaulois. Le dictateur Junius, en y comprenant ces 14,000 soldats d'une nouvelle espèce, n'en put réunir que 25,000 pour mener contre un ennemi qu'une prospérité constante sembloit avoir proclamé invincible.

216. Celui-ci s'étoit une seconde fois approché de Naples, et avoit en vain essayé d'en gagner ou d'en intimider les habitans. Il se rendit ensuite avec toutes ses forces sous les murs de Nole (1). Le sénat romain continuoit de retenir Varron à la ville, où il l'honoroit sans vouloir lui confier le sort de la république. Il avoit donné le commandement de l'armée consulaire à M. Claudius Marcellus. Ce général, averti par les sénateurs de Nole que les habitans de cette ville étoient au moment d'en ouvrir les portes aux Carthaginois, accourt en diligence. Annibal ne jugeant pas à propos de l'attendre, alla tenter une seconde fois la fidélité des Napolitains, qu'il trouva encore inébranlables. De là il se rendit devant Nucérie, qu'il bloqua et prit par famine. Il laissa aux habitans la faculté de se retirer ou de servir sous lui. Pas un ne se rangea sous ses drapeaux, quoiqu'il les y invitât par de grandes promesses. Après la réduction de Nucérie, il retourne devant Nole. Marcellus s'y étoit renfermé depuis quelques jours, dans la vue d'inspirer aux Carthaginois un excès de confiance dont il pût profiter. Effectivement,

(1) Il s'agit de celle qui est dans la terre de Labour. Il y a une autre ville de ce nom en Italie.

Annibal s'approcha des murs de la ville avec 216.
un peu moins de précaution qu'à son ordinaire. Marcellus, dans une sortie, lui tua deux mille trois cents hommes, et n'en perdit que cinq cents. Ce fut là le premier avantage que les Romains eussent remporté depuis le désastre de Cannes. On peut même dire que ce fut la première action qui leur apprit qu'Annibal pouvoit être vaincu. Un assez grand nombre de citoyens de Nole avoient entretenu des intelligenses avec l'ennemi. Marcellus ayant posé des sentinelles aux portes de la ville qu'il avoit fermées, et fait une recherche exacte des coupables, fit couper la tête à soixante-dix d'entr'eux, et confisqua leurs biens.

Après ce premier échec, le Carthaginois essuya un affront devant Casilin. C'étoit une bicoque qui n'avoit que mille hommes de garnison, et qui néanmoins repoussa plusieurs fois ses attaques, et le contraignit d'en convertir le siége en blocus. Ayant laissé quelques troupes devant la place, il se rendit à Capoue pour y passer le temps le plus rigoureux de la mauvaise saison. Nous avons réfuté ailleurs l'opinion vulgaire qui suppose que le courage des Carthaginois se perdit dans les délices de cette ville, opinion d'autant moins vraisemblable,

216. qu'Annibal n'y attendit pas même la fin de l'hiver. Dès que la saison commença de s'adoucir, il ramena son armée entière sous les murs de Casilin, qui, après avoir long-temps lutté contre une famine cruelle, se vit forcée de capituler. Pételie, ville du Brutium, n'ayant pu, à cause de son éloignement de Rome, obtenir les secours qu'elle y avoit demandés, ne laissa pas de lui demeurer fidèle, et ne succomba qu'après une longue résistance.

Les Romains eurent à gémir d'un plus grand malheur dans la Gaule cisalpine. Postumius, qu'ils venoient de désigner consul, y avoit attaqué les Boïens. On lui dressa une embûche où il périt avec tous les siens. Les circonstances qu'on en raconte paroissent entièrement fabuleuses, et avoir été imaginées pour pallier la honte d'une défaite, et donner un air miraculeux à un événement ordinaire. On prétend que les arbres d'une forêt dans laquelle ce général fut attiré avoient été sciés jusqu'à la racine, de manière néanmoins à tenir debout, mais à être renversés au moindre effort. Dès que les Romains se furent engagés dans cette fatale forêt, on ébranla les arbres sciés, et à peine dix hommes sur quinze mille échappèrent à la mort. Les prêtres, suivant l'usage du pays, firent du crâne de Postumius une coupe qu'ils garnirent

d'or, et qui leur servoit pour les libations des sacrifices dans les temples, et à table pour leur repas. Ce désastre étant connu à Rome, on fit fermer toutes les boutiques, et chacun demeurant dans sa maison, la ville, durant plusieurs jours, parut une vaste solitude. Il fallut que les édiles, pour mettre un terme à ce deuil universel, et faire cesser ces signes de stupeur, ordonnassent de rendre au commerce son cours ordinaire. On fut d'avis, au reste, de laisser les Gaulois en paix, et de s'occuper uniquement d'Annibal. 216.

Les événemens de la guerre d'Espagne consolèrent un peu les Romains du désastre essuyé dans la Gaule. Asdrubal, inférieur en forces aux deux Scipions, avoit toujours éludé le combat. Enfin ayant, avec bien de la peine, obtenu de son pays quatre mille cinq cents hommes pour se recruter, il alla chercher les Romains; mais il eut la douleur d'apprendre que les capitaines de la flotte carthaginoise avoient déserté leurs vaisseaux et soulevé contre lui tout un canton de l'Espagne. Ils n'avoient pu pardonner le reproche que leur avoit fait Asdrubal de s'être mal comportés dans une action navale. Ce général eut à peine dompté les rebelles, qu'il reçut ordre de passer en Italie. Le bruit s'en étant répandu parmi les Espa-

216. gnols, la face des affaires changea subitement. Telle étoit l'imprudence qui régnoit dans les conseils de Carthage, qu'on n'y avoit pas songé à remplacer en Espagne l'armée qu'on en vouloit faire sortir. Lorsqu'enfin on y eut pourvu, sur les remontrances d'Asdrubal, celui-ci se mit en marche. Les Scipions sentant de quelle importance il étoit pour Rome de l'empêcher de joindre Annibal, s'opposèrent à son passage. Il lui fallut combattre. La plus grande partie de son armée consistoit en Espagnols, qui n'avoient nulle envie de s'expatrier; aussi, dès le premier choc, tous ceux de cette nation, qui étoient au centre, prirent la fuite. La cavalerie, composée de Maures et de Numides, suivit leur exemple. Les deux ailes d'infanterie, où étoient les Carthaginois et les Africains, ne laissèrent pas de se défendre avec intrépidité; réduites cependant à elles-mêmes, il falloit bien qu'elles fussent à la fin accablées par une armée entière dont elles avoient à soutenir l'effort. Asdrubal, après avoir combattu en héros, se retira du milieu du carnage avec un petit nombre d'intrépides soldats; et sa défaite lui fit perdre l'espoir de passer en Italie, et pressentir la peine qu'il auroit même à demeurer en Espagne.

215. Annibal, privé de ce secours, dont il auroit

eu grand besoin, puisqu'après la bataille de 215.
Cannes il ne lui étoit resté qu'environ trente-cinq mille hommes, se soutenoit toujours par la seule force de son génie. Le désastreux consulat de Varron étant terminé, il eut affaire à de plus habiles généraux. Tib. Sempronius Gracchus, consul qui avoit été désigné avec Postumius, tué dans la Gaule cisalpine, avoit eu, après la mort de ce dernier, pour collègue Marcellus, que la voix publique et l'avantage qu'il avoit remporté sur Annibal, appeloient au consulat. Mais comme cette magistrature se trouvoit remplie par deux plébéiens à la fois, il paroît que le sénat ne s'étoit prêté qu'à regret à la promotion du dernier; et un coup de tonnerre s'étant fait entendre au moment de la nomination, les augures la déclarèrent vicieuse, et Fabius Maximus fut substitué à Marcellus, auquel on laissa néanmoins un commandement en qualité de proconsul. Les Romains firent usage de toutes leurs forces et de tous leurs moyens pécuniaires à la fois. L'année précédente, on avoit eu recours à des emprunts volontaires; dans celle-ci, on imposa un double tribut, dont la moitié, exigée sur-le-champ, servit à payer toute la solde arriérée des troupes. Les soldats qui avoient combattu à Cannes n'eurent point

215. de part à ce paiement. A la sagesse des mesures prises par les Romains, se joignit, pour leur bonheur, l'imprudence de celles qu'on prit à Carthage. On y donna tous ses soins à conserver l'Espagne, et à recouvrer la Sardaigne, comme si en éteignant la puissance romaine dans son foyer, ces accessoires eussent pu échapper aux vainqueurs. Annibal ne reçut qu'un renfort de quatre mille hommes avec quarante éléphans.

Cette grande querelle entre les deux plus puissantes nations qui fussent alors connues, fixoit l'attention de l'univers. Le roi de Macédoine, Philippe, comme proche voisin de l'Italie, y étoit plus intéressé qu'un autre. Il n'étoit pas fâché de voir ces deux colosses s'entrechoquer, et tant que leurs forces parurent se balancer, il s'abstint de se déclarer pour aucun parti. Après la bataille de Cannes, il se décida pour Carthage, croyant sa rivale perdue. Politique étroite et fausse. Entre deux puissances qu'il redoutoit également, le bon sens lui prescrivoit de secourir la plus foible. Quoi qu'il en soit, les ambassadeurs qu'il envoyoit au général de Carthage ayant été pris par les Romains, leur chef dit audacieusement qu'il venoit pour traiter avec le sénat de Rome. On le crut : on donna une escorte

d'honneur à l'ambassade, qui, s'étant éloignée 215.
de sa vue, parvint au camp d'Annibal, et fit avec lui un traité d'alliance offensive et défensive. Quand elle partit pour retourner dans la Macédoine, trois ambassadeurs carthaginois s'embarquèrent avec elle, dans l'intention de faire ratifier le traité par Philippe. Les deux ambassades furent prises et conduites à Rome, où on les mit en prison.

Le déplaisir qu'Annibal ressentit de ce contre-temps fut aggravé par l'issue d'une tentative que firent sur Cumes ses alliés de la Campanie. Ceux-ci n'ayant pu par leurs sollicitations détacher cette ville du parti des Romains, crurent pouvoir la subjuguer par une perfidie. Ils invitèrent son sénat à un sacrifice qui se faisoit à trois milles de ses murs, dans la petite ville de Hama, où devoient se trouver les sénateurs de Capoue. Les habitans de Cumes se doutèrent de quelque trahison. Ils surent que l'armée de Capoue devoit aussi se rendre au lieu du sacrifice, et donnèrent au consul Sempronius, campé dans le voisinage, avis de leurs soupçons, et de leur dessein de se rendre à l'invitation des Campaniens, dans l'intention de les prendre à leur propre piége. Sempronius vint au milieu de la nuit tomber sur cette armée de Capoue ensevelie dans le som-

215. meil, lui tua plus de deux mille hommes, et se retira promptement à Cumes, craignant d'être surpris par Annibal, qui n'étoit pas loin. Ce général accourt effectivement au premier avis qu'il reçoit de l'événement de Hama, et n'y trouvant plus le consul, va fièrement l'assiéger dans Cumes. Il est vivement repoussé dans une sortie qui lui fait perdre treize cents hommes, outre cinquante-neuf qu'on lui prend. Comme il ne cherchoit que les occasions de combattre, croyant que cet avantage auroit inspiré de la confiance ou de la présomption au consul, il se range le lendemain en bataille sous les murs de la ville; mais Sempronius ne crut pas devoir accepter le défi. Les Carthaginois essuyèrent en même temps un autre échec dans la Lucanie. Un gros détachement qu'ils y tenoient, sous le commandement d'Hannon, fut battu avec perte de deux mille hommes.

Ces petits revers ne laissoient pas de les affoiblir. Ils avoient d'ailleurs en tête un peuple dont les ressources étoient immenses, et qu'aucune disgrâce n'ébranloit; car lorsqu'il eut appris par la capture du navire qui portoit les ambassadeurs de Philippe et d'Annibal, l'alliance conclue entr'eux, loin de se laisser abattre par cette nouvelle imprévue,

il arrêta de porter la guerre en Macédoine, 215.
pour empêcher son roi de venir la faire en Italie. En même temps il étouffoit le soulèvement de la Sardaigne, dont les Carthaginois avoient voulu tirer parti. T. Manlius les y écrasa, tandis qu'une flotte romaine ravageoit leurs Etats en Afrique, leur prenoit sept vaisseaux, et dispersoit le reste d'une de leurs armées navales.

Les deux consuls, de leur côté, faisoient la guerre de concert dans les environs de Capoue. Fabius y reprit quelques villes qui s'étoient déclarées pour Carthage; mais c'est à Nole où commandoit le proconsul Marcellus, que se frappoient les plus grands coups. Ce général, investi par Annibal, sortit en ordre de bataille de la place. On combattit sous ses murs. Les Carthaginois, enfoncés par l'ennemi, se retirèrent pleins d'effroi dans leur camp. Les soldats romains vouloient les y attaquer. Marcellus, ce jour, aussi prudent que brave, les fit rentrer dans la ville. Il avoit tué plus de cinq mille hommes, fait six cents prisonniers, et cette victoire ne lui coûtoit pas mille soldats. Deux jours après, douze cent soixante-douze cavaliers espagnols et numides passèrent du camp d'Annibal dans celui de Marcellus. C'etoit la première désertion qu'éprouvoit

215. ce général ; car, quoique son armée fût composée d'hommes de plusieurs nations barbares, toutes différentes de mœurs et de langage, il y avoit maintenu la concorde et la discipline. S'étant après ce double échec retiré dans l'Apulie, et campé aux environs d'Arpi, en attendant le retour d'une plus douce saison, il y eut quelque intermittence à cette guerre acharnée, ou du moins elle se fit avec un peu moins de vivacité. Hannon, qu'Annibal avoit renvoyé dans le pays des Brutiens, d'où il l'étoit venu joindre, força la ville de Locres, avec l'aide des peuples du Brutium, mais lui accorda une capitulation honorable. Les Brutiens, qui avoient compté sur le pillage de ces deux villes, mécontens de voir leur espérance déçue, allèrent seuls attaquer Crotone. Ils y étoient excités par l'appât d'un immense butin, dans la ville et dans le temple de Junon Lacinie, plus fameux que la ville même, situé à six milles de ses murs, et dans lequel se trouvoit une colonne d'or massif qui tentoit leur cupidité. A Crotone, comme dans les autres cités d'Italie en général, le sénat demeuroit fidèle à Rome, et le peuple inclinoit pour Carthage : celui de Crotone livra la place aux Brutiens.

Ce léger désavantage éprouvé par les Romains en la personne de leurs alliés, fut bien

compensé par les exploits des Scipions en Es- 215.
pagne. Avec seize mille hommes, ils défirent trois armées carthaginoises réunies qui en comptoient soixante mille, et prirent les trois camps qu'elles occupoient. Dans une seconde bataille, ils achevèrent à peu près d'anéantir les forces qu'avoit Carthage en cette province, dont presque tous les peuples se déclarèrent alors pour Rome; en sorte que cette année fut en général favorable aux Romains.

Comme elle alloit expirer, Fabius s'achemina vers la ville pour présider à l'élection des magistrats, et avant d'y entrer, alla tenir l'assemblée du peuple au Champ-de-Mars. On y opina par centuries, suivant l'usage en pareil cas. Le sort ayant désigné celle qui la première devoit donner son suffrage, la jeunesse de cette centurie, nommée Aniensis, appeloit Otacilius et Régillus au consulat (1). Fabius se lève, et dit: « Si nous étions en paix, je regarderois » comme un attentat à la liberté la censure » des choix du peuple ; mais chacun doit réflé» chir que c'est pour entrer en lice avec Anni» bal qu'il nomme un consul. Or, quels sont

---

(1) Chaque centurie étoit composée de deux sections, dont l'une contenoit les jeunes gens, et l'autre le reste des citoyens.

215. » ceux que l'on désigne? Régillus est prêtre » de Romulus; il ne peut ni rester à Rome, » ni s'en éloigner, sans que nos armes ou la » religion en reçoivent du préjudice. Pour » Otacilius, c'est le mari de ma nièce, le père » de mes petits neveux; mais les intérêts de » la république me sont plus chers que ceux » de ma famille. Nous avons mis Otacilius à » l'épreuve dans un emploi moins important, » le commandement de la flotte; il ne s'en est » pas acquitté à la satisfaction de la république. Personne au reste n'est plus intéressé » que lui à ce qu'il ne se charge pas d'un fardeau qui l'accableroit. N'oublions ni Trasymène ni Cannes. Héraut, citez la centurie » Aniensis, pour qu'elle donne de nouveau » son suffrage. » Otacilius s'emporta jusqu'à reprocher à son oncle qu'il ne prétendoit l'exclure du consulat que pour s'y faire maintenir lui-même. Fabius lui répondit qu'il prît garde que les haches se portoient encore devant lui. (On a vu que depuis Valerius Publicola, ce signe du droit de vie et de mort ne précédoit point les consuls dans la ville.) Otacilius se tut. La centurie Aniensis donna un autre suffrage. Fabius et Marcellus furent élus. Tout le monde rendit justice au premier. Loin de l'accuser d'une ambition outrée, on convint que

sentant le besoin qu'avoit la république d'un 215.
grand général, et ne pouvant se dissimuler qu'il en avoit toutes les qualités, c'étoit de sa part un trait de force d'âme de s'être exposé pour le salut de l'Etat à l'envie et à des rumeurs injurieuses.

On n'avoit point encore opposé à Carthage 214.
deux chefs si redoutables à la fois, et jamais on n'avoit mis sur pied un plus grand nombre de légions que cette année, la cinquième de la seconde guerre Punique. On en leva dix-huit, qui furent réparties sur divers points. Comme l'argent manquoit pour la marine, un décret du sénat ordonna que chaque citoyen jouissant d'une certaine fortune, fourniroit un ou plusieurs marins, et paieroit leur solde. Un sénateur en devoit donner huit, avec la paye d'une année entière. C'étoit la plus forte contribution.

La campagne s'ouvrit par une action très-importante entre Hannon et le préteur Tib. Gracchus. Ce dernier, avec quelques vieux soldats, avoit sous lui les esclaves auxquels on avoit donné des armes, et qui les portant depuis deux ans, murmuroient de se voir toujours dans les liens de la servitude. Gracchus ayant reçu du sénat la faculté de les en dégager, promit la liberté à tous ceux qui lui

214. apporteroient la tête d'un ennemi. La bataille se donna le lendemain aux environs de Bénévent. Hannon avoit dix-sept mille hommes, la plupart du Brutium et de la Lucanie, et douze cents chevaux, presque tous maures ou numides. Ses adversaires n'étoient pas inférieurs en nombre; mais une grande partie des leurs s'occupant à couper des têtes, et les tenant à la main comme le gage de leur liberté, il en résulta un grand embarras du côté des Romains. Gracchus leur ordonna de se délivrer du fardeau qui les gênoit, et les assura de la récompense promise s'ils étoient vainqueurs. Cette promesse leur donnant des forces surnaturelles, ils enfoncent de toutes parts les Carthaginois, entrent avec eux dans leur camp, et à l'aide des prisonniers romains, qui dans ce tumulte brisent leurs fers et s'arment précipitamment de ce qui se présente à eux, exterminent l'armée ennemie, à l'exception de deux mille hommes, presque tous cavaliers, qui se sauvent avec leur général Hannon. Quatre mille des esclaves ayant montré moins d'ardeur que les autres, et craignant d'en être punis, s'étoient séparés de l'armée, et retirés dans le voisinage. Un tribun légionnaire les ramena. Gracchus affranchit indistinctement tous ceux qui étoient sous ses ordres. Ils firent

entendre des cris de joie qui prouvèrent, dit 214.
Tite-Live, que le plus grand des biens est la liberté. Le général infligea cependant une légère peine à ceux qui s'étoient eux-mêmes jugés coupables. Ce fut de manger debout tandis qu'ils seroient à l'armée.

Annibal n'étoit guère alors plus heureux que son lieutenant. En quittant son quartier d'Arpi, il s'étoit rendu dans le camp de Tifate, qu'il avoit déjà occupé. Son dessein étoit de protéger Capoue, située un peu au-dessous, et que menaçoient les Romains; mais comme il n'étoit pas d'humeur à se tenir uniquement sur la défensive, il ravagea tous les environs de Naples, et s'arrêta dans le voisinage de Nole. Marcellus vient l'y chercher, ordonne à Claude Néron de s'éloigner pendant la nuit avec l'élite de la cavalerie, pour tomber sur les derrières d'Annibal lorsque le combat seroit engagé. Cet ordre n'est point exécuté, soit que le temps eût manqué à celui qui en étoit chargé, soit qu'il se fût égaré. Quoique privé de son secours, Marcellus remporta un avantage assez considérable, tua plus de deux mille hommes à l'ennemi, et n'en perdit pas quatre cents. Cependant il rappela ses soldats, n'osant se livrer sans sa cavalerie à la poursuite des fuyards. Il reprocha vive-

214. ment à Néron sa faute ou son malheur, en lui disant qu'il n'avoit tenu qu'à lui qu'on eût rendu à Carthage la journée de Cannes. Le lendemain, le consul offrit la bataille. Annibal, au lieu de l'accepter, se retira pendant la nuit vers Tarente.

Fabius, pendant ce temps, investissoit Casilin qui n'avoit pour garnison que deux mille Campaniens et sept cents Carthaginois. Néanmoins; sachant que le magistrat de Capoue excitoit contre lui et le peuple et les esclaves, il pria son collègue de le joindre; et cette réunion contint les Campaniens qui s'apprêtoient à l'inquiéter. Mais Casilin, quoique assiégé par deux armées consulaires, leur résistoit avec avantage. Fabius ne voulant pas perdre un temps précieux devant une si petite place, étoit d'avis, et même sur le point de se retirer. Marcellus lui représenta que cette démarche pouvoit nuire à la réputation de leurs armes, et que cette réputation étoit un objet important si Casilin ne l'étoit pas. Fabius en convint, poursuivit le siége, et s'empara de la ville. Les Carthaginois en furent amplement dédommagés par un avantage que Hannon obtint à son tour contre Gracchus qui l'avoit défait à Bénévent; mais la campagne se termina favorablement pour les Romains.

Les consuls s'étant séparés, tandis que Mar- 214.
cellus, retourné à Nole, y étoit retenu dans l'inaction par une maladie, Fabius soumettoit, dans le Samnium, plusieurs villes dans lesquelles vingt-cinq mille ennemis furent pris ou tués. Du nombre des premiers se trouvèrent trois cent soixante déserteurs qui, menés à Rome, furent frappés de verges en place publique, puis précipités de la roche Tarpéienne.

Les censeurs faisoient en même temps une guerre ouverte à la lâcheté et à la mauvaise foi. Metellus et ceux qui, après la catastrophe de Cannes, avoient arrêté avec lui d'abandonner la république, celui qui avoit cru pouvoir, à l'aide d'une équivoque, violer en sûreté de conscience le serment qu'il avoit fait de retourner au camp d'Annibal, tous furent cités au tribunal de ces magistrats, tous furent dégradés et privés de leurs droits de citoyens. Les jeunes gens qui, sans une excuse légitime, n'avoient pas servi depuis quatre ans, subirent la même condamnation : leur nombre excédoit deux mille.

Ces censeurs comptoient borner leurs fonctions à l'amendement des mœurs. Trouvant le trésor vide, ils n'osoient passer aucun marché pour l'entretien des ouvrages publics; mais ceux qui avoient coutume de traiter

214. pour ces sortes d'entreprises, offrirent de s'en charger comme à l'ordinaire, sans rien exiger avant la paix. Les maîtres des esclaves affranchis par Gracchus, refusèrent de recevoir avant cette époque l'indemnité qui leur étoit offerte. Enfin, par une suite de cette espèce de conjuration pour le bien de l'Etat, les dépositaires de l'argent des pupilles ou des veuves le confièrent au gouvernement, persuadés qu'il n'y avoit point de garantie plus assurée que la foi publique. Cette émulation de patriotisme gagna le camp : presque tous les cavaliers et les officiers refusèrent leur solde, et ceux qui l'acceptèrent furent regardés comme des hommes peu délicats. Il étoit difficile qu'un peuple animé à ce point de l'amour de la patrie fût subjugué : aussi paroissoit-il entièrement revenu de la crainte qu'il avoit pu en concevoir un moment, après le désastre de Cannes; et malgré les grands services que lui avoit rendus le consul Marcellus en Italie, il n'hésita pas à l'envoyer en Sicile, où l'on avoit à la vérité besoin d'un homme de tête et de courage.

Cette île, vers le temps où nous sommes, se trouvoit divisée à peu près par moitié entre les Romains et le roi Hiéron, dont la mort récente avoit été suivie du règne très-court de

son fils Hiéronime qui fut assassiné. Deux ambassadeurs qu'Annibal lui avoit envoyés, s'étoient emparés de l'autorité après cet assassinat, et commandoient à Syracuse. Marcellus vint assiéger la place. Nous avons raconté ailleurs l'histoire circonstanciée de ce siége, l'un des plus mémorables de l'antiquité, célèbre surtout par la belle défense et la mort d'Archimède; nous ajouterons seulement ici qu'outre l'armée de siége amenée par Marcellus, il en existoit dans la Sicile une autre, où étoient incorporés les soldats qui avoient fui à la bataille de Cannes. Ce pays étoit pour eux un véritable lieu d'exil : on les y tenoit dans une sorte d'oisiveté, et loin du péril; il étoit arrêté qu'ils ne repasseroient en Italie qu'après la paix avec Carthage. Ils députèrent à Marcellus pour lui demander de partager les travaux et les dangers du siége, représentant qu'on usoit à leur égard d'une excessive rigueur; que si leur infortune à Cannes étoit le résultat d'une faute, il sembloit équitable d'examiner si elle ne provenoit pas de leur chef. « Celui-ci, disoient-ils, avoit été » accueilli avec faveur; les officiers supérieurs » qui s'étoient sauvés de cette bataille, obte- » noient de l'avancement. Les sénateurs, si » indulgens pour leurs fils et pour eux-mêmes, 214.

214. » devoient-ils se montrer inexorables envers » de simples soldats? D'où venoit tant de » différence dans le sort de ceux dont la con- » duite avoit été la même? Dira-t-on que les » chefs ont bien pu fuir, mais que le devoir » des soldats étoit de périr inévitablement? » Taxera-t-on de lâcheté ceux qui ont com- » battu à Cannes, lorsqu'on sait qu'il en est » resté plus de cinquante mille sur la place? » Qu'il nous soit du moins permis, ajoutoient- » ils, d'effacer au prix de notre sang l'igno- » minie dont on nous couvre. » Marcellus sollicita leur grâce du sénat : on lui répondit « qu'on ne croyoit pas devoir confier à des » fuyards le salut et la gloire de la patrie. » On avoit un extrême besoin de ces troupes; on aima mieux s'en passer que de donner lieu à la foiblesse d'espérer qu'on pût jamais entrer avec elle en composition : cependant, s'il étoit vrai qu'on eût fait des exceptions en faveur de quelques coupables, c'èût été une injustice d'une dangereuse conséquence, et l'exemple auroit été fort imparfait; mais nous verrons dans la suite que les chevaliers du moins ne furent pas épargnés.

Un autre événement arrivé pendant ce siége, et digne d'être conservé, est la hardiesse d'Otacilius, que son oncle avoit, comme

nous avons vu, accusé de n'avoir pas rempli 214.
l'attente du peuple romain lorsqu'il en commandoit la flotte quelques années auparavant. Il la montoit encore en qualité de préteur, et alla audacieusement se saisir, dans le port d'Utique, d'un grand nombre de cargaisons de blé qui s'y trouvoient; ensuite, ayant débarqué, il pilla tout le pays voisin, et envoya une quantité considérable de subsistances au proconsul, qui en avoit le plus pressant besoin. Syracuse ne céda que la troisième année de l'attaque. (Nous anticipons ici de deux ans.) Marcellus y régla toute chose avec tant de sagesse et d'équité, que les étrangers, qui ne connoissoient des Romains que leur humeur belliqueuse et leur aptitude à la guerre, virent alors qu'ils savoient gouverner aussi bien que combattre. Après la réduction de Syracuse, il eut en tête un adversaire nommé Mutines, disciple d'Annibal, qui l'avoit envoyé en Sicile. Cet officier obtint d'abord des succès contre les Romains, et auroit pu leur donner beaucoup d'occupation s'il n'avoit eu des collègues jaloux de sa gloire, et dont la témérité ruina presque entièrement le parti qu'il avoit su faire à Carthage dans la Sicile, qui dès ce moment (an 212) devint une province romaine, quoiqu'il y

214. restât encore quelque chose à subjuguer.

Une conquête si importante, tandis qu'Annibal étoit au cœur de l'Italie, a droit d'étonner; et l'étonnement redoublera si l'on songe que les Romains, outre deux armées en Sicile, en avoient d'autres en Espagne, en Sardaigne, et que dans les temps les plus difficiles ils complétoient les troupes en ces pays éloignés, avec le même soin que leur principale armée. Enfin, loin d'être épuisés par tant de guerres à la fois, ils trouvèrent encore des forces pour arrêter Philippe, roi de Macédoine, qui, en exécution de son traité avec Annibal, se proposoit de le seconder en Italie.

Ce prince assiégea d'abord Apollonie, ville qui alors étoit indépendante, et dans l'alliance de Rome; mais il s'entendoit si peu à l'art des siéges, que les Romains, dont les Apolloniates avoient imploré l'assistance, firent entrer deux mille hommes dans la place sans qu'il en eût le moindre soupçon; et sa négligence étoit si grande, qu'il fut surpris de nuit dans son camp, et trop heureux de se sauver à demi nu, et de regagner les vaisseaux qui l'avoient amené. Mais le préteur, M. Valerius Levinus, s'étant présenté à l'embouchure du fleuve Aous, où devoit passer Philippe, ce prince

brûla ou engrava ses vaisseaux ; et sans avoir 214.
osé combattre par terre ni par mer, revint en Macédoine avec le reste de ses troupes en grand désarroi.

Les Carthaginois ne furent pas cette année plus heureux en Espagne que leur allié Philippe devant Apollonie. S'ils y eurent d'abord quelque avantage, ils finirent par plusieurs échecs, qui, réunis, leur firent perdre, en y comprenant les prisonniers, plus de quarante-cinq mille hommes. Sagonte fut reprise sur eux, et ce qui subsistoit de ses anciens habitans y fut rétabli.

Malgré la prospérité de ses armes, Rome 213.
augmenta de deux légions le nombre de ses troupes. Le fils de Fabius *Cunctator* fut un de ses consuls, et son père l'alla joindre quelque temps après, dans l'Apulie, en qualité de lieutenant-général. Le magistrat étant venu à sa rencontre, les licteurs, par respect pour l'âge, l'autorité paternelle, la haute réputation du vieux Fabius, le laissèrent avancer à cheval ; et il alloit atteindre son fils, lorsque celui-ci ordonna au licteur qui le précédoit immédiatement, de faire son devoir. L'officier ayant crié au vieillard de mettre pied à terre, ce grand homme obéit à l'instant, et dit au magistrat, en l'abordant : « Je

213. » voulois savoir si vous vous souveniez que » vous êtes consul. »

Un habitant d'Arpi, nommé Altinius, qui, après la bataille de Cannes, avoit entraîné ses concitoyens dans le parti d'Annibal, vint offrir au jeune Fabius de lui livrer la ville si l'on vouloit lui payer le prix de sa trahison. L'affaire ayant été soumise à un conseil de guerre, quelques uns furent d'avis de punir cet homme comme un traître qui se vendoit alternativement à l'un et à l'autre parti. Ils le comparoient au maître d'école de Falérie et au médecin de Pyrrhus, et prétendoient qu'il falloit donner en sa personne une troisième leçon aux perfides. Le vieux Fabius soutint que ce seroit là une vaine affectation de générosité; que si lorsqu'on avoit abandonné les Romains on n'avoit pas la faculté de revenir à eux, bientôt toute l'Italie s'attacheroit à leurs adversaires. Il conseilla cependant une mesure qui n'étoit rien moins qu'encourageante pour ceux qui auroient pu être tentés de rentrer sous leur domination ou dans leur alliance : on renferma Altinius dans une place forte où il fut gardé à vue. Les citoyens d'Arpi s'étant aperçus de son absence d'autant plus vite qu'il étoit le premier personnage de leur ville, et craignant qu'il n'en résultât quelque

révolution, en donnèrent avis au général car- 213.
thaginois. On prétend que celui-ci ne fut pas fâché de la défection d'Altinius, qui lui donnoit lieu de confisquer les biens considérables de cet homme, et que pour faire croire qu'il étoit plutôt mu par la vengeance que par la cupidité, il fit brûler sa femme et ses enfans, après les avoir fait mettre en secret à la torture pour découvrir ses trésors. De telles horreurs étant opposées au caractère d'Annibal, il est permis d'en douter : il n'est pas impossible que la haine qu'on a dû lui porter en Italie ait fait débiter plus d'une fable sur son compte. Quoi qu'il en soit, le consul Fabius, au lieu de profiter des offres d'Altinius, attaqua la ville de vive force, et y pénétra pendant un orage qui avoit écarté les sentinelles de leurs postes. La garnison carthaginoise, qui étoit de cinq mille hommes, se défendit avec intrépidité dans la ville; mais trois mille de ses habitans qui avoient pris les armes, et mille Espagnols, troupe auxiliaire de Charthage, ayant été gagnés par les Romains, leur livrèrent la place, en stipulant que les Carthaginois auroient la liberté de rejoindre Annibal. La prise d'Arpi fut suivie de celle d'Aterne, que força le préteur Sempronius, qui la nuit d'après la bataille de

213. Cannes s'étoit sauvé à travers les ennemis, tandis que les autres, glacés par la frayeur, n'avoient osé sortir du camp.

Les Romains étoient dans l'Espagne en aussi bonne posture que dans l'Italie. Les deux Scipions, non contens de s'y maintenir avec avantage, et d'y presser les Carthaginois, sontenoient et excitoient encore un ennemi que ce peuple avoit en Afrique. Syphax, roi d'une grande portion de la Numidie, lui faisoit alors la guerre. Les Scipions envoyèrent des ambassadeurs à ce prince, pour nouer une alliance entre lui et leur république. C'étoient trois officiers expérimentés. Le Numide s'entretenant avec eux de leur manière de combattre, s'aperçut que celle de son infanterie étoit défectueuse; ce qui ne doit pas étonner, cette nation ne faisant guère alors usage que de cavalerie. Comme en ce moment même il avoit affaire à un ennemi dont l'infanterie étoit respectable, il désiroit vivement d'améliorer la sienne. Il obtint des ambassadeurs qu'un d'eux restât à son armée pour lui rendre un service aussi essentiel. L'officier qui consentit à s'en charger remplit si bien et si promptement son attente, que Syphax compta bientôt autant sur ses fantassins que sur ses cavaliers, et qu'une victoire rem-

portée sur les Carthaginois, ne lui laissa aucun 213.
doute sur l'excellence de la tactique romaine. Le roi Numide, de son côté, rendit un bon office aux Romains : les ambassadeurs qu'il envoya aux Scipions furent chargés par lui d'attirer dans le parti de Rome ceux de ses sujets qui servoient sous les drapeaux de Carthage ; et la plupart, à la première nouvelle de l'arrivée des ambassadeurs de Syphax, se conformèrent à la volonté de leur souverain.

Dès que les Carthaginois eurent appris la nouvelle alliance de Rome, ils recherchèrent, de leur côté, celle de Gala, roi d'une autre portion de la Numidie, dont les peuples se nommoient Massyliens. Ils lui représentèrent que Syphax ne s'unissoit aux Romains que pour opprimer l'Afrique, et qu'il falloit se presser de l'accabler lui-même avant qu'il pût tirer du secours de ses nouveaux alliés. Gala mit en campagne une armée sous les ordres de son fils Masinissa, qui à l'âge de dix-sept ans se montroit déjà capable de commander. Ce jeune prince ayant joint les troupes de Carthage, détruisit celles de Syphax dans une grande bataille, où il lui tua trente mille hommes. Celui-ci s'étant retiré chez les Maurusiens, peuple africain (près du détroit nommé à présent de Gibraltar), une foule de

213. Barbares, au seul bruit de son nom, se rendirent sous ses drapeaux, et composèrent un grand corps d'armée. Masinissa le vint chercher, et, sans le secours des Carthaginois, continua la guerre dans ces contrées, où il s'acquit beaucoup de gloire.

Les Scipions ayant ainsi donné de l'embarras à Carthage jusque dans l'Afrique, se reposèrent, à ce qu'il semble, un peu en Espagne, où ils ne firent rien de fort remarquable, si ce n'est qu'ils débauchèrent aux Carthaginois la jeunesse celtibérienne. Les Celtibériens sont, à ce qu'on croit communément, les premiers soldats mercenaires que Rome ait employés. Les Scipions envoyèrent aussi en Italie environ trois cents Espagnols des plus notables, pour tenter la même séduction sur ceux de leurs compatriotes qui s'étoient rangés du parti d'Annibal.

Ce général carthaginois fit peu de chose aussi cette année. Il la passa sur le territoire de Tarente, dans l'espoir d'en prendre la ville, où il entretenoit des intelligences. Mais Hannon battit Pomponius, qui commandoit les alliés des Romains, et qui avoit débuté dans le monde par le métier de traitant. Aussi mauvais général qu'avide publicain, enorgueilli de quelques pillages heureux dans le

Brutium, il se crut les talens d'un capitaine, 213.
et présenta la bataille aux Carthaginois, avec un amas d'esclaves et de laboureurs qui composoient presque toute son armée. La plupart furent tués ou pris; et ce fut une consolation pour Rome, que cet exacteur se trouvât lui-même au nombre des prisonniers.

Une guerre si longue au cœur de l'Italie y avoit introduit beaucoup d'étrangers, de superstitions nouvelles, et peut-être un peu relâché les ressorts de la police. Une foule de devins, des sacrificateurs sans mission, mettoient à contribution la crédulité de la populace. Le préteur, pour remédier à cet abus, ordonna que tous ceux qui auroient entre les mains des formules écrites de prédictions, de prières et de sacrifices, eussent à les lui remettre, et défendit dans le culte toute cérémonie inusitée.

L'esprit de stabilité qui caractérisoit les Romains, embrassoit moins les usages civils que les rites religieux; ils dérogeoient assez fréquemment aux premiers, surtout à ceux qui concernoient les magistratures. A cette époque, la coutume exigeoit qu'avant d'en remplir aucune on eût fait dix campagnes; ce qui supposoit au moins vingt-six ans, puisqu'on en avoit dix-sept quand on entroit au service. P. Cor-

213. nelius Scipion (depuis connu sous le nom d'Africain) n'en ayant encore que vingt-deux, se présenta pour l'édilité curule. Les tribuns du peuple lui objectèrent son âge : « J'en ai » assez, dit-il, si le peuple me nomme. » Les suffrages furent si unanimes et si prompts en sa faveur, que les tribuns crurent devoir lever leur opposition. Son collègue et lui donnèrent des jeux, qui pour le temps furent magnifiques, et firent distribuer un *conge* (1) d'huile par chaque rue.

Les édiles plébéiens marquèrent leur magistrature par une exacte surveillance des mœurs. Ils firent condamner à l'exil par le peuple plusieurs dames romaines dont ils dénoncèrent la mauvaise conduite.

212. Les peines en général étoient douces à Rome; mais elles n'étoient pas toujours proportionnées aux délits; car nous allons voir une révolte ouverte de quelques hommes convaincus de crimes bas et vils, n'être pas autrement punie qu'une infraction aux bonnes mœurs. La république, en traitant avec des financiers, alors nommés publicains, pour des fournitures de subsistances aux armées d'Espagne, avoit pris sur son compte les risques de la mer. Cette clause donna lieu à deux

(1) Mesure de cent vingt onces romaines.

genres de friponnerie. Les traitans supposèrent 212.
des naufrages, ou en firent faire de véritables à de mauvais navires, sur lesquels ils prétendoient qu'il y avoit des objets d'un grand prix, tandis qu'ils ne portoient que des marchandises de nulle valeur. Les équipages complices se sauvoient sur des esquifs préparés d'avance. Ces misérables, dont un nommé Postumius Pyrgensis étoit comme le chef, furent ménagés la première année, quoiqu'on eût découvert leurs friponneries, parce qu'on avoit besoin des traitans dans la crise où l'on se trouvoit; mais enfin les tribuns du peuple les dénoncèrent. Il y en avoit un qui étoit parent de Postumius; et les coupables comptoient que son *veto* leur procureroit l'impunité. L'imperfection des lois leur permettoit sans doute cette espérance : elle fut déçue. Ce tribun n'osa braver l'opinion publique, qui avoit déjà prononcé. Les traitans n'ayant plus d'autre ressource pour rompre l'assemblée qui alloit les condamner, excitèrent un tumulte séditieux, qui l'obligea effectivement de se séparer. Le sénat en requit aussitôt une seconde, dans laquelle on interdit le feu et l'eau à ces audacieux fripons. Ceux qui avoient pris part à l'émeute prévinrent leur condamnation en s'exilant eux-mêmes.

212. Cette affaire étant terminée, on s'occupa d'une plus importante : des levées. On mit sur pied deux cent vingt-sept mille hommes ; mais les consuls éprouvoient beaucoup de difficulté à recruter les anciennes légions, et à former les nouvelles. La jeunesse n'y suffisoit point. Des commissaires furent envoyés dans toute l'Italie pour enrôler ceux qui paroîtroient capables de porter les armes, quoiqu'au-dessous de l'âge marqué par les lois. Ces moyens forcés prouvent bien que ce n'est qu'en dépeuplant leur propre pays que les Romains parvenoient à en conquérir d'autres, ou à maintenir leurs conquêtes. Il est vrai qu'ils avoient alors à combattre un homme auquel il étoit difficile de résister sans des ressources extraordinaires ; car Annibal, toujours constant dans ses projets, s'apprêtoit à leur enlever par adresse une place qui devoit lui former en Italie une sorte d'établissement. Il ne cessoit d'entretenir de sourdes pratiques parmi les Tarentins. Une imprudente cruauté commise à Rome, fut très-utile au Carthaginois pour l'exécution de son projet. Tarente, qui après la bataille de Cannes s'étoit déclarée pour Annibal, avoit été reprise par les Romains, et forcée de leur donner des otages. On veilloit assez peu sur eux, attendu qu'on

croyoit qu'il n'étoit, ni de leur intérêt, ni de 212.
celui de leur patrie, qu'ils s'évadassent. Ils profitèrent de cette confiance pour s'enfuir. On les prit, et on les précipita de la roche Tarpéienne, après les avoir battus de verges. Une peine si atroce révolta les Tarentins : un grand nombre des plus qualifiés introduisirent de nuit les Carthaginois dans leur ville. La plus grande partie de la garnison romaine se sauva dans la citadelle. Elle étoit si forte, qu'Annibal, pour n'être pas arrêté par un long siége, et d'un autre côté pour mettre la ville à l'abri de toute entreprise, fit faire de grands travaux. Les ennemis essayèrent de les interrompre, et furent très-maltraités. Les ouvrages s'étant ensuite paisiblement achevés, les Carthaginois dressèrent des machines contre la citadelle; mais les Romains, après avoir reçu du renfort, les attaquèrent et les détruisirent. La position des Tarentins en devint très-fâcheuse; car la citadelle dominant l'embouchure du port, assuroit à ceux qui en étoient les maîtres la faculté de recevoir des subsistances par mer. Tarente sembloit ne pouvoir faire usage de ses galères tandis que les Romains seroient dans la citadelle. Annibal, inépuisable en expédiens, les fit passer à travers la ville, et elles allèrent

212. jeter l'ancre à quelque distance de l'entrée du port. Après avoir ainsi pourvu aux affaires de Tarente, il se retira dans ses quartiers d'hiver, aux environs. Deux autres villes voisines, Métapont et Thurium (ou Sybaris), lui ouvrirent leurs portes, déterminées à ce parti, principalement par l'horreur que leur avoit inspirée le traitement barbare fait aux otages de Tarente.

Pendant le cours de ces événemens, les consuls Fulvius et Appius Claudius se disposoient au siége de Capoue. Leurs préparatifs et leur séjour dans le voisinage avoient déjà fait éprouver à la ville une sorte de disette. Hannon en étant instruit, amassa des vivres, et leur indiqua le jour et le lieu où ils devroient les enlever. Ils vinrent avec un nombre très-insuffisant de voitures. Hannon les gourmanda, et leur dit qu'il étoit incroyable que la faim même n'eût pu vaincre leur indolence naturelle. Un autre moment fut assigné pour prendre le reste des subsistances. Fulvius en ayant été instruit, attaqua le camp ennemi, qui protégeoit cette opération. Comme il étoit situé sur une hauteur escarpée de toute part, et défendu par de bons retranchemens, les assaillans perdirent d'abord tant de monde, que le consul songeoit à se retirer; mais il fut

contraint de céder à l'impétuosité de ses trou- 212.
pes, qui ne vouloient pas consentir à la retraite. Elles prirent le camp, et firent essuyer à l'ennemi une perte de treize mille hommes, tués ou blessés. Hannon, qui s'occupoit à entasser du blé dans la Campanie, apprenant cette grande défaite, se retira promptement dans le Brutium.

Après sa retraite, les consuls ne trouvant plus d'obstacles au siége de Capoue, l'investirent de leurs troupes : ils mandèrent pour les remplacer, à Bénévent qu'ils quittoient, Tib. Sempronius Gracchus, consul de l'année précédente, et qui, en qualité de proconsul, commandoit dans la Lucanie. Au même moment où il alloit exécuter l'ordre qu'il avoit reçu, il fut attiré dans une embuscade par un préteur de la seule portion de ce pays qui fût demeurée dans le parti des Romains. Ce traître, qui étoit son hôte, et qui feignoit d'être son ami, ayant le projet de se donner aux Carthaginois, voulut se présenter à eux teint du sang de son général. Gracchus mourut en homme de courage, ainsi que ceux des siens qui avoient été amenés dans le même piége. On envoya son corps au général de Carthage, et on le plaça devant sa tente avec les faisceaux qu'on avoit eu soin d'apporter :

212. présens bien peu dignes du grand homme auquel ils étoient offerts.

Ce malheur particulier ne changea rien au projet du siége de Capoue. Les consuls à peine entrés sur son territoire commencent par le piller; mais les Capouans, secondés de Magon, qui commandoit la cavalerie carthaginoise, font une sortie, se jettent sur les Romains dispersés, et en tuent au-delà de quinze cents. Cette forte leçon inspira plus de circonspection aux consuls.

Annibal vient au secours de Capoue. Une bataille s'engage, pendant laquelle l'armée de Sempronius, conduite après sa mort par un questeur, étant aperçue dans le lointain, chaque parti s'imagine que c'est un nouvel ennemi qui lui survient, et tous deux en conséquence se retirent dans leur camp, laissant l'action indécise. La perte des Romains fut cependant la plus grande. La nuit suivante, les consuls décampent et se séparent. Annibal suit l'un d'eux, qui lui dérobe sa marche, et revient après beaucoup de détours sous les murs de Capoue. En le poursuivant, le général carthaginois rencontre un corps de seize mille Romains que commandoit un centurion. Cet officier, après s'être retiré du service, s'imaginant avoir découvert toutes les ruses et

tous les artifices d'Annibal, et se croyant en 212.
état de les tourner contre lui, inspire au sénat la confiance dont il est animé, et en obtient le commandement de huit mille hommes. Sa réputation de courage lui attirant en outre une foule de volontaires, il en amène encore autant dans la Lucanie, où Annibal étoit à la poursuite du consul Appius. Les vétérans du général de Carthage exterminèrent aisément cette nouvelle milice, dont à peine la seizième partie put se sauver. Il remporta peu après une victoire encore plus considérable à Herdonée, sur le préteur Cn. Fulvius, auquel il tua seize mille hommes sur dix-huit mille, et qui s'étoit enfui lâchement dès qu'il eut vu chanceler son armée.

Ces incidens ne changèrent rien aux projets 211.
des Romains sur Capoue : ils continuèrent le commandement à Quintus Fulvius et à Appius, sous le titre de proconsuls, afin qu'ils pussent terminer le siége qu'ils avoient entrepris durant leur consulat. Les assiégés faisoient de fréquentes sorties, dans lesquelles leurs fantassins étoient presque toujours battus, et leurs cavaliers avoient l'avantage. Les Romains, pour remédier à l'infériorité de leur cavalerie, firent monter en croupe les jeunes gens les plus dispos et les plus légers. Ils

211. étoient armés de sept javelots de quatre pieds, dont le fer, très-mince, se courboit et se faussoit aisément; en sorte que le trait lancé par eux ne pouvoit leur être renvoyé. A la première action, cette infanterie légère, sautant de cheval à un signal convenu, et faisant rapidement voler ses javelots, troubla par cette attaque imprévue la cavalerie des assiégés. Dès ce moment, les cavaliers romains acquirent sur ceux de Carthage, la supériorité qu'avoient toujours eue leurs fantassins sur son infanterie.

Annibal accourut une seconde fois au secours de Capoue. Tandis qu'il attaquoit les Romains, les assiégés, au signal qu'il leur en donna, sortirent par toutes leurs portes pour le seconder. Les Romains ne pouvant d'abord soutenir la vigueur de toutes ces attaques simultanées, eurent quelques unes de leurs lignes forcées, et le consul Appius reçut, une blessure dangereuse. Néanmoins ils vinrent à bout de maintenir le siége. Ce ne fut pas sans de grandes pertes; mais enfin ils contraignirent le Carthaginois d'abandonner la défense, du moins directe, de Capoue. Il ne trouva d'autre moyen de la secourir qu'une diversion, marcha en conséquence vers Rome, et alla camper près du Téveron, à une lieue

de la ville. De là il vint avec deux mille che- 211.
vaux reconnoître la place. Un détachement de cavalerie envoyé pour le repousser, l'obligea effectivement de s'éloigner. Le lendemain, il passe le Téveron, se range en bataille, et les Romains de leur côté se disposent au combat. Deux jours de suite, dit-on, au moment où l'on alloit se battre, il survint un orage, et chaque fois on se retira de part et d'autre. On ne sauroit présumer que des orages eussent détourné Annibal d'un dessein qu'il auroit formé; il est plus naturel de penser que l'espèce de siége qu'il mit devant Rome ne faisant pas lever celui de Capoue, il jugea qu'il étoit inutile de le continuer. Il s'enfonça dans le Brutium à une extrémité de l'Italie, désespérant de sauver la place qu'il étoit venu secourir.

Réduite à ses propres forces, Capoue se vit sans ressources. Le sénat de Rome offrit une amnistie à tous ceux qui, dans un délai assigné, se rendroient au camp des proconsuls. Les Capouans ne voulurent pas croire qu'on pût de bonne foi pardonner leur défection, et surtout leur barbarie : aucun ne profita du pardon qui étoit offert. Tous ceux qui étoient au timon des affaires n'espérant plus rien, le quittent, et se renferment dans leurs maisons

211. pour y attendre la mort. Le pouvoir se trouva tout entier entre les mains des chefs de la garnison carthaginoise. Ils écrivirent à Annibal pour lui reprocher de les avoir abandonnés. Des Numides qui osèrent passer dans le camp ennemi comme transfuges, se chargèrent de la lettre, et furent découverts. Ayant été pris et livrés à la question, ils déclarèrent que plusieurs de leurs compatriotes, qui se trouvoient là sous le même titre qu'eux, étoient en effet des espions. Plus de soixante-dix furent arrêtés. On les battit tous de verges, on leur coupa les mains, et on les renvoya dans cet état à Capoue. Le droit de la guerre autorisoit, à la vérité, leur mort; mais une telle mutilation a peut-être quelque chose de plus cruel. Le peuple consterné contraignit les sénateurs à sortir de leur inaction, pour délibérer sur ce qu'il convenoit de faire. L'avis du plus grand nombre étoit qu'on se soumît, et qu'on demandât grâce; Virius (l'un des principaux auteurs de la défection) soutint qu'il n'en falloit pas attendre des Romains, à qui le désir de la vengeance avoit fait courir tous les dangers, et que le siége de leur propre ville n'avoit pu arracher à celui de Capoue. « Quant à moi, » dit-il, on ne me verra point attaché à un » poteau, puis déchiré à coups de verges,

» présenter ma tête à une hache romaine. 211.
» Ceux qui sont dans les mêmes sentimens
» trouveront chez moi une table dressée qui
» les attend : à la fin du repas on nous ser-
» vira la même coupe, où sera un breuvage
» qui nous préservera des tourmens et des
» outrages qu'on nous destine. J'y boirai le
» premier. Dans ma cour sera un bûcher, où
» nos corps seront jetés par des gens qui veu-
» lent bien nous rendre ce dernier service. Il
» ne nous reste pas une autre voie honorable
» pour sortir de la vie. » Il n'y eut qu'environ vingt-sept d'entre les sénateurs qui voulussent suivre Virius à ce banquet funèbre; les autres envoyèrent des députés pour implorer la clémence des Romains, et leur ouvrirent les portes. La garnison carthaginoise fut prise. Fulvius, contre l'avis de son collègue Appius, fit couper la tête à cinquante-trois sénateurs réputés les plus coupables, après leur avoir fait subir le supplice ignominieux des verges. Au moment où l'exécution venoit de se terminer, un citoyen de Capoue, nommé Taurea Jubellius, et qui passoit pour le plus courageux de la ville, appelle Fulvius par son nom, et s'écrie : « Commande aussi qu'on m'égorge,
» afin que tu puisses te vanter d'avoir fait
» mourir un homme plus brave que toi. » Le

211. magistrat s'étant contenté de dire que ce personnage étoit fou, Taurea répond : « Puisqu'après avoir perdu patrie, parens, amis, » après avoir tué de ma main ma femme et » mes enfans, pour les dérober aux indignités » qui les attendoient, je ne puis obtenir de » périr du même genre de mort que mes con- » citoyens étendus ici sous mes yeux, il faut » donc que je me délivre moi-même du jour » qui m'est odieux; » et il se perce d'un poignard qu'il cachoit. Deux autres villes de Campanie, Atella et Calatia, se rendirent aux Romains. Vingt-sept de leurs sénateurs, reconnus pour les avoir engagées à prendre le parti d'Annibal, y subirent le dernier supplice. Plus de trois cents Campaniens du corps de la noblesse furent jetés dans des prisons où ils périrent misérablement. D'autres, donnés en garde à des villes latines alliées de Rome, succombèrent aussi de diverses manières. Le petit peuple de la Campanie fut vendu. Quant à Capoue, on la réunit avec son territoire au domaine de l'Empire; son sénat et ses magistrats lui furent ôtés. Un préfet envoyé tous les ans y rendit la justice au nom de la république romaine. Quelques uns des sénateurs de Rome avoient été d'avis de la raser; mais comme elle n'étoit rien moins que dangereuse, surtout

dans l'état où on l'avoit réduite, on ne crut 211.
pas devoir exercer une vengeance ridicule et préjudiciable, sur des maisons et des murailles.

L'échec que recevoient en Italie les armes des Carthaginois, par la prise de Capoue, avoit été précédé en Espagne par deux batailles qu'ils y avoient gagnées, et qui sembloient décisives. Les événemens que nous allons rapporter appartiennent à l'année précédente (212). Les armées romaines et carthaginoises étoient depuis deux ans demeurées dans une sorte d'inaction; mais dans cette campagne, les Scipions crurent pouvoir détruire leurs adversaires. Ces généraux étoient réunis; ils se séparèrent pour attaquer les Carthaginois, qui avoient deux camps situés à une assez grande distance l'un de l'autre. Ils craignoient, en s'attachant à un seul corps d'armée, que le second sachant le premier battu, ne se retirât dans des lieux inaccessibles, pour traîner la guerre en longueur. Tel fut le motif de leur nouveau plan. Cn. Scipion marcha contre Asdrubal. Celui-ci s'aperçut que l'armée romaine étoit en plus grande partie composée de Celtibériens: par le canal des Espagnols qui servoient sous lui, le général carthaginois acheta leurs chefs, et convint avec eux qu'ils ramèneroient leurs troupes en Celtibérie. Cn. Scipion ne

211. pouvant ni les retenir de force, ni rejoindre son frère, essaie de faire sa retraite, pour éviter de combattre en plaine contre un ennemi dont la cavalerie étoit supérieure à la sienne.

P. Scipion, de son côté, ne se trouvoit pas dans une meilleure position. Outre deux généraux carthaginois, il avoit en tête Masinissa, qui étoit venu les joindre, et dont la cavalerie numide, voltigeant sans cesse, ne lui laissoit pas un instant de repos, venoit quelquefois l'insulter jusque dans son camp, et l'obligeoit à se tenir renfermé dans ses lignes, où il manquoit des choses les plus nécessaires. Pour surcroît de malheur, il sut qu'il alloit être encore plus resserré par l'arrivée de sept mille hommes, qu'Indibilis, roi des Ilergètes (peuples de l'Espagne Taraconoise), devoit conduire aux Carthaginois. Dans cette situation désespérée, il prend une résolution qui ne l'est pas moins : il part au milieu de la nuit, laissant une foible garde dans son camp, et va au-devant d'Indibilis. Il le rencontre, l'attaque, et commence à entamer sa troupe, lorsque Masinissa auquel il croyoit avoir dérobé sa marche, vient le prendre en flanc. Un moment après, les Carthaginois tombent sur ses derrières; il est tué, et son armée défaite.

Néanmoins elle s'ouvre un passage à travers 211.
la cavalerie numide et les troupes légères de l'ennemi; mais poursuivie par une nuée de cavaliers et de fantassins dont la vitesse égaloit celle des chevaux, elle eût été entièrement exterminée si la nuit qui survint n'en eût sauvé quelques débris. Les vainqueurs allèrent tous joindre Asdrubal, frère d'Annibal, et qui serroit de près Cn. Scipion. Tant de forces réunies l'accablèrent; cependant une bonne partie de ses troupes parvint à se sauver dans des bois, et à regagner de là le camp, où P. Scipion avoit, comme on vient de le dire, laissé un détachement. Les deux frères moururent en combattant avec une grande bravoure.

Cneius avoit demandé un successeur, en représentant au sénat qu'il avoit une fille à pourvoir, et la nécessité de sa présence à Rome pour lui donner un mari et une dot. Le sénat se chargea de l'un et l'autre objet. De concert avec la mère et la famille, il chercha un époux, et tira du trésor public, pour doter la future épouse, onze mille as: somme qui, deux siècles après, n'auroit pas (dit Sénèque) suffi à la fille d'un affranchi pour acheter un miroir. Cette sollicitude de Cneius pour le mariage de la sienne, prouve la simplicité de ses mœurs, et fait bien voir qu'il n'avoit pas songé à s'en-

211. richir en Espagne, où un commandement prolongé pendant plusieurs années lui en eût offert mille moyens. Son frère avoit imité sa modération, et tous deux furent pleurés dans leur province.

Leur désastre sembloit devoir changer la face des affaires en Espagne, et par contre-coup en Italie. Les événemens furent, comme il arrive quelquefois, contraires à toutes les vraisemblances, et confondirent toutes les conjectures. L. Marcius, simple chevalier romain, s'étant sauvé du désastre de Cn. Scipion, réunit les soldats dispersés par la fuite, et y joignit quelques garnisons; ce qui forma un petit corps d'armée, avec lequel il se rendit au camp de P. Scipion, que commandoit le lieutenant de ce dernier. Les soldats s'y assemblèrent pour délibérer sur le chef qu'ils se donneroient; ce qui étoit contre la règle, puisqu'ils en avoient un. Ils la violèrent une seconde fois, en désignant d'une voix unanime un autre pour général. Marcius fut préféré au lieutenant de Scipion, qui se vit dépossédé du commandement. Comme on attendoit l'ennemi de moment à autre, ces soldats se mirent promptement et avec de grandes démonstrations de fermeté, en état de défense. Cependant, par une bizarrerie inexplicable,

quand ils apprirent qu'une armée s'approchoit 211. avec l'intention de les exterminer, et lorsque leur nouveau général eut donné le signal du combat, songeant à leur dernière infortune, à leurs officiers, à leurs camarades qui avoient péri tout récemment, ils pleurèrent comme des femmes : les uns se frappent la tête, les autres se couchent à terre. Tout à coup ils entendent le son des trompettes carthaginoises; une nouvelle révolution s'opère à l'instant : ils se jettent avec fureur sur les ennemis qui s'avançoient d'un air méprisant. Cette charge imprévue étonne, effraie et disperse les Carthaginois. Marcius ne permit pas néanmoins qu'on les poursuivît long-temps, de crainte que reprenant courage, ils ne missent en fuite ses troupes, auxquelles ils étoient supérieurs en nombre. Quand les ennemis s'aperçurent qu'on ne les suivoit plus, ils crurent qu'on les redoutoit, et retournèrent dans leur camp avec une lenteur affectée. Lorsqu'ils y furent rendus, ils ne pensèrent pas avoir besoin de la moindre précaution, n'envisageant les Romains campés dans leur voisinage que comme les misérables restes des vaincus qu'ils venoient d'exterminer. Marcius, qui ne pouvoit douter de la jonction très-prochaine des trois armées ennemies, pensa

211. qu'il falloit profiter bien promptement de l'imprudence de celle qu'il avoit en tête, pour diminuer au moins le danger qui le menaçoit : il entra de nuit dans ses retranchemens mal gardés, les enleva, et alla de suite surprendre un gros corps d'ennemis postés à deux lieues de là. En quelques heures il battit deux armées, et força deux camps. L'Espagne demeura quelque temps paisible, après cette double expédition, qui fit respecter Marcius. Celui-ci, en l'annonçant au sénat, prit maladroitement le titre de propréteur. Cette compagnie déclara qu'il avoit fait des choses prodigieuses ; mais en général, on trouva fort mauvais qu'il se fût arrogé un titre qui ne lui avoit point été conféré : on jugea d'un très-dangereux exemple la licence que s'étoient donnée les soldats d'élire un chef dans un camp et une province éloignée. En conséquence, en répondant à ses dépêches, on ne lui donna point la qualité de propréteur. Sans improuver formellement son élection, on la rendit inutile pour l'avenir, en nommant au commandement de l'Espagne ce Claude Néron que Marcellus accusa de lui avoir fait manquer l'occasion de détruire Annibal. Si l'on réfléchit aux désordres épouvantables qui pouvoient résulter et qui résultèrent dans la suite des élections faites par des

soldats qui avoient les armes à la main, la 211.
conduite du sénat ne paroîtra pas trop sévère.

Celle du peuple, dans une accusation portée vers cette époque à son tribunal contre le préteur Cn. Fulvius, qui avoit perdu une armée dans la Pouille, ne fut aussi que juste. Un tribun lui imputa dans cette affaire deux torts également graves : d'avoir laissé la discipline se corrompre, et donné l'exemple de la fuite dans le combat. Il étoit frère de Q. Fulvius, qui commandoit avec gloire les armées romaines, et qui demanda qu'il lui fût permis d'assister au procès de l'accusé. Le sénat répondit que le bien du service souffriroit de son absence. Cneius alors vit qu'il seroit condamné, et s'exila lui-même avant le jugement; ce qui ne lui sauva pas l'ignominie de la condamnation et d'un exil légal, qu'on prononça contre lui.

Inexorables pour les lâchetés, les Romains pardonnoient au malheur, et même à l'imprudence. Outre l'exemple de Varron, on peut citer pour preuve celui de Claude Néron, envoyé, comme nous l'avons dit, en Espagne. Des levées qu'il emmena, et des troupes qu'il trouva dans le pays, il composa une armée respectable, avec laquelle il réduisit le frère d'Annibal à prendre une mauvaise position.

211. Celui-ci, pour s'en tirer, propose d'évacuer l'Espagne. L'offre est acceptée avec empressement ; mais le Carthaginois, sous prétexte de régler les clauses de l'évacuation, prolonge les conférences pendant plusieurs jours, et fait chaque nuit sortir une portion de ses soldats du défilé. Quand ils sont tous dehors, il rompt la négociation. Cette faute de Claude Néron, qui ne provenoit que d'un excès de confiance, ne fut ni punie, ni reprochée à son auteur.

On peut seulement présumer qu'elle détermina l'envoi d'un autre proconsul en Espagne. Le sénat n'ayant pu se décider sur le choix du successeur qu'il voulut donner à Néron, en renvoya l'élection au peuple. L'assemblée est convoquée : personne ne se présente pour solliciter un commandement qui avoit été si funeste à deux des meilleurs généraux de la république. Après quelques momens de silence, on entend la voix de P. Scipion, fils de celui du même nom qui avoit péri en Espagne. Ce jeune homme, alors âgé de vint-quatre ans, déclare que si l'on veut lui confier le commandement de cette province, il est prêt à l'accepter. Des cris de joie éclatent de toute part. On recueille les suffrages ; et non seulement ceux des centuries, mais tous ceux des parti-

culiers qui les composent, se réunissent sur 211.
Scipion, et le nomment au proconsulat d'Espagne. Après ce premier moment d'enthousiasme, on réfléchit sur sa grande jeunesse : quelques uns regardent comme un sinistre présage le désastre de sa maison, et la nécessité où il va se trouver de combattre entre le tombeau de son oncle et celui de son père. Scipion s'aperçoit de ce refroidissement; il harangue le peuple, et lui parle d'un ton si élevé, si noble, et avec une confiance si entière, qu'il ressaisit la sienne, et lui inspire une espérance supérieure à celle que les paroles et les promesses des hommes ont coutume de faire naître, et qui semble avoir, dit Tite-Live, quelque chose de surnaturel. Dès longtemps Scipion s'étoit attaché à persuader à la multitude qu'il avoit des communications intimes avec les intelligences célestes : dans tout ce qu'il lui proposoit, il se feignoit inspiré par elles. C'est dans cette vue qu'aussitôt qu'il eut pris la robe virile, il ne faisoit rien d'important sans avoir d'abord passé un temps considérable dans le temple du Capitole. Des gens crédules s'imaginèrent qu'il avoit une origine céleste. On débita sur sa naissance la fable qu'on avoit imaginée sur celle d'Alexandre, qu'il étoit né du commerce de sa mère

211. avec un dieu revêtu de la forme d'un serpent. Il autorisoit ce bruit par l'air mystérieux qu'il affectoit lorsqu'on lui en parloit, n'affirmant ni ne contestant le fait. Polybe dit que Scipion crut, comme Lycurgue, pouvoir tromper le peuple pour le plier plus aisément à l'obéissance et à ses desseins. Cet artifice, dont on se seroit moqué deux cents ans plus tard, eut alors son effet : le voile de l'ignorance et de la superstition étoit encore pour ainsi dire sur tous les yeux; et l'ambition d'un homme qui étoit au-dessus de son siècle en profita pour lui imposer.

A l'instant où il sortoit de Rome, Marcellus y entroit, au retour de sa brillante expédition contre Syracuse. Son triomphe, quoiqu'il se réduisît à une simple ovation, est un événement remarquable de l'Histoire romaine : il fut décoré des effets précieux que les rois syracusains avoient accumulés dans leur capitale, d'un grand nombre de vases d'argent ou d'airain, travaillés avec un art admirable, de meubles somptueux, de tableaux d'un grand prix, de superbes statues, dont Syracuse avoit une plus grande quantité qu'aucune des autres villes grecques. Quoique Marcellus eût laissé aux vaincus autant de chefs-d'œuvre qu'il leur en avoit enlevé, les plus graves historiens de

l'antiquité le blâment de cet enlèvement, qui 211.
produisit une funeste révolution dans les mœurs. Quand il remplit la ville de ces objets de luxe, ils étoient absolument inconnus aux Romains. Ce fut alors que ceux-ci prirent pour les arts de la Grèce, pour ses tableaux, ses statues, ce goût qui alla bientôt jusqu'à la fureur, et qui leur fit commettre tant de vexations et de crimes. Marcellus, dit-on, n'eût dû se saisir que des richesses véritablement utiles, de l'or, de l'argent, qu'il est bon de ne pas laisser en trop grande abondance dans les mains des peuples nouvellement subjugués, et dont une nation qui aspiroit à conquérir l'univers, avoit tant de besoin. Mais se pouvoit-il qu'un peuple qui s'emparoit de tout, ne voulût pas aussi jouir de tout? S'il n'avoit pas désiré ce qu'il ne connoissoit pas, pouvoit-on espérer qu'il méprisât les choses les plus rares quand il les connoîtroit? Pouvoit-on se flatter qu'en se civilisant il n'attacheroit aucun prix à ce qui en a pour toutes les nations civilisées? Quelques années plus tôt ou plus tard, la révolution qui se fit alors n'étoit-elle pas inévitable? Et si les Romains, dans le goût louable des arts, ne gardèrent aucune modération, est-ce la faute de Marcellus? Polybe, à la vérité, envisage le dépouillement qu'éprouva

211. Syracuse sous un point de vue qui présente plus de difficulté. Il prétend que ravir ainsi aux villes subjuguées des monumens qui faisoient l'objet de leur affection et de leur culte, faire de leurs calamités l'ornement de sa patrie, c'est insulter au vaincu, et perpétuer la haine et l'envie contre le vainqueur. Nous n'examinerons point si le droit de la guerre autorise ces enlèvemens, ou s'il défend de prendre des statues, quand il permet de conquérir et de garder des provinces et des royaumes. Nous dirons seulement que le procédé de Marcellus n'étoit pas nouveau, et qu'il a été généralement imité; ce que nous sommes fort loin de donner pour une apologie de ce procédé. On va voir que Rome ne le condamna point, puisqu'elle éleva immédiatement son auteur à la dignité consulaire.

Lorsqu'on procédoit à l'élection, la jeunesse de la centurie nommée Véturie, que le sort avoit désignée pour donner le premier suffrage, choisit T. Manlius Torquatus. Dans la persuasion que la pluralité ratifieroit ce choix, comme c'étoit l'ordinaire, on se rassembloit autour de Torquatus pour l'en féliciter. Il demande à être entendu, et s'excuse d'accepter le consulat sur la foiblesse de sa vue. Il prie l'assemblée de considérer l'état où se trouve

la république, l'alarme qu'avoit causée tout 211.
récemment Annibal campé sous les murs de Rome, et demande que les jeunes gens qui ont donné leur suffrage le donnent de nouveau. Ils répondirent qu'ils persistoient. Torquatus réplique : « Si je suis consul, je ne » pourrai supporter la licence de vos mœurs, » ni vous l'austérité de mon commandement. » Retournez donc aux voix, et n'oubliez pas » que le feu de la guerre dévore l'Italie, et » que c'est Annibal qui le dirige. » On se rend enfin à ses désirs, en admirant ce noble désintéressement : on choisit Marcellus, tout rayonnant de la gloire dont venoit de le couvrir la conquête de Syracuse; et Levinus, qui avoit battu sur terre et sur mer le roi Philippe, et qui dans ce moment travailloit à l'affoiblir encore en lui débauchant ses alliés.

Les Etoliens, à cette époque, jouoient un rôle considérable dans la Grèce : c'étoit un peuple barbare, féroce, vivant de brigandages, habile à la guerre, et redoutable surtout par sa cavalerie. Le consul Levinus, après avoir gagné secrètement les chefs de la nation, se rendit avec une flotte respectable au lieu où ils avoient, à sa sollicitation, indiqué une assemblée générale. Après y avoir parlé de la puissance des Romains, que venoit de mani-

211. fester la prise de Syracuse, il ajouta que les Etoliens devoient s'attendre de leur part à un traitement d'autant plus avantageux, qu'ils seroient le premier peuple d'outre-mer qui auroit contracté une alliance avec eux; qu'ils n'avoient rien à espérer, et tout à redouter de Philippe; que Rome le forceroit non seulement de rendre les places qu'il leur avoit enlevées, mais de craindre pour la conservation des siennes; qu'elle contraindroit également les Acarnaniens, qui s'étoient détachés de la confédération étolienne, d'y rentrer avec la même dépendance à laquelle ils étoient précédemment astreints. Ce dernier article fut celui qui flatta davantage l'Etolie. On conclut le traité: on y réserva aux Eléens, aux Lacédémoniens, au roi de Pergame, et à deux autres souverains, l'un dans la Thrace, l'autre dans l'Illyrie, la faculté de prendre part à cette ligue offensive et défensive, dont la première clause étoit que les Etoliens feroient la guerre à Philippe, et que Rome leur fourniroit des secours. Les hostilités commencèrent sur-le-champ. Levinus se retira, satisfait d'avoir donné assez d'occupation à Philippe pour le retenir loin de l'Italie. Les Etoliens se mirent en campagne contre l'Acarnanie; mais ses habitans, par une résolution intrépide et

désespérée (1), effrayèrent les agresseurs, qui 211.
sachant d'ailleurs que Philippe venoit secourir leurs ennemis, retournèrent honteusement chez eux. Levinus, au printemps, s'empara d'Antycire, fameuse dans l'antiquité par son ellébore; et, suivant une clause du traité, il l'abandonna aux Etoliens qui avoient concouru à sa réduction. Après cette conquête, il alla prendre à Rome possession du consulat, auquel il avoit été nommé en son absence.

Son collègue Marcellus déclara au sénat 210.
qu'il attendoit son retour pour se justifier des calomnies auxquelles il savoit être en butte. « Un grand nombre de Siciliens, dit-il, sont » aux environs de Rome, dans les maisons » de campagne de ceux qui me portent envie. » Loin de les empêcher de débiter les accusa- » tions mensongères qu'ils se proposent d'in- » tenter contre moi, je les eusse déjà intro- » duits dans cette assemblée, s'ils n'avoient » pas affecté de publier qu'ils n'osoient parler » contre un consul en l'absence de son col- » lègue. Le préteur de Sicile a cherché dans » tout le pays des accusateurs, et les a en- » voyés à Rome en aussi grand nombre qu'il » l'a pu. Pour déprécier mes services, il écrit

(1) *Précis*, tom. IV, pag. 145 et 146.

210. » à tous ses amis que la guerre n'est pas ter-
» minée en Sicile. »

Un autre personnage considérable essuyoit en même temps une accusation à peu près du même genre, portée aussi par ceux qu'il venoit de dompter : c'étoit Q. Fulvius Flaccus. Le consul Levinus, à son retour de la Grèce, passoit par Capoue : une foule d'habitans l'entourent, et le supplient de leur permettre de le suivre à Rome, pour conjurer le sénat de ne pas souffrir que Flaccus les extermine tous, comme il sembloit, disoient-ils, en avoir le projet. Flaccus répondit qu'il n'avoit contre les Capouans aucune haine personnelle ; qu'il les réprimoit seulement comme les ennemis les plus acharnés qu'eût jamais Rome ; qu'il étoit forcé de les tenir renfermés dans l'enceinte de la ville, parce qu'ils ne cherchoient à s'en échapper que pour déchirer dans la campagne, comme des bêtes féroces, tout ce qui avoit le malheur de tomber sous leurs mains ; que les uns avoient joint Annibal, que d'autres étoient allés à Rome pour y mettre le feu. Effectivement, cette ville avoit depuis peu éprouvé un incendie dont on avoit accusé et convaincu, ou du moins puni plusieurs Capouans. Levinus permit à ceux qui se plaignoient de le suivre. Les Siciliens dont nous

venons de parler, étant venus à sa rencontre, 210.
il entra dans la ville, suivi des vaincus, qui se présentoient pour accuser deux généraux conquérans de deux des plus célèbres villes de l'univers, au tribunal du peuple même au profit duquel ils les avoient conquises. Les Siciliens eurent la douleur de voir leur province assignée par le sort pour département à Marcellus. Quand ils apprirent cette nouvelle foudroyante, ils étoient dans le vestibule du sénat. Ils poussèrent des cris lamentables, et dirent hautement qu'il vaudroit mieux pour Syracuse être dévorée par les feux de l'Etna, ou engloutie par les flots, que livrée au ressentiment de ce général. Les sénateurs, sans l'ordonner, engagèrent les consuls à changer de province; et Marcellus prit le commandement de l'Italie.

Cet échange étant convenu, les Siciliens furent reçus dans le sénat. Ils prétendirent « qu'après la mort d'Hiéron ils étoient tombés au pouvoir de deux tyrans qui les » avoient tenus comme en servitude; qu'ils » avoient toujours été au fond du cœur » dévoués aux Romains; que soixante-dix » jeunes gens des plus distingués de la ville » avoient formé contre les tyrans une conjuration qui n'avoit échoué que par la faute » de Marcellus; que les principaux citoyens

210. » de Syracuse avoient proposé de lui en ou-
» vrir les portes à sa volonté; qu'il n'avoit
» fait aucun cas de ces offres, parce qu'il
» vouloit acquérir de la gloire en y entrant à
» force ouverte; que n'ayant pu y réussir, il
» avoit mieux aimé traiter avec des hommes
» de néant de la reddition de la ville, qu'avec
» ses premiers citoyens, pour se ménager un
» prétexte plus plausible de piller et d'égor-
» ger les plus fidèles alliés de Rome. » Ils finirent par demander qu'on leur rendît tout ce qui pouvoit être restitué de leurs dépouilles. Après qu'ils eurent achevé, Levinus leur ordonna de sortir. Marcellus voulut qu'ils demeurassent. Il dit « qu'il ne ravalera point la
» dignité dont il est revêtu jusqu'à descendre
» au rôle d'accusé : c'est moi, s'écrie-t-il, qui
» accuse les Syracusains de s'être rendus cou-
» pables envers nous de tous les genres d'in-
» solences et d'hostilités. » Après en avoir cité plusieurs, il demande si c'est à eux de se plaindre. « Au reste, ajoute-t-il, s'il étoit
» nécessaire ou convenable que je fisse mon
» apologie, je dirois que l'obscurité même
» des citoyens avec lesquels on me reproche
» d'avoir traité, prouve que j'ai accueilli tous
» ceux qui ont voulu être utiles à mon pays.
» C'est devant Annibal et les Carthaginois

» vaincus que les Siciliens pourroient se 210.
» plaindre, et non devant le sénat du peuple
» vainqueur. J'ai suivi en tout les lois de la guerre et celles de l'équité. C'est à vous de prendre garde qu'en détruisant mon ouvrage, vous ne refroidissiez le zèle des autres généraux. Ce que vous ordonnerez importe bien moins à mon intérêt qu'à celui de la république. » Marcellus et les Siciliens étant sortis après ce discours, T. Manlius Torquatus dit que « l'intention des Romains avoit été de combattre des tyrans, leurs ennemis comme ceux de Syracuse, et non pas Syracuse même; qu'on devoit la délivrer, non la subjuguer. » Cet avis fut celui de beaucoup de sénateurs : les uns inspirés par la compassion, et le plus grand nombre, suivant Plutarque, par l'envie. Le sénat, fort embarrassé entre l'inconvénient de blâmer un général très-estimé qui avoit accru la domination romaine, et la crainte de paroître injuste, prit un parti mitoyen : il approuva la conduite du vainqueur, et ordonna d'accorder quelques soulagemens à Syracuse. Cette décision étant rendue, Marcellus et les Siciliens furent rappelés au sénat. Après l'avoir ouï prononcer, ceux-ci se jetèrent aux pieds du consul, le supplièrent de leur

210. pardonner ce qu'ils avoient pu dire pour intéresser en faveur de leur patrie, et de vouloir bien en être le patron. Il y consentit de bonne grâce, et cette ville fut toujours depuis ce temps sous la protection de sa famille.

Après les députés de Syracuse, le sénat entendit ceux de Capoue. Ils ne contestoient pas, comme les premiers, que leurs concitoyens eussent des torts à se reprocher; mais ils pensoient que le supplice ou la mort volontaire de tant de sénateurs en étoit une expiation suffisante. Il ne restoit, ajoutoient-ils, qu'un petit nombre de nobles, qui ne s'étoient pas crus assez coupables pour se donner la mort, et que les vainqueurs même avoient épargnés dans les premiers mouvemens de leur colère; ils demandoient pour eux la vie, avec quelque portion de leurs biens confisqués, et attendoient cette grâce de l'alliance, et même de la parenté qui existoit entre une foule de familles des deux nations. Le sénat examina d'abord s'il ne convenoit pas de mander Fulvius pour traiter en sa présence de cette affaire qui le regardoit personnellement; mais on décida qu'elle ne méritoit pas qu'on lui fît quitter son poste. Un des officiers les plus accrédités de ceux qui avoient servi sous lui, attesta qu'il

n'avoit puni que les plus coupables; que deux 210.
personnes seules dans Capoue avoient témoigné de l'attachement à la cause de Rome : c'étoient deux femmes, dont l'une, autrefois courtisane, avoit fourni en secret des alimens aux prisonniers romains. Elles furent en conséquence seules exceptées des différentes punitions qu'on infligea au reste des habitans. Tous ceux qui s'étoient trouvés dans la ville pendant que les portes en avoient été fermées aux Romains, furent bannis de son enceinte, et même de son territoire. On confisqua les biens de tous les sénateurs et magistrats de Capoue, d'Atella et de Calatia; et l'on ordonna la vente de toutes les personnes qui avoient été réduites en servitude. Les députés s'en allèrent la mort dans le cœur, maudissant tour à tour Fulvius, les Romains, et la cruauté du sort qui les opprimoit.

Cet acte de sévérité de la part du sénat fut suivi d'un acte de patriotisme, que commandoient, il est vrai, une sage politique et une sorte de nécessité. L'Etat ayant besoin de matelots, manquoit à la fois et de sujets et d'argent. Les consuls ordonnèrent aux particuliers de fournir à cette dépense, chacun dans la proportion de ses moyens. Cette injonction, quoiqu'elle ne fût pas nouvelle,

210. excita un murmure universel, qui eût dégénéré en sédition s'il s'étoit présenté un chef pour la soutenir. Le peuple romain, qui ne faisoit tant de malheureux qu'aux dépens de son bonheur, étoit épuisé par la guerre. Il disoit hautement qu'aucune autorité, et même aucune violence ne lui arracheroit ce qu'il n'avoit pas. Le sénat, assemblé à cette occasion, ne savoit quel parti prendre. Le consul Levinus dit : « Quand il s'agit de la chose » publique, c'est aux principaux membres de » l'Etat de donner l'exemple, et de se charger » du fardeau le plus pesant. Voulez-vous » trouver dans le peuple de la résignation à » porter les subsides? contribuons les pre- » miers, nous et les nôtres. Les petits en » paieront leur part avec moins de peine, » quand ils verront les grands s'imposer eux- » mêmes au-delà de ce qu'on seroit en droit » d'en exiger. Portons donc à l'instant notre » or, notre argent, notre cuivre monnoyé » au trésor public; que nos femmes, que nos » filles ne puissent conserver qu'une once » d'or chacune pour leur parure. Faisons ces » offrandes volontaires à la patrie, sans » rendre de décret : les chevaliers et le » peuple voudront partager avec nous l'hon- » neur du sacrifice. En sauvant la république,

» nous sauvons nos biens personnels, que 210.
» nous perdons, si nous la laissons périr. » L'avis fut adopté avec acclamation. Chaque sénateur ne garda qu'une petite quantité de monnoie de cuivre, et une livre d'argent non monnoyé. Cette mesure eut tout le succès que Levinus s'en étoit promis.

Annibal n'ayant pas de pareils moyens à sa disposition, étoit quelquefois contraint d'en employer de violens. L'impuissance où il s'étoit trouvé de secourir efficacement Capoue, avoit singulièrement refroidi à son égard ses alliés d'Italie, et lui en avoit fait perdre. Ne pouvant mettre des garnisons dans toutes les villes dont il s'étoit emparé, ni les laisser à elles-mêmes sans courir le risque d'en être abandonné, il prit le parti de piller celles qu'il ne pouvoit conserver, afin que l'ennemi n'en tirât aucun secours. La rigueur de cette mesure lui enleva l'affection de toute l'Italie. Il ne tarda pas à s'en ressentir. Salapie ouvrit ses portes à Marcellus. Annibal y avoit cinq cents Numides, qui étoient l'élite de sa cavalerie : ces braves gens, quoique trahis et surpris, se battirent avec le plus grand courage, et se firent tous tuer, à l'exception de cinquante, qui furent faits prisonniers. Telle étoit la médiocrité des forces d'Annibal, que

210. la perte d'un si petit nombre de cavaliers y porta une atteinte mortelle. Depuis ce moment, il ne fit plus rien de considérable avec sa cavalerie, qui avoit été jusqu'alors la principale cause de ses victoires.

Les événemens à Tarente semblèrent d'abord s'annoncer plus favorablement pour lui. La citadelle succomboit à la famine. Une flotte de vingt vaisseaux, qui protégeoit l'entrée de ses convois, eut à essuyer contre celle de Carthage, qui étoit de la même force, et que commandoit Démocrates, un des plus furieux combats qui aient jamais été livrés sur la mer. On en vint tout de suite à l'abordage; et les soldats passant d'une galère dans l'autre, combattoient de front et de pied ferme, comme dans une action sur terre. Les Romains furent vaincus; mais leurs barques chargées de vivres parvinrent presque toutes à leur destination; et d'ailleurs l'échec qu'ils venoient d'essuyer fut compensé par un avantage qu'ils remportèrent contre la garnison de la ville. Ils détruisirent presque entièrement un corps de quatre mille hommes, qui fourrageoit sans précaution.

Hors de l'Italie, la fortune se déclaroit tout-à-fait pour eux. En Sicile, il ne restoit aux Carthaginois de place considérable qu'A-

grigente : le consul Levinus y mena son armée. La principale ressource des ennemis étoit le chef des Numides, Mutines, dont nous avons déjà parlé. On ne pouvoit ni lui fermer le chemin d'Agrigente quand il vouloit la ravitailler, ni l'empêcher d'en sortir pour faire des incursions sur les terres ennemies. Hannon eut la foiblesse d'en devenir jaloux, et lui ôta son commandement. Cette injustice augmenta l'affection des Numides pour leur ancien chef. Mutines, plus coupable encore que Hannon, livra la ville pour se venger. Levinus traita si cruellement les vaincus, que la frayeur lui soumit tout ce qui, dans cette île, n'étoit pas encore sous la domination romaine. 210.

Mais le plus brillant théâtre de la guerre, cette année, fut l'Espagne. Scipion savoit que la nouvelle Carthage étoit presque le seul port de ce pays propre à recevoir une flotte ; qu'on y gardoit un trésor considérable, tous les équipages de l'armée ennemie, un grand amas de subsistances, et tous les otages espagnols ; il étoit instruit de plus qu'elle n'avoit que quatre mille hommes de garnison, parce qu'on ne songeoit pas que personne pût avoir même la pensée de l'assiéger, tandis que les Carthaginois étoient maîtres de l'Es-

210. pagne entière, pour ainsi dire. Enfin, de tous les généraux ennemis, il n'y en avoit aucun qui ne fût au moins à dix jours de marche de cette place importante. Ces circonstances réunies déterminèrent Scipion à en tenter la conquête. Il l'investit par mer et par terre. Son armée étoit de vingt-cinq mille fantassins et de deux mille cinq cents chevaux. Sa flotte commandée par son ami C. Lelius, avoit l'ordre, qu'elle exécuta ponctuellement, de régler sa marche de manière à entrer dans le port en même temps que l'armée de terre paroîtroit à la vue de Carthagène. Il laissa une partie de son camp sans fortifications, ou pour épouvanter les assiégés par cet air de confiance, ou parce que, décidé à de vives attaques, il ne vouloit être arrêté ni à la sortie, ni au retour. En haranguant ses troupes, il leur dit que Neptune lui avoit inspiré le projet de ce siége, et lui avoit promis qu'au moment de l'attaque il le seconderoit d'une manière si sensible, que toute l'armée s'apercevroit des effets de sa présence. L'attente de l'assistance d'un dieu encouragea singulièrement ses troupes. Il fit donner l'assaut par deux mille hommes d'élite. Le commandant de la place, Magon, ayant distribué les armes qui se trouvoient dans la ville à deux mille de ses habitans, leur

fit faire une sortie pour opérer une diversion. 210.
Ces bourgeois fondent avec impétuosité sur les Romains, et se battent avec une vaillance intrépide; mais ils sont contraints de céder au nombre; et la plus grande partie, en s'efforçant de rentrer, est écrasée entre les portes. Scipion, brave et prudent à la fois, et se montrant toujours ce qu'il devoit être suivant les circonstances, se trouva dans la mêlée, sans négliger la sûreté de sa personne; car il savoit bien que sa tête alors étoit plus nécessaire à l'armée que son bras. Trois soldats vigoureux marchant devant lui, le garantissoient, avec leurs boucliers, des traits lancés du haut de la muraille. Malgré la perte considérable que venoient de faire les assiégés, le premier assaut est repoussé avec énergie. Ils se flattoient que cet essai rebutant l'ennemi, ils auroient le temps d'attendre l'arrivée des généraux carthaginois. Cependant, après quelques momens de relâche, l'attaque recommence avec plus de vigueur, d'un bout du mur à l'autre, à l'exception d'un endroit peu fortifié, mais garanti par un étang que grossissoit alors le flux de la mer. Scipion avoit remarqué ce côté foible de la muraille. Tandis qu'on se bat ailleurs, le reflux diminue beaucoup les eaux; les soldats, à qui en général

210. le phénomène des marées étoit inconnu, s'étonnent de cette diminution. Alors Scipion leur ordonne d'entrer sans crainte dans l'étang. Ils obéissent avec joie et avec célérité, croyant voir dans la retraite des eaux l'intervention de Neptune. Les assiégés, qui regardoient cette partie du mur comme inattaquable, n'y avoient posté personne. Cinq cents Romains l'escaladèrent sans obstacle, et ouvrirent les portes au reste de leur armée. Scipion avoit donné l'ordre d'égorger les habitans; il ne le retira qu'après que Magon eut mis bas les armes. La ville fut abandonnée au pillage. On y procéda suivant l'ordre accoutumé : ordre admirable, qui prévenoit tous les dangers et tous les abus. Ceux qui devoient piller étoient choisis dans tous les corps de l'armée : leur nombre ne pouvoit en excéder la moitié. Chacun d'eux apportoit fidèlement à la masse ce qu'il avoit recueilli. Tous les soldats promettoient par serment cette fidélité avant d'entrer en campagne. On vendoit le butin à l'encan, et on en distribuoit le prix à l'armée. Par ce moyen, pendant le pillage même, la plus exacte discipline étoit observée, et il paroissoit indifférent d'être employé à garder un poste ou à butiner. L'Etat trouva dans la prise de Carthagène un aussi grand

profit que l'armée : dix-huit galères, et cent 210.
trente navires chargés d'armes, de vivres, de
tout ce qui étoit nécessaire pour équiper une
flotte. Le lendemain Scipion assemble ses
soldats, les harangue, commençant par re-
mercier les dieux d'avoir en un seul jour mis
sous sa puissance la première ville de la pro-
vince, et surtout d'y avoir préalablement ras-
semblé pour ainsi dire toutes les richesses de
l'Espagne et de l'Afrique, pour enlever leurs
ressources aux Carthaginois, et en fournir
aux Romains. Il exalte la brillante valeur des
troupes qu'aucun péril, qu'aucun obstacle n'a
pu arrêter, et invite celui qui le premier est
monté sur la muraille, à se faire connoître
pour recevoir la couronne murale. Deux se
présentent : un centurion de l'armée de terre,
et un soldat de l'armée navale. Cet incident
eût fait naître une sédition et une rixe san-
glante entre les soldats de la flotte et les lé-
gionnaires, sans la prudence et la présence
d'esprit de Scipion, qui, après avoir nommé
des juges, lesquels ne purent terminer le dif-
férent, trancha la difficulté en décidant que
les deux compétiteurs avoient paru tous deux
au même instant sur la muraille, et que l'un
et l'autre méritoient la couronne. Il combla
d'éloges Lelius, qui avoit conduit la flotte,

210. et alla jusqu'à l'associer à sa gloire, et à partager avec lui tout l'honneur de la conquête. Il lui fit présent de trente bœufs et d'une couronne d'or. Ensuite, réglant le sort des prisonniers, qui étoient au nombre de dix mille, il laissa libres la noblesse et la bourgeoisie, et déclara les artisans esclaves, en leur promettant la liberté à la fin de la guerre Punique, s'ils s'appliquoient à rendre au peuple romain, chacun dans leur profession, les services qu'il étoit en droit d'en attendre. Parmi le reste des prisonniers, il choisit les plus vigoureux pour grossir la chiourme, et leur fit les mêmes promesses qu'aux artisans. Cet usage du droit de la victoire étoit modéré, en comparaison de ce qui se pratiquoit alors. Les otages furent renvoyés à leurs familles, et les femmes de distinction confiées, en attendant leur départ, à la garde de quelques officiers d'un âge mûr et d'une sagesse éprouvée.

On amena chez le général une jeune personne d'une beauté accomplie. Il apprit qu'Allucius, prince des Celtibériens, l'aimoit éperdûment, et devoit l'épouser. Il le fait mander avec la famille de sa prisonnière, et dit à l'amant : « Votre future épouse a été ici » comme dans la maison de sa mère. J'ai » voulu vous en faire un présent digne de

» vous et de moi. Je demande, pour toute 210.
» reconnoissance, que vous soyez l'ami des » Romains. Si vous me jugez homme de » bien, croyez que Rome a beaucoup de » citoyens qui me ressemblent, et qu'il n'est » point de peuple que vous deviez davantage » désirer pour ami, et craindre pour ennemi. » Les parens avoient apporté une forte somme pour la rançon. Voyant que Scipion rendoit gratuitement sa captive, ils le supplièrent d'accepter comme un don ce qu'il eût été en droit d'exiger. Scipion y consentit, et dit au prince : « J'ajoute cet argent à la dot de » votre épouse, et vous prie de le recevoir » comme un présent de noces (1). » Allucius, pénétré de reconnoissance, alla lever dans ses Etats quatorze cents chevaux, avec lesquels il vint joindre les Romains ; et dans la suite, il fit graver sur un bouclier d'argent qu'il donna au généreux vainqueur le trait que nous venons de raconter. Ce bouclier se perdit dans le Rhône avec une partie du bagage, au retour de Scipion. On a prétendu qu'il fut trouvé en 1665 par quelques pêcheurs, et qu'il étoit aujourd'hui en France ; mais un savant antiquaire (2) a prouvé que le disque d'argent

(1) On raconte une action toute semblable de Cyrus.

(2) M. Millin.

210. connu sous le nom de *bouclier de Scipion*, est ainsi nommé mal à propos, et qu'il représente Agamemnon rendant Briséis à Achille. Cette continence de Scipion a été fort vantée. Valère Maxime a observé que ce Romain étoit alors dans le feu de la jeunesse, dans la liberté du célibat et l'ivresse de la victoire (*et juvenis, et cœlebs et victor*). Dans nos mœurs, une telle action ne paroît pas un si grand effort de sagesse; mais il faut observer que chez les anciens les droits du vainqueur sur les captifs n'avoient point de bornes.

Tandis que Scipion faisoit triompher avec tant d'éclat les armes romaines en Espagne, Annibal continuoit de les balancer, et quelquefois de les humilier en Italie. Si, d'un côté, Marcellus prit de force sur les Samnites deux villes où l'ennemi avoit laissé trois mille hommes de garnison, de l'autre, le Carthaginois gagnoit dans l'Apulie une bataille importante. Le proconsul Cn. Fulvius étoit campé près d'Herdonée, où un préteur du même nom que lui avoit été (en 212) battu par le général de Carthage. Ce dernier y accourut avec tant de promptitude, que les Romains le virent avant d'avoir appris qu'il fût en marche. Le proconsul auquel il présenta la bataille ne la refusa point, et se défendit vaillamment; mais,

moins habile que son adversaire, il fut vaincu, 210.
perdit la vie, son camp, et sept mille hommes, suivant les uns, ou treize mille, suivant les autres. Marcellus alla chercher le vainqueur, pour tâcher de venger la défaite de Fulvius. Il y eut entr'eux une action sanglante, mais sans résultat décisif.

C'étoit toujours un grand avantage pour les Carthaginois de ne combattre que sur les possesions des Romains. Ils éprouvèrent enfin les fléaux de la guerre sur leur propre territoire. M. Valerius Messala, parti de la Sicile avec cinq cents vaisseaux, et arrivé en Afrique de nuit, fit une descente dans le voisinage d'Utique, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à une pareille attaque, et retourna chargé de butin, n'ayant mis que treize jours dans son expédition. Il apprit par les prisonniers, dont il emmenoit un grand nombre, qu'Asdrubal avoit ordre de joindre son frère en Italie avec toutes les forces qu'il pourroit y amener, et qu'une flotte puissante étoit destinée à une tentative contre la Sicile. Ces nouvelles étant parvenues à Rome, ne laissèrent pas d'y causer quelque alarme.

On en ressentit une bien plus vive d'une 209.
espèce de soulèvement du Latium, des alliés, et d'un grand nombre de colonies romaines.

209. Les soldats qu'on avoit relégués en Sicile après la bataille de Cannes, appartenoient presque tous à la nation latine et aux alliés, qui souffroient impatiemment l'opprobre d'un si long exil de leurs compatriotes. Ils disoient hautement dans leurs assemblées, « que les » levées d'hommes et d'argent qu'on faisoit » depuis dix années entières dans leur pays, » l'épuisoient en tous sens ; que si l'on rete- » noit toujours leurs anciens soldats sans cesser » de les contraindre d'en fournir de nouveaux, » il ne resteroit plus personne ; qu'il n'y avoit » d'autre moyen, pour prévenir leur destruc- » tion totale, que de refuser désormais toute » espèce de secours aux Romains, qui seroient » alors contraints de faire la paix avec les Car- » thaginois. »

Les colonies témoignoient de leur côté un extrême mécontentement. Il y en avoit alors cinquante-trois, dont trente avoient des députés à Rome. Douze de celles-ci déclarèrent aux consuls ne pouvoir leur fournir ni soldats ni tributs. Ces magistrats ayant fait d'inutiles efforts pour ramener les députés à des sentimens plus patriotiques, s'adressèrent à ceux des dix-huit autres colonies, qui répondirent qu'ils étoient prêts à donner leur contingent, et même au-delà s'il étoit nécessaire. Un dé-

cret honorable du sénat récompensa leur dévouement. Ils y furent introduits, ainsi qu'à l'assemblée du peuple, et partout comblés d'éloges. Leur zèle sauva l'Empire dans cette circonstance critique. Quant aux douze autres colonies, les sénateurs ordonnèrent de les laisser dans un entier oubli, sans congédier ou retenir leurs députés, et sans leur parler. Ce dédain parut plus convenable à la dignité de l'Empire, et peut-être plus politique qu'une punition éclatante. 209.

Celles de ce genre pouvoient être plus sûrement appliquées à des particuliers qu'à des villes et à des nations entières. Aussi, des fautes déjà anciennes et bien moindres que la révolte de ces douze colonies, furent en ce temps même punies très-rigoureusement. On chassa du sénat ce Metellus qui, après la bataille de Cannes, donna le conseil d'abandonner l'Italie. L'espèce d'exil des troupes qui firent mal leur devoir à cette bataille, avoit servi de sujet aux plaintes des alliés. Loin d'adoucir le sort de ces exilés, on dégrada du rang de chevaliers tous ceux qui s'étoient trouvés à cette journée, et qui étoient alors en Sicile : on compta pour rien les campagnes qu'ils avoient déjà faites, et ils furent condamnés à en faire dix autres à leurs frais ; ce qui

209. étoit le temps ordinaire du service des cavaliers. On rechercha aussi ceux qui s'étoient soustraits à l'enrôlement depuis le commencement de la guerre, et on les relégua dans la dernière classe des citoyens.

Les censeurs, d'accord sur ces punitions, se partagèrent sur une récompense extraordinaire que l'un d'eux crut devoir au mérite éminent de Quintus Fabius Maximus, consul alors pour la cinquième fois. Il vouloit le nommer prince du sénat, en dérogeant à l'ancienne coutume, qui étoit de déférer cet honneur au plus ancien des censeurs existans. Son collègue s'y opposoit, prétendant qu'il falloit s'en tenir à l'usage immémorial; mais l'autre soutint que Fabius étant, au jugement même d'Annibal, le premier des Romains, méritoit une exception; et que d'ailleurs, puisque le sort lui avoit attribué le droit d'élection, il en useroit à sa volonté. Sa persévérance l'emporta.

Le nouveau prince du sénat ayant le projet d'assiéger Tarente, la seule place considérable qu'eût Annibal, exhorta Q. Fulvius Flaccus, son collègue, qui exerçoit son quatrième consulat, et le proconsul Marcellus, à faire la guerre la plus vive au Carthaginois, afin qu'il fût hors d'état de secourir la place assiégée.

Marcellus, pour suivre les ordres du consul, 209.
et parce qu'il croyoit que personne n'étoit plus capable que lui de se mesurer avec Annibal, alla le provoquer aux environs de Canouse. Le rusé Carthaginois trouvant ce pays trop découvert et trop uni pour y tendre des embûches, se retira, afin d'en chercher d'autres plus propres à ses vues. Marcellus le suit de près, et lui offre chaque jour le combat. Annibal l'élude plusieurs fois ; à la fin, il est forcé de combattre. La nuit arrive avant qu'il y ait rien de décidé. Dès le lendemain, Marcellus se montre encore en ordre de bataille. Son adversaire cette fois accepte le défi, met les Romains en fuite, et leur tue deux mille sept cents hommes. Marcellus, qui de leur côté avoit été presque le seul qui eût fait son devoir dans cette journée, les accabla de reproches. Ils reconnurent les avoir mérités, et demandèrent qu'on mît leur courage à une nouvelle épreuve. « Ce sera demain, répondit » Marcellus. » En attendant, il fit donner du pain d'orge aux cohortes qui avoient perdu leurs drapeaux; et les centurions des compagnies auxquels on avoit le même reproche à faire, eurent ordre de demeurer, durant un espace de temps désigné, dans la place du camp, sans baudrier, l'épée nue à la main :

209. punition usitée dans les armées romaines. Dès le lendemain, effectivement, Marcellus se mit en devoir de combattre de nouveau. Il déclara qu'il placeroit au premier rang ceux qui, la veille, avoient commencé à fuir, et les cohortes qui avoient perdu leurs drapeaux. Tous avoient instamment sollicité ce poste. La bonne contenance de ses troupes décida leur général à les mener sur l'heure au combat. Son adversaire les voyant venir à lui, dit, en parlant du proconsul : « A quel homme nous » avons affaire ! Il ne peut se reposer ni dans » la bonne ni dans la mauvaise fortune. Vain- » queur, il ne donne pas le temps de respirer ; » vaincu, il revient à la charge. » La victoire fut long-temps balancée. Annibal trouvant qu'elle tardoit trop à se déclarer, fit avancer des éléphans pour rompre les bataillons ennemis. Un tribun légionnaire, Decimius Flavius, saisit l'étendard d'une compagnie, lui ordonne de le suivre, la mène à l'endroit où ces bêtes colossales causent le plus de ravage, et les fait cribler de javelots. Alors elles retournent en arrière, et mettent le désordre parmi les Carthaginois, qui s'enfuient vers leur camp. Deux de ces animaux tombent morts en travers de la porte même ; et c'est là que les vaincus essuient la plus grande perte. Celle des Ro-

mains fut si considérable, qu'Annibal ayant levé son camp la nuit suivante, ils se trouvèrent hors d'état de le poursuivre. Mais telle étoit la terreur qu'inspiroit son nom, qu'on regardoit comme un exploit éclatant de l'avoir réduit à s'éloigner. 209.

Les consuls n'étoient pas moins heureux que Marcellus : plusieurs villes se rendirent à Q. Fulvius Flaccus, et lui livrèrent les garnisons carthaginoises. Fabius prit de force celle de Manduric (dans le pays d'Otrante), et y fit quatre mille prisonniers. Il partit de là pour assiéger Tarente, que lui livra une trahison occasionnée par l'intrigue amoureuse de la sœur d'un de ses officiers, avec le commandant de quelques Brutiens qu'Annibal avoit joints à la garnison carthaginoise. Ce qu'il y eut de singulier dans cet événement, c'est que plusieurs Brutiens furent égorgés, quoique complices de leur chef. Plutarque dit que c'étoit par l'ordre de Fabius même, qui eut probablement la vanité de vouloir faire regarder sa conquête comme l'ouvrage de la force. La perfidie eût été si atroce, et le motif si bas, qu'il est à désirer que cet auteur se soit trompé. Fabius ne crut pas devoir enlever les tableaux et les statues qui se trouvoient à Tarente, presqu'en aussi grand nombre qu'à Syracuse.

209. Comme on lui demanda ce qu'il vouloit faire des dieux de cette ville, « laissons-lui, dit-il, » des dieux qui l'ont si mal servie, et qui » sont irrités contre elle. » Il emporta seulement une statue d'Hercule : elle étoit d'airain et de la main de Lysippe, le plus habile statuaire de l'antiquité. Fabius la mit dans le Capitole, et plaça la sienne à côté.

Ce consul, pour mieux assurer son entreprise sur Tarente, outre les diversions faites par son collègue, et par Marcellus, en avoit commandé une troisième, en ordonnant à la garnison de Rhège d'assiéger Caulonia. Annibal attaqua ces assiégeans et les fit prisonniers; instruit alors que Tarente étoit menacée, il courut à son secours, sans donner aucun repos à ses troupes, le jour ou la nuit. Il apprit en route qu'elle avoit été enlevée par ruse. « Rome, s'écria-t-il, a donc aussi » son Annibal ! » Dès ce moment, dit-on, il avertit ses amis qu'avec le peu de forces qu'il avoit, il lui seroit impossible de conquérir l'Italie. Il tenta de surprendre à son tour Fabius, en lui envoyant à Tarente des lettres supposées écrites par les principaux habitans de Métapont, qui offroient de lui livrer leur ville. Fabius ajoutant foi à cette offre, mande le jour où il doit s'approcher de la place.

Annibal poste une embuscade sur le chemin 209
du consul : par bonheur pour celui-ci, les auspices étant défavorables, il ne sortit point de Tarente. On renvoya de Métapont le presser de s'y rendre; mais cette fois il découvrit le piége.

Si dans l'Italie Annibal résistoit aux généraux de Rome, et même les battoit fréquemment, son frère en Espagne succomboit sous le génie de Scipion. Ce dernier employoit la saison du repos à gagner les Espagnols tantôt par des bienfaits, tantôt par des présens, tantôt par la liberté qu'il accordoit gratuitement à leurs prisonniers et à leurs otages. Deux frères, Mandonius et Indibilis, les princes les plus puissans de l'Espagne, vinrent grossir son armée de leurs troupes. Le dernier portant la parole, au lieu de se vanter de sa défection, s'appliqua seulement à la justifier : il avoit été l'un des partisans les plus affectionnés de Carthage. Néanmoins Asdrubal (1), fils de Giscon, enivré d'orgueil depuis la défaite des deux Scipions, à laquelle il avoit contribué, d'ailleurs dévoré de la soif des richesses, eut l'insolence d'exiger une somme considérable

(1) Il y avoit deux généraux de ce nom en Espagne : celui-ci, et le fils d'Amilcar, ou le frère d'Annibal.

209. d'Indibilis; et le prince ne se pressant pas de la payer, le fils de Giscon, sous prétexte d'une accusation calomnieuse, le contraignit de donner sa fille en otage. Indibilis se crut donc autorisé à demander au général romain qu'il ne fît à son frère et à lui, ni un mérite ni un crime de leur démarche actuelle, et qu'il ne les jugeât que sur leur conduite postérieure. Scipion le promit, et commenca par mettre en liberté leurs femmes et leurs enfans qui étoient en son pouvoir.

La défection d'Indibilis et de Mandonius, qui auroit dû rendre Asdrubal bien plus circonspect, et l'engager à ne rien tenter sans le concours des deux autres généraux carthaginois, ne l'empêcha point cependant de rechercher l'occasion d'une bataille. Il crut qu'il étoit besoin d'une action d'éclat pour remettre en honneur les armes de son pays; mais c'est par cette raison-là même qu'il eût dû ne la livrer qu'après avoir rassemblé toutes les forces que Carthage avoit en Espagne : aussi l'ardeur qu'il avoit d'en venir aux mains ne fut-elle pas contrariée par Scipion, qui aimoit bien mieux combattre trois armées séparées que réunies. L'action s'engagea près de la source du Bætis. Les Carthaginois étoient campés sur deux éminences placées l'une au-dessus de

l'autre. Les Romains ne balancèrent pas à les 209.
y aller chercher, et ne parvinrent au sommet de la première qu'avec un peu de peine, et à travers une grêle de traits; mais dès qu'ils furent sur un terrain uni, ils renversèrent les ennemis du premier choc : la seconde éminence fut emportée encore plus facilement, Asdrubal laissant huit mille hommes sur la place, se retira vers le Tage, pour se rendre dans la Gaule en traversant les Pyrénées. Son camp fut la proie du vainqueur. Le nombre des prisonniers s'élevoit à douze mille. Scipion vendit les Africains, et laissa gratuitement la liberté aux Espagnols. Ceux-ci, pénétrés de cette générosité inattendue, le saluèrent, par acclamation, du nom de roi. Il leur dit que ce nom étoit odieux à Rome, et qu'il n'en connoissoit pas au-dessus de celui d'empereur (d'*imperator*), que ses soldats lui avoient donné. Les principaux Espagnols retournèrent dans leurs familles comblés de ses dons.

Scipion assembla ensuite son conseil pour délibérer sur les opérations qu'il conviendroit d'entreprendre. Quelques uns vouloient qu'on poursuivît Asdrubal. Il ne fut pas de cet avis, craignant que les deux autres armées n'arrivassent assez tôt pour le secourir, et il employa

209. le reste de la campagne à grossir le nombre des alliés de Rome. L'événement justifia sa prévoyance : les trois généraux de Carthage ne tardèrent pas à se réunir.

On voit que depuis le moment où Scipion a paru sur la scène, ses exploits, sans mélange d'aucun revers, commencent à éclipser ceux des autres généraux. Les deux consuls avoient acquis peu de gloire, ayant eu peu de difficultés à vaincre, et ne s'étant pas trouvés opposés au plus terrible adversaire des Romains. L'étoile de Marcellus même commençoit à pâlir : il avoit été une fois maltraité par Annibal, et, après l'avoir vaincu à son tour, il s'étoit mis à couvert dans Venouse avant la fin de la campagne, tandis que son adversaire parcouroit librement une partie considérable de l'Italie. Un tribun, en déclamant avec fureur contre ce général, étoit parvenu à le décrier dans l'esprit de la populace, qui parloit de le destituer. Ses amis obtinrent pour lui la permission de venir se disculper. L'insolent tribun l'accusa, dans une assemblée générale, d'avoir fait la guerre mal et avec mollesse, et demanda sa destitution. Marcellus répondit modestement par le simple récit de ses principaux faits. Les premiers citoyens de Rome embrassèrent hautement sa dé-

fense ; ils exhortèrent le peuple à ne pas juger 209.
de ce grand homme plus défavorablement qu'Annibal, qui évitoit de le combattre, tandis qu'il ne cherchoit qu'à joindre les autres généraux. La proposition du tribun fut rejetée avec mépris ; et le lendemain étant le jour des élections, l'accusé se vit élevé au consulat par le suffrage de toutes les centuries : ce fut là le terme de sa gloire.

Il alla dans l'Apulie avec son collègue 208.
Quintius Crispinus, vif et bouillant comme lui. Tous les jours ils mettoient leurs troupes en bataille, ne doutant pas qu'Annibal ne fût perdu s'il osoit se commettre avec deux armées consulaires à la fois. Il en étoit très-éloigné; car il ne comptoit que sur sa science et les ruses de guerre qui lui réussissoient si fréquemment. Tout se réduisant d'abord à des escarmouches, les consuls crurent pouvoir, avant une action décisive, entreprendre le siége de Locres; et pour ne pas s'affoiblir néanmoins, ils en ordonnèrent l'investissement par une partie de la garnison de Tarente. Annibal, averti de ce projet, fit placer une embuscade entre les deux villes, tua deux mille hommes aux Romains, et leur en prit deux cents. Il prépara de suite une autre embûche aux consuls : entre leur camp et le sien,

208. se trouvoit une éminence couverte de broussailles et parsemée de cavités. Ses ennemis s'étonnoient qu'Annibal, arrivé le premier dans le canton, ne se fût pas saisi de ce poste. Cette réflexion même auroit dû leur faire soupçonner quelque ruse de la part d'un si habile capitaine. Il paroît qu'ils ne s'en défièrent pas. Les moins clairvoyans des soldats romains disoient que ce seroit une faute impardonnable de ne pas s'emparer d'une hauteur qui dominoit les camps opposés. Marcellus propose à son collègue d'aller la visiter eux-mêmes ; et par une imprudence peu concevable de la part d'un général plus que sexagénaire, ils ne mènent avec eux qu'environ deux cent vingt hommes. Quelques escadrons qu'Annibal avoit envoyés la nuit en cet endroit, et qui se tenoient cachés le jour, surprirent cette petite troupe. Marcellus fut tué. Son collègue et son fils, blessés, se sauvèrent avec la plupart des autres. C'est ainsi que périt un général, à juste titre surnommé l'*Epée* de Rome, comme Fabius en avoit été appelé le *Bouclier*. Il s'étoit défendu en soldat dans cette malheureuse affaire. Annibal le loua sous ce rapport, et le blâma comme capitaine. Il lui donna la sépulture; ce qui prouve qu'il ne faisoit point la guerre en barbare.

Néanmoins, la faisant toujours en homme 208.
rusé, il se servit de l'anneau de Marcellus pour sceller des lettres qu'il écrivit sous le nom du consul, et par lesquelles il mandoit aux habitans de Salapie que ce dernier seroit la nuit suivante dans leur ville. Mais Crispinus, quoique mortellement blessé, n'avoit pas manqué de prévenir toutes les villes voisines qu'Annibal étoit saisi du cachet de son collègue, et qu'il en feroit sûrement usage pour les induire en erreur. La tromperie étant découverte, les gens de Salapie attirèrent Annibal dans le piége même qu'il vouloit leur tendre, et introduisirent dans leurs murs six cents hommes, sur lesquels ils firent main-basse. Plus prudent que Marcellus, toutefois, Annibal n'avoit eu garde de s'exposer en personne. Après cette petite disgrâce, il alla faire lever le siége de Locres : à sa seule approche ceux qui étoient devant la place se retirèrent.

Mais pendant qu'il désoloit l'Italie, les Romains faisoient, de leur côté, des incursions sur les terres de Carthage. Valerius Messala, durant cette campagne, passa de Sicile en Afrique avec cent voiles, et porta le ravage dans les environs de Clupée. Ayant appris que les Carthaginois alloient y débarquer avec quatre-vingt-trois navires, il monta

208. sur sa flotte pour n'avoir pas à se défendre à la fois contre les troupes qu'ils amenoient et contre les habitans du pays. Il les rencontra, leur prit dix-huit vaisseaux, dispersa les autres, et revint, chargé de dépouilles africaines, au port de Lilybée. Ces diverses expéditions sur le territoire de Carthage devoient faire pressentir aux Romains qu'ils pourroient y établir un jour plus solidement le siége de la guerre.

Cependant, comme Annibal étoit toujours en Italie, et qu'il falloit lui opposer des généraux à la fois hardis et prudens, on choisit deux consuls, dont chacun avoit une de ces qualités. Le premier fut Claudius Néron, d'un génie vif et entreprenant. On jeta ensuite les yeux sur un personnage long-temps oublié, sur M. Livius. En 219, il avoit été injustement condamné (à quelqu'amende sans doute) par un jugement du peuple. Il s'ensevelit alors, pour ainsi dire, dans sa campagne, et y passa huit ans sans se montrer une seule fois à Rome. On parvint à l'y attirer après ce temps; mais il demeura d'abord constamment renfermé dans sa maison, laissant croître sa barbe et ses cheveux. Les censeurs l'ayant obligé de se défaire des marques lugubres d'une si longue tristesse, et de prendre sa place au sénat, il

n'y ouvroit la bouche que pour énoncer son 208.
avis par un seul mot. Enfin, il rompit le silence pour défendre un de ses parens, dont l'honneur étoit vivement attaqué. Cette nouveauté fit songer à lui. On reconnut qu'on avoit eu tort de le condamner, et que ses talens, sa maturité, sa prudence, pouvoient être d'un grand secours. La noblesse et le peuple s'accordèrent pour l'élever au consulat. Il s'y opposa en disant qu'il n'étoit pas raisonnable de combler le même homme d'honneur et d'ignominie. On parvint cependant à surmonter sa résistance ; mais il restoit, après cette nomination, un obstacle au bien public. Néron avoit déposé contre Livius, dans l'affaire où celui-ci succomba : en conséquence, ils étoient ennemis. Fabius proposa de les réconcilier. Livius ne s'y prêta pas d'abord, et alléguoit pour excuse que leur inimitié seroit utile à la république ; qu'il en arriveroit que chacun seroit plus attentif à ses devoirs. Il finit par céder à l'autorité du sénat. Cette union étoit bien nécessaire ; car depuis l'invasion d'Annibal, l'Empire avoit tant souffert, que le dénombrement (interrompu dès lors, et qu'on ne put faire que cette année) révéla une diminution effrayante dans la population : il s'en falloit peu qu'elle ne fût de la moitié.

207. D'ailleurs, une nouvelle armée menaçoit l'Italie. Asdrubal, après avoir quitté l'Espagne, traversoit les Alpes pour se joindre à son frère. Il trouva dans ce passage bien moins d'obstacles qu'Annibal. Les Arverniens, les autres peuples de la Gaule et ceux des Alpes, loin de s'y opposer, le suivirent même à la guerre. Son frère avoit déjà frayé la route de ces montagnes, presqu'impraticables avant lui. Leurs habitans, qui depuis plusieurs années les voyoient continuellement fréquentées, étoient devenus moins farouches; car auparavant, comme ils n'avoient pas aperçu d'étrangers sur les Alpes, et qu'ils n'en étoient jamais sortis eux-mêmes, le reste des hommes leur étoit inconnu. Quand Annibal parut dans leurs retraites, ils s'imaginèrent qu'il avoit contre eux des desseins hostiles. Depuis, ils comprirent qu'il n'avoit cherché qu'un passage: ce fut ce qui facilita celui d'Asdrubal. Il menoit avec lui une armée très-nombreuse; mais au lieu de hâter sa jonction avec son frère, il s'arrêta à faire le siége de Plaisance. Cependant Annibal avoit grand besoin de son secours; la fortune commençoit à l'abandonner, et ses forces n'étoient pas en proportion avec celles d'un ennemi qui avoit les moyens de renouveler sans cesse les siennes.

Le préteur C. Hostilius venoit de lui tuer 207.
quatre mille hommes dans une rencontre ; et le consul Néron plus de huit mille dans une action qui n'en coûta que cinq cents au vainqueur. Annibal, obligé de décamper de nuit, avoit passé de la Lucanie dans l'Apulie. Néron l'y ayant joint, près de Venouse, lui fit éprouver un nouvel échec, qui lui enleva encore deux mille hommes, et ne cessoit de le poursuivre de Venouse à Métapont, et de Métapont à Venouse, où il étoit revenu après avoir pris quelques renforts, et ensuite jusqu'à Canouse.

Réduit à fuir de poste en poste, le général carthaginois n'avoit plus d'autre ressource que dans l'arrivée de son frère. Cette ressource lui manqua. Asdrubal, après avoir été contraint de lever le siége de Plaisance, se dispose à joindre Annibal, et lui dépêche des courriers pour l'en instruire. L'avis est intercepté par Néron, qui en six ou sept jours de marche forcée, mène sept mille hommes d'élite à Livius, lequel étoit allé dans la Gaule cisalpine pour s'opposer au passage de l'ennemi. Quoique Néron fût arrivé de nuit, et qu'il eût logé sa troupe dans le camp de son collègue, pour tromper Asdrubal, celui-ci ne s'y méprend pas, reconnoît que son adver-

207. saire a reçu du renfort, et veut éluder le combat; mais il est atteint, défait et tué dans l'Ombrie, sur les bords du Métaure (Metauro). Les Gaulois de son armée ne firent presqu'aucune résistance. Vaincus par le sommeil, accablés par la fatigue, à laquelle ils succomboient aisément, brûlés par la chaleur, dévorés par la soif, pouvant à peine supporter le poids de leurs armes, et se soutenir eux-mêmes, ils se laissoient égorger ou prendre, au gré de l'ennemi. Cette victoire fut presqu'aussi grande que celle de Cannes, mais plus chèrement payée; les vainqueurs laissèrent huit mille hommes sur la place. Les Carthaginois en perdirent, dit-on, cinquante-six mille, outre cinq mille quatre cents prisonniers. Les Romains étoient si las de carnage, que le lendemain, Livius, averti qu'il étoit aisé de tailler en pièces un gros d'ennemis qui s'enfuyoient, répondit qu'il falloit les laisser se sauver, afin qu'il restât quelqu'un pour transmettre à Carthage la nouvelle de la défaite d'Asdrubal.

Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'Annibal ne se soit pas douté d'une absence de douze à treize jours d'un général posté vis-à-vis de lui. Néron, de retour après ce court intervalle, fit jeter la tête d'Adrusbal dans le camp de

son frère, et y laissa passer deux prisonniers 207.
faits à la bataille de Métaure, qui instruisirent le général carthaginois de tous les détails de cette terrible journée. Celui-ci décampe à l'instant, et se retire dans le Brutium, aux extrémités de l'Italie. Il y rassemble toutes ses troupes, n'en ayant plus assez pour occuper divers lieux à la fois, et ordonne aux Métapontins et à tous les Lucaniens de son parti de quitter leur pays pour le joindre.

Les deux consuls triomphèrent le même jour. Néron ne parut dans la cérémonie que monté sur un cheval à côté du char de son collègue, parce que dans la journée de Métaure il n'avoit commandé que des troupes, en quelque sorte auxiliaires; mais l'opinion publique, entraînée par la hardiesse et l'éclat de son entreprise, lui attribua presque toute la gloire du succès. Livius néanmoins en méritoit une très-grande, n'eût-ce été que pour avoir sacrifié son amour-propre, en consentant à partager avec Néron l'honneur de la victoire.

Le départ d'Asdrubal de l'Espagne, si funeste à ses troupes et à lui-même, n'avoit pas cependant affoibli en cette contrée le parti des Carthaginois; car une nouvelle armée, venue d'Afrique sous les ordres d'Hannon,

207. avoit remplacé la sienne. L'autre Asdrubal, fils de Giscon, s'étoit retiré dans la Bétique. Hannon s'étant joint à Magon, ils entrèrent dans la Celtibérie, située au milieu des terres. Scipion, qui occupoit les côtes de la Méditerranée et l'orient de la province, soumis aux Romains, envoya M. Silanus, avec dix mille cinq cents hommes, contre Hannon et Magon. Ces deux généraux carthaginois campoient à une médiocre distance l'un de l'autre. Le dernier n'avoit qu'une petite armée de neuf mille Celtibériens, nouvelles levées qui ne gardoient que fort peu d'ordre. Silanus tomba sur ce détachement, et le tailla en pièces fort vite et sans perte. Hannon qui commandoit des Carthaginois aguerris et disciplinés, accourut à son secours en très-grande hâte, et fut pris avec une partie des siens. Le reste s'enfuit avec Magon, et se retira sous les drapeaux d'Asdrubal.

Celui-ci ayant appris que l'ennemi l'alloit chercher dans la Bétique, en sortit précipitamment, et se réfugia du côté de Gades. Là, n'osant tenir la campagne, il distribua son armée en différentes villes. Le général romain retourna sur ses pas, et se contenta d'envoyer son frère L. Scipion, assiéger Oringis, la plus opulente ville de la contrée. Ses habitans,

après une courte résistance, craignant d'être 207.
emportés d'assaut et livrés au fil de l'épée, ouvrirent leurs portes. Trois cents d'entr'eux, qui avoient insisté sur un parti moins timide, furent chargés de fers, ainsi que toute la garnison carthaginoise. On laissa aux autres leur ville, la liberté, tous leurs biens. Deux mille ennemis périrent dans ce siége ou à la prise de la place, et les Romains perdirent à peine quatre-vingt-dix hommes. P. Scipion releva beaucoup la conquête de son frère, et alla jusqu'à la comparer à celle de Carthagène. On remarque en général dans la conduite de ce fameux Romain plus de politique que de franchise; car cet exploit paroît assez mince.

On n'en peut pas dire autant de ceux du proconsul M. Valerius Levinus qui, après avoir désolé les terres de Carthage, et semé la terreur sous les murs d'Utique, rencontra en retournant dans la Sicile soixante-dix vaisseaux ennemis, en coula quatre à fond, et en prit dix-sept.

Les Carthaginois étoient malheureux partout. La diversion qu'ils avoient obtenue par leur alliance avec Philippe, conclue en 215, ne produisit rien de décisif, ni même de fort avantageux. La guerre s'étoit faite très-foiblement entre lui et les Romains. Ils avoient

207. réciproquement attiré dans leur alliance une grande partie des peuples de la Grèce. Les Etoliens, déclarés en faveur de Rome, députèrent à Sparte pour l'entraîner dans le même parti. Les députés de l'Acarnanie, qui tenoient pour Carthage, représentèrent aux Lacédémoniens le danger qu'il y auroit de donner entrée dans la Grèce aux Barbares : c'est ainsi qu'ils nommoient les Romains. Ils ajoutèrent qu'il se formoit en Occident un orage qui abîmeroit d'abord la Macédoine, puis la Grèce entière. Sparte, dirigée par Machanidas, qui en devint bientôt le tyran, n'eut aucun égard à cette véritable prédiction, et se rangea du côté de Rome. Nous ne rapporterons pas tous les détails, assez peu intéressans, de cette guerre de la Grèce. La fortune fut toujours balancée entre Philippe et le proconsul ou le préteur Sulpicius. Le premier paya vaillamment de sa personne dans une action très-vive où son courage lui sauva la vie. Les Romains ne firent rien de mémorable depuis l'an 214, où le roi de Macédoine avoit été si maltraité. Sulpicius forma le dessein de s'emparer de Chalcis dans l'Eubée; mais il fut contraint d'en lever le siége presqu'aussitôt qu'il l'eut formé, ayant reconnu qu'il ne s'en tireroit pas avec honneur. Il est vrai que la place, outre de bonnes forti-

fications, avoit l'avantage d'être située sur 207.
l'Euripe, où les courans en sens contraires sont si rapides et si fréquens, que les navires n'y trouvent jamais ni repos, ni sûreté. Enfin Rome et Philippe ayant de part et d'autre des affaires plus pressées que cette guerre, assez peu animée, comme nous l'avons dit, la terminèrent par un arrangement qui ne souffrit pas beaucoup de difficulté. Les Romains y gagnèrent trois ou quatre petites villes avec leur territoire. L'Asie avoit pris part à ce démêlé : le roi de Bithynie s'étoit joint à Philippe : celui de Pergame (Attale), et les habitans d'Ilium avoient embrassé le parti des Romains, ainsi que les peuples les plus fameux de la Grèce, entr'autres ceux de Lacédémone et d'Athènes. La paix dont nous venons de parler par anticipation, ne fut conclue qu'en 205.

L'année précédente ne vit en Italie que des 206.
opérations pacifiques, malgré la présence d'Annibal. La Lucanie rentra d'elle-même sous la domination des Romains. Les consuls furent avertis par le sénat de veiller au rétablissement de la culture. Elle excitoit justement sa sollicitude : la plupart des hommes libres qui s'y adonnoient avoient été dévorés par la guerre ; le nombre des esclaves n'étoit

206. pas assez grand pour les remplacer ; les troupeaux avoient été enlevés, les habitations ruinées en beaucoup d'endroits. Les soins des consuls réparèrent une partie de ces maux.

Ils allèrent ensuite dans leur département, c'est-à-dire, dans le Brutium qui leur avoit été assigné à tous deux, pour y combattre Annibal; car, malgré le délabrement de ses affaires, son nom seul imprimoit tant de terreur, qu'on ne croyoit pas que ce fût trop de deux armées consulaires pour lui tenir tête ; et ce qui prouve encore mieux combien on le redoutoit, c'est que ce général, après la perte énorme que venoit d'essuyer Carthage, n'ayant pas cru devoir attaquer les Romains victorieux, ceux-ci n'osèrent réveiller ce lion endormi : ils le laissèrent jouir du repos dans lequel il se tenoit. Ici, Tite-Live se récrie d'admiration sur les talens de cet homme, qui depuis plus de douze ans faisoit la guerre si loin de sa patrie, avec une armée dont les soldats, venus de diverses contrées, n'avoient ni les mêmes lois, ni les mêmes armes, ni la même langue ; dont les habits, les usages, les dieux même étoient si différens, sans qu'on ait jamais vu le moindre choc entre tant d'élémens hétérogènes, sans qu'il se fût manifesté aucune sédition parmi des troupes à qui les

vivres et l'argent avoient souvent manqué en 206.
pays ennemi. Peut-on s'étonner assez du génie prodigieux qui maintenoit l'ordre et la subordination dans cet amas confus d'hommes de toutes les nations ; surtout depuis que le désastre d'Asdrubal eut forcé son frère à se retirer dans un coin du Brutium, où il éprouvoit tous les genres de besoins?

Son rival, P. Scipion, ne laissoit pas jouir, en Espagne, les Carthaginois de la tranquillité que la circonspection des consuls leur accordoit en Italie. Il leur livra une bataille près de la source du Bætis, dans laquelle, pour se garantir de l'infidélité des Espagnols, qui avoit perdu son père et son oncle, il plaça les soldats de cette nation au centre de l'armée, les environnant ainsi de Romains qui les surveilloient. Les Carthaginois essuyèrent un désastre semblable à celui du Métaure. Asdrubal (fils de Giscon), qui commandoit en chef, ne sauva d'une très-belle armée qu'environ six mille hommes, avec lesquels il se réfugia sur les hauteurs voisines ; et là, voyant ses soldats passer de moment en moment dans le camp ennemi, il ne se jugea pas en sûreté dans le sien : il gagna furtivement le bord de la mer, et s'embarqua pour Gades, ville qui étoit, comme Carthage, une colonie de Tyr. Magon

206. l'y alla joindre, et Masinissa prit des engagemens avec le général des Romains pour passer dans leur parti. Ainsi finit la guerre d'Espagne, d'où Scipion, en six campagnes, chassa entièrement les Carthaginois : ils n'y avoient plus du moins que quelques troupes éparses, ou quelques foibles garnisons incapables de résistance.

Scipion eût pu regarder sa mission en Espagne comme à peu près terminée, et retourner à Rome jouir de sa gloire; mais il avoit bien d'autres pensées : la conquête de cette province n'étoit à ses yeux qu'un moyen d'exécuter une plus grande entreprise qu'il méditoit. C'étoit de transporter le théâtre de la guerre jusque sous les murs de Carthage. Pour l'y faire avec succès, il avoit besoin de quelque appui en Afrique.

Syphax, dont nous avons déjà parlé, régnoit alors sur la plus grande portion de la Numidie, contrée africaine, dont les peuples se nommoient Masæsyliens. C'étoit un prince puissant, et peu fidèle à ses traités, comme la plupart des Barbares. Il avoit passé en assez peu de temps de l'alliance de Rome à celle de Carthage, dans laquelle il se trouvoit alors. Scipion désirant le faire varier une seconde fois, lui envoya Lelius avec des présens. Ce prince

qui vit la fortune déclarée partout contre les Carthaginois, ne se fit pas un scrupule de changer comme elle; mais il exigeoit que Scipion vînt en personne traiter avec lui. Le général jugea l'affaire assez importante pour se déterminer à courir même un grand danger. Il part de Carthagène avec deux galères. Asdrubal étoit allé de son côté se réfugier chez le roi numide, et venoit d'entrer au port avec sept vaisseaux. Il aperçoit les deux navires romains en pleine mer, et fait quelques dispositions pour les attaquer; mais le vent favorisant Scipion, il arrive avant que le Carthaginois ait pu effectuer son projet, et celui-ci n'ose pas l'insulter dans un port qui appartient au prince dont il vient demander l'assistance. Syphax voulut engager les deux généraux à terminer leurs différens à l'amiable; mais Scipion déclara qu'il n'avoit aucun pouvoir pour traiter avec un ennemi. Il ne refusa point cependant de manger avec Asdrubal, et de se placer sur le même lit que lui pendant le repas. La dextérité de Scipion à manier les esprits étoit si grande et sa conversation avoit tant de charmes, qu'Asdrubal ne put se défendre d'y trouver quelque plaisir. Il avoua depuis que cet entretien lui avoit donné de ce Romain une plus haute idée que tous ses 206.

206. exploits ; et il ajouta que Syphax avoit dû être infailliblement gagné par son adresse et son éloquence. Il ne se trompoit pas : Scipion ne quitta ce prince qu'après avoir fait avec lui une ligue offensive et défensive contre les Carthaginois. Si ce voyage fut une imprudence, ce qu'on ne doit pas présumer légèrement d'un homme tel que Scipion, c'est ce qu'il seroit bien difficile de décider au bout de vingt siècles. Pour en juger sainement, il faudroit pouvoir connoître tous ses motifs de crainte et d'espérance. Quoi qu'il en soit, il étoit rentré à Carthagène au bout de quatre jours, et il s'y occupa de l'entière réduction de l'Espagne. Il crut devoir des châtimens à quelques villes qui s'étoient distinguées entre plusieurs autres par leur haine contre Rome. Celle d'Illiturgis avoit inhumainement égorgé les Romains, qui après la défaite des deux Scipions (en 212), étoient venus chercher un asile dans ses murs. Elle étoit sous la domination romaine lorsque sa révolte s'annonça par cette barbarie. Scipion ayant dissimulé son ressentiment pendant qu'il avoit les Carthaginois à combattre, jugea que le moment d'une juste vengeance étoit arrivé. Il alla en personne assiéger Illiturgis avec les deux tiers de son armée. Les habitans ne doutant pas

qu'ils ne fussent réservés au supplice, réso- 206.
lurent de se défendre jusqu'au dernier soupir. Les enfans, les femmes, les vieillards partagèrent cette résolution, et l'exécutèrent avec tant d'intrépidité, que les vainqueurs de l'Espagne essuyèrent plus d'une fois l'affront de se voir repoussés par quelques bourgeois désespérés. Scipion irrité de la longueur du siége, après avoir reproché aux siens leur mollesse, fait apporter des échelles, et déclare que si les autres s'y refusent, il va lui-même monter à l'assaut. Les soldats confus le supplient de se retirer, escaladent les murailles, prennent la ville, la brûlent, renversent ce que le feu a épargné, massacrent jusqu'aux enfans à la mamelle, dédaignant le butin et les prisonniers dont ils eussent pu faire leur profit.

Scipion se porta ensuite sur la ville de Castalon, qui après avoir été l'alliée des Romains dans leur prospérité, les avoit quittés dans leur détresse pour s'unir à leurs ennemis. Il se trouvoit encore actuellement dans ses murs quelques foibles débris de l'armée d'Asdrubal, que leur fuite y avoit rassemblés. Ses habitans, moins coupables envers les Romains que ceux d'Illiturgis, adoucirent le vainqueur en lui livrant la ville et la garnison.

Cette expédition étant terminée, Scipion,

206. qui avoit toujours honorablement employé Marcius, auquel Rome devoit la conservation de l'Espagne, l'envoya réduire ceux des Barbares que les armes romaines n'avoient pas encore entièrement soumis. Au-delà du Bætis étoit la ville d'Astapa, dont les habitans s'étoient signalés par des brigandages et des meurtres commis de sang-froid sur les Romains. N'espérant pas plus de quartier que ceux d'Illiturgis, et n'ayant aucun moyen de défense, ils prirent un parti encore plus désespéré. Lorsqu'ils se virent assiégés, ils entassèrent sur la place publique leur or, leur argent, leurs meubles les plus précieux, firent asseoir leurs femmes, leurs enfans, sur ce monceau de richesses qu'ils entourèrent de bois propre à s'enflammer promptement, et préposèrent à la garde de ce dépôt cinquante jeunes gens qui eurent ordre de mettre le feu au bûcher dès qu'ils s'apercevroient que la résistance des assiégés toucheroit au moment d'être surmontée. Ces mesures étant prises, ils ouvrent toutes les portes, se précipitent avec furie sur les Romains, et se font tous tuer. Dans la ville, les cinquante jeunes gens, après avoir exécuté l'ordre effroyable qu'ils avoient reçu, se jettent eux-mêmes dans le feu allumé par leurs mains. Les assiégeans,

parvenus sur la place, coururent retirer l'or 206.
et l'argent qu'ils voyoient briller à travers les flammes. L'avidité en fit périr plusieurs. Effrayé par les terribles catastrophes d'Astapa et d'Illiturgis, le reste du pays s'empressa de se soumettre.

Pendant cette expédition de Marcius, Scipion, pour remercier les dieux de sa conquête et honorer la mémoire de son père et de son oncle, célébroit des jeux à Carthagène, et y donnoit un combat de gladiateurs : c'étoient et la religion et les mœurs du temps. Ce qu'il y eut d'étrange dans ces jeux, c'est qu'il n'y parut que des combattans volontaires. Les uns s'étoient rendus sur l'arène à la sollicitation des princes du pays, jaloux de montrer au public la bravoure de leurs sujets : ceux-ci uniquement pour faire leur cour à Scipion; ceux-là, pour terminer par les armes des querelles d'intérêt. Deux cousins-germains se présentèrent pour disputer la souveraineté d'une ville. Scipion essaya de les concilier. Ils répondirent que leurs plus proches parens l'avoient tenté en vain, et qu'ils ne vouloient d'autre arbitre que le dieu de la guerre. La ville demeura au vainqueur.

Peu après cette fête sanglante, Scipion fut attaqué d'une maladie dont la renommée exa-

206. géra le danger, surtout dans les quartiers éloignés de Carthagène. Ce bruit eut les plus sérieuses conséquences. Quelques alliés devinrent infidèles, et un grand nombre de soldats, séditieux. Mandonius et Indibilis, avec leurs sujets, et une foule de Celtibériens ravagèrent les contrées amies de Rome. Ce ne fut pas encore là ce qu'il y eut de plus alarmant pour Scipion : des Romains même se livrèrent à la rébellion sous leurs drapeaux.

Un corps de huit mille hommes campoit aux environs de Sucrone, pour tenir en respect les peuples de ce canton. Déjà ils avoient commencé à se mutiner avant que la maladie du général leur fût connue. Le repos avoit produit la licence. La médiocrité où la paix les réduisoit leur faisoit regretter l'abondance que la guerre leur avoit procurée. « S'il reste, » disoient-ils, quelques ennemis dans la pro- » vince, que n'allons-nous à eux; s'il n'y en a » plus, que ne retournons-nous en Italie? » La nouvelle de la maladie de Scipion, bientôt suivie du bruit de sa mort, augmenta beaucoup leurs dispositions à la révolte. Ils demandèrent leur paye avec insolence, ne connurent plus ni règle, ni subordination, chassèrent leurs officiers, et déférèrent le commandement a deux simples soldats, Albius et Atrius, chefs

de la sédition. Ces deux hommes ne se contentèrent pas de l'uniforme des tribuns légionnaires : prenant les attributs du pouvoir souverain, ils firent porter devant eux les faisceaux et les haches. Cependant plusieurs jours s'écoulent sans que la mort de Scipion se confirme. Les mutins en sont déconcertés; l'inquiétude, la crainte commencent à s'emparer des esprits. Bientôt on apprend la convalescence du général, et sept tribuns des soldats arrivent au camp par ses ordres. Leur présence excite d'abord le mécontentement, mais la douceur de leurs manières ne tarde pas à calmer la révolte, et fait tout rentrer dans l'ordre. Ils s'informent du sujet des plaintes et des prétentions, paroissent les approuver, et ajoutent qu'ils sont ravis de ce qu'il ne soit rien arrivé de plus fâcheux. Quelques jours après, Scipion, qui s'étoit procuré de l'argent, ordonne aux rebelles de venir recevoir leur solde à Carthagène, ou tous ensemble ou par compagnie, à leur option. En cet instant on leur annonce que Mandonius, Indibilis et tous les Espagnols qui s'étoient soulevés en apprenant la maladie du général romain, ont cessé leurs mouvemens lorsqu'ils ont su sa guérison. Alors tout le feu de la sédition s'éteint dans le camp; et après avoir long-temps délibéré, on 206.

206. s'y détermine à se jeter dans les bras de Scipion. Les soldats comptent d'autant plus sur sa clémence, que dans leurs plus grands excès il n'y a pas eu une goutte de sang versé, ni même une épée hors du fourreau. Ils trouvent néanmoins plus prudent de se rendre en corps à Carthagène. Quand ils en furent bien près, ils apprirent que le lendemain leur général faisoit partir les troupes qu'il avoit dans cette ville, et qu'il y resteroit seul avec eux. Délivrés alors de toute inquiétude, ils pensent avec une joie extrême qu'ils vont se trouver dans une position à donner la loi plutôt qu'à la recevoir. En entrant, ils voient effectivement les apprêts du départ qu'on vient de leur annoncer. Pendant la nuit, on arrête sans bruit ceux dont on veut faire un exemple. Au point du jour, les troupes quittent la ville, mais demeurent à ses portes, et la cernent de tous côtés. Ces précautions étant prises, Scipion monte sur son tribunal, et fait appeler les séditieux. Ils se présentent avec une contenance plus qu'assurée : au même instant, les soldats sortis de la place y rentrent les armes à la main, enveloppent ceux qui étoient assemblés près du général, et désarmés suivant l'usage. Ces derniers n'éprouvent plus d'autre sentiment que celui de la terreur. Scipion se

tait durant quelques momens, jusqu'à ce qu'il 206.
ait reçu l'avis que les chefs de la révolte sont amenés sur la place publique, et que tout est prêt pour leur supplice. Alors il prend la parole; et après avoir retracé aux rebelles tout ce qu'il y a d'odieux et de coupable dans leur conduite, il leur demande quel en est le motif, quels sont leurs griefs. « Quoi, s'écrie-» t-il, votre solde retardée de quelques jours » pendant la maladie de votre général, vous » a semblé une cause suffisante pour violer » vos sermens, pour trahir votre patrie! Que » prétendiez-vous d'ailleurs? Vous emparer » de l'Espagne? Vous pensez que le peuple » romain l'eût souffert, ou que vous eussiez » triomphé de lui! Vous aviez certainement » perdu la raison quand vous vous êtes livrés » à une rébellion qui n'avoit point de pré-» texte, et ne pouvoit avoir aucun résultat » avantageux pour vous. Mais que cette dé-» mence soit oubliée; je ne vous en ferai plus » de reproches. Quant à ceux qui vous l'ont » inspirée, qui vous ont entraînés dans la » révolte, ils vont laver leur crime dans leur » sang. Si vous avez repris l'usage de votre » raison, leur supplice doit vous être agréable; » car il n'est personne à qui ils aient plus nui » qu'à vous. » Sitôt que Scipion a cessé de

206. parler, un héraut cite environ trente-cinq soldats dont le conseil a ordonné la mort, et ils la subissent après avoir été battus de verges, sans que leurs complices, immobiles et glacés de frayeur, osent faire entendre une plainte ou laisser échapper un gémissement. On leur fait prêter serment de nouveau, et on leur paie sur l'heure tout ce qui leur est dû.

Au moment où Scipion fut atteint de la maladie qui avoit été l'occasion de ce soulèvement, des transfuges étoient venus lui offrir de l'introduire dans Gades. Magon s'y trouvoit encore avec quelques troupes fugitives, ou nouvellement levées dans quelques quartiers voisins de cette ville et en Afrique. Scipion avoit fait partir Marcius avec une armée de terre, et Lelius avec une flotte, pour attaquer la place de tout côté; mais l'intelligence sur laquelle il comptoit principalement fut découverte, et l'entreprise manqua. Lelius acquit néanmoins quelque gloire dans une bataille qu'il livra au milieu du détroit de Gibraltar. Il prit deux galères carthaginoises, et en maltraita une troisième. Sans la rapidité des courans, qui entraînoient les navires, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et qui ne permettoient aucun combat régulier, il eût remporté une victoire plus complète. Les ennemis

ne purent même lui échapper qu'en gagnant 206.
la pleine mer à force de voiles.

L'honneur que cette affaire fit à Lelius, dut consoler un peu Scipion d'avoir manqué Gades, qui d'ailleurs ne pouvoit tenir long-temps contre les armes des Romains, victorieuses de tout côté en Espagne. Indibilis et Mandonius, regrettant de les avoir provoquées, attendoient, avant d'agir, à voir quel parti prendroit le général romain au sujet de la révolte, espérant qu'il pourroit leur pardonner s'il faisoit grâce à ses troupes. Quand ils virent comment il avoit puni les coupables, ils ne songèrent qu'à se défendre. Scipion les alla chercher. Déjà, par son affabilité, il avoit commencé à regagner l'affection de ses soldats, honteux d'une mutinerie sans objet ; il leur fit une harangue qui acheva de les ramener ; il leur rappela « qu'ils avoient presque tous servi » sous son père et son oncle ; ajouta qu'il » alloit devoir une victoire de plus à leur cou» rage ; qu'après ce dernier combat, dont » l'issue n'étoit pas douteuse, ayant affaire à » des ennemis si peu capables de leur résister, » il les ramèneroit en Italie, pour prendre » part au triomphe qu'ils lui auroient pro» curé ; qu'il étoit bien sûr que la punition de » quelques scélérats qui avoient égaré tant

206. » de braves gens, ne lui avoit pas ravi leur » amitié; qu'il comptoit sur leurs suffrages » lorsqu'il demanderoit le consulat. » Les deux princes espagnols furent vaincus. Ils implorèrent la clémence de Scipion, qui, en leur faisant grâce, déclara fièrement « qu'il ne leur ôteroit point leurs armes, » suivant ce qui se pratique envers des » rebelles, parce qu'il ne les craignoit pas » dans leurs mains; qu'il ne demandoit point » d'otages, parce que s'ils se parjuroient une » seconde fois, c'étoit contre eux-mêmes, » non contre des sujets innocens qu'il sévi» roit. »

Avant de quitter l'Espagne, il la traversa presque tout entière, de Tarragone aux environs de Gades, pour avoir une entrevue avec Masinissa, qui (comme Syphax) ne vouloit traiter qu'avec lui en personne. Ce prince étoit alors avec Magon; il le trompa, et vint sur le continent sous quelque faux prétexte. Il assura que si le général romain étoit envoyé avec une armée en Afrique, où le droit de la naissance promettoit un trône à Masinissa, l'empire de Carthage seroit bientôt détruit. Ce discours dut être fort agréable à Scipion, qui savoit que les Numides, sur lesquels devoit régner le prince africain, fournissoient

la meilleure cavalerie que les Carthaginois eussent à leur service. 206.

Pour que son voyage ne parût ni suspect ni inutile, Masinissa, de concert avec Scipion, enleva un peu de butin dans le voisinage. A peine fut-il retourné à Gades, que Magon reçut ordre d'en partir avec une flotte qu'il avoit dans ce port, pour se rendre en Italie, et se joindre à son frère, auquel on lui recommandoit de mener tous les Gaulois et les Liguriens qu'il pourroit attirer à sa solde. Les fonds qu'il reçut de Carthage ne lui suffisant pas pour exécuter ce plan, il en tira beaucoup de Gades, en pillant le trésor public, les temples des dieux, et en contraignant les particuliers de lui apporter tout ce qu'ils avoient d'or et d'argent. Etant parti avec cette proie, il s'approcha de Carthagène, fit débarquer ses soldats de nuit, et les conduisit à ce côté foible de la muraille qui avoit été escaladé par les Romains. Il ne croyoit pas la garnison romaine assez nombreuse pour défendre la place, et se flattoit que les habitans, peu satisfaits de la nouvelle domination, pourroient le favoriser; mais les Romains ayant aperçu les ennemis, fondirent sur eux, en firent un grand carnage, et les forcèrent à se rembarquer précipitamment. Magon retourne vers Gades.

206. On refuse de l'y recevoir : il se retire dans une île voisine, d'où il envoie se plaindre de l'affront qui lui a été fait dans une ville amie et alliée. Les habitans, qui auroient pu lui objecter ses pillages, rejettent sur la populace l'accueil dont il se plaint. Il demande que les premiers magistrats le viennent trouver. Ils se rendent à ses désirs ; et dès qu'ils sont arrivés, il les fait déchirer à coups de fouet, puis crucifier. Aussi à peine se fut-il éloigné de l'Océan, que Gades se rendit aux Romains.

La conquête des possessions carthaginoises en Espagne (1) étant par là terminée, Scipion retourne en Italie. Le sénat lui donne audience dans le temple de Bellone, hors des murs de Rome. Il y rend un compte détaillé de son expédition, et le termine en disant qu'il avoit trouvé, en arrivant dans sa province, quatre généraux ennemis à la tête de quatre armées victorieuses, et qu'en la quittant il n'y a pas laissé un Carthaginois. Il témoigna quelque désir du triomphe ; mais il n'insista point à cet égard, parce qu'on ne l'avoit jamais accordé qu'à des magistrats, et que le proconsulat n'étoit point une magistrature. A son

(1) Et non celle de l'Espagne entière, où il restoit encore plusieurs peuples libres.

entrée dans Rome, il se fit précéder par une 206.
grande quantité d'argent en lingots ou monnoyé, qu'il versa dans le trésor public. L'assemblée pour les élections des consuls, convoquée peu après, se trouva plus nombreuse qu'elle ne l'avoit été depuis le commencement de la seconde guerre Punique. On accourut de tout côté, non seulement pour donner son suffrage au conquérant de l'Espagne, mais pour le voir. Il fut nommé le premier à l'unanimité.

Les élections étant terminées, le sénat dé- 205.
libéra, suivant l'usage, sur les départemens qu'il convenoit d'assigner aux généraux. Les vœux de tous les citoyens donnoient celui de l'Afrique à Scipion. Lui-même regardoit comme une occupation peu digne d'un jeune et vaillant capitaine, de suivre timidement et pas à pas Annibal en Italie. Il croyoit avoir été nommé consul pour terminer la guerre par un coup vigoureux porté sur le territoire de Carthage. Il ne craignit pas même de faire connoître que si le sénat désapprouvoit ce projet, il n'omettroit rien pour le faire agréer au peuple. La plupart des sénateurs effectivement n'en étoient point d'avis, et néanmoins ils répugnoient à s'en expliquer. Fabius Maximus, que tout dispensoit de ces timides mé-

205. nagemens, ne balança point à contrarier les désirs de Scipion. Il commença par se disculper du soupçon de jalousie auquel il craignoit d'être en butte, mais que son discours et sa conduite postérieure furent bien loin d'écarter. Il allégua au reste des raisons assez plausibles. S'adressant à Scipion, il lui dit : « Vous
» prétendez ne vouloir passer en Afrique que
» pour y attirer Annibal, et l'y combattre. Que
» ne l'attaquez-vous où il est? Que ne mettez-
» vous votre pays en sûreté avant de vous je-
» ter sur le sien? Vous espérez le contraindre
» à venir le défendre; mais aurez-vous plus
» d'avantage sur lui lorsque vous serez seul
» au milieu de nations ennemies, qu'en Italie
» parmi nous et nos alliés, et où vous serez
» secondé par l'armée de votre collègue?
» Annibal ne sera-t-il pas plus redoutable
» sous les murs de Carthage, environné de tous
» les siens, que dans un coin du Brutium, où
» il se trouve actuellement avec une armée
» affoiblie, épuisée par une guerre si lon-
» gue? » Il soutint qu'il seroit infiniment plus difficile de dompter les Africains que les Espagnols; et pour appuyer cette proposition, il s'attacha singulièrement à ravaler les exploits du consul.

Scipion répondit que Fabius, en cherchant

à rabaisser ses actions, se disculpoit assez mal 205.
du soupçon d'envie auquel il convenoit lui-même que son avis pouvoit l'exposer ; et loin de ménager là-dessus sa foiblesse, il lui déclara qu'il aspiroit non seulement à l'égaler, mais à le surpasser, s'il le pouvoit. « Sans doute, » dit-il, j'aurai Annibal pour adversaire, » comme Fabius le souhaite ; mais je le forcerai de combattre à son tour pour son » propre pays, et Carthage sera le prix du » vainqueur, au lieu de quelque méchant fort » à demi ruiné du Brutium. Quand mon plan » ne seroit pas le meilleur pour terminer » promptement la guerre, il nous feroit honneur du moins auprès de l'étranger, à qui » nous prouverions que nous avons les moyens » non seulement de défendre l'Italie, mais » d'attaquer l'Afrique. Il est temps que celle-ci cesse de jouir du repos qu'elle nous ôte ; » il est temps que notre pays voie la fin des » ravages et des incendies auxquels il est en » proie depuis tant d'années. »

Le sénat ne penchoit point pour Scipion, soit parce qu'il trouvoit son projet trop dangereux, soit parce que le bruit couroit que s'il s'y opposoit, le consul se feroit autoriser par le peuple à l'exécuter. Q. Fulvius qui avoit exercé la censure et quatre consulats, le som-

205. ma de déclarer s'il s'en rapporteroit au sénat pour la désignation des départemens, ou s'il porteroit l'affaire devant le peuple. Scipion répondit : « Je ferai ce que je croirai le plus » avantageux à la république. » Fulvius entendant ce que signifioit cette défaite, dit aux tribuns : « Je demande votre assistance dans » le refus que je fais de dire mon avis, uni- » quement par cette raison, que quand même » il seroit celui de tous, le consul ne voudroit » pas le suivre. » Scipion prétendit que les tribuns n'avoient pas le droit d'autoriser un tel refus de la part d'un sénateur interrogé par le consul. Mais les tribuns, attentifs à saisir toutes les occasions d'étendre leur pouvoir, rendirent une décision contre lui. Ils ordonnèrent, s'il s'en rapportoit au sénat, que le décret de cette compagnie fût exécuté, sans que le peuple en pût connoître, et déclarèrent que s'il ne le prenoit pas pour unique arbitre, ils seconderoient ceux qui ne voudroient point opiner. Scipion demanda un jour pour en conférer avec son collègue, et annonça le lendemain qu'il n'auroit d'autre volonté que celle du sénat, qui départit les provinces sans recourir au sort, parce que la dignité de grand pontife dont étoit revêtu le second consul, Licinius Crassus, ne lui per-

mettoit pas de quitter l'Italie. Celui-ci fut 205.
chargé de combattre Annibal dans le Brutium. Les deux armées consulaires restèrent dans le pays : on donna seulement à Scipion, avec le département de la Sicile, trente galères et la faculté, s'il le croyoit utile au bien de l'Etat, de passer en Afrique. Les manœuvres secrètes de Fabius ayant fait refuser à ce consul la permission de lever des soldats, il sollicita celle d'emmener au moins les volontaires qui seroient disposés à le suivre. Fabius s'y opposa encore, disant que non content de fuir Annibal, Scipion prétendoit enlever de l'Italie toute la jeunesse capable de la défendre contre un général jusqu'alors invincible. Malgré ses clameurs, le consul obtint ce qu'il vouloit, et partit avec sept mille hommes. Fabius ayant encore empêché de lui assigner des fonds pour son armement, il demanda d'être autorisé à recevoir des alliés les secours qu'ils voudroient accorder; ce qu'on ne put lui refuser. En quarante-cinq jours, ceux-ci construisirent et armèrent trente vaisseaux.

Il sembloit qu'il fût du destin de Scipion de fixer près de lui tout l'intérêt de la guerre; car, pendant qu'il fut en Sicile, il ne se passa rien de décisif en Italie. Magon, frère d'Annibal, y vint cependant avec quatorze mille hommes,

205. prit Gênes, et par le bruit de son nom, attira sous ses drapeaux un grand nombre de Gaulois; mais il ne fit pas de progrès. Dans le Brutium, il n'y eut pas non plus d'événemens bien remarquables : des maladies contagieuses désolèrent également les troupes romaines et carthaginoises, et ces dernières souffrirent encore de la famine. Annibal prévoyant sans doute que ses exploits en Italie touchoient à leur fin, érigea dans le temple de Junon Lacinie un autel sur lequel il fit graver en caractères grecs et puniques les détails de sa marche d'Espagne en ce pays, et le nombre de ses troupes à différentes époques de la guerre.

Scipion en Sicile se disposoit, comme il l'avoit dit, à le forcer de retourner en Afrique, dont il faisoit, en attendant, piller et dévaster toute la côte par Lelius son amiral. Il se concilia l'estime et l'affection des Siciliens, en remettant les Syracusains en possession des terres que plusieurs Italiens leur avoient enlevées par violence durant la guerre, et qu'ils retenoient impudemment, même après que le sénat en eut ordonné la restitution. Cet acte de justice excitant la reconnoissance de la Sicile, elle seconda de tous ses efforts l'entreprise de Scipion.

Son départ de l'Espagne, et la haute idée

qu'on s'y étoit faite de ses talens, y rallumè- 205.
rent le feu de la guerre. Indibilis avoit pour lui une admiration tellement exclusive, qu'elle alloit jusqu'à lui inspirer du mépris pour tous les autres généraux de Rome. Il communiqua ces sentimens non seulement aux Illergètes ses sujets, mais à plusieurs autres peuples voisins, et fit naître chez eux le désir et l'espoir de se délivrer à jamais du joug de toute nation étrangère ; mais il ne tarda pas à éprouver que la science militaire des Romains n'étoit pas concentrée dans la personne de Scipion : deux proconsuls, auxquels le commandement étoit resté, lui tuèrent dans une bataille treize mille hommes, et lui firent huit cents prisonniers. Indibilis ne vit pas ce désastre : la victoire avoit été douteuse jusqu'à ce que, percé de coups, il eût expiré sur le champ de bataille. Le nombre des morts chez les vainqueurs n'excéda guère deux cents ; ce qui suppose qu'Indibilis perdit la vie presque au premier choc, et que si la résistance fut vive, elle ne fut pas longue. Les peuples qu'on avoit soulevés, las d'une guerre qui commençoit si malheureusement, députèrent aux Romains pour demander la paix, offrant de livrer leurs armes, et de rentrer dans l'obéissance. On leur répondit qu'il falloit en outre qu'ils livrassent

205. Mandonius et les autres chefs du soulèvement, et qu'ils payassent une contribution. Ils se soumirent à tout; trente peuplades espagnoles donnèrent des otages. Le roi des Illergètes fut arrêté, et conduit aux Romains par ses propres sujets.

L'Espagne étant ainsi pacifiée, toutes les forces de Rome se dirigèrent contre l'Afrique. Lelius, dans ses courses sur les côtes africaines, fit un horrible dégât aux environs d'Hippone. On en fut consterné à Carthage, où le bruit se répandit que Scipion lui-même étoit arrivé en Afrique : on se rassura bientôt, quand on sut qu'on n'avoit affaire qu'à Lelius, et qu'il n'étoit pas en état de tenter une grande entreprise. Néanmoins les Carthaginois offrirent deux cents talens à Philippe, pour l'engager à passer en Sicile ou dans l'Italie, et envoyèrent à Magon six mille fantassins, huit cents chevaux, des éléphans, et des fonds pour lever des troupes auxiliaires, avec lesquelles il pût tenter de joindre Annibal, et donner assez d'occupation aux Romains dans leur pays, pour les éloigner de l'Afrique. Ces secours lui arrivèrent près de Gênes; mais ils n'étoient pas assez considérables pour déterminer Rome à rappeler son général : sa flotte continuant d'enlever du butin dans un pays

sans défense, car les Carthaginois étoient très- 205.
foibles chez eux, Masinissa, qui en fut informé, vint trouver Lelius, se plaignit à lui de la lenteur de Scipion, et le conjura de presser son ami de se rendre sans délai en Afrique. Il exhorta Lelius à s'en éloigner, en lui apprenant qu'une flotte très-nombreuse devoit être en ce moment à sa poursuite. Celui-ci profita de l'avis, et retourna en Sicile, où il fit part à Scipion des instances de Masinissa. Malgré l'impatience qu'avoit le consul de se voir sur les rivages de l'Afrique, il ne jugea pas que le moment fût encore venu d'y descendre, et s'occupa, en attendant, d'une entreprise moins importante.

Il apprit qu'il existoit une intelligence à Locres pour remettre au pouvoir de Rome cette ville, qui, dans l'ébranlement général de l'Italie, s'étoit donnée aux Carthaginois. Il y fit passer trois mille hommes, sous les ordres du propréteur Pleminius. Cette troupe fut reçue dans une des citadelles; car il y en avoit deux séparées par une assez petite distance. Les Carthaginois se réfugient dans l'autre. Les habitans, placés entre les deux, se déclarent pour les Romains. Annibal s'approche de la ville, afin de secourir les siens. Scipion en est instruit, vient sur le continent avec quelques

205. troupes, entre dans Locres, et fait une sortie. Annibal, singulièrement étonné de la présence du consul, se retire, et les Carthaginois enfermés dans la citadelle, ayant mis le feu aux maisons qui sont en leur pouvoir, s'échappent à la faveur du tumulte, et le rejoignent. Scipion, maître de la ville, fait mourir ceux qui avoient conseillé la défection, donne leurs biens au chef du parti opposé, et en retournant en Sicile, laisse à Pleminius le commandement de la place.

Les Locriens avoient été traités avec hauteur et avec cruauté par les Carthaginois; mais ils le furent bien plus mal par les Romains et leur commandant. Quoique celui-ci eût dans la ville la principale autorité, on peut dire qu'il s'y en trouvoit deux; car si Pleminius commandoit les soldats qu'il avoit amenés de Rhège, deux tribuns légionnaires, mandés de la Sicile par Scipion, avoient la même autorité sur les troupes qui en étoient arrivées avec eux; ce qui pouvoit produire et produisit effectivement une espèce d'anarchie. Un soldat de Pleminius s'enfuyant un jour avec une coupe d'argent, fut poursuivi par ceux auxquels il venoit de l'enlever. Les tribuns qui se trouvent par hasard sur son chemin la lui arrachent. Ce misérable appelle ses camarades

à son secours : ils y volent. Les soldats des 205.
tribuns accourent de leur côté. Les deux troupes se battent. Celle de Pleminius étant vaincue, court vers son chef, et pour l'animer contre ses adversaires, rapporte que pendant le combat ils ont proféré contre lui de sanglantes invectives. Le propréteur, outré de colère, ordonne de battre de verges les deux tribuns. Ces officiers résistent; mais déjà ils commençoient à subir leur supplice, lorsque leurs soldats frémissant de les voir ainsi déchirés, se jettent sur les licteurs qu'ils traitent avec inhumanité, et ensuite sur Pleminius qu'ils laissent presque mort sur la place, après lui avoir coupé le nez et les oreilles. Scipion instruit de ces désordres, revient à Locres, et après avoir pris connoissance de l'affaire, blâme les tribuns, ordonne de les mener à Rome chargés de chaînes, et laisse à Pleminius l'autorité qu'il avoit dans la ville. Mais après le départ de Scipion, le propréteur prétendant qu'il ne lui avoit pas rendu une entière justice, fit, sous ses yeux, expirer les tribuns dans des tourmens affreux, et jeter leurs corps à la voirie, avec défense de leur donner la sépulture. Il exerça les mêmes barbaries envers les premiers citoyens de Locres, pour les punir de s'être plaints au général en chef de son

205. atroce conduite. Depuis ce moment il ne mit plus de bornes à sa fureur. Il devint l'exécration de la ville, et il en rejaillit de la défaveur sur Scipion.

Le cousin de ce dernier, Scipion Nasica, fils de Cneius, tué en Espagne, reçut au contraire alors le témoignage d'estime le plus flatteur qu'un homme sensé pût désirer. Des pluies de pierres firent consulter les livres sibyllins .On y trouva le conseil d'aller chercher la mère Idée à Pessinonte en Phrygie, où étoit le temple principal de cette déesse. On l'appeloit aussi *Rhea*, *Ops*, *la Mère des Dieux*; et le nom d'*Idée* lui venoit du mont Ida, où elle étoit particulièrement adorée. Des ambassadeurs partirent avec cinq grandes galères pour la demander au roi Attale, qui l'accorda sans difficulté. C'étoit une pierre sans sculpture et sans aucune forme de statue. L'oracle de Delphes, consulté par ceux qui l'amenoient à Rome, avoit déclaré qu'il falloit la faire recevoir par le plus honnête homme de la ville. Le sénat assemblé déclara que c'étoit Scipion Nasica. Il n'avoit alors que vingt-sept ans. Le vaisseau qui portoit la déesse s'arrêta, dit-on, tout à coup à l'entrée du Tibre. Toutes les dames romaines étoient allées à sa rencontre : une d'elles, Claudia Quinta, dont l'excessive pa-

rure rendoit la conduite suspecte, attachant sa 205.
ceinture au navire, pria les dieux de permettre que ce lien suffît pour l'entraîner, si les soupçons élevés contre elle étoient sans fondement; et le vaisseau docile rendit aussitôt témoignage de sa vertu jusqu'alors équivoque.

Rassurés contre le courroux du ciel par la 204.
présence de la mère des dieux, les Romains s'occupèrent à remplir les vides que la contagion avoit laissés dans leur armée. Tandis qu'on délibéroit sur ce sujet, un sénateur remontra qu'il convenoit de réprimer un abus que de fâcheuses circonstances, qui n'existoient plus, avoient fait tolérer trop long-temps : il rappela cette révolte des colonies, qui, depuis plusieurs années, se maintenoient dans une exemption illégale de toutes les charges de la guerre, tandis que les alliés s'épuisoient annuellement pour y subvenir. On obligea ces colonies réfractaires d'envoyer en députation chacune dix de leurs principaux citoyens, qu'on retint à Rome, sans que le sénat leur donnât audience, jusqu'à ce qu'elles eussent fourni un nombre d'hommes et une contribution qu'on détermina. Cette opération ayant fait tomber de l'argent dans le trésor public, on remboursa aux particuliers une partie de celui qu'ils y

204. avoient versé en 210. On désigna les époques auxquelles le reste devoit être restitué.

A ces actes de justice en succéda un plus éclatant relatif à l'affaire des Locriens, opprimés par le propréteur qui commandoit dans leur ville. Leurs députés, au nombre de dix, couverts de deuil, et, suivant la coutume des Grecs lorsqu'ils sollicitoient quelques grâces, portant des branches d'olivier, les présentent aux consuls assis alors sur leur tribunal dans la place publique, et se prosternent à leurs pieds en poussant des cris lamentables. Ils demandent à être entendus dans le sénat, et l'obtiennent aisément. Le plus âgé d'entre eux y expose « que le conseil public de Locres » n'a eu aucune part à la révolte, et que c'est » son courage et sa constance qui ont rétabli » les Romains dans la possession de leur » place ; que Pleminius, qui leur a été laissé » pour commandant, n'a rien d'un homme » que la figure ; qu'à ses atrocités person» nelles il joint le tort plus grand de souffrir » toutes celles qu'il plaît à ses soldats de » commettre ; que chacun de ceux-ci est » devenu un Pleminius ; qu'il n'en est pas » un qui ne pille et qui n'assassine, pas un » qui ne fasse violence aux femmes mariées » et à la jeunesse de l'un et de l'autre sexe,

» après l'avoir arrachée de force des bras de 204.
» ses parens ; que tous les jours leur ville est
» prise d'assaut, et tous les jours livrée au
» pillage ; qu'il n'existe pas une seule per-
» sonne à Locres qui n'ait éprouvé quelque
» préjudice, quelque outrage, ou quelque
» infamie ; que Pleminius, sacrilége et avide,
» autant qu'inhumain et débauché, a profané
» le temple de Proserpine, en a enlevé les
» richesses. »

Fabius demande aux Locriens s'ils ont porté leurs plaintes à Scipion. Ils répondent qu'ils lui ont envoyé des députés, mais qu'il étoit au moment de s'embarquer pour l'Afrique, et qu'ils avoient d'ailleurs éprouvé combien le propréteur avoit de crédit sur l'esprit de ce général, lequel n'avoit puni que les tribuns, qui n'étoient pas plus coupables, ou qui même l'étoient moins que Pleminius.

Les Locriens étant sortis, la délibération commença. Plusieurs s'emportèrent contre Scipion. Fabius fut celui de tous qui témoigna le plus d'aigreur et de mauvaise volonté : il reprocha au consul de corrompre la discipline, d'user tantôt d'une excessive indulgence, tantôt d'une rigueur tyrannique : il lui imputa la révolte qui avoit eu lieu en Espagne, demanda qu'il fût rappelé pour être sorti de la Sicile

204. sans la permission du sénat, et qu'on engageât les tribuns à le faire destituer par le peuple. Une dispute très-vive s'éleva entre les adversaires et les partisans de Scipion, et se prolongea pendant deux séances. Outre sa partialité en faveur de Pleminius, on lui reprochoit d'affecter des manières étrangères, de se vêtir d'un manteau et de chaussures propres aux Grecs, de consumer son temps à entendre des rhéteurs ou des philosophes, à voir lutter des athlètes. On disoit que son armée vivoit dans la licence, ses officiers, sa maison et lui-même dans la mollesse, au milieu des délices de Syracuse; qu'il sembloit avoir oublié Carthage et Annibal. Rien n'étoit moins fondé que ce dernier reproche. Il y avoit quelque vérité dans une partie des autres.

Les mesures conseillées par Fabius parurent trop violentes, et surtout prématurées. On crut avec raison ne devoir juger qu'après avoir approfondi l'affaire. On envoya en Sicile le préteur Pomponius, dix commissaires tirés du sénat, deux tribuns, et un édile pour entendre des témoins, et amener Scipion à Rome, si l'on trouvoit qu'il eût ordonné ou permis les horreurs exercées contre les Locriens : on devoit même, en ce cas, l'aller chercher jusqu'en Afrique s'il y étoit déjà

passé. Les commissaires s'étant d'abord rendus 204.
à Locres, commencèrent par faire charger de chaînes et conduire à Rhège Pleminius avec ses complices ; ensuite ils firent porter au temple de Proserpine tout l'argent qui étoit chez ce propréteur et ses soldats. Pomponius, après avoir fait camper l'armée hors de la ville, avec défense d'en rien emporter, permit aux habitans de reprendre, où ils le trouveroient, ce qu'on leur avoit enlevé, et de réclamer ce qui manqueroit. Avant tout, il voulut qu'on leur remît sur-le-champ les personnes libres qu'on avoit ravies à leurs familles. Enfin, ayant assemblé les Locriens, il déclara que Rome rendoit à leur ville ses lois et sa liberté; il ajouta que ceux qui voudroient accuser Pleminius le suivissent à Rhège, et que si quelqu'un avoit dessein de se plaindre aussi de Scipion, il se rendît à Syracuse, où toute cette affaire seroit examinée. Ils répondirent qu'ils accuseroient le premier; qu'à l'égard de l'autre, ils aimoient mieux l'avoir pour ami que pour ennemi; que quoiqu'il eût paru peu sensible à leurs maux et n'en eût point puni l'auteur, ils ne pensoient pas les avoir soufferts de son ordre ou de son consentement. Cette apologie n'étoit pas brillante; néanmoins, comme elle

204. sembloit suffire, le préteur et les commissaires en furent fort aises : elle les débarrassoit de la partie la plus délicate de leur commission. Ils l'allèrent achever en Sicile, et voir par eux-mêmes ce qu'il falloit penser de la conduite de Scipion et de la tenue de son armée. Ce général qui les attendoit, rangea en bataille, dès le lendemain de leur arrivée, ses troupes de terre et sa flotte, donna le spectacle de deux combats simulés à ses juges, puis les mena dans les magasins et les arsenaux, où ils virent tout disposé dans le meilleur ordre pour une expédition formidable. Ils retournèrent en conséquence annoncer au sénat que si Carthage pouvoit être vaincue, c'étoit par de telles armées et un tel général.

Quant à Pleminius, les commissaires l'ayant jugé coupable, après l'examen de sa conduite fait à Rhège, l'avoient envoyé à Rome avec trente-deux de ses complices. Comme on les menoit souvent de la prison sur la place publique, la difformité de Pleminius fit insensiblement succéder la pitié du peuple à la colère qu'avoient excitée les crimes des coupables. La haute estime dans laquelle étoit Scipion contribua encore à intéresser la multitude en leur faveur. Pleminius mourut en prison, on ne sait trop comment, ni à quelle époque ; et

il est inutile de rapporter les différentes versions de la fin d'un scélérat aussi obscur. 204.

Cette affaire fit très-peu d'honneur à Fabius, et dut lui causer une très-grande mortification ; car elle n'eut d'autre résultat que de rehausser la gloire, et même la puissance de celui qu'il vouloit perdre. Le sénat, après avoir entendu le rapport des commissaires, décréta d'une voix unanime que Scipion passeroit incessamment en Afrique, avec la liberté de choisir dans les troupes de la Sicile celles qu'il jugeroit à propos d'emmener avec lui.

De leur côté, les Carthaginois augmentoient leurs moyens de défense par une alliance importante qu'ils contractoient avec Syphax. Ce fut l'amour qui leur procura cet allié. Asdrubal, fils de Giscon, avoit une fille d'une grande beauté, Sophonisbe, qu'il avoit autrefois promise à Masinissa. Syphax ayant conçu pour elle un violent amour, Asdrubal sacrifia l'engagement qu'il avoit contracté à l'intérêt de sa patrie, donna sa fille à ce prince; et, au milieu des réjouissances du mariage, le fit souscrire à un traité offensif et défensif avec Carthage. Pour mieux lier le monarque, dont on connoissoit l'inconstance, Asdrubal et sa fille le déterminèrent à envoyer une ambassade déclarer à Scipion que dans le cas d'une

204. invasion de l'Afrique, il seroit forcé de défendre le pays qui l'avoit vu naître et la patrie de sa femme. Le consul renvoya promptement les ambassadeurs, dans la crainte que le secret de leur mission ne transpirât. Comme il étoit indubitable que l'arrivée d'une ambassade numide donneroit lieu à des conjectures, et qu'il craignoit que la vérité connue ne produisît le découragement, il supposa que Syphax l'invitoit à hâter son passage en Afrique.

Ce fâcheux incident ne changeant rien à sa résolution, il assemble son armée et sa flotte à Lilybée; l'ardeur qu'on témoigne à le suivre ne seroit pas plus grande quand il ne s'agiroit que d'aller cueillir les fruits d'une conquête déjà effectuée. Les soldats relégués après la bataille de Cannes se distinguent entre les autres, persuadés que nul ne sauroit mieux que Scipion leur fournir des occasions de se réhabiliter. Ce général, ne leur attribuant pas le désastre de Cannes, étoit loin de les rebuter. Après avoir écarté ceux dont il espéroit le moins, il en forma même un corps d'élite. C'étoient de vieux soldats dont il prisoit l'expérience. Par cette raison, il préféra parmi les troupes des alliés celles qui avoient combattu à Cannes. Il partit avec

cinquante vaisseaux et environ quatre cents 204.
barques. On ne sait pas au juste le nombre des soldats qui composèrent l'expédition. C. Lelius commandoit toute la flotte ; le général et son frère, chacun une division. Etant arrivé à la vue des côtes, Scipion demanda le nom du premier promontoire qu'il aperçut ; on lui répondit qu'il s'appeloit LE BEAU. « Ce nom, » dit-il au pilote, est d'un heureux présage ; » abordons en cet endroit. « Le lendemain, cinq cents cavaliers ennemis envoyés pour l'observer et troubler sa descente, furent battus par ses corps-de-garde les plus avancés. Il ravagea la campagne, et prit une ville assez riche, dont il envoya le butin en Sicile. Masinissa le vint joindre : les uns disent avec deux mille, d'autres avec deux cents chevaux seulement. Attaqué par Syphax, obligé de fuir de province en province, il avoit perdu ses Etats. Réduit à la nécessité de se cacher dans des forêts, il fut plusieurs fois au moment de perdre la vie, et ne la dut qu'au bruit qu'il fit répandre de sa mort. A peine arrivé au camp de Scipion, il fut employé par ce général à tendre aux Carthaginois un piége dans lequel ils perdirent trois mille hommes de cavalerie, dont deux cents appartenoient aux premières maisons de Carthage. Scipion

204. dévasta une seconde fois toute la côte où il avoit débarqué, renvoya en Sicile, chargés d'un nouveau butin, ses vaisseaux qui en étoient revenus, puis s'attacha au siége d'Utique. Asdrubal et Syphax ayant réuni leurs forces, vinrent avec quatre-vingt-treize mille hommes camper près de ses retranchemens; ce qui l'obligea de laisser Utique libre, après avoir tout tenté pendant quarante jours pour s'en emparer. L'hiver approchant, il alla se poster sur un promontoire qui s'avançoit beaucoup dans la mer, et formoit un isthme assez étroit.

Cette retraite donnant à Carthage le temps de respirer, elle laissa encore son héros en Italie. Tout affoibli qu'il étoit, il battit le consul P. Sempronius dans le Brutium, et celui-ci ne put, à son tour, obtenir l'avantage sur son vainqueur, qu'en appelant à son secours une seconde armée. Annibal ayant perdu, dans un combat postérieur, plus de quatre mille hommes, se retira du côté de Crotone. A l'autre bout de l'Italie, les progrès de son frère Magon étoient arrêtés. Les Etrusques, à son approche, avoient presque tous donné des signes de révolte; mais l'autre consul les contint, et les ramena dans le devoir par la voie des jugemens plutôt que par celle des armes.

Pendant cette guerre, on a pu remarquer le silence des tribuns et la tranquillité de la place publique. La présence d'Annibal en Italie avoit suspendu toutes les dissensions civiles. Il en éclata une cette année ; ce ne fut pas, suivant l'usage, entre les ordres : deux censeurs, Livius et Néron, donnèrent à Rome un vrai scandale. Nous avons vu leur différent, qu'ils étoient loin d'avoir oublié. L'un et l'autre étoient de l'ordre des chevaliers, et tous deux se dégradèrent réciproquement : Néron relégua même son collègue dans la classe des *tributaires*. Livius alla bien plus loin : excepté une des trente-cinq tribus, qui n'avoit opiné ni pour sa condamnation, ni pour son élection au consulat, il imprima la même ignominie à toutes les autres, c'est-à-dire, à tout le reste des Romains, pour les punir de l'injustice de sa condamnation, suivie de son élévation au consulat, puis à la censure ; car ils ne peuvent nier, disoit-il, qu'ils n'aient failli dans l'un ou dans les autres de ces actes si opposés. Il ajouta que Néron se trouvoit compris dans les tribus notées ; mais que s'il y avoit eu quelque exemple de deux notes d'infamie infligées à la fois à la même personne, il ne se seroit pas contenté de lui imprimer une seule flétrissure. Tite-Live, en blâmant 204.

204. les marques de haine et d'animosité que se donnèrent les censeurs, approuve la conduite de Livius envers le peuple romain, dont l'inconstance, dit-il, méritoit bien ce châtiment. Un tribun accusa les deux magistrats devant le peuple. Le sénat trouva moyen d'assoupir cette affaire. Il craignoit que la censure ne fût dégradée, si elle étoit soumise à la jurisdiction du peuple.

203. Cette punition de trente-quatre tribus, qui, dans un autre temps, auroit pu causer les plus grands troubles à Rome, n'en occasionna point alors ; Annibal et l'expédition d'Afrique occupoient tous les esprits. Tandis que les pouvoirs des autres commandans n'étoient accordés que pour un espace de temps déterminé, ceux de Scipion furent prorogés jusqu'à la fin de la guerre sur le territoire de Carthage. Ce général ne désespéroit pas de regagner Syphax, que sa passion pour Sophonisbe avoit entraîné vers les Carthaginois. Il se flattoit que le mariage en ayant modéré les premiers transports, l'inconstance ordinaire aux Numides pourroit lui ramener ce prince. En conséquence, il profita du voisinage des armées pour entamer quelques négociations. Syphax s'y prêta volontiers, et convint d'une trève, d'accord avec les Carthaginois.

Scipion apprit, par ceux qu'il avoit députés 203.
pour les conférences, que les ennemis étoient logés sous des huttes faites de bois et de branchages, sans aucun mélange de terre; ce qui lui fit concevoir un grand dessein. Pour le mieux exécuter, il usa d'un stratagème qui tenoit de la déloyauté : il feignit de se rendre plus facile sur les conditions d'une paix générale, et, sous prétexte d'en traiter, envoya dans les deux camps d'Asdrubal et de Syphax, séparés l'un de l'autre par l'espace d'une demi-lieue, beaucoup de personnes qu'il chargea d'en observer les dispositions et la manière dont s'y faisoit la garde. Quand il eut ces renseignemens, il rompit la trêve, et brûla dans une seule nuit les deux camps, où il périt, par le fer et le feu, environ quarante mille hommes, outre cinq mille qui furent pris.

Un si terrible échec ne fit perdre courage ni à Syphax, ni aux Carthaginois. Sophonisbe conjura son époux de ne pas abandonner son père et sa patrie : et Syphax, toujours épris de la beauté de sa femme, se rendit sans peine à ses prières. Asdrubal et lui ayant réuni leurs forces, qui s'élevoient à trente mille hommes, tentèrent encore le hasard d'une bataille. A la première charge, les deux ailes de leurs armées plièrent. Quatre mille Celtibériens formoient

203. le centre : ils n'espéroient point de quartier, parce qu'ils avoient pris les armes sans aucun motif de plainte contre les Romains ; car, durant toute la guerre d'Espagne, ils n'avoient essuyé aucune hostilité de la part de Scipion. Ils se battirent donc à outrance, quoique cernés de toute part, et se firent presque tous tuer. Leur résistance fut très-utile au reste de l'armée ; elle donna le moyen à Syphax de se retirer avec sa cavalerie, et à Asdrubal de regagner Carthage avec les fuyards. Une partie de l'armée romaine les poursuivit ; et Scipion, avec l'autre, réduisit par la force ou par la terreur, les villes voisines qui dépendoient des Carthaginois. Il y trouva peu de résistance, tout le pays, fatigué des impôts que nécessitoit une guerre si longue, étant disposé à un soulèvement.

La perte de cette bataille alarma Carthage encore plus que l'incendie des deux camps. Cependant on ne s'y abandonna point à un lâche désespoir. On résolut de fortifier la ville, d'appeler Annibal à son secours, et d'attaquer la flotte qui bloquoit Utique. Cette dernière résolution fut exécutée sur-le-champ. Les Carthaginois vinrent jusque dans le port chercher les vaisseaux de leurs ennemis. Comme ceux-ci, chargés de tout l'attirail d'un

siége, n'étoient pas en état de combattre en 203.
pleine mer la flotte plus agile de leurs adversaires, Scipion fit une disposition alors inusitée : il plaça ses gros navires à l'arrière-garde, et en avant forma une espèce de muraille de ses bâtimens de charge, qu'il mit sur quatre rangs, les liant ensemble par des câbles, et les couvrant de planches pour établir une communication de l'un à l'autre. Si les Carthaginois avoient usé d'une plus grande célérité dans leur attaque, ils eussent surpris et probablement écrasé les Romains, pendant qu'ils faisoient ces préparatifs fort à la hâte ; mais encore troublés par leurs derniers revers, ils mirent un peu de lenteur et de circonspection dans leurs approches. Cependant ils réussirent à rompre en partie cet assemblage de barques, et en emmenèrent six à Carthage, où ce léger succès fit une agréable diversion à la tristesse dont on étoit accablé.

Elle ne fut pas longue. Lelius et Masinissa se portèrent sur la Numidie. Les sujets du roi détrôné soupiroient après son rétablissement. Syphax avoit évacué les Etats de ce prince ; mais, retiré dans les siens, il fit des levées pour y rentrer. Il assembla une armée aussi nombreuse que celle qu'il avoit perdue en très-grande partie, c'est-à-dire environ

203. soixante mille hommes. Avec ces troupes nouvellement enrôlées, et qui n'avoient encore aucune idée de l'art ni de la discipline militaire, il se crut cependant en état d'attaquer les Romains, et les alla chercher. Un combat de cavalerie s'engagea entre les deux armées. Les Romains essuyèrent d'abord quelque désavantage ; mais un certain nombre de leurs fantassins ayant passé par les intervalles que les escadrons laissoient entre eux, les cavaliers numides étonnés de se voir en tête un ennemi auquel ils ne s'attendoient pas, et n'étant point accoutumés à ce genre de combats contre une cavalerie mêlée d'infanterie, se ralentirent tout à coup, et ne tardèrent pas à plier. Les légions approchant, les troupes de Syphax n'osèrent pas même les attendre. Ce prince, dans l'espoir d'arrêter la fuite des siens, se jette à travers les escadrons ennemis; mais son cheval, blessé, l'entraîne dans sa chute : il est pris et mené à Lelius. La plupart des vaincus se retirent à Cirta, capitale des Etats de ce monarque. Masinissa les y suit avec un corps de cavalerie, et parvenu au pied de la muraille, montre aux habitans leur roi chargé de chaînes. A cette vue, la frayeur, la lâcheté, l'espoir de gagner les bonnes grâces du vainqueur, livrent la ville

à Masinissa, qui court au palais. Sophonisbe 203.
vient à sa rencontre dans le vestibule, se prosterne à ses pieds; et, après qu'il l'a relevée, lui dit : « Je vous conjure, au nom des » dieux, au nom de notre commune patrie, » de décider seul de mon sort. Vous savez » ce que la fille d'Asdrubal peut craindre des » Romains. Si vous ne pouvez me soustraire » à leur pouvoir que par la mort, je vous » la demande comme une faveur insigne. » Sophonisbe étoit dant tout l'éclat de sa beauté : Masinissa l'avoit aimée; il ne sut pas résister au pouvoir de ses larmes; il prit le parti très-extraordinaire de l'épouser à l'instant, persuadé que les Romains ne voudroient pas traiter sa femme comme une captive. Lelius arrive le même jour avec l'infanterie, et, loin d'approuver ce mariage, est au moment d'enlever Sophonisbe du lit nuptial, pour l'envoyer dans une prison. Vaincu cependant par les supplications du roi numide, il consent à laisser prononcer le général, part avec Masinissa pour achever la conquête des Etats de Syphax, et fait mener ce prince à Scipion. Le Romain l'ayant délivré de ses chaînes, lui demande le motif de son inconstance. Le roi en accuse uniquement Sophonisbe, qu'il traite de furie;

203. il prétend qu'elle n'a cessé de le tourmenter qu'elle ne l'ait armé contre son hôte et son allié, et dit que s'il lui reste quelque consolation, c'est de savoir que la femme qui a causé sa ruine a passé dans la maison de son plus cruel ennemi.

Peu après arrivèrent Lelius et Masinissa. Scipion, qui n'avoit jamais cédé à l'empire de la beauté, n'admettoit point cette excuse de la conduite de son allié; il lui déclara que Syphax ayant été vaincu par un général et des soldats romains, ses Etats, sa personne, celle de sa femme, en un mot, tout ce qui lui avoit appartenu, devoit être remis au pouvoir de Rome. Masinissa promet de se soumettre à la nécessité, se retire dans sa tente, et après une longue agitation, fait venir un fidèle officier, qui, suivant l'usage des rois de ce temps, gardoit le poison dont ils faisoient leur dernière ressource dans les circonstances désespérées, et lui ordonne de le porter de sa part à Sophonisbe, en lui disant « que ceux dont il dé» pendoit ne lui laissoient pas d'autre moyen » de la soustraire à leur puissance. » Elle répondit au porteur de ce funèbre message : « J'accepte ce présent nuptial, et même avec » reconnoissance, s'il est vrai que Masinissa » n'ait pu mieux faire pour sa femme. Dis-lui

» pourtant que je quitterois la vie avec plus 203.
» de gloire et de satisfaction, si je ne l'avois
» point épousé la veille de ma mort. » Elle avala ensuite le poison avec fermeté. Scipion, informé de cet événement, fait venir Masinissa, et lui adresse tantôt des consolations, tantôt des reproches sur ce qu'il appelle sa nouvelle faute. Le lendemain, pour le consoler, il le reconnoît comme roi au nom du peuple romain, et lui donne tous les ornemens du triomphe, en observant qu'il est le seul étranger que le peuple romain ait jugé digne d'un si grand honneur. Ces frivoles distinctions adoucirent la douleur de Masinissa, et lui firent espérer la possession de la Numidie entière après la mort de Syphax. Il n'est personne qui ne sente que, dans cette tragédie, il n'y a de rôle héroïque que celui de Sophonisbe ; que Masinissa et Syphax y sont très-vils, et Scipion froid et cruel : la bassesse de Syphax ne lui fut d'aucune utilité. Le vainqueur l'envoya captif à Rome, sous la garde de Lelius.

Son désastre consterna ses alliés. Ils comptoient en quelque sorte plus sur lui que sur Asdrubal. Il ne leur restoit plus d'espérance que dans leur armée d'Italie, et surtout dans son chef. Pour leur donner le temps de se

203. rendre en Afrique, ils demandèrent la paix à Scipion, et acceptèrent les dures conditions qu'il leur imposa, parce qu'elles leur procuroient une trève, pendant laquelle il étoit convenu qu'ils solliciteroient la ratification du traité à Rome.

Lelius y précéda leurs députés. Quand il eut annoncé les exploits de Scipion, le peuple en poussa des cris de joie. Le préteur fit ouvrir tous les temples, et en permit la fréquentation pendant la journée entière. Le sénat confirma ce que Scipion avoit fait en faveur de Masinissa. Bientôt il se présenta un nouveau sujet de réjouissance. Magon, après avoir long-temps disputé la victoire à un préteur et à un proconsul, dans le pays des Gaulois insubriens, fut vaincu, et blessé dans le combat. Des députés de Carthage, entrés dans le golfe de Gênes, lui notifièrent l'ordre de repasser en Afrique, où il devoit retrouver Annibal. Il s'embarqua sur-le-champ; mais il mourut de sa blessure, après avoir un peu dépassé la Sardaigne.

Son frère, en recevant le même ordre que lui, frémit, dit-on, de rage et de colère. Ce n'est pas qu'il ne dût s'y attendre, et qu'on eût tort de le rappeler en cet instant, puisqu'en lui seul résidoit tout l'espoir de sa pa-

trie ; mais c'est sans doute parce que la faction 203.
ennemie des siens avoit, par un sentiment de basse jalousie, traversé tous ses desseins, et mis les choses en l'état déplorable où elles se trouvoient. Voilà, suivant nous, les sentimens qui durent affecter Annibal, quand on lui ordonna d'abandonner l'Italie. « La honte » de mon retour, s'écria-t-il, causera moins » de joie à Scipion mon ennemi qu'à Han- » non mon concitoyen, qui, ne pouvant, par » d'autres moyens, accabler ma famille, veut » l'ensevelir sous les ruines de Carthage. » Ayant prévu ce rappel, il avoit des vaisseaux tout prêts. Avant de s'embarquer, pour ne point paroître abandonner l'Italie sans retour, il distribua entre quelques villes du Brutium, que la seule crainte retenoit encore dans son parti, tout ce qu'il avoit de troupes peu capables de servir. Un grand nombre de soldats italiens ne voulant pas le suivre en Afrique, s'étoient réfugiés dans un temple, qu'ils croyoient un asile assuré. Il les y fit égorger.

Les Romains, apprenant en même temps sa retraite et celle de son frère, éprouvèrent des sentimens en quelque sorte opposés. Sous un certain rapport, ils en furent mécontens. On avoit donné ordre aux généraux de mettre obstacle à leur départ. On craignoit pour Sci-

203. pion la jonction des deux frères. D'un autre côté, on se réjouissoit de voir enfin, après seize ans, l'Italie délivrée des Carthaginois, et l'on ordonna des sacrifices, et l'ouverture des temples pendant cinq jours consécutifs.

A peine l'encens avoit-il cessé d'y fumer, qu'on fut instruit de l'arrivée des ambassadeurs de Carthage, qui venoient demander la paix. On les reçut, hors de la ville, dans le temple de Bellone. Ils répétèrent au sénat ce qu'ils avoient dit à Scipion, qu'Annibal étoit le seul auteur de la guerre, qu'il l'avoit faite de sa propre autorité : « ainsi, ajoutèrent-ils, » le peuple et le sénat de Carthage n'ont, à » bien dire, donné aucune atteinte au traité » qui fut fait au temps du consul Lutatius; » en conséquence ils en demandent l'exacte » observation. » Deux avis furent ouverts. On proposa d'abord de s'en rapporter à Scipion, qui avoit réduit Carthage à implorer la paix, et qui pouvoit mieux savoir que personne si ses sollicitations cachoient quelque perfidie. « Il n'en faut pas douter, dit M. Levinus, per- » sonnage consulaire, ce sont des espions, et » non des ambassadeurs qu'on nous envoie : » il faut les chasser, et poursuivre les hosti- » lités. » Ce fut ce qu'on fit; on les renvoya sans leur donner même une réponse positive.

Tandis qu'on laissoit ainsi à Scipion la liberté de continuer la guerre, et qu'on l'y invitoit en quelque sorte, un des consuls, Cépion, voulut lui ravir la gloire de l'achever. Il avoit eu le département du Brutium, et il ne paroît pas qu'il y eût rien fait de mémorable; néanmoins, voyant Annibal quitter l'Italie, il eut la vanité de croire que c'étoit lui qui l'en chassoit, et passa en Sicile dans le dessein de le poursuivre en Afrique. Comme on ne jugea point à Rome devoir s'en fier à ses talens dans une circonstance si décisive, on créa un dictateur, uniquement pour le rappeler, et on laissa Scipion achever son ouvrage. 203.

Les Carthaginois eurent l'imprudence de provoquer ce général, qui n'étoit probablement que trop disposé à les attaquer; ils enfreignirent par un acte déloyal la trève qu'ils avoient bassement sollicitée, et qui n'avoit été accordée qu'à leurs instantes prières. La tempête jeta sur leurs côtes quelques barques romaines; le peuple demanda au sénat la permission de s'en emparer. Des sénateurs représentèrent que non seulement l'armistice duroit encore, mais que les ambassadeurs n'étoient pas même de retour de Rome : l'avidité du peuple ne voulut rien écouter; et le sénat

203. eut la foiblesse de céder, et de permettre qu'Asdrubal allât saisir la proie convoitée. Scipion ayant envoyé à Carthage porter plainte de cette infraction, ses députés furent outragés par la multitude. Au retour, la galère qui les portoit fut attaquée par quatre vaisseaux carthaginois, et, après une longue défense, ne put leur échapper qu'en venant se perdre sur le rivage. Après cette double perfidie, les députés carthaginois arrivèrent de Rome au camp de Scipion, qui les laissa retourner paisiblement chez eux, jugeant toutes représailles indignes de son pays et de lui.

La nature délivra ce général d'un antagoniste qui auroit pu encore traverser sa fortune : Fabius Maximus mourut sur la fin de cette année, dans un âge très-avancé. En voyant de combien d'obstacles il traversa la marche rapide de Scipion, et, en le supposant incapable d'envie, on ne sauroit dire si la circonspection qu'il mit dans sa conduite à l'armée, lui fut inspirée par son caractère ou par les conjonctures. Au reste, quel qu'en fût le motif, la postérité a ratifié l'éloge qu'en a fait Ennius, lorsqu'il a dit qu'en temporisant, Fabius avoit sauvé la république (1).

(1) *Unus homo nobis cunctando restituit rem.*

Il est assez probable qu'il eût secondé la juste ambition des nouveaux consuls qui désiroient avoir l'Afrique dans leur département ; c'étoit le seul alors où il y eût quelque gloire à espérer, et il sembloit devoir appartenir de droit aux premiers magistrats de la république. Leur demande à cet égard fut renvoyée à la décision du peuple, qui continua le commandement de Scipion. Néanmoins, à la sollicitation des consuls sans doute, le sénat se vit en quelque sorte contraint d'ordonner que l'un d'eux passeroit en Afrique avec cinquante galères à cinq rangs de rames, et une autorité égale à celle de Scipion. Mais il étoit dans la destinée que celui-ci se mesureroit seul avec Annibal. Ce Carthaginois avoit abordé en Afrique à la fin de l'année précédente. Un moment avant d'arriver on lui annonça que la proue du vaisseau amiral étoit tournée vers un tombeau ruiné. Soit que ce grand homme ne fût pas supérieur à la superstition de ces temps, soit qu'il ne voulût pas la heurter de front, pour éluder ce qu'on appeloit un fâcheux présage, il alla débarquer un peu plus loin, auprès de Leptis. S'étant rendu ensuite à Zama, qui n'est qu'à cinq journées de Carthage, il envoya trois espions vers l'armée ennemie. Ils furent pris ; et Scipion, après 202.

202. leur avoir fait montrer toute la disposition du camp, les renvoya libres. Leur général n'apprit d'eux que de fâcheuses nouvelles : ce jour même, Masinissa venoit de joindre les Romains avec dix mille hommes.

Sachant que les forces de son ennemi surpassoient les siennes, Annibal désira la paix. Il fit prier le prince numide, qui devoit de la reconnoissance à la ville de Carthage où il avoit été élevé, de lui procurer une entrevue avec Scipion. Ce prince s'empressa de la demander. Le Romain ne s'y refusa point. Cette conférence entre deux des plus grands généraux qui aient existé, se fit par interprètes. Elle n'eut, comme nous l'avons dit ailleurs, aucun résultat. Scipion prétendoit ajouter encore aux conditions qu'il avoit imposées avant le retour d'Annibal en Afrique, et qui cependent n'alloient à rien moins qu'à l'anéantissement de la puissance de Carthage, en ne lui laissant que vingt vaisseaux. Annibal demandoit quelque modération à certaines clauses vraiment intolérables, et consentoit à confirmer toutes les conquêtes des Romains en Sardaigne, en Sicile, en Espagne, à leur abandonner toutes les îles qui sont entre l'Italie et l'Afrique. Scipion répondoit qu'on ne leur offroit que ce qu'ils possédoient, et persis-

toit à vouloir aggraver le triste sort auquel Carthage n'avoit feint de souscrire que pour gagner du temps. 202.

On se sépara donc pour se disposer à la bataille de Zama, l'une des plus mémorables qui se soient jamais livrées. Il ne faut pas croire cependant, comme le disent plusieurs historiens, qu'elle dût décider qui de Rome ou de Carthage seroit maîtresse de l'univers. Scipion n'avoit guère, outre les Numides, que vingt-quatre à vingt-cinq mille hommes. Les Romains, sans être subjugués, avoient perdu des armées bien plus considérables. La bataille de Zama devoit donc seulement décider si Carthage seroit sauvée ou détruite. Cet intérêt, joint aux noms des deux généraux, est encore assez grand pour lui donner la plus haute importance. La victoire ne paroît pas avoir été aussi long-temps disputée qu'on auroit pu le présumer. Les Romains l'obtinrent au prix de quinze cents hommes, en tuèrent vingt mille, et en prirent un égal nombre. Cependant on convient que le général carthaginois fit tout ce qu'on devoit attendre d'un grand capitaine, combattant pour le salut de sa patrie. Si cela est, comme on peut bien le présumer, il faut en conclure que les troupes de Scipion étoient beaucoup meilleures que

202. les siennes. On voit effectivement par le récit de Polybe, qu'Annibal ne comptoit que sur les Africains qu'il avoit placés en seconde ligne. La première étoit composée de soldats soudoyés, qu'il avoit en quelque sorte destinés à émousser le tranchant des épées romaines. Cependant ils se battirent d'abord très-bien; mais étant ensuite forcés de céder à la supériorité de la tactique et des armes de leurs ennemis, et voyant que la seconde ligne ne s'avançoit point à leur secours, ils se crurent trahis, et se tournèrent contre elle; en sorte que les Carthaginois eurent à combattre alors et les leurs et les ennemis; et ce qu'il y a de singulier, c'est que se battant en désespérés, ils repoussèrent les uns et les autres à la fois, et mirent même le désordre dans les premiers rangs des Romains. Mais ces efforts extraordinaires les affoiblirent, et leur firent perdre un monde infini.

A la dernière ligne, Annibal avoit posté les Italiens, qui l'avoient suivi moins de gré que de force. Ils étoient à quelque distance des deux premières, le général, dit Tite-Live, ne sachant s'il devoit les regarder comme amis ou comme ennemis. Jamais il n'avoit fait usage d'un si grand nombre d'éléphans : quatre-vingts étoient rangés à la tête de l'armée; ils lui firent

autant de mal que de bien. Ces circonstances 202.
doivent peut-être diminuer la surprise que causent d'abord, et la défaite, dans son propre pays, d'un si habile capitaine, et le peu de sang qu'elle coûta au vainqueur. On ne sauroit croire d'ailleurs qu'Annibal eût voulu consentir à une paix si désavantageuse pour Carthage, s'il n'avoit pas eu une armée fort inférieure à celle de son adversaire ; car, en supposant égalité de forces, sa position eût été bien meilleure que celle de Scipion, qui, vaincu, n'avoit d'autre retraite que ses vaisseaux, où il lui eût été peut-être fort difficile de remonter.

A quelques causes, au reste, qu'on puisse attribuer la victoire des Romains, elle fut décisive, et prépara la conquête du monde. Scipion ne laissa point s'affoiblir la terreur qu'elle inspira : tandis qu'il envoyoit Lelius qui avoit aidé à la remporter, l'annoncer à Rome, il monta sur sa flotte, qu'il conduisit vers le port de Carthage, en même temps qu'il faisoit marcher les légions au pied de ses remparts. Vermina, fils de Syphax, arrivoit au secours des vaincus. Un détachement de troupes romaines extermina presque toute son armée.

Ainsi les Carthaginois se trouvèrent dénués de toute ressource. Annibal, mandé après la

202. bataille de Zama, et entré dans Carthage pour la première fois depuis trente-six ans qu'il en étoit sorti, déclara franchement qu'il n'y avoit plus d'espoir que dans l'indulgence des Romains. On députa en conséquence vers Scipion pour demander la paix : il y mit des conditions qui assuroient à peu près la destruction de la république. Néanmoins, comme on étoit hors d'état de résister, elles furent acceptées, de l'avis même, ou plutôt principalement par l'avis d'Annibal, qui imposa silence à Giscon, opinant pour la continuation de la guerre (1). Des ambassadeurs allèrent à Rome solliciter la confirmation du traité provisoire fait avec
201. Scipion. Ayant été admis au sénat, ils émurent la plus grande partie de ses membres par leur soumission et les signes de leur profonde tristesse ; mais un sénateur irrité de la rupture de la première trève, demanda aux Carthaginois « par quels dieux ils jureroient l'observation du traité, après avoir une fois violé leurs sermens. » Le plus considérable de ces envoyés, qui avoit toujours été opposé à la guerre, répondit : « Nous attesterons les mêmes dieux qui punissent si sévèrement le

(1) Il y a quelques autres détails relatifs à cette paix dans le *Précis*.

» parjure. » Le sénat étoit porté à la paix. Le 201.
consul Lentulus, qui brûloit du désir de mettre en personne fin à la guerre, et qui s'étoit fait autoriser à conduire une flotte en Afrique dans le cas où elle seroit continuée, s'opposoit seul au décret qu'on étoit sur le point de rendre. Le peuple est consulté; toutes les tribus se déclarent pour la paix, et chargent Scipion de la faire. Le sénat l'autorise à la conclure, avec l'avis de dix commissaires, aux conditions qu'il jugera convenables. Elles furent telles, que dès lors l'indépendance des Carthaginois cessa d'exister ; car ils s'assujétirent à ne pas faire la guerre sans la permission de Rome. On ne leur laissa que dix vaisseaux ; le reste fut brûlé à la vue de Carthage. On leur imposa une forte contribution, payable à des termes réglés, dans l'espace d'un demi-siècle (1). Scipion dit plusieurs fois depuis, que cette seconde guerre Punique n'eût fini que par l'entière destruction de Carthage, sans la jalousie des deux consuls, Tib. Claudius et Cn. Lentulus, qui avoient successivement tâché de le supplanter. On voit que la

(1) On prétend que lorsqu'ils acquittèrent le premier, ils mirent dans leur argent un quart d'alliage : supercherie assez analogue au caractère d'un peuple de marchands.

201. brièveté du commandement, chez les Romains, n'étoit pas sans quelques inconvéniens; mais, outre qu'on y remédioit quelquefois par des proconsulats, par des commissions extraordinaires, cette même brièveté avoit aussi ses avantages : elle déterminoit à de grands efforts, pour achever promptement une entreprise dont on ne vouloit pas laisser la gloire à un successeur ; elle obligeoit à se hâter de faire quelque chose de mémorable.

L'inconvénient dont nous parlons ne fut pas très-nuisible à Rome dans cette circonstance, en supposant même qu'elle eût un véritable intérêt à la destruction de Carthage, puisque Scipion prépara cette catastrophe de manière qu'elle n'étoit pas fort difficile à terminer.

Avant de partir pour l'Italie, il fit présent à Masinissa de la portion des Etats de Syphax, dont les Romains s'étoient emparés. Ce roi captif fut mené en triomphe, et mourut peu après, de douleur sans doute, dans la prison où on l'avoit jeté après la cérémonie. Scipion est le premier qui ait porté le nom d'un peuple vaincu. On le surnomma l'Africain : cet honneur fut dans la suite quelquefois prodigué, même usurpé, par conséquent avili.

La seconde guerre Punique étoit à peine terminée, après dix-sept ans, lorsque Rome en commença une autre contre Philippe. Ce prince étoit contrevenu au traité de paix, en faisant passer assez récemment des secours de toute espèce aux Carthaginois, avant la bataille qui avoit décidé de leur sort. Ce n'étoit pas le seul sujet de mécontentement qu'eussent les Romains contre le roi macédonien, qui même faisoit déjà des dispositions menaçantes. Le sénat crut donc devoir lui déclarer la guerre; mais lorsque la proposition en fut portée au peuple, presque toutes les centuries la rejetèrent. Après dix-sept ans consécutifs de combats acharnés et sanglans, on désiroit quelque repos: la multitude étoit fortifiée encore dans ce sentiment, par un tribun qui accusoit les sénateurs de précipiter le peuple dans des guerres sans cesse renaissantes, pour le tenir dans une continuelle oppression. Ce magistrat fut accablé de reproches dans le sénat même; et le consul eut ordre de convoquer le peuple pour tâcher de le ramener à d'autres sentimens. Il dit en substance: « Il n'est pas question de délibérer si » nous ferons la guerre; Philippe saura bien » nous y contraindre: il s'y prépare; mais il » s'agit de savoir si nous la porterons en Ma- 200.

200\. » cédoine, ou si nous attendrons patiemment » que l'Italie en éprouve encore toutes les » horreurs. Par ce qui vient de se passer en » Afrique, vous avez vu s'il vaut mieux pour » nous combattre l'ennemi sur son territoire » que sur le nôtre. Retournez donc aux suf- » frages, et rendez-vous au sentiment du sé- » nat. » Le peuple s'y rendit effectivement.

On s'occupoit en conséquence des préparatifs de cette guerre, lorsqu'on reçut une nouvelle inopinée. Amilcar, général carthaginois, demeuré dans la Ligurie avec quelques restes de l'armée d'Asdrubal (vaincu en 207), avoit soulevé contre Rome plusieurs peuples de la Gaule cisalpine. Après avoir ravagé et brûlé en partie Plaisance, il s'avançoit vers Crémone. Les Romains envoyèrent des ambassadeurs s'en plaindre au sénat de Carthage, et demander qu'Amilcar leur fût livré. On répondit que les Carthaginois avoient seulement le droit de le condamner à l'exil et à la confiscation. Les envoyés de Rome avoient ordre en même temps de régler le sort du fils de Syphax, de ce Vermina si promptement vaincu en Afrique par un détachement de l'armée de Scipion. Ce prince vint au-devant d'eux jusqu'à la frontière des Etats qui lui restoient, et déclara que toutes les conditions

auxquelles on voudroit bien lui accorder la paix, seroient à ses yeux raisonnables et justes. Tel étoit l'excès d'avilissement où les armes romaines avoient déjà réduit plus d'un roi. 200.

Philippe cependant leur résistoit, quoiqu'il n'eût point toutes les qualités brillantes de Pyrrhus, et qu'il fût encore bien plus loin de posséder les talens d'Annibal. Il avoit affaire à Sulpicius, l'un des consuls. Deux fois il assiége Athènes, alliée des Romains, sans pouvoir la prendre, et se venge en barbare de la résistance qu'il avoit éprouvée, brûlant, renversant les temples, les tombeaux, les statues, tous les édifices publics des environs, brisant même le marbre et les pierres des monumens qu'il détruisoit, pour anéantir jusqu'à leurs ruines. Le consul, à son tour, envoya un détachement de son armée dévaster les campagnes de la Macédoine. Plusieurs rois voisins eurent l'imprudence de lui offrir leurs secours, ne voyant pas qu'il n'étoit déjà que trop fort, et que la république romaine, ne cessant de s'accroître progressivement, menaçoit d'anéantir tous les rois et de dompter toutes les nations. Le consul accepta leurs offres, et rechercha encore l'alliance de Rhodes et celle des Etoliens.

Ceux-ci tenant leur assemblée générale, y

200. virent les ambassadeurs de Rome, de la Macédoine et d'Athènes se disputer l'avantage de les entraîner dans leur parti. L'envoyé de Philippe montra, par l'exemple de la Sicile, de quel danger étoit une alliance avec les Romains. Sous prétexte d'y porter des secours, ils avoient subjugué l'île. Il peignit les rigueurs qu'ils exerçoient envers les villes conquises, et cita entr'autres Capoue, qui n'étoit plus que le cadavre d'une ville, sans sénat, sans peuple et sans magistrature. Il ajouta : « Ces » barbares, qui diffèrent de nous par les lois, » les mœurs et le langage, nous traiteront-ils » plus humainement qu'ils n'ont traité leurs » voisins ? Il y auroit de la folie à l'espérer. » Que les Grecs ne s'unissent donc qu'avec » les Grecs : s'ils ont entre eux quelque que- » relle, sa durée n'est pas longue ; mais des » étrangers sont pour eux des ennemis en » quelque sorte naturels et irréconciliables. »

Le député d'Athènes fit une peinture animée de l'acharnement sacrilége de Philippe contre les temples et les tombeaux de l'Attique. « Il sembloit, dit-il, qu'il eût entre- » pris la guerre contre les mânes des morts » et la majesté des dieux. Un pareil sort » attend l'Etolie et la Grèce entière, si par » malheur rien ne s'oppose aux fureurs de

» cet ennemi. Il n'est donc qu'un parti rai- 200.
» sonnable, c'est de se joindre aux Romains,
» dont la puissance ne le cède qu'à celle des
» dieux, pour combattre un prince impie,
» un farouche destructeur. »

L'envoyé de Rome, après s'être attaché à la disculper des procédés rigoureux qu'on lui imputoit envers les vaincus, et avoir cité pour preuve la clémence dont il prétendoit qu'elle venoit d'user envers Carthage, retraça les cruautés de Philippe avec les couleurs les plus vives, et lui reprocha même ses débauches, qu'il dit être notoires et plus détestées encore que ses barbaries. Puis, s'adressant aux Etoliens : « Nous fîmes, dit-il, la guerre à Phi-
» lippe pour votre défense : vous avez traité
» avec lui sans notre participation. Vous
» direz, pour vous en excuser, que nous
» voyant occupés contre les Carthaginois,
» vous y avez été contraints par la nécessité.
» Nous, appelés ailleurs par des affaires plus
» pressantes, nous avons négligé une guerre
» entreprise pour vous, et à laquelle vous
» renonciez. Maintenant, délivrés de tout
» autre soin, nous revenons avec toutes nos
» forces contre Philippe ; c'est à vous de voir
» s'il vous convient de périr avec lui, plutôt
» que vaincre avec nous. » Le préteur des

200. Etoliens demanda du temps pour délibérer, et prétendit avoir rendu un grand service à sa république, en lui procurant la faculté d'attendre les événemens, et de se déclarer pour le plus fort : combinaison politique qui tourne presque toujours au détriment de son auteur, par la raison toute simple que le plus fort est bien moins reconnoissant d'un secours superflu, que mécontent de s'être vu refuser une assistance utile.

Au sortir de cette assemblée, pour ainsi dire, on se battit avec des succès divers en Macédoine. Le roi pensa périr dans une des actions qui s'y livrèrent, et dut la vie à un de ses fidèles sujets, qui ne put la lui sauver qu'aux dépens de la sienne : le cheval de Philippe étoit blessé; l'autre lui donna sa monture, et fut tué à l'instant même. Quoique cette campagne n'eût rien de décisif, l'avantage en resta aux Romains. Ils y employèrent pour la première fois des éléphans, dont leurs victoires sur les Carthaginois avoient fait tomber plusieurs en leur pouvoir. Les Etoliens voyant la fortune pencher de leur côté, s'empressèrent de se déclarer pour eux : ils se jetèrent sur la Thessalie; mais ils en furent vivement repoussés. Battus en plusieurs occasions par Philippe, ils ne purent retourner dans

leur pays qu'avec beaucoup de peine, et en 200.
très-petit nombre.

Pendant cette même campagne, les Athéniens, qui n'avoient presque plus d'autres armes que leurs décrets, ni d'autre volonté que celle de leurs orateurs, se livrèrent à tous les transports de la haine que Philippe leur avoit inspirée. Rassurés contre sa vengeance, en voyant à combien d'ennemis il avoit affaire, ils brisèrent ses statues, celles de ses aïeux, et firent invoquer par leurs prêtres la malédiction des dieux sur lui et la Macédoine entière. Leur ressentiment étoit juste; mais les témoignages qu'ils en donnèrent paroissent outrés et puérils; et, comme des peuples dégénérés ne savent garder de mesure en aucun genre, ils prodiguèrent les honneurs aux Romains (1), ainsi que les outrages à Philippe.

La nation romaine, plus grave, se montroit plus réservée sur la distribution des honneurs, lors même qu'ils étoient mérités. Deux discussions s'élevèrent en ce temps, sur des prétentions au triomphe. Un proconsul qui revenoit d'Espagne, où il avoit, pendant

---

(1) Et à leur allié Attale, roi de Pergame, qui avoit paru avec sa flotte dans le Pirée.

200. plusieurs années, rendu d'importans services, sollicitoit cette illustration. Ses actions la réclamoient; sa qualité y formoit un obstacle: on ne l'avoit jamais accordée qu'aux dictateurs, aux consuls et aux préteurs. Scipion à son retour d'Espagne, avoit été soumis à la règle générale. On s'en relâcha un peu dans la circonstance actuelle, en accordant l'ovation ou le petit triomphe.

Cette première discussion ne fut pas très-animée. La seconde ne se termina pas si aisément, parce que la jalousie d'un consul vint s'y mêler. Aurelius, qui avoit été le maître de combattre en personne la révolte de la Gaule cisalpine, préféra de confier ce soin à L. Furius, qui défit complétement les rebelles sous les murs de Crémone, et leur tua ou prit trente-cinq mille hommes. Le général carthaginois, Amilcar, étoit resté sur la place avec trois généraux gaulois des plus distingués. Quoiqu'une victoire si éclatante eût à peu près terminé cette guerre, le consul Aurelius ayant envoyé le préteur en Etrurie, alla prendre le commandement de l'armée victorieuse, et ravagea le territoire ennemi, d'où il remporta plus de butin que de gloire. Furius n'ayant aucune occupation dans la province où il étoit relégué, et croyant qu'en l'absence

du consul il lui seroit plus facile d'obtenir le triomphe, vint le demander à Rome. Sa démarche fut jugée irrégulière, parce qu'entraîné par un mouvement d'ambition, il avoit quitté sa province; ce qui étoit sans exemple. Quelques uns prétendoient d'ailleurs que le triomphe ne lui étoit pas dû, puisqu'il n'avoit pas remporté la victoire avec une armée qui fût la sienne, mais avec celle du consul. La plupart, néanmoins, n'étoient frappés que de l'importance de ses succès, et ses partisans soutenoient qu'ayant commandé en chef et en qualité de préteur, la question se réduisoit à savoir si ses exploits méritoient le triomphe; et ce dernier point n'étoit pas douteux. Aussi obtint-il en quelque façon un double triomphe : l'un sur les Gaulois, l'autre sur l'envie. 200.

Celui de Scipion fut comme renouvelé par des jeux d'une grande magnificence qu'il donna pour acquitter un vœu fait pendant son proconsulat d'Afrique, et surtout par le don que fit le gouvernement aux soldats qui avoient été sous ses ordres, de deux arpens de terre pour chaque année de service, soit en Espagne, soit en Afrique.

Dans la première de ces contrées, il y eut bien matière à un triomphe; mais on n'en fit

200. point la cérémonie, parce que C. Cornelius Cethegus, qui battit une armée considérable dans ce pays, et lui tua quinze mille hommes sur la place, n'avoit que le titre de proconsul.

Quant à la Macédoine, il ne s'y passa rien de remarquable le reste de cette année.

199. Durant la suivante, la gloire de Rome sommeilla encore, si l'on peut parler ainsi. La république reçut même un échec dans le pays des Gaulois Insubriens. Un préteur y ayant pénétré sans précaution, perdit six mille cinq cents hommes; ce qui affligea d'autant plus les Romains, qu'ils éprouvoient cette défaite de la part d'un ennemi qu'ils ne craignoient plus. Le consul alla prendre le commandement de l'armée vaincue; mais il n'eut pas le bonheur de rétablir les affaires: ce fut peut-être le temps qui lui manqua; car on le rappela bientôt à Rome pour les élections.

On vit sur les rangs un candidat qui causa quelque surprise: c'étoit Quintius Flamininus. Il s'étoit, à la vérité, acquis déjà une grande réputation de valeur et de probité; ce qui l'avoit fait choisir pour commissaire de deux colonies nouvelles. Appuyé de leur faveur, qu'il avoit méritée, il crut pouvoir aspirer à la première dignité de l'Etat, quoiqu'il n'eût

pas rempli jusqu'alors de poste plus important que celui de questeur, et qu'il n'eût pas trente ans. Il est vrai que les lois qui fixèrent l'âge nécessaire pour posséder chacune des charges curules sont postérieures à cette époque; mais il existoit déjà un usage qui en tenoit lieu. Les tribuns s'élevèrent avec vivacité contre un jeune homme qui, dans la carrière des fonctions publiques, vouloit presque débuter par la première. Du Champ-de-Mars, où se faisoit l'élection, ce différent fut porté au sénat, qui décida que le peuple pouvoit élire tous ceux qui avoient les qualités requises par les lois; et il n'en existoit point alors qui ordonnassent de passer par des charges intermédiaires avant d'arriver au consulat. 199.

Flamininus y fut donc élevé. Le sort lui assigna la Macédoine. Il s'y rendit, et Philippe commença par lui demander une entrevue, pour traiter de la paix. Le consul s'y prêta volontiers. Quand on en vint aux conditions, il exigea d'abord que le roi laissât la liberté à tous les Grecs, et retirât en conséquence toutes ses garnisons de leurs places. Lorsqu'on lui demanda quels étoient les peuples pour lesquels il prétendoit cette liberté, il nomma d'abord les Thessaliens, qui depuis plusieurs règnes étoient au nombre des sujets de la 198.

198. Macédoine. Le roi en fut tellement indigné, qu'il rompit sur-le-champ les conférences. Cette demande insidieuse et perfide du consul produisit l'effet qu'il s'en étoit promis sans doute. Elle persuada aux Grecs trop crédules, que les Romains n'avoient pris les armes que pour leur procurer la liberté.

La paix n'ayant pu se faire, on en vint aux mains. Philippe avoit choisi un poste qui sembloit inexpugnable : un traître indiqua une route pour le tourner, et le roi en fut délogé avec perte. Sans la difficulté des lieux, il en eût essuyé une bien plus grande encore. Cet échec ne fut néanmoins que trop considérable, puisqu'il lui fit perdre l'Epire et la Thessalie. Flamininus acheva de se concilier la bienveillance de la Grèce, en ne faisant aucun dégât dans ces provinces soumises. Les villes se rendoient volontairement pour la plupart. Atrax, dans la Thessalie, qui avoit une garnison macédonienne, n'imita point leur lâcheté : elle se défendit avec tant de vigueur, qu'elle força le consul d'en abandonner le siége.

Les Rhodiens et Attale, avec leurs flottes jointes à celles des Romains, secondoient Flamininus. Attale ayant été vivement attaqué sur terre et sur mer par Antiochus, roi de

Syrie, avoit demandé à Rome qu'il lui plût 198.
de le défendre elle-même, ou de trouver bon qu'il reprît, pour garantir ses propres Etats, les forces qu'il employoit à la secourir. Les Romains interposèrent leurs bons offices près d'Antiochus, avec qui ils avoient une alliance. Ils lui représentèrent qu'il leur sembloit raisonnable que les souverains qui étoient leurs amis n'eussent pas de querelle entre eux; qu'Attale aidant la république de ses troupes et de ses vaisseaux, contre Philippe leur ennemi commun, le contre-coup de la guerre qu'on faisoit à ce prince retomboit sur elle. Antiochus se rendit à ces représentations. Ainsi, par l'effet de l'habile politique du sénat, deux rois, l'un par son inaction, l'autre par des secours effectifs, concouroient à lui en livrer un troisième. Il entraînoit également les républiques dans son parti. A l'Etolie, qui s'y étoit rangée avec la fortune, le consul tâcha de joindre l'Achaïe. Sa flotte et celle des alliés (les Rhodiens et le roi de Pergame) investissoient Corinthe, enlevée par Philippe aux Achéens. Rien ne pouvoit être plus agréable à ce peuple que de recouvrer une ville si importante. Flamininus le tenta en la lui offrant.

Il se tint à Sicyone une assemblée de la nation achéenne, où se trouvèrent des am-

198. bassadeurs de Rome, d'Attale, de Rhodes, d'Athènes et de Macédoine. Ceux des quatre premières puissances demandoient tous que les Achéens se joignissent à elles contre Philippe. Les envoyés de ce prince sommèrent la république achéenne de garder le serment qu'elle avoit prêté en faisant alliance avec leur maître ; ou si elle ne vouloit pas se joindre à lui, ils demandèrent qu'au moins elle demeurât neutre.

Les Achéens étoient si embarrassés du parti qu'ils avoient à prendre, que tous gardèrent le silence, quoiqu'interpellés par leur premier magistrat de s'expliquer. Il fut le seul qui portât la parole, et rejetant la neutralité qu'on proposoit, il se déclara ouvertement pour Rome. « L'infaillible résultat de cette » neutralité, dit-il, seroit de nous rendre la » proie du vainqueur. Il ne manqueroit pas » de tomber sur nous, comme sur d'astucieux » politiques qui attendoient l'événement pour » prendre un parti. Il n'y a pas de milieu : il » faut que nous soyons amis ou ennemis des » Romains. » Après les plus grandes agitations, l'avis du magistrat fut adopté. Ces peuples, en conséquence, se joignirent au frère du consul pour assiéger Corinthe qui leur étoit promise ; les assiégeans furent re-

poussés, et contraints de renoncer à leur entreprise. Argos, une des plus fortes places des Achéens, détachant ses intérêts des leurs, se déclara pour Philippe, et reçut ses troupes. Mais partout où le consul étoit en personne, les Romains n'avoient guère que des succès. La Phocide s'étoit rendue sans résistance. La seule ville d'Elatie en opposa une très-vive, et n'en fut pas moins forcée par Flamininus. 198.

Aussi, lorsque les nouveaux consuls de l'année s'apprêtoient à tirer au sort les départemens, il y eut une opposition de la part des tribuns, qui remontrèrent que la guerre de Macédoine traînoit en longueur, à cause du changement des généraux, lesquels, attendu l'éloignement du pays où elle se faisoit, avoient à peine eu le temps de prendre une exacte connoissance des lieux et les mesures convenables, qu'ils voyoient expirer leur commandement avec leur consulat. Ils ajoutèrent que Flamininus avoit combattu de manière à faire espérer que s'il restoit encore un an dans la Macédoine, il y termineroit la guerre. Le sénat pensa comme les tribuns, et prorogea les pouvoirs de ce général. 197.

Philippe lui demanda la paix, et ne put obtenir qu'une trève pour faire ses propositions au sénat. Les alliés de Rome y députèrent

197. de leur côté, et leurs ambassadeurs prouvèrent, par la situation des lieux, que les Grecs ne seroient jamais libres tandis que le roi de Macédoine retiendroit Démétriade, Chalcis et Corinthe, que ce prince lui-même appeloit *les entraves de la Grèce*. Lorsque ses envoyés voulurent s'expliquer, on leur demanda brusquement si leur maître évacueroit ces trois places ; et comme ils dirent être sans pouvoirs et sans instructions sur ce point, ils furent renvoyés à Flamininus, qui aimant mieux terminer la guerre par une victoire que par un traité, ne balança pas à la continuer, sachant bien d'ailleurs, ou présumant du moins que c'étoit aussi l'intention du sénat.

Ce général continuoit de mêler la politique à la force des armes, et cette politique n'étoit pas toujours noble et généreuse. Il fit un traité avec Nabis, tyran de Sparte, abhorré pour ses cruautés et son avarice, et qui venoit tout récemment de conclure avec Philippe une alliance pour prix de laquelle il avoit reçu de de ce prince la ville d'Argos. La Béotie flottoit incertaine. Flamininus et Attale se rendirent dans sa capitale, à Thèbes, avec un fort détachement, et mirent fin à ses incertitudes. Les Béotiens n'osèrent refuser une amitié demandée de cette manière. Le roi de Pergame,

néanmoins, voulant aussi faire usage des 197.
moyens de persuasion, prononça un discours trop véhément pour son grand âge. Sa foiblesse trahit son zèle : il tomba malade, et n'eut que le temps de retourner dans ses Etats, où il mourut regretté. Ce prince aima les lettres. Il avoit voulu attirer à sa cour un philosophe nommé Lacyde, de Cyrène ; celui-ci répondit grossièrement, « que les princes » étoient comme certains tableaux qui, pour » être estimés, veulent être vus de loin. » Ce prétendu sage, ce juge sévère des souverains, fit de magnifiques funérailles à une oie pour laquelle il avoit eu une extrême affection, et trouva une mort ignoble dans un excès de vin.

Le retour d'Attale à Pergame ne changea rien absolument à l'état de la guerre. Des deux côtés on désiroit une bataille. Les Romains pensoient que s'ils triomphoient des Macédoniens, illustrés par les victoires d'Alexandre, aucun peuple de l'univers n'oseroit leur résister ; et les Macédoniens, s'ils l'emportoient sur les Romains, si supérieurs aux Perses, se flattoient d'élever le nom de Philippe au-dessus de celui d'Alexandre. L'action eut lieu dans la Thessalie, vers les hauteurs de Cynoscéphale, et s'engagea inopinément, à la suite d'une rencontre où les

197. Macédoniens eurent l'avantage. Le champ de bataille ne plaisoit point à Philippe. La phalange macédonienne ne manœuvroit aisément que dans la plaine, et l'endroit où il s'agissoit de combattre étoit rude, élevé, rompu; mais il fut entraîné par les instances de son armée, qui voyant quelques corps d'ennemis en fuite, crut que le moment de la victoire étoit arrivé pour elle. Les pressentimens de Philippe se vérifièrent, il succomba, et l'inégalité du terrain fut la principale cause de sa défaite.

La cavalerie étolienne, qui étoit alors la meilleure troupe de la Grèce, avoit eu une très-grande part à la victoire ; mais elle eut la vanité de se l'attribuer entièrement. Une inscription en vers annonça cette prétention à tous les Grecs. Le proconsul s'en vengea, en traitant les Etoliens avec la plus grande froideur, et en ne leur donnant aucune connoissance des affaires communes. Philippe lui demanda la paix, et il la lui accorda contre leur avis, parce qu'il savoit qu'Antiochus (roi de Syrie, surnommé le Grand) méditoit une invasion en Europe, et parce qu'il craignoit d'ailleurs qu'un autre ne vînt lui enlever l'honneur de finir la guerre de Macédoine, et le principal fruit de ses victoires.

Au reste, cette paix, qui fut confirmée par le sénat, étoit une véritable capitulation, puisqu'outre l'évacuation de toutes les villes de la Grèce proprement dite, on exigea du roi un tribut, ses vaisseaux, et des otages, au nombre desquels devoit être son fils Démétrius. 196.

La Grèce parut ivre de joie, lorsqu'elle apprit que les Romains lui rendoient la liberté; ce qui fait voir, dit Tite-Live, qu'il n'existe aucun bien qui soit plus cher à la multitude. Cette agréable nouvelle fut annoncée aux jeux Isthmiques. Flamininus y fut comme accablé de témoignages de reconnoissance. Les seuls Etoliens, plus prévoyans que les autres, ne partagèrent point l'allégresse générale. Voyant que les vainqueurs retenoient plusieurs places fortes, ils dirent hautement que les Grecs n'étoient point affranchis, qu'ils avoient seulement changé de maîtres. Il virent très-bien qu'on ne donnoit à ce pays un fantôme de liberté que pour l'ôter des mains de Philippe, et l'asservir ensuite (1). Au reste, Flamininus dédommagea d'avance les Grecs de la perte qu'ils devoient faire

(1) Rollin n'eût point tant admiré la prétendue générosité de Flamininus, s'il eût vécu de nos jours, et vu asservir la Pologne sous prétexte de lui assurer *la liberté* de conscience.

196. bientôt de leur tumultueuse liberté, en terminant leurs dissensions civiles, en rétablissant le cours de la justice, qu'elles avoient détourné ou interrompu, en rappelant ceux que les factions avoient bannis de leurs foyers ; en sorte que ce Romain leur parut un dieu pacificateur.

195. Ils durent encore envisager comme un bienfait la permission qu'il venoit d'obtenir du sénat, et qu'il avoit sûrement sollicitée, de déclarer la guerre à Nabis. Ce fut la possession d'Argos, dont le tyran de Sparte étoit toujours le maître, qui en fournit le prétexte. Avant de l'entreprendre, Flamininus en fit la proposition à tous les alliés de Rome en cette contrée, dans une assemblée tenue à Corinthe. Il leur dit qu'il étoit honteux qu'Argos seule fût asservie, tandis que le reste de la Grèce étoit libre ; que les Romains n'avoient à cette liberté d'autre intérêt que celui de sa gloire ; que si Nabis n'y vouloit pas consentir, il falloit se réunir pour le combattre. Les Etoliens observèrent que les prétendus libérateurs de la Grèce y avoient quelques garnisons. Néanmoins l'avis de Flamininus fut unanimement adopté. On rassembla des forces considérables contre un assez foible ennemi. Philippe, que le tyran avoit trahi, fournit son contingent

pour le réduire. Le proconsul marcha droit à Sparte. Nabis, pour assurer sa défense, commença par massacrer ceux des habitans qui lui étoient suspects. Le frère du proconsul ayant pris la forte place de Gythium, qui étoit le port des Lacédémoniens, le tyran intimidé sollicita une entrevue qu'on lui accorda. Il se prévalut beaucoup du traité tout récent qui le lioit aux Romains, sur lequel il devoit, dit-il, d'autant plus compter, que ce peuple se vantoit d'être religieux observateur de sa parole, et que, de son côté, il n'avoit violé aucune des clauses convenues. On ne pouvoit lui rien répliquer, si ce n'est qu'il étoit le plus foible. On s'accorda ; mais les Spartiates refusèrent d'accomplir les dures conditions auxquelles le tyran avoit souscrit. En conséquence, le siége continua. Il fut poussé si vivement, la ville peu fortifiée, se vit attaquée par tant de côtés et par une armée si nombreuse, que Nabis se rendit à discrétion. Flamininus lui accorda la paix. Argos s'étoit d'elle-même remise en liberté pendant le siége de Sparte, et avoit chassé la garnison qui la tenoit asservie. La Grèce eût été en général complètement satisfaite du nouvel ordre de choses, si elle n'avoit vu la tyrannie en quelque sorte établie dans son sein, par le maintien d'un tyran qui 195.

195. avoit détrôné le roi légitime. Les Etoliens en prirent occasion de redoubler leurs plaintes et leurs invectives contre les Romains. Flami-
194. ninus, dans une assemblée de toute la Grèce, qu'il tint à Corinthe, se disculpa, en disant que la destruction de Nabis eût probablement entraîné celle de Lacédémone; que cet homme, poussé au désespoir, n'eût rien épargné. Il ajouta qu'au reste il étoit décidé à évacuer les villes qu'il retenoit encore, et à retourner en Italie; qu'on pourroit alors juger de la solidité des déclamations que les Etoliens se permettoient contre les Romains. Le proconsul passa ensuite en Thessalie, où, de tout temps, les assemblées des villes et celles de la province avoient été troublées par les cabales, le tumulte et la sédition; de manière qu'on y vivoit dans une anarchie en quelque sorte perpétuelle. Flamininus y établit un gouvernement, et confia les places aux propriétaires, qui ont le plus d'intérêt au bon ordre. Ayant tenu tout ce qu'il avoit promis aux Grecs, il revint à Rome, où le triomphe lui fut accordé.

Pendant la guerre de Macédoine, les Romains avoient agi mollement contre les Espagnols, sans doute parce que leurs plus grandes forces étoient tournées contre Philippe. Peu après le traité conclu en 196 avec ce prince,

ils reçurent de fâcheuses nouvelles d'Espagne. 194.
Ils avoient divisé cette contrée en deux provinces, qu'ils appeloient l'Espagne citérieure et ultérieure, en-deçà et au-delà de l'Ebre. Dans la première, ils perdirent une bataille qui leur enleva plusieurs personnages considérables. M. Porcius Caton, consul en 195, eut le département de l'Espagne citérieure. Cet homme qui a laissé un si grand nom, étoit né à Tusculum. Il passa les premières années de sa jeunesse à la campagne, y vécut avec une extrême sobriété, à la même table que ses domestiques. Etant venu à Rome, il s'y distingua par d'éloquens plaidoyers. Il avoit cultivé avec soin le talent de la parole, sans lequel on est presque toujours, dans une république, condamné à l'obscurité. Il étoit plébéien, et ce qu'on appeloit un homme nouveau : car quoique sa maison fût ancienne, aucun de ses ancêtres n'avoit occupé de charges curules. C'étoit déjà l'usage que les jeunes gens qui aspiroient à jouer un rôle dans les affaires publiques commençassent par celui d'accusateur. Ils s'attachoient à la poursuite de quelque grand personnage qui avoit prévariqué, afin d'attirer sur eux l'attention et la faveur de la multitude. Ce fut la voie que prit Caton pour parvenir aux honneurs, et dans

194. cette vue il ne craignit pas d'exciter le ressentiment des premiers citoyens de Rome. A l'armée, il s'abstenoit généralement de vin, et ne mêloit un peu de vinaigre (1) à son eau, que lorsqu'il se sentoit brûlé de soif. En 198, il fut préteur dans la Sardaigne. Ses prédécesseurs avoient accablé cette province par leur luxe dont elle faisoit tous les frais. Caton ne s'y distingua que par sa simplicité, son désintéressement et son zèle pour la justice. La Sardaigne étoit infestée d'usuriers : il chassa de l'île ces pestes publiques, dont les secours sont ruineux, et les bienfaits apparens des piéges perfides. Quelques particuliers commençoient de son temps à se faire remarquer par la somptuosité de la table ; il dit à ce sujet, « qu'il étoit bien malaisé de sauver une ville » où un poisson coûtoit plus qu'un bœuf. »

Avant de partir pour l'Espagne, il eut occasion de développer à Rome la rigidité de ses principes contre le luxe, dans une contestation célèbre qui s'éleva sur l'abolition demandée par deux tribuns de la loi Oppia. Cette loi établie en 215, peu après la bataille de Cannes, défendoit aux femmes de posséder en bijoux

---

(1) Les soldats romains en avoient toujours une petite provision dans leurs marches.

plus d'une demi-once d'or, de porter des ha- 194.
bits de diverses couleurs, et d'user soit dans la ville, soit à mille pas aux environs, de chars attelés de chevaux, si ce n'étoit à l'occasion des sacrifices publics. Elle n'avoit pas été longtemps observée pour ce qui concernoit l'or, puisqu'en 210, cinq après qu'elle eut été rendue, Levinus proposoit de ne laisser aux femmes qu'une once de ce métal. Elles n'étoient donc pas bornées alors à une demi-once seulement. Quoi qu'il en soit, les deux tribuns qui opinoient à l'abrogation de la loi, trouvèrent dans leur collége même deux antagonistes de la famille des Junius Brutus. La ville entière prit part à cette dispute. Les femmes se répandirent dans les rues, dans tous les passages qui menoient à la place publique, priant ceux qui s'y rendoient de vouloir bien, dans un temps où l'Etat recouvroit et augmentoit sa splendeur, ne pas défendre aux femmes de reprendre leurs anciens ornemens. Elles conjuroient les magistrats de leur être favorables.

Inflexible à toutes leurs prières, Caton fit contre elles un discours véhément. « Si nous » avions su, dit-il, mieux maintenir notre » autorité particulière et domestique, nous » n'aurions pas aujourd'hui ce sujet de délibé-

194. » ration. Mais nous nous sommes laissé don-
» ner chez nous la loi par nos femmes ; et ce
» sexe impérieux, enhardi par un premier
» succès, veut nous l'imposer jusque dans la
» place publique. Que nous demande-t-il?
» C'est de ne plus mettre de bornes à ses dé-
» penses. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je
» me plains et du luxe des femmes et de celui
» des hommes. Nous avons étendu notre do-
» mination sur des contrées opulentes, nous
» avons porté nos mains avides sur les trésors
» des rois; c'est précisément cette opulence
» qui m'alarme pour la république; ravis-
» seurs de ces richesses, je tremble que nous
» n'en devenions les esclaves. Marcellus, en
» apportant ici les statues de Syracuse, a in-
» troduit parmi nous des ennemis dangereux.
» On n'entend plus parler que des chefs-
» d'œuvre d'Athènes et de Corinthe, et l'on
» tourne en dérision les statues de pierre des
» dieux placées sur le frontispice de nos tem-
» ples. Quel intérêt avons-nous à mépriser
» cette antique simplicité? quel intérêt sur-
» tout à exciter parmi nos femmes l'émula-
» tion du faste? Pourquoi vouloir que celles
» qui sont riches se donnent des ornemens
» que les femmes moins opulentes ne pour-
» ront se procurer, ou que celles-ci s'épuisent

» et se ruinent pour éviter des comparaisons 194.
» humiliantes? Quand elles auront commencé
» à regarder comme honteux ce qui ne l'est
» pas, elles ne trouveront plus de honte à ce
» qui doit seul en produire ; et le vice à leurs
» yeux perdra sa difformité. Malheureux le
» mari peu fortuné à qui elles feront des de-
» mandes indiscrètes, soit qu'il donne, soit
» qu'il refuse ; car, dans cette dernière sup-
» position, elles voudront recevoir d'un autre
» ce que l'époux n'aura pu accorder. »

Le tribun Valerius répondit à Caton, « que
» les lois créées pour de certaines circonstan-
» ces devoient être passagères comme elles,
» et devoient cesser dès que les causes qui les
» avoient nécessitées ne subsistoient plus. Que
» la loi Oppia avoit été rendue, comme tout
» monde le savoit, à l'époque la plus désas-
» treuse, mais qu'à présent tous les corps,
» tous les particuliers se ressentant des pros-
» pérités de l'Empire, il n'étoit pas juste que
» les femmes seules fussent privées des fruits
» de la paix et de la tranquillité publique.
» D'ailleurs, que craint-on de leur part?
» Quand la loi Oppia n'existera plus, en se-
» ront-elles moins sous la dépendance de
» leurs maris, de leurs pères, de leurs frères?
» S'ils jugent à propos de leur refuser des or-

194. » nemens, n'en seront-ils pas les maîtres?
» l'abrogation de la loi Oppia attribuera-t-
» elle aux femmes autre chose que la faculté
» de porter ceux qu'il vous plaira de leur don-
» ner? » Le lendemain de ces harangues, les femmes assiégèrent les maisons des tribuns qui leur étoient contraires, jusqu'à ce qu'ils eussent promis de cesser de l'être, et la loi fut abrogée par le suffrage de toutes les tribus.

Caton vaincu par la faction des dames romaines, alla livrer des combats plus sérieux en Espagne. Sa flotte vint aborder à Empories (en 195). Il y avoit là deux villes séparées par un mur : l'une occupée par des Grecs originaires de Phocée, l'autre par des gens du pays. La première étoit exposée d'un côté aux excursions maritimes, de l'autre aux attaques des belliqueux Espagnols, et ne se maintenoit que par une vigilance extrêmement pénible, puisqu'un tiers des citoyens étoit toujours en sentinelle sur les murailles. Cette ville, d'origine grecque, étoit alliée des Romains, et accueillit en conséquence leur armée avec empressement.

Caton étoit campé dans ses environs, lorsqu'une ambassade du prince des Illergètes, allié des Romains, vint lui demander du secours contre des voisins qui l'attaquoient

parce qu'il avoit refusé de concourir à leur révolte contre la république romaine. Les ambassadeurs assuroient qu'un détachement de cinq mille hommes suffiroit pour les réduire, et que même ils n'oseroient l'attendre, et se retireroient dès qu'ils le sauroient disposé à marcher contre eux. Caton saisit cette ouverture : ne pouvant secourir le prince, et ne voulant pas l'abandonner, il fait embarquer le tiers de ses troupes, donne ostensiblement l'ordre de mettre à la voile sous trois jours, et renvoie les ambassadeurs porter cette agréable nouvelle à leur maître. Elle suffit pour encourager les Illergètes, et pour déterminer leurs ennemis à se retirer : par cette feinte adroite, Caton garantit un allié qu'il étoit hors d'état de secourir effectivement. 194.

Il dut à une autre ruse le gain d'une bataille près d'Empories. Les Espagnols étant défendus par de forts retranchemens, il s'agissoit de les en faire sortir pour les combattre avec plus d'avantage : dans cette vue il fait passer de nuit son armée au-delà de leur camp, et quand le jour a paru, trois cohortes viennent les y provoquer. Les Espagnols en sortent surpris de se voir tournés, et poursuivent le petit détachement qui exécuta l'ordre qu'il avoit reçu de fuir, afin d'attirer les

194. ennemis au loin; ce qui arriva effectivement et causa leur défaite.

Les peuples intimidés par ce revers se soumirent en foule; mais comme leur démarche étoit uniquement l'effet de la crainte, dès que le consul étoit un peu éloigné, plusieurs se soulevoient de nouveau. Caton craignant que les autres n'imitassent cet exemple, désarma tous les habitans de sa province. Beaucoup de ces barbares, pour qui ce n'étoit pas vivre que d'être privés du maniement des armes, outrés d'ailleurs d'un affront aussi sanglant, se donnèrent la mort. Caton prit de plus une mesure non moins efficace contre les soulèvemens : il fit remettre le même jour, et au même instant, aux magistrats de toutes les villes de l'Espagne citérieure, des lettres cachetées qui portoient l'ordre de détruire sur-le-champ leurs fortifications, avec menaces de réduire les réfractaires en captivité. Dans l'incertitude où étoit chaque ville si le même ordre avoit été donné aux autres, et dans l'impossibilité de s'en informer à temps pour se concerter, la plupart obéirent, et presque toutes les murailles de la province tombèrent le même jour. Caton fit encore en Espagne quelques expéditions dont aucune ne fut malheureuse, revint à la ville et y triompha.

Ces guerres d'Espagne et de Macédoine, 194.
dans des pays éloignés de Rome, avoient été poussées avec bien plus de vivacité que celle de la Gaule cisalpine, qui se faisoit presqu'à sa porte. Cette dernière avoit commencé en 200, et avoit été continuée depuis avec des succès variés, quelquefois avec lenteur, et avec foiblesse jusqu'en 197. Cette année, le consul Cornelius Cethegus se trouvant sur les bords du Mincio, campé vis-à-vis des Insubriens et des Cénomans, gagna ces derniers, pour qu'ils demeurassent spectateurs oisifs de la bataille qu'il livra aux autres. Cette défection facilita sa victoire, qui fut, dit-on, signalée par la mort de trente-cinq mille des ennemis, sans parler de six mille prisonniers. L'année suivante (196), le consul M. Claudius Marcellus, après avoir essuyé un échec, prit une terrible revanche; et si l'on en croit un historien à la vérité exagérateur, Valerius d'Antium (1), il tua quarante mille Gaulois dans une seule bataille, sur le territoire de Côme. Il réunit ensuite ses forces à celles de l'autre consul : ils passèrent dans la Ligurie, qui faisoit cause

(1) Auteur latin dont les annales sont perdues. Tite-Live l'accuse, en plusieurs endroits, de manquer de véracité.

194. commune avec la Gaule ; et tous deux gagnèrent une seconde bataille, dans laquelle les vainqueurs, indignés des révoltes perpétuelles qu'ils éprouvoient, s'abandonnèrent à une telle fureur, qu'elle doubla leurs forces, et qu'à peine un seul ennemi put échapper à la mort. En 195 la Gaule essuya une autre défaite. Scipion, consul pour la seconde fois en l'année 194, paroît avoir dédaigné des succès trop faciles. Il laissa le soin à son collègue de combattre les Gaulois : ceux-ci tant de fois vaincus, osèrent néanmoins attaquer ce général dans son camp, et lui tuèrent cinq mille hommes ; mais ils finirent par être repoussés, et par laisser onze mille des leurs sur la place.

193—
191. Malgré ces victoires perpétuelles, les Liguriens et les Gaulois continuoient les hostilités avec un acharnement qui causa quelque inquiétude à Rome : une irruption faite par quinze mille des premiers dans le territoire de Plaisance où ils mirent tout à feu et à sang, et l'annonce d'une prochaine rébellion des Boïens, peuple de la Gaule, déterminèrent le sénat à déclarer qu'il y avoit *tumulte*, ou, comme nous l'avons dit, danger éminent.

L'un des consuls, Cornelius Merula, porta la guerre sur le territoire des Boïens, peuplade gauloise, et dans un long et sanglant

combat, tailla leur armée en pièces, mais aux 193—
dépens d'une portion assez considérable de la 191.
sienne. Dans la Ligurie, l'autre consul, Minucius Thermus, courut deux fois un très-grand danger : après avoir été d'abord sur le point de voir son camp forcé, il s'engagea dans un défilé, et se trouva dans une position qui rappeloit les fourches Caudines. Un chef d'une petite troupe auxiliaire de huit cents Numides, qui le servoit, promet de le tirer du mauvais pas où il se trouve engagé. Etant monté à cheval avec les siens, il les mène près de l'issue du défilé, sans former cependant aucune attaque. Cette cavalerie, au premier aspect, sembloit misérable : les hommes et les chevaux étoient petits et maigres; les cavaliers n'avoient pour arme qu'un javelot; leurs montures sans mors, avec une allure difforme, une encolure roide, une tête basse et allongée, offroient un spectacle bizarre. Les Numides, pour le rendre encore plus grotesque, se laissoient tomber à dessein; les Liguriens en rirent beaucoup, et le regardèrent tranquillement. La plupart même s'étoient débarrassés de leurs armes, dont ils ne croyoient pas avoir besoin contre de tels ennemis. Cependant les Numides alloient, venoient de côté et d'autre, s'avançant insen-

193— siblement vers la sortie du défilé, comme em-
191. portés malgré eux par leurs chevaux. Enfin, les poussant avec impétuosité, ils s'ouvrent un passage, mettent le feu à toutes les maisons, à tous les villages qu'ils rencontrent, et massacrent tout ce qui se trouve sous leurs mains. Les Liguriens, témoins de ces incendies, et voyant accourir à eux les vieillards, les femmes, les enfans qui ont pu se sauver, abandonnent leur camp pour faire cesser ce ravage, et les Romains se trouvent délivrés sans combat.

La campagne suivante fut malheureuse pour les Liguriens et les Boïens : toutefois ils ne se laissèrent pas abattre par ces nouveaux revers; les premiers, au contraire, assemblèrent encore (en 191) une armée qu'ils soumirent à ce qu'ils appeloient *la loi sacrée*, qui ne permettoit aux troupes de sortir du combat que victorieuses. Ils vinrent de nuit fondre sur le camp de Minucius, alors proconsul, et qui les avoit battus l'année précédente; mais après un long combat ils s'enfuirent malgré leurs sermens, laissant quatre mille hommes sur la place, et n'en ayant pas tué cinq cents.

Deux mois après, le consul Scipion Nasica terrassa les Boïens dans une grande bataille, les força de se soumettre, et leur enleva la

moitié de leur territoire. Un tribun du peuple 193—
lui disputa le triomphe sous de vains prétextes. 191.
Nasica dit que ce seroit une injustice criante envers son armée; que pour lui, l'honneur qu'il avoit reçu d'être désigné comme le plus honnête homme de la république, suffisant pour l'immortaliser, il regardoit avec indifférence le titre de triomphateur. Il lui fut accordé d'une voix unanime par le sénat, et l'opposition du tribun ne servit qu'à en relever la gloire : tel est souvent le genre de succès qu'obtiennent l'envie et la malveillance.

Nous avons un peu anticipé sur l'ordre des temps, pour ne pas confondre les affaires de l'Europe avec celles de l'Asie; car nous allons voir Rome aux prises avec le premier des monarques asiatiques. Pendant que le roi de Macédoine se défendoit encore, celui de Syrie, Antiochus, se disposoit à le secourir, pour empêcher que les Romains, après l'avoir détruit, ne se répandissent comme un torrent dans l'Asie. Les Rhodiens, fidèles à l'attachement qu'ils avoient voué à Rome, eurent la hardiesse de notifier à ce prince, qui étoit alors dans un port de la Cilicie, que s'il passoit outre, ils enverroient leur flotte à sa rencontre pour le combattre, et traverser sa jonction avec Philippe. Il répondit avec modération que « les

193— » Rhodiens et leurs amis n'avoient rien à re-
191. » douter de sa part; qu'il députeroit vers » leur république pour renouveler l'antique » alliance qui existoit entre elle et la Syrie; » qu'il n'avoit aucun démêlé avec Rome, où » il avoit envoyé des ambassadeurs qui avoient » été accueillis avec bienveillance »; et c'étoit la vérité; les Romains crurent devoir le ménager, tandis qu'ils combattroient le roi de Macédoine. Mais quand ils furent sans inquiétude de ce côté, ils changèrent de conduite et de langage. Flamininus, et dix commissaires qu'on avoit envoyés dans la Grèce pour en régler les affaires, ayant donné audience aux ambassadeurs des rois et des nations voisines, notifièrent à ceux d'Antiochus des intentions très-peu amicales. Trois de ces commissaires, avec un ambassadeur envoyé de Rome, allèrent trouver ce prince à Lysimachie, ville de la Chersonnèse de Thrace, qu'il rebâtissoit en ce moment. Ils exigèrent de lui plusieurs choses dont aucune n'étoit juste. Il n'accorda rien. Les commissaires étant de retour, avertirent le sénat qu'il falloit se préparer incessamment à la guerre.

Annibal ne l'inquiétoit pas moins que le roi de Syrie. Ce grand homme ayant reformé dans sa patrie l'administration de la justice et des

finances, s'étoit fait des ennemis de ceux qui 193—
profitoient des abus qu'il avoit supprimés. Ils 191.
mandèrent à Rome qu'il entretenoit des intelligences avec le prince oriental. Que le fait fût vrai ou faux, le sénat romain, malgré l'avis de Scipion, exigea que Carthage lui livrât son premier citoyen. Annibal s'évada, et alla joindre Antiochus; il lui conseilla « de porter » la guerre en Italie, afin de trouver chez les » Romains même des vivres et des troupes; » ajoutant que hors de leur pays aucune na- » tion ne pourroit leur résister, et que Rome » ne pouvoit être vaincue que dans Rome. » Antiochus reçut vers ce temps une ambassade de la part des Etoliens, pour le presser avec instance de se déclarer, et de se joindre à eux pour combattre Rome, contre laquelle ils auroient voulu soulever tout l'univers.

Mais ils ne purent alors entraîner que Nabis, tyran de Sparte. Celui-ci attaqua Gythium, remis, comme les autres villes de la Grèce, en liberté par Flamininus; les Achéens viennent promptement à son secours, mais sans pouvoir le sauver.

Cependant les Etoliens s'apercevant que les principaux magistrats de la Grèce penchent pour la conservation de la paix et pour les Romains, tandis que la multitude, qui soupire

193— toujours après le changement, désire la guerre
191. contre Rome, cette considération leur fait entreprendre de changer les constitutions de la Grèce. Ils attaquent trois villes à la fois; et ce qu'il y a d'étonnant, c'est que Sparte fut du nombre, quoique Nabis, qui en étoit le maître, fît actuellement, à leur instigation, et même avant eux, la guerre aux Romains. Peut-être prévoyoient-ils que ce tyran seroit détrôné, et vouloient-ils empêcher qu'après son expulsion, le gouvernement ne devînt aristocratique. Nabis fut surpris et tué; mais le peuple massacra ceux qui avoient fait ce coup de main, tandis qu'ils se livroient imprudemment au pillage; en sorte que les Etoliens ne retirèrent aucun fruit de leur trahison; au contraire, elle leur fut préjudiciable; car Philopœmen, préteur des Achéens, étant accouru avec son armée à Sparte, où tout étoit en désordre, fit entrer ses habitans, les uns par la voie de la persuasion, les autres par celle de la force, dans la ligue achéenne dévouée aux Romains.

La perfidie des Etoliens ne leur réussit que contre la ville de Démétriade; cependant Thoas député vers Antiochus, fit si bien valoir près de ce prince l'importance de cette conquête, qu'il le décida enfin à se déclarer

contre Rome, et l'entraîna dans la Grèce, 193—
malgré Annibal qui opinoit pour une des- 191.
cente en Italie. Cet ambassadeur rendit encore un plus mauvais office au monarque, en le déterminant à écarter le Carthaginois du commandement de ses armées. Antiochus eut la petitesse de céder aux sentimens d'envie que l'Etolien lui inspira contre ce héros. Il partit avec dix mille cinq cents hommes seulement, et après avoir échoué dans la tentative qu'il fit pour attirer dans son parti la ligue achéenne, qui lui déclara même la guerre ainsi qu'aux Etoliens, il prit l'île d'Eubée, sans coup férir. Elle lui fut livrée par la faction opposée aux Romains.

Dès qu'on fut instruit (en 191) que la guerre alloit éclater entre l'Orient et l'Occident, les amis de Rome, les princes et les peuples qu'elle avoit enchaînés à son alliance lui offrirent des secours de toute espèce, entr'autres les rois d'Egypte, de Macédoine, de Numidie, et les Carthaginois. On accepta ceux des uns, on refusa ceux des autres. L'assistance de Philippe fut agréée. On le pria d'aider le consul Acilius à qui le département de la Grèce étoit échu.

Antiochus de son côté, nommé généralissime dans l'assemblée de la nation étolienne,

193— délibéra dans son conseil sur les opérations
191. de la campagne; Annibal qui depuis long-temps n'y avoit paru, appelé cette fois et consulté le premier, traça un plan judicieux. On parvint, dit-on, à persuader au roi qu'il n'étoit pas de sa dignité de suivre d'autres idées que les siennes; on applaudit cependant à celles d'Annibal, mais on ne s'y conforma point. Aussi ne fit-on rien d'utile ni de glorieux.

Après avoir joint ses troupes à celles de ses alliés, Antiochus s'empara de quelques villes de la Thessalie, manqua Larisse, et alla passer l'hiver à Chalcis, où, à cinquante ans, il devint amoureux de la fille de son hôte, qui n'en avoit pas vingt, et l'épousa. Uniquement occupé de ses plaisirs, il oublia qu'il devoit affranchir la Grèce et combattre les Romains; le consul Acilius ne lui permit pas d'en jouir long-temps avec sécurité. Philippe et lui soumettoient l'Athamanie et la Thessalie. Antiochus n'ayant été secondé que par un petit nombre d'Etoliens, malgré les fastueuses promesses qu'ils lui avoient faites, ne put, après avoir quitté Chalcis, que se tenir sur la défensive dans le poste si renommé des Thermopyles. Il y fut forcé; Caton eut beaucoup de part à sa défaite, après laquelle le prince fit voile pour Ephèse. La conquête de l'île d'Eu-

bée fut pour les Romains le prix de la victoire. 193—
Leur flotte battit aussi celle d'Antiochus, la- 191.
quelle arrivoit avec un convoi au moment où il fuyoit.

Il ne restoit plus au consul qu'à soumettre les Etoliens. Après les avoir inutilement engagés à implorer la clémence de Rome, il assiégea et prit Héraclée, leur principale ville; en même temps, il faisoit attaquer Lamia par Philippe; mais ce second siége durant plus que le premier, Acilius, quoique l'entreprise en eût été formée de concert avec lui, ordonna au roi de se retirer afin que les armées romaines eussent l'honneur de cette conquête. Il fallut que le prince dévorât cet affront, et souffrît que la place se rendît au consul; ce qui ne tarda pas.

Peu de jours avant la prise de cette ville, les Etoliens avoient envoyé solliciter Antiochus de revenir dans la Grèce avec une armée; mais la chute d'Héraclée les consterna au point de leur faire prendre subitement un parti tout opposé. Ils demandèrent la paix au consul; celui-ci sans donner le temps au chef de leur ambassade d'achever la harangue qu'il commençoit à débiter devant lui, dit assez insolemment qu'il avoit autre chose à faire que de l'écouter, renvoya les ambassadeurs à Hypate

193— où la nation étolienne étoit assemblée, et fit
191. partir avec eux L. Valerius Flaccus pour entendre leurs propositions et les discuter. Ce dernier, rendu sur les lieux, conseilla aux Etoliens de s'abandonner à la bonne foi des Romains, en disant qu'il n'y avoit pas d'autre moyen d'en obtenir une composition favorable, et on rédigea un décret conforme à son avis. C'étoit, dans le sens des Romains, se rendre à discrétion. Quand ce décret fut porté au consul par les envoyés étoliens, il exigea que les principaux moteurs de la guerre lui fussent livrés. Les Grecs qui n'entendoient point comme les Latins la formule que Valerius Flaccus leur avoit probablement dictée, se récrièrent sur cette interprétation. Acilius fit apporter des chaînes et entourer l'ambassade par des licteurs; alors elle consentit à se soumettre, et obtint du temps pour faire accepter ces dures conditions par l'assemblée du peuple. Mais quand on les y proposa, elles excitèrent une indignation générale. Il n'étoit pas d'ailleurs fort aisé de les exécuter entièrement, puisqu'au nombre des victimes qu'exigeoit le consul étoit un roi des Athamanes, qui ne consentiroit sûrement pas à être sacrifié, et que les Etoliens n'avoient pas le moyen de saisir et de livrer. Les ambassadeurs dépêchés

vers Antiochus étant revenus sur les entrefaites 193—
avec des promesses et de l'argent de la part de 191.
ce prince, les Etoliens n'eurent plus d'autre pensée que celle de combattre, et réunirent toutes leurs forces à Naupacte. Acilius, pour se rendre devant cette place qu'il résolut d'emporter afin de terminer la guerre par un exploit décisif, eut à traverser des chemins difficiles, où il souffrit beaucoup, et des gorges étroites où une poignée d'hommes eût pu l'arrêter. On ne l'essaya même point. Naupacte assiégée résistoit depuis deux mois; mais elle alloit être forcée lorsque Flamininus, qui se trouvoit dans la Grèce en qualité de commissaire, et qui vint au camp d'Acilius, fut vivement sollicité par les Etoliens d'intercéder pour eux : il se rendit à leurs instances, obtint du général une trève et la levée du siége; ce qui sembloit devoir mettre fin à la guerre des Romains contre les Grecs.

Ils n'avoient plus à s'occuper que de celle d'Antiochus. Ce prince la croyoit même terminée, du moins tandis qu'il s'abstiendroit d'attaquer l'ennemi. Ses flatteurs lui persuadoient qu'on n'oseroit le venir chercher en Asie. Annibal seul eut le courage de lui annoncer qu'il ne tarderoit pas à y voir les Romains, dont le projet manifeste étoit d'asser-

193—191. vir l'univers; et cette prédiction s'accomplit aussitôt. C Livius, amiral de la flotte romaine, ayant battu celle d'Antiochus près de Coryce, et l'ayant obligée de se réfugier à Ephèse où étoit encore ce prince, se présenta en bataille devant le port : les vaincus n'osèrent en sortir pour répondre au défi.

190. Mais de plus terribles ennemis alloient tomber sur Antiochus. Les élections avoient porté L. Cornelius Scipion, frère de l'Africain, au consulat. L'affaire des Etoliens fut la première chose dont on s'occupa sous cette magistrature. Leurs ambassadeurs étoient venus demander la paix, ils furent congédiés sans aucune réponse décisive; en sorte que l'état de guerre recommença ou continua de subsister contre la Grèce. Les deux consuls souhaitoient ce département. Au lieu de tirer au sort, ils s'en remirent au sénat; ce qui n'étoit pas arrivé de temps immémorial. L'un et l'autre jouissoient d'une réputation honorable. Scipion avoit en outre pour lui le nom de son frère; et son collègue C. Lelius, un très-grand crédit dans son corps. On s'attendoit en conquence à une longue délibération, lorsque Scipion l'Africain, malgré l'amitié qui l'unissoit à Lelius, déclara que si la Grèce étoit accordée à l'autre compétiteur, il serviroit

sous lui en qualité de lieutenant, cette déclaration qui fut très-applaudie décida le choix du sénat. Scipion eut cette province, avec la liberté de se transporter en Asie, s'il le jugeoit convenable. 190.

Il trouva les hostilités reprises dans la Grèce; mais les Etoliens ne combattoient plus qu'à regret, et ne cessoient de solliciter la paix. Scipion l'Africain opinoit à terminer promptement cette guerre d'Etolie, qui ne pouvoit procurer qu'assez peu de gloire, pour aller chercher Antiochus au sein de ses Etats. Le consul se rendit à cet avis, et accorda une trève de six mois.

Aussitôt il s'occupa de son passage en Asie par la Thessalie, la Macédoine et la Thrace. Son frère lui conseilla de sonder avant tout les dispositions de Philippe, qui, en l'abandonnant, et surtout en se tournant contre lui lorsqu'il auroit dépassé la Macédoine, pouvoit lui faire courir le plus grand danger. Un conseil si sage fut écouté. Les deux frères n'eurent qu'à se louer de Philippe, qui crut devoir plier sous l'énorme puissance des Romains. Il accompagna et entretint leur armée non seulement dans la Macédoine, mais dans la Thrace.

Pendant la marche du consul, Antiochus

190. préparoit ses moyens de défense, s'appliquoit surtout à remettre en mer une nouvelle flotte. Son amiral, par une ruse peu honorable et qui tenoit de la trahison, battit celle des Rhodiens, alliés de Rome. Ces insulaires ne perdirent point courage, armèrent d'autres vaisseaux, attaquèrent une flotte syrienne dont Annibal commandoit la gauche, remportèrent la victoire, et contraignirent ce célèbre Carthaginois à se réfugier dans un port, où ils le tinrent bloqué tout le temps de la guerre.

Antiochus ayant en vain tenté d'engager dans sa querelle Prusias, roi de Bithynie, mit ses plus grandes espérances dans sa flotte, et n'omit rien pour ressaisir l'empire de la mer, que lui avoient presque fait perdre deux défaites consécutives. En y réussissant, il eût été maître du détroit de l'Hellespont, que les Romains avoient à traverser pour pénétrer dans l'Asie ; mais sa flotte fut une troisième fois battue par celle des Romains, que commandoit Emilius Regillus, et à laquelle étoient réunis des vaisseaux de l'île de Rhodes. Ce malheur, qui eût dû exciter le roi de Syrie à de plus grands efforts sur terre, pour empêcher le passage des Romains en Asie, le jeta dans le découragement. Soit qu'il ne se crût pas en état de s'opposer à ce passage, soit que

la peur eût troublé son jugement, il fit retirer 190.
ses troupes de toutes les villes maritimes, ne voyant pas d'autre moyen de sauver ses garnisons. En exécutant une mesure dictée par la foiblesse, on commit la faute inexcusable de laisser dans les places les munitions de guerre et de bouche dont elles étoient remplies. Les Romains y trouvèrent tout ce qui leur étoit nécessaire, et passèrent l'Hellespont aussi librement qu'ils eussent pu traverser le Tibre, sur une division de la flotte, tandis que l'amiral, avec le reste de ses vaisseaux, assiégeoit Phocée. Il la prit par composition après un long siége; mais la discipline romaine y reçut un échec : car, malgré la défense du chef, la ville fut pillée.

Le consul ne fut pas plus tôt en Asie, qu'il alla chercher Antiochus. Il le trouva près de Magnésie, et les Romains témoignèrent tant de mépris pour les Asiatiques, que, quoiqu'ils n'eussent qu'un peu plus du tiers des forces de l'ennemi, ils étoient décidés à l'attaquer dans ses retranchemens. Le roi en fit sortir ses troupes pour éviter cet affront, et dans la crainte de les décourager; mais elles furent vaincues avec la plus grande facilité. Une singularité inconcevable de cette bataille, c'est que les vainqueurs tuèrent cinquante-quatre

190. mille hommes, et n'en perdirent que trois cent vingt-cinq. Elle se donna en l'absence de Scipion l'Africain, qu'une maladie dont il étoit à peine convalescent, retenoit à quelque distance de l'armée.

Antiochus avoit fait la guerre mollement; il demanda bassement la paix aux conditions qu'il plairoit aux Romains de lui accorder. Scipion l'Africain répondit à ses ambassadeurs: « De toutes les choses qui sont, par leur nature, soumises au pouvoir des dieux, nous » ne possédons que ce qu'il leur plaît de nous » donner. A l'égard du courage, qui ne dé» pend que de nous, les événemens, bons ou » mauvais, n'y influent aucunement parmi les » Romains. Vous avez demandé la paix avant » la bataille, et refusé les conditions auxquelles » on vous l'accordoit. A présent que vous êtes » vaincus, on ne vous en impose pas de plus » dures. Votre maître donnera vingt otages, » du nombre desquels sera son fils; évacuera » tout ce qu'il possède en Europe, et en » Asie, en-deçà du mont Taurus; paiera les » frais de la guerre; livrera l'Etolien Thoas, » qui en a soufflé le feu, et Annibal. Que le » roi se hâte, et qu'il sache qu'il est plus diffi» cile de faire descendre la majesté royale du » faîte au milieu, que du milieu jusqu'en bas. »

La dernière phrase de ce discours que Tite-Live prête à Scipion, est une vérité frappante; et la première est remarquable, en ce qu'elle prouve que les anciens ne regardoient pas le courage comme un don du ciel. Les plus célèbres d'entre leurs écrivains s'en expliquent comme Tite-Live. La doctrine des chrétiens qui attribue tout à Dieu, est bien plus humble et plus convenable à la foiblesse et à la fragilité humaine. 190.

Tout fut accepté par Antiochus; mais les deux victimes désignées se sauvèrent avant qu'il pût les livrer. Annibal ne trouva pas dans Prusias, roi de Bithynie, un hôte plus généreux. On sait qu'il fut réduit (en 183) à s'empoisonner, pour éviter la douleur d'être mené à Rome.

Nous avons dit dans le *Précis* de quelle manière les Etats asiatiques conquis sur Antiochus furent partagés entre les Rhodiens et Eumène, fils et successeur d'Attale au royaume de Pergame, et qui avoit été le constant allié des Romains dans la guerre qu'ils venoient de terminer. La défaite d'Antiochus-le-Grand fournit matière à trois triomphes: à celui d'Acilius, qui triompha de lui et des Etoliens, et à ceux de l'amiral Emilius Regillus, et de L. Scipion, qui fut surnommé

190. l'Asiatique. Nous avons remarqué ailleurs que l'époque actuelle fut celle de la corruption des mœurs dans Rome. La prise de Syracuse avoit pu donner l'idée et le goût des arts et du luxe; les riches dépouilles de l'Asie en portèrent la passion aux derniers excès. Dix commissaires partirent pour régler les affaires de l'Asie, suivant l'ancien usage qu'on avoit tout récemment pratiqué à l'occasion de la conquête de la Grèce.

Rome, victorieuse en Asie, éprouva dans la Lusitanie un grand échec sous la conduite d'un général qui se fit depuis une brillante réputation. C'étoit le proconsul Paul Emile, fils de celui qui, par la faute de Varron, avoit laissé la vie à la bataille de Cannes. Il étoit monté aux honneurs sans le secours de l'éloquence, des sollicitations, de la brigue, et uniquement par sa valeur, son équité, sa bonne conduite. Se bornant à mériter l'estime de ses soldats, il n'achetoit point, comme d'autres généraux, leur faveur par de lâches complaisances, et maintenoit rigoureusement la discipline, qu'il regardoit comme un moyen de vaincre, et comme une sorte de prélude de la victoire. On est fâché de trouver un divorce dans la vie d'un tel homme. Après avoir vécu long-temps avec sa première femme, qui lui

donna deux fils, il la répudia sans qu'on en 190.
puisse assigner le motif. Plutarque, pour l'excuser, prétend qu'en cette matière il n'y a rien de plus juste que la réponse d'un Romain aux reproches de ses amis qui le blâmoient d'une pareille action, et lui demandoient si sa femme n'étoit pas belle, sage et féconde : « Ce soulier (répliqua-t-il, en leur montrant » le sien) ne vous semble-t-il pas bon et bien » fait? Cependant il me blesse. Qui de vous » me dira en quel endroit? » Cette excuse a un grand défaut; c'est qu'elle pourroit s'appliquer à tous les divorces. Ici cependant la présomption est en faveur de Paul Emile, doué de toutes les vertus publiques et privées.

Il paroît qu'entr'autres belles qualités, il possédoit celle de la constance dans les revers. Il en avoit besoin; car celui qu'il venoit d'essuyer eût pu consterner un homme ordinaire. Après avoir laissé six mille soldats sur le champ de bataille, il avoit ramené ses débris saisis de frayeur au camp, où il ne s'étoit maintenu qu'avec peine, et qu'il abandonna bientôt pour se retirer à marches forcées en pays ami. Là, il
rassembla en très-grande hâte une armée, ou 189.
plutôt il accrut la sienne, et vengea presque aussitôt sa défaite avec usure, dans une seconde bataille contre les Lusitaniens. Il en tua dix-

189. huit mille, fit treize cents prisonniers, et prit leurs retranchemens.

Ainsi de l'Espagne au mont Taurus, tout cédoit à la force des armes romaines ; car la résistance de la petite nation des Etoliens mérite à peine d'être remarquée. Durant la trève que leur accorda Scipion, ils firent demander la paix au sénat romain ; leurs envoyés, au lieu de supplications, ayant fait entendre des reproches, furent chassés de l'Italie ; et pour s'assurer de leur départ, on les accompagna jusqu'au rivage. Pendant le cours de la guerre asiatique et de cette ambassade, ils avoient obtenu des avantages sur quelques alliés des Romains dans la Grèce ; mais quand ils eurent appris la défaite d'Antiochus, le renvoi de leurs ambassadeurs et le départ du consul Fulvius Nobilior, qui avoit déjà passé la mer, et venoit à eux avec son armée, ils sentirent qu'il leur seroit impossible de résister long-temps aux vainqueurs de l'Afrique et de l'Asie ; et s'étant procuré l'intercession d'Athènes et de Rhodes, ils sollicitèrent une seconde fois la paix à Rome. Fulvius, sur ces entrefaites, investit Ambracie, ville forte d'Acarnanie, en Epire, et qui avoit près d'une lieue de circuit. Les Etoliens, à qui elle s'étoit donnée, la défendirent de manière à faire

craindre au consul un affront pour son début. 189.
Comme cet événement néanmoins n'eût pu que retarder la perte de l'Etolie, dont les possessions étoient attaquées à la fois du côté de la terre et de la mer, par les Romains et par les alliés, elle se mit à la discrétion du consul, qui lui accorda des conditions plus modérées qu'elle ne l'espéroit, et que Rome enfin ratifia, non sans peine. Ce général enleva d'Ambracie toutes les statues de marbre et d'airain, et tous les tableaux qui s'y trouvoient. C'étoit la plus riche collection qu'il y eût dans tout le pays, parce que Pyrrhus avoit résidé en cette ville. Ce fut le seul butin que Fulvius y ravit, mais il étoit d'une valeur inappréciable.

Son collègue, Manlius Vulso, combattoit alors fort loin de l'Etolie les Gallo-Grecs, ou Gallo-Galates. Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit ailleurs de la migration d'une nuée de Gaulois, qui, partis des rives septentrionales de l'Océan (vers 279), n'avoient pas craint de traverser une immensité de pays pour chercher du butin ou un établissement, bien persuadés qu'ils ne trouveroient nulle part des peuples capables de leur résister. Après avoir mis successivement à contribution toutes les côtes de la Propontide, une partie de ces aventuriers avoit passé le détroit

189. qui les séparoit de l'Asie ; et quoiqu'ils fussent réduits à dix mille hommes, ils imprimèrent une si grande terreur à tous les Asiatiques qui étoient en-deçà du mont Taurus, qu'ils les obligèrent de leur payer un tribut. La contrée qu'ils habitèrent entre la Bithynie et la Cappadoce, s'appeloit de leur nom Galatie ou Gallo-Grèce, parce qu'ils y étoient passés après avoir fait une invasion dans la Grèce. Ils avoient combattu sous les drapeaux d'Antiochus. Ce motif parut suffisant aux Romains pour les aller chercher jusque dans leur pays, quoiqu'éloigné de celui où l'on venoit de terminer la guerre contre le roi de Syrie. Celle des Gallo-Grecs fut courte, mais vive et rude. Le consul remporta deux grandes victoires, dont une sur les hauteurs du mont Olympe, où il eut à surmonter l'extrême désavantage du lieu, que compensa bien l'inégalité des armes qui, du côté des Romains, étoient meilleures et plus variées. Les boucliers trop étroits des Gaulois laissoient à découvert une partie de leurs grands corps. Après sa glorieuse campagne, Manlius s'éloignant, aux approches de l'hiver, de ces contrées voisines du mont Taurus, où il est rigoureux, vint le passer à Ephèse.

188. Là se rendirent les ambassadeurs de tous

les peuples asiatiques, situés en-deçà de ce mont fameux, pour remercier Manlius (alors proconsul) de les avoir délivrés du brigandage des Gaulois. Ces derniers y députèrent de leur côté pour demander la paix, et recevoir la loi qu'il plairoit au vainqueur d'imposer. Ariarathe, roi de Cappadoce, s'excusa aussi d'avoir secouru Antiochus, et offrit une réparation pécuniaire pour cette faute. Il fut taxé à deux cents talens. Quelque temps après, Manlius s'étant rendu à Apamée, y régla définitivement, avec les dix commissaires du sénat, le triste sort du roi de Syrie, qu'on dépouilla de plusieurs droits inhérens à la souveraineté. Tous ses vaisseaux furent brûlés ou mis en pièces, et il ne resta guère au grand Antiochus que le vain titre de roi, qu'on voulut bien lui laisser. Le destin de l'Asie étant fixé, Manlius partit avec son armée pour le voisinage de l'Hellespont. Il y manda les princes gallo-grecs, et leur fit connoître à quelles conditions Rome leur permettoit d'exister. Il leur défendit d'étendre leurs possessions et de piller celles de leurs voisins. De retour en Europe, il traversa la Thrace, dont les chemins scabreux étoient redoutés de ses soldats. Pendant cette marche, qui fut longue, les habitans ne cessèrent de les har- 188.

188. celer, de les attaquer à tous les passages difficiles. Dans deux de ces actions, les Romains éprouvèrent du désavantage. Ils perdirent une partie de l'immense butin qu'ils avoient enlevé à l'Asie. Philippe fut soupçonné d'avoir sourdement excité ces attaques. Enfin, les obstacles étant surmontés, Manlius revint à Rome, ainsi que Fulvius, qui avoit été son collègue au consulat, et qui comme lui, nommé ensuite proconsul, avoit en cette qualité commandé dans la Grèce.

187. L'un et l'autre trouvèrent des ennemis à la ville. Sur le bruit qui courut que la Ligurie faisoit des préparatifs considérables, cette province fut assignée pour département aux deux consuls. L'un d'eux, Emilius Lepidus, se plaignit amèrement de ce qu'on les renfermoit ainsi dans les vallées de la Ligurie, tandis que deux proconsuls régnoient en Europe et en Asie à la place de Philippe et d'Antiochus. Le sénat ne révoqua point son décret; mais il rappela les deux généraux qu'on envioit. Ce rappel ne suffit pas à la jalousie de Lepidus. Il y avoit d'ailleurs entre lui et Fulvius une vieille inimitié, qui l'entraîna dans de honteuses pratiques pour nuire à ce proconsul. Il le fit accuser par les députés des Ambraciens, d'avoir attaqué ces peuples en pleine paix avec

cruauté, après que leur ville eut été rendue. 187.
Lorsqu'ils eurent porté leurs plaintes au sénat, le consul prévaricateur leur fit diverses questions, dont les réponses, concertées avec lui, aggravoient le prétendu crime. Son collègue traversa cette machination, et prit la défense de l'absent. Mais une maladie qui lui survint l'ayant tenu éloigné du sénat, Lepidus, non seulement fit rendre un décret favorable aux Ambraciens, mais afin de mortifier davantage son ennemi, profita d'une occasion où il se trouvoit peu de sénateurs à l'assemblée, pour faire ajouter au décret, qu'Ambracie n'avoit pas été emportée de force.

Manlius, à son tour, sans être formellement dénoncé, essuya des contradictions dans la demande qu'il fit du triomphe. Les commissaires chargés d'arranger les affaires de l'Asie, dirent que « leur mission avoit été de ter-
» miner, de concert avec lui, le traité de
» paix ébauché par L. Scipion, entre Rome
» et Antiochus; que Manlius y avoit mis toute
» espèce d'obstacles, jusqu'à vouloir porter ses
» armes au-delà du mont Taurus; qu'on n'a-
» voit pu l'en détourner, et encore avec bien
» de la peine, qu'en lui rappelant les mal-
» heurs dont la Sibylle menaçoit les Romains,
» s'ils osoient franchir cette limite. Qu'arrêté

187. » dans cette entreprise, il avoit déclaré de
» son chef la guerre aux Gaulois : exemple
» inouï d'audace. Qu'au reste les Gaulois,
» amollis par les délices de l'Asie, n'étoient
» rien moins que des ennemis formidables
» qui dussent donner matière à un triomphe
» glorieux; et néanmoins, que s'il les avoit
» battus, il ne le devoit qu'à la protection
» spéciale que les dieux accordoient à Rome,
» parce que si les Gaulois eussent conservé
» quelque sang-froid, ils auroient détruit
» l'armée romaine en roulant simplement sur
» elle, dans la vallée profonde qu'elle occu-
» poit, les grosses pierres que la montagne
» leur présentoit en abondance. » On fit encore quelques autres reproches à Manlius.

Il répondit : « On m'accuse d'avoir fait la
» guerre aux Gallo-Grecs sans droit, et de
» l'avoir faite avec témérité. Je n'ai qu'un
» mot à dire sur le premier chef d'accusation.
» L'ordre du peuple romain étoit de com-
» battre non seulement Antiochus, mais tous
» ses alliés; et je demande aux deux Scipions
» s'ils n'ont pas vu les Gaulois aux deux ailes
» de l'armée ennemie, dont ils constituoient
» même la principale force.

» Quant au reproche qu'on ajoute, de
» les avoir attaqués dans un poste redou-

» table, dépendoit-il de moi de les attaquer 187.
» ailleurs? Ne falloit-il pas les chercher où
» ils étoient ou renoncer à les réduire? Et
» quand ils ont été vaincus, malgré l'avan-
» tage du lieu, a-t-on bonne grâce à me re-
» procher d'avoir trop risqué? Voyez d'ail-
» leurs combien l'envie est aveugle : d'un
» côté elle dit que j'ai été imprudent et témé-
» raire; de l'autre, que je n'ai dompté que
» de misérables ennemis. Mais s'il est vrai
» que le climat de l'Asie les eût énervés, il
» n'y avoit donc pas tant de témérité à les
» attaquer sur leurs montagnes. »

Quoique cette réponse fût victorieuse, la pluralité du sénat étoit décidée à refuser le triomphe; cependant la question n'ayant pu être résolue dans la première séance, la famille et les partisans de Manlius ramenèrent par leurs remontrances presque tous les suffrages en sa faveur. Il y avoit de justes imputations à lui faire sur son excessive indulgence envers les soldats; et il est surprenant qu'on eût oublié ce sujet de plainte, plus fondé que les autres, comme nous le verrons bientôt.

A cette accusation en succéda une bien plus importante et des plus mémorables qui aient jamais été intentées dans la Grèce ou l'Italie, où elles étoient si communes. Deux tribuns,

187. nommés tous deux Petilius, osèrent appeler en jugement Scipion l'Africain, qui avoit été l'idole de Rome, et qu'on avoit en quelque sorte divinisé, en ordonnant que sa statue décorée des ornemens triomphaux, fût, comme celle des dieux, placée sur des coussins dans la cérémonie du *lectisternium*. On avoit même songé à lui conférer la dictature, ou le consulat à perpétuité; mais il refusa une élévation qui l'eût fait sortir de la classe des citoyens. Le temps, l'habitude de le voir tous les jours, refroidirent insensiblement cet enthousiasme. Une circonstance de son deuxième consulat (en 194) ajouta même un peu de défaveur à ce refroidissement: les censeurs, à cette époque, ordonnèrent que les sénateurs eussent des places distinguées dans les spectacles, où ils avoient été jusqu'alors confondus avec le peuple. Cette distinction choqua la multitude; et l'on sut mauvais gré à Scipion de l'avoir appuyée de l'autorité de sa magistrature. Deux ans après, il éprouva le déchet de son crédit, qu'il employa vainement pour porter à la dignité consulaire son cousin Nasica, qui avoit cependant par lui-même plus de titres qu'il n'en falloit pour la mériter. Lorsqu'enfin l'envie jugea sa faveur passée, elle l'attaqua ouvertement: on l'accusa d'avoir détourné à

son profit une partie du butin fait en Asie, et d'avoir reçu de l'argent d'Antiochus pour lui procurer la paix. 187.

L'accusé parut sur la place publique avec le plus grand cortége qu'on eût encore vu à aucun citoyen ou à aucun magistrat. Quand son accusateur se fut fait entendre, sans daigner répondre un seul mot à l'accusation, le vainqueur d'Annibal parla de ses exploits avec tant de noblesse et de grandeur, qu'on avoua que personne n'avoit jamais été ni mieux, ni plus justement loué. On ne fut point choqué de cette liberté, parce qu'il en usoit, non pour se vanter, mais pour se défendre. L'affaire n'ayant pu être terminée dans une première séance, fut renvoyée à une seconde. Cité alors par les tribuns qui occupoient la tribune aux harangues, au lieu de rester dans le poste ordinaire des accusés, Scipion perce la foule, accompagné d'une multitude d'amis et de clients, monte à la tribune, met sur sa tête la couronne qu'il avoit portée à la cérémonie de son triomphe, et dit : « C'est aujourd'hui le jour anniversaire de la bataille de » Zama : un tel jour ne doit pas se passer en » disputes. Je vais au Capitole remercier les » dieux de m'avoir donné le désir et la faculté » de servir la patrie ; que ceux qui la chéris-

187. » sent me suivent, et demandent au ciel de lui » accorder toujours des généraux et des magis- » trats qui me ressemblent. » Aussitôt il descend de la tribune, et marche au Capitole, où l'assemblée entière le suit, laissant les tribuns seuls sur la place. Ce jour, dit Tite-Live, fut pour lui plus beau que celui de son triomphe. Cette action a de l'éclat : elle choquoit sans doute un peu l'esprit de la constitution démocratique de Rome. Scipion en ce moment avoit l'air d'en être le monarque ; mais l'obéissance étoit volontaire : la multitude, par sa démarche spontanée, sembla reconnoître qu'elle méritoit cette leçon. Jamais peut-être l'envie n'en reçut une plus forte ; cependant, quoique humiliée, elle obtint à peu près ce qu'elle désiroit. Le courage de l'accusé l'avoit étourdie, et non pas terrassée. Scipion fut appelé de nouveau ; il apporta cette fois le registre qu'il avoit tenu de toutes les sommes reçues, le fit voir à l'assemblée, et le déchira aussitôt, en disant qu'il avoit assez enrichi le trésor public, et que de scrupuleuses recherches étoient inutiles. Il fut encore cité. Cet homme, trop grand pour une démocratie, ne daigna pas comparoître ; son frère, pour ne pas aigrir les esprits et pour sauver le respect dû aux lois, dit qu'il étoit malade. Enfin on l'appela une

quatrième fois : Scipion alors indigné se retira 187.
dans un village de la Campanie, à Literne, sur le bord de la mer, où il vécut avec le plus grand calme et la plus grande simplicité, cultivant la terre de ses propres mains; ce qui en ce temps commençoit à devenir remarquable. Il y termina bientôt sa carrière. Il y a quelque incertitude sur le temps de sa mort. Il fut l'intime ami du poëte Ennius, qui chanta ses victoires. Valère Maxime dit qu'il voulut qu'on gravât sur sa tombe ces mots : *Ingrata patria, ne ossa quidem mea habes.* « Ingrate » patrie, tu n'as pas même mes ossemens. »

Sa retraite cependant n'avoit point assouvi la haine des Petilius, ou de ceux qui les excitoient : ils prétendirent l'en arracher, et le faire juger; mais Tib. Sempronius Gracchus, un des tribuns, s'opposa vivement à cette indignité, quoiqu'ennemi personnel de Scipion; et son opposition rendit inefficace toute la mauvaise volonté de ses collègues.

Mais en cédant pour l'instant à la nécessité, les envieux ne lâchèrent point leur proie; ils poursuivirent Scipion au-delà du tombeau. Le plus acharné de ses ennemis c'étoit Caton, qui du vivant de ce grand homme n'avoit cessé de déclamer contre son élévation. Tite-Live se sert du terme énergique d'aboyer : *allatrare*

187. *ejus magnitudinem solitus erat.* L'inimitié de Caton, née de la différence des caractères ou d'une secrète jalousie, avoit éclaté dès long-temps. Il avoit été questeur sous Scipion, pendant la guerre d'Afrique ; et chez les Romains, ces officiers avoient coutume de porter à leurs commandans un respect en quelque sorte filial. Caton fut bien loin de se conformer à cet usage : choqué de la noblesse et de la grandeur qu'il aperçut dans la manière de vivre de son général, il le quitta en Sicile, et vint aussitôt joindre dans le sénat ses criailleries à celles de Fabius, contre les dépenses superflues qu'ils lui imputoient. Son animosité ayant été portée aux derniers excès dans le temps de l'accusation des Petilius, on croit que ce fut Caton qui provoqua cet odieux procès, et le fit recommencer après la mort de Scipion. Ces tribuns demandèrent qu'on recherchât ce qu'étoit devenue la portion de l'argent payée par Antiochus et ses sujets, qui n'étoit point entrée dans le trésor. Scipion l'Asiatique, directement intéressé dans ces recherches, ne parut occupé que de la mémoire de l'Africain. Il se plaignit qu'on eût choisi pour proposer le plébiscite, le moment où son frère venoit d'expirer (1) ; que non

(1) Il faut en ce cas que cette affaire soit postérieure

contens de l'avoir privé de l'oraison funèbre 187.
dont sa mort eût dû être honorée, les envieux attaquoient encore sa vie par des imputations calomnieuses. Caton prononça un discours pour appuyer les accusateurs; et la prépondérance d'un homme si accrédité détermina deux tribuns du peuple qui avoient formé opposition, à s'en désister. Toutes les tribus opinèrent au gré des Petilius et de Caton.

Un préteur fut commis par le sénat pour juger l'affaire. Il condamna Scipion, et son lieutenant, et son questeur, sous prétexte que chacun d'eux avoit reçu d'Antiochus pour lui procurer des conditions de paix moins défavorables, des sommes différentes qui n'avoient pas été versées dans le trésor. Le lieutenant et le questeur, soit qu'ils fussent innocens ou coupables, fournirent des cautions pour les restitutions auxquelles ils étoient condamnés. Quant à Scipion, comme il protestoit n'avoir rien détourné, on se mit en devoir de l'emprisonner. Son cousin Nasica réclama l'intervention des tribuns, fit à ce sujet un éloge pompeux et mérité de la famille des Scipions, et releva la gloire du vainqueur de l'Asie. « Pour trouver, dit-il, contre lui un

---

au temps actuel; car on croit que Scipion ne mourut qu'en 184.

187. » grief dans la paix accordée au roi de Syrie,
» on suppose qu'il l'a vendue, et l'on ne voit pas
» que la même imputation tombe directement
» sur les dix commissaires par l'avis desquels
» Scipion l'a faite. On dit que de tout l'argent
» tiré d'Antiochus, il n'a presque rien été
» versé dans le trésor national; et cependant
» on a exposé aux yeux de tout le monde, le
» jour du triomphe, et on a porté dans les
» coffres de la république une somme si con-
» sidérable, que les dépouilles de dix autres
» triomphes choisis parmi les plus éclatans ne
» sauroient l'égaler. On prétend que la paix a
» laissé au roi de Syrie tous ses Etats; et on
» lui a enlevé l'espace de plus de trente jour-
» nées de chemin en longueur, et plus de dix
» en largeur. On a soustrait à son pouvoir,
» non seulement des provinces, mais des
» nations entières. C'est donc une calomnie
» de supposer que la paix lui a été vendue au
» profit de Scipion. Qu'auroit donc fait ce
» général des trésors d'Antiochus? Le prix de
» tous ses biens, en y comprenant plusieurs
» successions qui lui sont échues, équivaudroit
» à peine aux sommes qu'il est supposé avoir
» diverties. Si l'accusation étoit véritable, il
» existeroit une augmentation prodigieuse de
» richesses dans une maison que le luxe n'a

» point épuisée. Les ennemis de Scipion ne 187.
» trouvant pas dans la vente de ses biens la
» somme à laquelle ils l'ont fait condamner,
» vont donc jeter cet homme illustre dans un
» cachot où il sera confondu avec les voleurs
» et les assassins. Cette indignité sera plus
» honteuse pour Rome que pour la famille
» des Scipions. »

Le préteur allégua froidement le plébiscite, le décret du sénat, et le jugement rendu contre l'accusé, ajoutant que si celui-ci n'exécutoit pas la condamnation, il ne pouvoit se dispenser de le faire arrêter. Les tribuns déclarèrent qu'ils ne s'opposoient point à l'exécution du jugement, à l'exception de Gracchus qui dit qu'il n'empêcheroit point la vente des biens du condamné, mais qu'il ne souffriroit pas qu'on menât en prison un général qui avoit triomphé du plus grand roi qui existât, et reculé les bornes de l'Empire aux extrémités de la terre. Par une sorte de contradiction, la multitude, qui avoit fait condamner l'accusé, se réjouit de l'opposition de Gracchus. La vente des biens de Scipion acheva de le justifier : ils ne produisirent pas ce qu'il devoit restituer. Sa famille, ses clients, ses amis lui offrirent beaucoup au-delà de leur valeur. Il refusa tout, et souffrit seulement que ses plus

187. proches rachetassent les meubles dont il avoit besoin pour vivre avec quelque décence ; et ses accusateurs furent seuls accablés de la haine publique qu'ils avoient provoquée contre lui. La persécution qui accabla les deux Scipion n'en est pas moins un exemple frappant des abus de tout gouvernement populaire.

La multitude pouvoit alors se livrer à ses caprices avec d'autant plus de sécurité, que Rome voyoit peu de sujets de crainte au dehors. Les deux consuls faisoient la guerre avec plus de peine que de véritable danger dans la Ligurie. Ce pays pauvre, stérile, d'un difficile accès, dans lequel il se trouvoit plusieurs forts, exerçoit la patience et même le courage des Romains ; ils avoient besoin de cet exercice. Dans l'Asie, la beauté du climat, l'opulence de la contrée, la mollesse de ses habitans leur avoient procuré des marches faciles, des victoires peu chèrement payées et très-profitables. Cn. Manlius ayant donné dans cette province trop de liberté à ses soldats, ils en étoient devenus moins belliqueux ; ce qui fut cause que rencontrant dans la Thrace des peuples plus aguerris et des chemins plus rudes, ils avoient essuyé quelques échecs. Les Liguriens, ennemis irréconciliables de Rome, lui rendoient donc en quelque sorte

un bon office en tenant toujours ses soldats en 187.
haleine. Ces peuples furent domptés et désarmés par l'un et l'autre consul, qui, après avoir terminé la guerre contr'eux, employèrent leurs légions à construire de grandes routes, suivant l'usage des Romains de ne jamais laisser les troupes dans l'inaction.

Avant le retour des consuls, dont l'un étoit M. Emilius, ennemi déclaré, comme nous l'avons dit, de M. Fulvius (1), ce dernier arriva de l'Etolie, et demanda le triomphe. Un tribun déclara s'y opposer jusqu'à l'arrivée d'Emilius qui avoit, disoit-il, des raisons à faire valoir contre la demande dont il s'agissoit, et qui l'avoit prié d'empêcher qu'on ne prononçât en son absence. Fulvius répondit que tout le monde connoissoit la haine que lui portoit le consul, qui avoit fait consigner dans un sénatus-consulte qu'Ambracie n'avoit pas été réduite par force, quoique ses soldats se fussent rendus maîtres de la muraille, et que les assiégés n'eussent capitulé qu'après

(1) Ayant été postérieurement, en 179, tous deux nommés censeurs, ils se réconcilièrent à la sollicitation de Metellus, si parfaitement, qu'Emilius nomma son collègue prince du sénat. Assez communément jusqu'alors, les inimitiés privées cédoient à l'intérêt de la patrie.

187. avoir perdu plus de trois mille hommes. Il demandoit s'il convenoit d'arrêter aux portes de la ville une armée victorieuse, son général, les prisonniers et les dépouilles qu'elle emmenoit avec elle, jusqu'à ce qu'il plût au consul de mettre un terme aux lenteurs qui retardoient à dessein son arrivée. Tiberius Gracchus, collègue du tribun opposé au triomphe, combattit vivement ce dernier. Il dit que rien n'étoit plus vil, ni plus indigne d'un magistrat du peuple, qu'une telle complaisance pour la passion d'autrui; que la puissance tribunitienne avoit été créée pour secourir les opprimés, et non pour favoriser les oppresseurs et la tyrannie d'un consul. L'opposition fut retirée, et le triomphe accordé à Fulvius. On porta dans la marche cinq cent quinze statues de cuivre et de marbre. Pour accomplir un vœu qu'il avoit fait dans l'Etolie, ce général donna, en 186, des jeux, où l'on vit pour la première fois à Rome des combats d'athlètes et des chasses de lions et de panthères.

Au triomphe de Fulvius succéda celui de Cn. Manlius, pour les succès obtenus contre les Gallo-Grecs. Il l'avoit différé dans la crainte de se voir, en descendant du char triomphal, traduit aussi devant le peuple par les Petilius; il devoit plus redouter cette

épreuve que Scipion son prédécesseur, parce 187.
qu'il avoit laissé vivre l'armée dans une licence qui anéantit la discipline exactement maintenue sous le commandement de l'autre; et les funestes effets de la corruption se manifestoient jusque dans Rome. Ce furent les soldats qu'il avoit commandés qui les premiers y firent connoître le luxe de l'Asie. Ils y apportèrent les premiers des lits garnis d'airain, des rideaux de lit et de litière, des buffets, et, ce qui passoit alors pour le dernier excès du luxe, des tables soutenues par un seul pied. Ils ajoutèrent à la délicatesse et à la somptuosité des repas, les plaisirs de la musique, ayant à leurs gages des femmes qui jouoient de la harpe et de divers autres instrumens, des comédiens ou des baladins. Le cuisinier, qui étoit autrefois le plus vil des esclaves de la maison, en fut dès lors regardé comme l'officier le plus nécessaire, et son ministère devint considérable. Pendant la cérémonie du triomphe de Manlius, son armée lui prodigua, dans des chansons militaires dont cette pompe étoit ordinairement accompagnée, des éloges qu'on jugeoit bien n'être accordés qu'à son excessive indulgence; en sorte qu'il ne fut pas aussi applaudi du peuple que des soldats. 186—

Une nouveauté moins dangereuse que le 185.

186— luxe et la mollesse, parce qu'elle n'étoit pas
185. de nature à pouvoir subsister long-temps, s'introduisit dans Rome. Au reste, il y a vraisemblablement de l'exagération dans ce qu'on en raconte. Un Grec de basse condition, ignorant, prêtre et devin, arriva dans l'Etrurie : il n'étoit pas de ceux qui enseignoient ouvertement un culte religieux pour en tirer quelque profit. Ses mystères, nommés Bacchanales, se célébroient en secret. Il y admit d'abord peu de personnes : bientôt tous ceux qui se présentèrent furent reçus; et, pour attirer plus de monde, il joignit au culte les délices de la table. La nuit couvrant de son obscurité la licence que cherchoient les initiés, on se livroit à tous les genres de débauches, et spécialement à celles qui outragent la nature. Les cris de ceux qui refusoient d'en être les complices et auxquels on faisoit violence, ou bien qu'on égorgeoit, étoient couverts par le bruit des tambours et des cymbales. Les victimes étoient attachées à de certaines machines, et disparoissoient. On les entraînoit dans des cavernes inconnues, où elles étoient immolées. Ces abominations passèrent de l'Etrurie à Rome, où la grandeur de la ville en favorisa quelque temps le secret. Un enchaînement de circonstances très-singulières le fit

connoître du gouvernement. Ebutius, fils d'un 186—
chevalier, perdit son père. Sa mère se rema- 185.
ria; il tomba sous la tutelle d'un beau-père; celui-ci s'étant conduit de façon à ne pouvoir remettre le dépôt de la fortune de son pupille, qui lui avoit été confié, résolut de se défaire de ce jeune homme, et, pour cet effet, de l'introduire dans la secte des Bacchanales, où non seulement les meurtres, mais les empoisonnemens (1) étoient faciles et à la disposition des malfaiteurs; en tout cas, il vouloit l'enchaîner par les liens du crime, de manière à n'en avoir rien à craindre. Sa femme, à qui peut-être il n'avoit pas laissé voir toute la noirceur de son projet, engagea son fils à se faire initier, en disant qu'elle en avoit fait le vœu dans une maladie à laquelle il venoit d'échapper. Il y consentit. Un des préliminaires de la réception étoit de s'abstenir du commerce des femmes pendant dix jours. Le jeune

(1) Il est bien étonnant que ce crime fût si commun à une époque où à peine la corruption des mœurs étoit commencée. Tite-Live dit qu'un préteur ayant eu quelques années après (en 180) la commission de faire le procès aux empoisonneurs, à la distance de dix milles de Rome, manda au sénat avoir condamné trois mille coupables, et ajouta qu'à mesure qu'il poussoit les recherches, il en découvroit un plus grand nombre.

186— Ebutius entretenoit une courtisane nommée
185. Hispala, ou plutôt il étoit entretenu par elle. Comme ils passoient les nuits ensemble, pour la préparer à son absence pendant dix jours, il lui annonça sa prochaine initiation aux mystères de Bacchus. Elle frémit, lui apprend qu'avant d'être affranchie, elle accompagnoit sa maîtresse à ces assemblées nocturnes, et lui en découvre toute l'horreur. Ebutius ayant, après cette révélation, refusé d'entrer dans la nouvelle secte, est chassé de la maison maternelle. Il va tout dénoncer au consul Postumius, qui interroge sur-le-champ Hispala. Cette fille ne veut d'abord rien avouer, craignant la colère des dieux si elle dévoile leurs mystères, et plus encore celle des hommes, qui la mettroient en pièces s'ils apprenoient qu'elle eût trahi leur secret. Le consul dissipe l'une et l'autre crainte. Elle raconte alors ce qu'elle sait; dit que, depuis deux ans, on n'admet pas d'initiés qui en ait plus de vingt, parce qu'on ne veut que des personnes d'un âge propre à céder aux séductions ou à souffrir la violence. Elle ajoute que le nombre des coupables est prodigieux, et qu'il s'y trouve des personnes qualifiées de l'un et de l'autre sexe.

Le rapport de cette découverte fut fait au

sénat, qui ordonna de sévir particulièrement contre ceux qui auroient attenté à la vie ou à l'honneur de quelque personne que ce pût être. Le peuple fut ensuite convoqué. Postumius ayant commencé par la prière que les magistrats avoient coutume de prononcer avant de haranguer l'assemblée, dit que jamais elle n'avoit été plus convenable que dans l'affaire dont il alloit parler, puisqu'il s'agissoit de la religion et du salut de la république. Lorsqu'il eut fait connoître le nouveau culte, si ce nom peut être donné à un tel amas de crimes et d'infamies, il ajouta que le nombre de ses sectateurs augmentant de jour en jour, pouvoit devenir formidable à l'Empire, si l'on ne prenoit de promptes mesures. Il se montoit, dit-on, à sept mille. Les consuls défendirent de favoriser la fuite des accusés, de les tenir cachés, de leur prêter aucune assistance. On arrêta beaucoup de monde. Quelques uns prévinrent leur supplice par le suicide. Cette association avoit quatre principaux chefs, dont deux étoient des environs de Rome, et les deux autres appartenoient à la populace romaine. Ils furent pris et avouèrent leurs crimes, sans chercher à éluder la condamnation. On mit à mort les plus coupables de leurs complices, c'est-à-dire, les corrupteurs, les meurtriers,

186—185.

186—185. les faussaires, les faux témoins, car tous les genres de forfaits souilloient la secte, et la plupart de ceux qu'on arrêta en furent convaincus. Les femmes condamnées par les consuls étoient remises à leurs parens ou à leurs tuteurs pour qu'ils les fissent mourir; et lorsqu'on ne trouvoit personne à qui l'on pût se fier du soin de leur supplice, on les envoyoit publiquement à la mort. On décerna une récompense pécuniaire, et l'on accorda divers priviléges à Ebutius et à Hispala. Celle-ci obtint, entr'autres, la faculté d'épouser un homme libre, sans que son mari fût réputé s'être mésallié.

On trouve, dans le récit que fait Tite-Live de cette monstrueuse affaire, des détails qui manquent tout-à-fait de vraisemblance : il suppose que la société des Bacchanales a duré plusieurs années, puisqu'il fait dire à l'affranchie que, dans les deux dernières, on ne recevoit plus d'initiés au-dessus de vingt ans. Or, il semble impossible que tant de meurtres et d'abominations aient pu se commettre au sein de Rome, et que des personnes aient disparu, sans qu'on ait fait des recherches, sans que le gouvernement en ait été averti. Il n'y eut, à ce qu'il paroît, de dénonciation que de la part d'une affranchie, d'une courtisane qui n'avoit

même qu'entrevu ces abominables mystères. 186—
Il est donc possible, comme l'insinue un écri- 185.
vain anglais (Ferguson), que les magistrats aient cru trop légèrement des rapports invraisemblables, nous pouvons du moins dire des faits très-exagérés.

L'extinction de cette secte, prétendue religieuse, étant terminée, les deux consuls allèrent combattre les Liguriens. Marcius, parti le premier, fut attiré par eux dans des embûches dressées au milieu des forêts, où ils se réfugioient d'ordinaire pour éviter les poursuites des Romains. Il y perdit quatre mille hommes.

On reçut dans le même temps la nouvelle de deux victoires remportées en Espagne : l'une contre les Lusitains, l'autre contre les Celtibériens. L'année suivante (185), les Espagnols furent entièrement défaits près du Tage. On leur tua plus de trente mille hommes. Les deux consuls battirent aussi les Liguriens.

Une autre guerre s'annonçoit entre Rome et Philippe. Ce prince, en faisant la paix, avoit subi le joug de la nécessité; mais on lui imposa des conditions qui le révoltoient. Celle qui lui paroissoit la plus odieuse, étoit l'obligation de laisser impunie la trahison de ceux

186— d'entre ses sujets qui avoient pris le parti des
185. Romains. Il se préparoit donc, le plus secrètement qu'il lui étoit possible, à se venger des affronts qu'il avoit subis; mais nous verrons que la mort ne lui laissa pas le temps d'en former même la tentative. Les Romains lui donnèrent encore d'autres sujets de plainte; néanmoins comme son mécontentement ne perçoit que trop, et qu'il n'avoit pas achevé ses préparatifs hostiles, il envoya des ambassadeurs à Rome, et mit à leur tête son fils Demetrius.

184. Cette démarche ayant éloigné la guerre, l'époque actuelle n'eut de remarquable que la censure de Caton, et la manière dont il y parvint. Depuis quelque temps les premières dignités étoient briguées avec plus de vivacité que jamais. On avoit vu, l'année précédente, quatre patriciens solliciter avec chaleur une seule place de consul, qui devoit être donnée à leur ordre, l'autre étant réservée à celui des plébéiens, et le consul Appius Claudius Pulcher, qui présidoit à l'élection, quitter son tribunal, et, malgré les représentations des sénateurs, se mêler à la foule comme simple particulier, pour recommander son frère; ce procédé lui avoit réussi. Cette année le concours pour la censure fut considérable aussi.

Le plus illustre des candidats sans contredit 184.
étoit Caton, qui réunissoit tous les genres de mérite, qui étoit à la fois général, orateur, jurisconsulte, écrivain; il y avoit de la dureté dans son caractère; mais il sembloit supérieur à toutes les passions, si ce n'est peut-être à l'envie. L'innocence de ses mœurs ne souffrit jamais d'altération; il dédaignoit la faveur, les richesses et le luxe. A un courage invincible il joignoit une vigueur de corps peu commune. Il plaida dans la suite devant le peuple à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Une foule d'adversaires firent les derniers efforts pour l'écarter: d'abord ses concurrens, au nombre de huit; la noblesse, parce que c'étoit un homme nouveau; enfin tous ceux dont les mœurs étoient ou fastueuses ou corrompues. Au lieu de recourir soit à la flatterie, soit à des bassesses, comme la plupart des candidats, Caton, à tant de violentes oppositions, ne répondoit que par des menaces; et paroissant dans la place publique avec un front austère, il reprochoit à ses antagonistes qu'ils ne traversoient sa prétention que parce qu'ils redoutoient un censeur courageux. Il disoit au peuple que la corruption croissant chaque jour, il falloit des hommes vigoureux pour en arrêter les progrès, et se désignoit lui-même avec Valerius

184. Flaccus, patricien, qu'il prétendoit être le seul qui pût le seconder dans ses projets de réforme. C'étoit un personnage consulaire, dont la maison de campagne étoit voisine de celle de Caton, et qui, frappé des talens que cet homme extraordinaire montra dès sa jeunesse, l'avoit engagé à venir à Rome, à s'y produire en public, l'avoit désigné aux suffrages du peuple, et lui avoit ainsi ouvert la carrière des honneurs. L'un et l'autre furent portés à la censure par toutes les tribus. Ils commencèrent par chasser du sénat sept de ses membres. Un d'eux, personnage consulaire, frère de Flamininus vainqueur de Philippe, lui demanda le motif de sa punition. Caton lui dit : « Lors» que vous commandiez dans la Gaule pendant » votre consulat, pour plaire à une courtisane » qui vous témoigna l'envie de voir mettre un » homme à mort, vous fîtes amener un cri» minel, et on lui coupa la tête, tandis que » vous étiez à table avec cette femme. » Le sénateur nia le fait; Caton lui déféra le serment; il n'osa se parjurer. Sa dégradation étoit méritée. Celle de Scipion l'Asiatique, que Caton destitua du rang de chevalier, fut blâmée unanimement, comme l'effet de l'envie et de la haine qu'il avoit portées à Scipion l'Africain.

Il se fit plus d'honneur par le dessein qu'il

manifesta d'extirper le luxe, ou du moins d'ar- 184.
rêter ses progrès alarmans. Le mal étant déjà presque universel, il ne put employer que des moyens indirects. Les meubles, les équipages, les habits, la toilette des femmes n'entroient point dans la déclaration de biens que chaque citoyen devoit aux censeurs, ni par conséquent dans l'estimation que ces magistrats faisoient de la fortune des particuliers, et sur laquelle étoit réglée la taxe que chacun devoit supporter. Caton ordonna que si ces objets avoient coûté plus de quinze cents dragmes, ils fussent déclarés. Ensuite on les estimoit dix fois plus que le prix de l'achat, et l'on payoit, sur cette estimation décuple, une taxe de trois drachmes sur mille. Il fit d'autres règlemens du même genre, qui excitèrent beaucoup de plaintes de la part de ceux qui en étoient atteints. Il n'y parut nullement sensible, et n'en suivit pas moins son plan de réforme. Malgré les murmures de la noblesse qui le détestoit, le peuple en général applaudit à ses opérations, et lui érigea, dans le temple de la Santé, une statue avec une inscription dont le sens étoit : « A » l'honneur de Caton, qui, ayant trouvé les » mœurs en décadence, les a rétablies pendant » sa censure, par de saines ordonnances, de » sages établissemens et de salutaires instruc-

184. » tions. » Jusque-là il n'avoit point obtenu un pareil honneur ; et comme on lui témoignoit de l'étonnement de ce qu'il fût privé d'une distinction accordée quelquefois à des gens qui n'en étoient pas dignes : « J'aime » mieux, répondit-il, qu'on demande pourquoi on ne m'a pas érigé de statue, que » pourquoi on m'en a érigé. » Les deux censeurs signalèrent leur magistrature par des ouvrages publics d'une grande utilité. Caton fit élever dans la place, au-dessous de l'endroit où s'assembloit le sénat, un palais qui fut de son nom appelé Porcien.

183— Rien n'interrompit le cours de ces paisibles
182. travaux : quelques années se passèrent dans un grand calme intérieur et extérieur, car la tentative d'une troupe peu nombreuse de Gaulois, pour s'établir dans l'Italie, ne causa ni guerre ni inquiétude. Ils étoient environ douze mille qui venus d'au-delà des Alpes, sur la fin de 186, par des défilés jusqu'alors inconnus, s'étoient avancés pacifiquement jusqu'auprès du lieu où fut dans la suite Aquilée. Ils commencèrent à y bâtir une ville. Rome envoya dans les Gaules transalpines demander raison de ce procédé : il fut répondu qu'il n'avoit point été autorisé par la nation. Un consul marcha vers la colonie gauloise qui prétendoit

fixer sa demeure en Italie ; elle ne fit aucune 183—
défense : le sénat lui enjoignit simplement de 182.
repasser les monts sans délai, et envoya dire aussi aux chefs des peuples gaulois qui habitoient par-delà, « qu'ils eussent à retenir chez » eux leurs sujtes ; que les montagnes qui sé» paroient leur pays de l'Italie étoient des » bornes que la nature sembloit avoir posées » à dessein pour cette séparation, et que ceux » qui dans la suite entreprendroient de les » dépasser, pourroient s'en repentir. » Les Gaulois, loin de s'offenser de cette notification, convinrent que ceux qui avoient quitté leur patrie sans le consentement de la nation entière, et qui avoient entrepris de bâtir une ville en pays étranger, sans la permission du souverain, auroient mérité un traitement plus sévère.

Les Liguriens et les Espagnols ne montrè- 181—
rent pas des dispositions aussi pacifiques ou 180.
aussi soumises que les Gaulois. Paul Emile, en qualité de proconsul, étoit opposé aux premiers ; il avoit obtenu l'année précédente le consulat qu'il s'étoit vu auparavant refuser plusieurs fois : petite disgrâce fort commune aux hommes du plus grand mérite, qui, comme lui, ne caressoient point la multitude. Son caractère grave et froid lui fermoit cette voie

181— de parvenir, suivie par beaucoup d'autres.
180. On lui avoit laissé, après son consulat, le commandement dans un canton de la Ligurie; les chefs de l'armée ennemie lui demandèrent la paix. Il voulut qu'ils commençassent par se soumettre : ils y parurent disposés, et le supplièrent d'abord de leur accorder une trève de quelques jours pour y déterminer une nation, disoient-ils, peu docile; ensuite, de ne pas envoyer ses soldats fourrager au-delà des montagnes voisines, parce que c'étoit le seul endroit de leur pays qui fût cultivé. Paul Emile accorde ces deux points : aussitôt les Liguriens rassemblent tout ce qu'ils peuvent de forces derrière ces montagnes dont ils ont écarté la surveillance de l'ennemi, puis ils viennent avec une multitude innombrable attaquer le camp des Romains qui se reposoient sur la foi de la trève. Ceux-ci, assaillis de tous côtés, ont beaucoup de peine à défendre leurs portes : le lendemain nouvel assaut. Peu accoutumés à se cacher dans leurs retranchemens, les Romains n'osent toutefois en sortir, tant le nombre des assiégeans est considérable. Les attaques se continuent les jours suivans, mais avec moins de vivacité, d'ordre et de précaution. Paul Emile s'apercevant de l'imprudence des Liguriens, saisit le moment où ils s'ap-

prochent de nouveau pour assaillir le camp, fait sortir toute son armée, qu'il y tenoit rangée en bataille, et tombe avec impétuosité sur les ennemis qu'il met en fuite, et qu'il extermine. Peu de jours après, une grande multitude de Liguriens se rendirent à discrétion. Le sénat ne crut pouvoir éteindre les guerres qui recommençoient incessamment avec eux, qu'en les faisant descendre des montagnes qu'ils habitoient. Quarante mille hommes libres furent arrachés à leurs foyers, et transplantés dans le Samnium avec leurs femmes et leurs enfans (1). On décerna le triomphe aux proconsuls qui avoient été chargés de cette expédition : ils furent les premiers qui l'obtinrent sans avoir combattu. 181—180.

Il n'en fut pas de même du préteur Q. Fulvius Flaccus ; le triomphe qu'on lui décerna pour ses exploits dans la Celtibérie, avoit été mérité par trois victoires qui coûtèrent tant de sang aux vaincus, qu'on a peine à conce-

(1) Cette transplantation étoit fréquemment employée par les Romains avec succès. En 135, ayant vaincu les Ardyens, peuplade illyrienne, ils les transportèrent des bords de la mer qu'ils habitoient, au milieu des terres. Là ces peuples, auparavant très-inquiets, étant contraints pour subsister de s'occuper uniquement de culture, devinrent pacifiques.

181— voir qu'ils pussent encore se battre après de
180. telles pertes. On les porte au-delà de cinquante-trois mille hommes, sans compter plus de treize mille prisonniers. Le dernier combat fut livré dans un défilé où les ennemis croyoient pouvoir anéantir les troupes du préteur : ce général, sans faire paroître ni crainte ni embarras, dispose son armée, et lui dit qu'elle doit se réjouir de l'occasion qui lui offre un succès nouveau et infaillible contre un ennemi deux fois terrassé. On se battit d'abord avec une grande animosité. Les Espagnols voyant qu'ils ne peuvent résister de front aux Romains, se rangent en pointe, en forme de coin, manière de combattre qu'ils entendoient si bien, qu'on ne pouvoit soutenir ce choc. Déjà ils avoient mis quelque désordre parmi les légions, et sembloient au moment de s'ouvrir le corps de bataille, lorsque Fulvius ordonne de doubler les rangs de la cavalerie, et de débrider les chevaux (1), pour tomber sur les ennemis avec plus de force. Ces ordres sont exécutés à l'instant, les Espagnols repoussés, leurs lances brisées, et il en est fait un grand carnage.

Fulvius, en retournant comblé de gloire à

---

(1) Pratique singulière, et néanmoins commune aux troupes romaines.

Rome, fut nommé pour remplacer un consul 181—
qui mourut avant la fin de sa magistrature; il 180.
contraignit à se rendre un reste de Liguriens, qui habitoient aux environs du fleuve Macra, et dont il transporta trois mille dans le Samnium où ils furent incorporés à leurs compatriotes. Son collègue réduisit également d'autres cantons de la Ligurie, en leur fermant tous les passages par lesquels ils recevoient des vivres, en arrachant leurs vignes et en brûlant leurs moissons; ce qui leur présentoit l'effrayante perspective d'une famine perpétuelle.

Les succès de Fulvius ne furent pas seulement récompensés par cette substitution dont nous venons de parler, à la magistrature d'un autre : tandis qu'il attendoit à la porte de Rome le jour où il devoit y entrer en triomphe, on l'éleva au consulat avec son frère. C'est la seule fois qu'un consul ait eu un semblable collègue.

L'âge, pour posséder cette magistrature, 179.
ainsi que les autres nommées curules, fut déterminé cette année. Il n'y avoit à cet égard qu'une coutume, qu'alors on érigea en loi; les questeurs devoient avoir vingt-sept ans (1).

---

(1) Nous avons désigné, pag. 509 du Ier vol., l'âge requis pour l'édilité, la préture et le consulat.

179. Ces règlemens, nommés lois annales, furent faits sur la proposition d'un tribun.

La prospérité de la république donnoit tout le loisir de régler sa police intérieure ; car elle ne voyoit plus d'ennemis qui pussent, comme Annibal, lui faire craindre sa destruction : elle ne combattoit plus que pour son agrandissement, ou pour consolider ses conquêtes. Nous nous bornerons en conséquence à indiquer rapidement des guerres peu importantes. De 179 à 170, les Romains continuèrent de réduire la Celtibérie, qui, après s'être soumise, se soulevoit fréquemment. Un soldat celtibérien excita la dernière révolte, en supposant qu'il avoit reçu du ciel une javeline d'argent pour assassiner le préteur romain qui commandoit dans la province. Sa mort mit bientôt fin au mouvement qu'il avoit excité.

178—177. Il y eut aussi une guerre assez vive, mais plus courte, dans l'Istrie, qui avoit été subjuguée en 221, sans avoir été déclarée province romaine, puisqu'elle conservoit un roi. Outre que ses habitans avoient secouru les Etoliens, ils venoient de faire quelques pillages sur des peuples alliés de Rome. Le consul Manlius qui étoit dans un canton voisin, où il n'y avoit point matière à mériter le triomphe qu'il ambitionnoit, alla, sans ordre du sénat, dans

l'Istrie. Une cohorte qu'il avoit placée en sentinelle, ayant été mise en fuite, vint se jeter avec précipitation dans le camp, y apporta une terreur panique, et le fit déserter de tout le monde, sans excepter le général qui fut entraîné par les fuyards qu'il ne put jamais retenir. Il ne resta que cinq à six cents hommes commandés par M. Licinius Strabon, tribun légionnaire. L'armée ennemie attaqua cette troupe au moment où son chef la rangeoit tranquillement en bataille; il y eut dans les lignes un combat sanglant qui ne se termina que par la mort du dernier de ces braves Romains. Les Istriens ayant trouvé dans le camp qu'ils venoient de prendre des provisions de tout genre, se mirent à table, s'y oublièrent, et furent taillés en pièces par Manlius, revenu sur ses pas. Leur roi, à moitié ivre, qu'ils jetèrent précipitamment sur un cheval, eut peine à se sauver.

178—177.

Au premier bruit de la fuite de Manlius, son collègue Junius l'étoit venu joindre, et tous deux avoient passé l'hiver à Aquilée. Dès qu'il fut fini, ils revinrent en qualité de proconsuls dans l'Istrie, où ils gagnèrent une bataille qui réduisit cette province à demander la paix, et à donner des otages pour calmer le ressentiment des Romains. Le consul C.

178— Claudius Pulcher, à qui le département de
177. l'Istrie étoit échu, craignant de n'y plus trouver le moyen de se signaler, part brusquement de Rome, seul, pendant la nuit, arrive à l'armée, l'assemble, et déclame avec fureur contre la lâcheté de Manlius, qui avoit abandonné son camp, ne réfléchissant pas que ce reproche tombe sur toutes les troupes. Il invective ensuite, sans aucun prétexte plausible, contre Junius, et ordonne aux deux proconsuls de quitter à l'instant la province. Ils répondent que s'il avoit prononcé au Capitole les vœux solennels pour le salut de la république; s'il étoit sorti de la ville revêtu de sa cotte d'armes, précédé de ses licteurs, suivant l'usage et la loi, ils se feroient un devoir de lui obéir; mais qu'ils ne pouvoient actuellement voir en lui qu'un simple particulier. Leur réponse le met en fureur; il déclare qu'il va les envoyer à Rome pieds et poings liés, et ordonne au questeur de lui apporter des chaînes. Cet officier méconnoît son autorité à l'exemple des deux proconsuls. Toute l'armée entourant ces deux généraux, embrasse hautement leur défense, et ne sépare pas leur cause de la sienne. Le consul, raillé en outre par les soldats, ne voit d'autre parti à prendre que d'aller accomplir à Rome les cérémonies

qu'il avoit omises. Il vint ensuite prendre le commandement des troupes, congédia les deux proconsuls et leurs légions; et, avec les nouvelles levées qu'il amenoit, continua le siége de Nésartie, où s'étoient retirés les principaux Istriens avec leur roi, siége qui avoit déjà été vigoureusement poussé. Pour placer ses machines, il détourna le cours d'une rivière qui couloit au bas des murailles. Les assiégés n'ayant point d'autre eau, et ne pouvant ou ne sachant pas s'en procurer, furent frappés de surprise et de terreur. Néanmoins ils ne voulurent pas se rendre; et, pour montrer à l'ennemi de quoi ils étoient capables dans leur désespoir, ils égorgèrent à ses yeux leurs femmes et leurs enfans, sans être nullement émus des cris de ces malheureuses créatures, dont ils jetoient les corps aux pieds des Romains. Pendant qu'ils se livroient à ces meurtres atroces, les murs furent escaladés et la ville prise. Le roi se perça de son épée. Deux autres places ayant également été forcées, le consul les fit raser toutes trois. Les auteurs du soulèvement furent battus de verges et décapités. Toute l'Istrie se soumit à la domination romaine.

178—177.

Claudius reçut ordre du sénat de mener ses légions dans la Ligurie. Il livra un combat

178— dans cette contrée, tua quinze mille hommes,
177. et revint aussitôt triompher d'elle, et de l'Istrie. Mais les Liguriens ayant repris les armes, il fut encore chargé de les combattre, et les défit une seconde fois. L'année suivante (176), ils essuyèrent une nouvelle défaite. En 173, le consul M. Popilius gagna encore contre eux, c'est-à-dire contre une de leurs peuplades, une sanglante bataille après laquelle ils se livrèrent à sa discrétion. Ils comptoient trouver en lui l'indulgence qu'ils avoient éprouvée de la part de ses prédécesseurs; mais ils furent bien trompés; car, après les avoir désarmés, il vendit à l'encan et leurs effets et leurs personnes, procédé qui parut au sénat atroce et dangereux. Ces peuples n'ayant cette fois fait que se défendre, et s'étant abandonnés à la générosité du peuple romain, méritoient, disoit-on, du ménagement; c'étoit d'ailleurs un exemple pernicieux après lequel les ennemis de Rome aimeroient mieux combattre à outrance et jusqu'à la dernière extrémité, que de se rendre. Tout ce qu'il avoit ordonné fut cassé; on lui enjoignit de remettre les Liguriens en liberté, puis de sortir de la province. Il ne se pressa pas d'exécuter le sénatus-consulte qui le mortifioit, revint à Rome plein de colère, se plaignit amèrement, demanda que ce décret fût

annulé, que le préteur qui l'avoit proposé fût 178—
condamné à une amende, et qu'on offrît aux 177.
dieux des actions de grâces pour ses succès. On lui répondit par les plus vifs reproches; et il alla rejoindre son armée sans avoir rien obtenu. Son frère, qui fut élevé au consulat en 172, empêcha qu'on ne prît contre lui quelque résolution fâcheuse, déclara même qu'il s'y opposeroit; et, dans cette vue, restoit à Rome avec son collègue.

Le coupable cependant aggrava son crime en livrant aux Liguriens un second combat dans lequel il leur tua dix mille hommes. Une agression si injuste souleva tous les autres peuples de la Ligurie. Alors le sénat se récria énergiquement contre un proconsul qui, attaquant des peuples soumis, poussoit à la révolte une nation entière, et contre les consuls, qui auroient dû prévenir ces injustices et ces inconvéniens, en se rendant à leur poste. Ils partirent enfin, et prirent le commandement des mains de M. Popilius. Celui-ci n'osoit retourner à Rome, où, à la réquisition des tribuns, il étoit ordonné qu'il seroit mis en jugement. Ces magistrats menacèrent de le faire juger en son absence; il fut obligé de revenir et de comparoître devant le préteur. Mais la foiblesse ou la connivence du juge, et le cré-

178— dit de la famille de l'accusé, le sauvèrent. Son
177. affaire, après deux audiences, tomba dans l'oubli. Ainsi des actions qui réunissoient la cruauté, l'injustice, la révolte, demeurèrent impunies.

Il eût cependant été d'autant plus à propos de sévir contre les iniquités commises à l'égard des pays de conquête, qu'il étoit difficile de se maintenir par la force seule en tant de contrées différentes où elles s'étendoient journellement, et qu'on devoit s'attendre à des soulèvemens de la part des peuples subjugués. On en éprouva un dans la Sardaigne en 177. Il fut réprimé par plusieurs victoires remportées sur les Sardes.

Quatre ans après (en 173) les Corses firent aussi quelque mouvement. Le préteur Cicereïus les battit et leur accorda la paix, qui leur coûta seulement cent cinquante-six mille deux cent cinquante livres de cire. Le triomphe
175. fut décerné au vainqueur. Deux ans auparavant, il s'étoit signalé par une action plus glorieuse encore que celles qui lui méritèrent cet honneur. Depuis l'année 197, on avoit porté à six le nombre des préteurs. Deux administroient la justice à Rome. Les autres étoient des gouverneurs de provinces. Cinq préteurs étoient déjà nommés en 175 pour l'année sui-

vante, la sixième place étoit briguée d'un côté 175.
par un fils de Scipion l'Africain, de l'autre par Cicereïus qui avoit été secrétaire de ce grand homme, et tous les suffrages se déclaroient pour le dernier, tant la mauvaise conduite de son compétiteur avoit décrié celui-ci dans l'esprit public. Cicereïus ne put souffrir de voir faire cet affront au fils d'un homme qui avoit été en quelque sorte son maître, et, quittant la robe de candidat, laissa l'autre seul sur les rangs, et sollicita pour lui avec succès. Son
concurrent ne jouit pas long-temps du fruit 174.
de sa générosité; les censeurs le chassèrent du sénat, en même temps que huit autres membres de la compagnie : exemple notable de sévérité. La perte de la préture n'étoit pas une conséquence légale et nécessaire de cette punition; mais, comme il ne convenoit pas qu'une telle magistrature fût exercée par un homme qu'entachoit une note flétrissante (lorsqu'elle étoit méritée), sa famille elle-même demanda et obtint que l'exercice lui en fût interdit.

La censure de cette année ne se fit pas uniquement remarquer par l'expulsion d'un si grand nombre de sénateurs, elle fut encore plus célèbre par les ouvrages utiles achevés pendant son cours. Rome eut alors pour la

174. première fois des pavés de grès ; et les grands chemins de l'Empire, des banquettes pour la commodité de ceux qui alloient à pied.

Les tribuns de leur côté se signalèrent par une loi fameuse appelée Voconienne. Les femmes jusqu'alors héritoient comme les hommes. Il en arrivoit quelquefois que les biens passoient dans des familles étrangères, et les richesses affluant dans Rome par une suite nécessaire de ses conquêtes, on craignit que le droit de succession, en accumulant une immense quantité de biens dans les mains de quelques femmes, ne fût la cause d'une dangereuse progression du luxe, pour lequel, en général, ce sexe a trop de penchant. Afin de remédier à ces deux inconvéniens, le tribun Voconius proposa de défendre d'instituer les femmes héritières, et d'ordonner qu'elles ne pourroient recueillir d'une succession quelconque au-delà de dix mille sesterces. Caton, qui leur étoit toujours opposé, parla contr'elles avec véhémence. Elles perdirent leur cause ; mais la loi Voconienne fut éludée par divers moyens, atténuée par des règlemens postérieurs, enfin anéantie par Justinien.

173— On ne tarda point à se convaincre de son
171. insuffisance contre les effets du luxe. La corruption qu'il produisit se manifesta en ce

temps de toute part. Le sénat recevoit sans 173—
cesse, des divers points de l'Empire, des 171.
plaintes contre les vexations des magistrats romains dans leurs gouvernemens. Les alliés même n'étoient pas à l'abri de leurs vexations. Des Espagnols vinrent demander justice. On leur donna pour avocats les citoyens les plus illustres de Rome. De trois accusés, l'un fut absous, les deux autres, se sentant trop coupables pour espérer le même jugement, se condamnèrent à un exil volontaire. Il y avoit un plus grand nombre de prévaricateurs; mais comme c'étoient des hommes puissans, on ferma la bouche sur leur compte aux ambassadeurs d'Espagne.

Si les chefs pilloient en ce pays, ceux qui leur étoient subordonnés s'y permettoient habituellement d'autres licences; car on vit arriver à Rome une députation qui se dit envoyée par quatre mille hommes nés de Romains et de femmes espagnoles, esclaves à ce qu'il paroît. Le sénat ordonna à ces enfans naturels de se présenter devant un préteur qui étoit sur les lieux, et auquel on permit d'accorder la liberté à tous ceux d'entr'eux qu'il jugeroit à propos, et de leur donner Casteïa (Connil), où, mêlés avec les gens du pays, ils formèrent une colonie qui eut les mêmes priviléges que le La-

173— tium, et fut appelée la colonie des affranchis.
171. Lorsque la république affranchissoit ainsi des esclaves, ses magistrats réduisoient en servitude des hommes libres. Les deux consuls de l'année 171 furent accusés d'avoir commis cette violence chez des peuples, les uns alliés, les autres amis de Rome, ou qui n'avoient du moins aucun démêlé avec elle. Le sénat ordonna de rendre la liberté à ceux auxquels on l'avoit ravie; mais on ne voit pas que les coupables aient été punis pour avoir traité des alliés comme des ennemis, pillé et mis leur pays à feu et à sang. Les préteurs n'étoient pas moins cruels ni moins avides que les consuls. Les tribuns ayant parlé avec véhémence contre l'un d'eux, ses amis demandoient un délai afin qu'il pût se justifier, supposant qu'il étoit dans la Grèce pour le service de la république. On savoit si peu à Rome ce qui se passoit dans le voisinage même de la ville, qu'on ignoroit que ce magistrat se trouvoit alors à sa terre près d'Antium, où il employoit à l'embellir une partie de ses rapines. Quelques uns de ces oppresseurs étoient punis. Un d'eux, à la réquisition des tribuns, fut d'une voix unanime condamné par le peuple à une amende de cinquante mille as. Mais ces exemples, trop rares sans doute, ne purent

contenir la cupidité : l'entrée de beaucoup de gouverneurs ou de généraux sur le territoire et dans les villes des alliés n'y causoit guère moins de préjudice que l'irruption d'une armée ennemie. Ces abus datent, comme on voit, du temps où Rome fut abîmée de richesses. 173—171.

Le moment approchoit où, pour leur malheur, les Romains pouvoient être injustes avec impunité. Il ne leur restoit plus, pour ainsi dire, qu'à terminer la destruction de deux puissances qu'ils avoient déjà extrêmement affoiblies (celle de l'Afrique et de la Macédoine). La dernière avoit changé de maître. Persée succéda, en 179, à Philippe, son père, et, comme lui, ne songeoit qu'à bien prendre son temps pour attaquer la république. Le roi de Pergame, Eumène, vint (en 172) à Rome pour dénoncer les projets et les préparatifs de Persée. Il avertit le sénat « que ce prince étoit » extrêmement considéré dans l'Asie et dans » la Grèce ; que sa haine pour les Romains » lui tenoit lieu de mérite et de recomman- » dation dans toutes ces contrées. » L'avis donné par Eumène ne fut connu du public qu'après la fin de la guerre. Rien ne transpiroit hors de l'assemblée des sénateurs, quoiqu'elle comptât trois cents membres. Persée avoit aussi des ambassadeurs à Rome. Ils se

173— présentèrent au sénat, où ils furent à peine
171. écoutés. Rhodes avoit également député vers cette compagnie; ses envoyés, admis à leur tour, se doutant bien qu'Eumène les avoit desservis près d'elle, ce qui étoit vrai, se plaignirent amèrement de ce prince, et prétendirent qu'il étoit plus insupportable à l'Asie que ne l'avoit été Antiochus. Leurs plaintes ne firent qu'accroître la bienveillance du sénat pour le roi de Pergame, parce qu'on savoit que c'étoit son dévouement aux Romains qui le rendoit odieux aux Asiatiques.

Persée, soupçonnant qu'Eumène lui avoit rendu de très-mauvais offices à Rome, qu'il y avoit divulgué ses dispositions de guerre, le fit guetter, sur le chemin du temple de Delphes, par des assassins qui le blessèrent grièvement. Le sénat, quoique bien déterminé à combattre le roi de Macédoine, lui envoya préalablement une ambassade pour demander raison de ses préparatifs hostiles, et de quelques infractions dont il l'accusoit au traité fait avec son père, et ratifié par lui. Persée répondit par des plaintes de la cupidité, de l'orgueil des Romains, qui agissoient avec les rois comme avec des esclaves. Il dit qu'il n'avoit accepté le traité dont Rome se prévaloit que par l'effet d'une triste nécessité, n'étant

pas assez affermi sur son trône pour s'y refuser ; que si l'on vouloit le refaire sur des bases plus raisonnables, il seroit possible de se concilier. Les ambassadeurs lui ayant répondu que Rome renonçoit dès ce moment à son alliance, il leur ordonna d'un ton sévère de quitter ses Etats sous trois jours. 173—171.

Après une scène aussi vive, la guerre ne pouvoit plus se différer. Le sénat attacha de l'importance à celle-ci, parce qu'il savoit bien que Persée trouveroit des secours dans la Grèce, où la multitude penchoit pour lui. Le général qui devoit être chargé de l'expédition eut la faculté d'enrôler tous les soldats vétérans et les centurions qui n'auroient pas plus de cinquante ans, et le peuple confirma un sénatus-consulte qui ordonnoit que, cette année, les tribuns légionnaires, au lieu d'être nommés dans l'assemblée des citoyens, suivant l'usage, seroient choisis par les consuls et les préteurs.

Les centurions élevèrent dans cette circonstance une prétention absolument nouvelle : jusqu'à cette année (171), les officiers romains ne s'étoient jamais crus en droit de conserver toujours le rang qu'ils avoient une fois tenu à l'armée; se sentant honorés de servir la patrie dans quelque poste que ce fût,

173— ils acceptoient sans hésiter celui qui leur étoit
171. assigné par les généraux. Cette fois il n'en fut pas de même. Vingt-trois centurions appelés par le consul avoient été *primipiles :* c'étoit le grade le plus élevé parmi eux : il donnoit entrée au conseil de guerre. Ces vingt-trois officiers refusèrent de servir, à moins que ce ne fût en la même qualité qu'ils avoient eue précédemment. L'affaire fut portée devant les tribuns. Un personnage consulaire appuya la prétention des centurions sans alléguer en sa faveur aucune raison bien plausible. Un des consuls remontra qu'elle n'étoit fondée sur aucun titre, et qu'elle étoit directement contraire à l'usage constant qui autorisoit les généraux à distribuer les emplois de la manière qu'ils jugeoient la plus convenable aux intérêts de la république. Un des centurions qui avoient élevé la difficulté, Spurius Ligustinus, après avoir raconté tous ses services qui étoient nombreux et considérables, ajouta : « Dans tout ce que j'ai dit, j'ai eu pour objet » non de faire triompher ma cause, mais d'en » établir la justice ; car, tant qu'on me jugera » en état de porter les armes, je suis prêt à » les prendre ; les chefs me placeront au rang » qu'il leur plaira, c'est leur affaire ; la mienne » est de faire en sorte que personne ne soit

» mis au-dessus de Spurius pour le courage. 173—
» Centurions, qui vous trouvez dans le même 171.
» cas que moi, laissons là nos prétentions, et
» regardons comme honorable toute place où
» nous pourrons être utiles à la patrie. » Son conseil fut unanimement suivi, et récompensé par le poste de *primipile*, ou la première place de centurion dans la première légion; c'étoit pour les officiers de son rang l'emploi le plus distingué.

Dès que les levées furent finies, le consul Licinius s'occupa de son passage dans la Macédoine, dont le département lui étoit échu. Il y eut quelques négociations préalables que les Romains prolongèrent parce qu'ils n'étoient pas prêts. Persée, qui avoit tout disposé dès long-temps, ne profita pas de son avantage. Il perdit également celui qu'il eût pu tirer des premiers événemens de la guerre: dans une action de cavalerie sur les bords du Pénée, il battit Licinius, mais il laissa échapper l'occasion d'une victoire plus complète, s'en repentit, et demanda la paix, aux mêmes conditions qui avoient été accordées à son père; ce qui fait nécessairement présumer qu'il reconnoissoit son infériorité. La réponse de Licinius dut achever de l'en convaincre. On lui dit qu'il n'avoit de paix à espérer qu'en se

173— livrant à discrétion. Il s'abaissa vainement
171. jusqu'à offrir d'augmenter le tribut que payoit Philippe ; en conséquence il fut bien forcé de continuer la guerre, et la fit même assez heureusement en général. La plus grande partie de la Grèce, à la nouvelle de ses premiers succès, se déclara pour lui : le joug des Romains y étoit odieux. L'Epire auroit cependant voulu demeurer dans leur parti. Les plus judicieux d'entre les Epirotes eussent désiré que la paix n'eût pas été rompue entre Rome et les Macédoniens, sentant bien qu'ils seroient, eux, la proie du vainqueur. Céphale, qui étoit à la tête de ce parti, voyant la guerre déclarée, jugea que l'intérêt de l'Epire étoit d'agir en fidèle alliée des Romains, sans courir avec bassesse au-devant de la servitude. Un autre Epirote, qui ne se piquoit pas de sentimens si modérés, et qui vouloit faire sa cour à Rome, fatigua ses compatriotes par ses déclamations, ses invectives publiques et ses délations secrètes : ils méprisèrent d'abord ce délateur; mais lorsqu'ils s'aperçurent que les Romains lui prêtoient l'oreille, ils crurent devoir se jeter dans les bras de Philippe.

170— Le successeur du consul Licinius passant,
169. pour joindre son armée, par l'Epire, dont les dispositions n'étoient pas encore connues,

se vit au moment d'y être surpris et arrêté. Il 170—
fut vaincu en Thessalie par Philippe, et le 169.
reste de sa campagne ne lui fit aucun honneur. Le consul Marcius, après lui, soutint mieux la gloire des armes romaines, sans toutefois rien faire de décisif. Rome s'indigna d'une résistance qui duroit depuis trois ans; elle éleva au consulat Paul Emile; et le peuple voulant qu'il eût le département de la Macédoine, le lui donna, de crainte que le sort n'en décidât autrement.

Ce général trouva Persée au pied du 168.
mont Olympe, dans une position qui sembloit inexpugnable. Il plaça aussi son camp dans un endroit très-avantageux, qui cependant avoit une incommodité : on y souffroit de la soif. Le consul observant que la montagne voisine étoit couverte d'arbres nombreux et verdoyans, jugea qu'elle renfermoit de l'eau, fit creuser la terre, et il en jaillit à l'instant diverses sources très-abondantes. Les soldats regardèrent cet événement comme un signe certain de la protection dont ils crurent que les dieux honoroient leur général, et la confiance qu'ils avoient en lui s'accrut par ce prétendu prodige. Ayant fait surprendre la ville de Pythium derrière Philippe, il obligea ce prince de décamper pour éviter d'être tourné,

168. et le joignit près de Pydna. Là se donna une bataille décisive. La phalange macédonienne fut au momeut de remporter la victoire, mais l'inégalité du terrain donnant les moyens de pénétrer dans ses rangs, elle fut divisée et dispersée. Une action qui ne dura pas une heure renversa le royaume du grand Alexandre.

Il est vrai qu'il s'en falloit bien que son dernier successeur eût son courage. Dès les premiers momens de la bataille qui devoit décider de son sort, saisi d'une lâche terreur, il s'étoit retiré à Pydna, d'où il alla se réfugier dans un temple de l'île de Samothrace. Mais, ayant appris que ses enfans, à l'exception de son fils aîné (qui l'avoit suivi ainsi que la reine), avoient été livrés aux Romains par un traître, autrefois son favori, et auquel il les avoit confiés, la douleur d'en être séparé, la difficulté de se maintenir toujours dans son asile, l'inutilité d'une tentative qu'il avoit faite pour en sortir, tous ces motifs réunis le poussant au désespoir, il se livra lui-même; en sorte que sa famille entière se trouva au pouvoir des Romains.

167. Ceux-ci ne jugèrent pas encore à propos de convertir la Macédoine et l'Illyrie, qu'avoit aussi conquise un préteur, en provinces de l'Empire. Ils leur donnèrent un fantôme de

liberté qu'elles perdirent bientôt, et les partagèrent en divers départemens, suivant leur méthode invariable d'affoiblir et d'énerver toutes les puissances jusqu'au moment où il leur plaisoit de les engloutir. L'Epire et l'Illyrie furent, par ordre du sénat, pillées et traitées d'ailleurs avec une grande barbarie, pour avoir embrassé la cause du roi macédonien. 167.

De retour à Rome, après cette exécution militaire, Paul Emile n'obtint pas le triomphe sans contestation. Servius Galba, tribun dans une légion qui avoit servi sous ce général, étoit son ennemi personnel. Il indisposa contre lui cette légion qui engagea toute l'armée victorieuse à se trouver à l'assemblée où l'on devoit prononcer sur la demande du conquérant, et à opiner contre elle. Il lui reprochoit de la dureté et de l'avarice. Les soldats vinrent en si grand nombre sur la place publique, qu'ils la remplirent en très-grande partie. Après quelque discussion l'on prit les voix. Les premières tribus refusèrent le triomphe. Les sénateurs, indignés et alarmés d'une conspiration qui tendoit à mettre les généraux dans la dépendance des soldats, s'élevèrent avec force contre Galba qui en étoit le chef et l'organe. Un ancien consul pria les tribuns de recom-

167. mencer la délibération, et de lui accorder la parole; il l'obtint et dit : « On ne sauroit,
» après ce que nous voyons, douter de l'habi-
» leté de Paul Emile, puisqu'il a pu contenir
» dans l'ordre une armée si portée à la licence
» et à la révolte, et même faire de très-
» grandes choses avec de telles troupes : est-il
» croyable que ce soient les vainqueurs eux-
» mêmes qui cherchent à obscurcir l'éclat de
» leur victoire? Et que reprochent-ils à leur
» général? D'avoir fait observer exactement
» la discipline, de les avoir employés à des
» travaux utiles, se trouvant partout en per-
» sonne, d'avoir enrichi le trésor public, au
» lieu de n'enrichir que ses soldats; c'est ce
» qu'ils appellent dureté et cupidité. Voilà les
» seuls reproches qu'ils lui fassent : mais ne
» vous y trompez point, soldats de Paul
» Emile, ce n'est pas à lui que votre injustice
» peut préjudicier. Le triomphe ne peut rien
» ajouter à sa réputation; c'est au peuple ro-
» main que vous feriez injure. C'est sur lui,
» c'est sur son nom que rejaillit la plus grande
» partie de l'éclat de cette cérémonie impo-
» sante. Quel spectacle plus flatteur pour lui
» que de voir une foule de généraux, de per-
» sonnages considérables de la Macédoine,
» son roi lui-même, le premier de ceux de

» l'Europe, de les voir tous enchaînés, mar- 167.
» chant au-devant du triomphateur, de les
» contempler presque sous ses pieds! Tel est
» le plaisir (1), telle est la gloire dont l'envie
» prétend vous priver; mais j'ai tort de vous
» imputer un dessein honteux et criminel qui
» tend à décourager vos généraux, à vous
» faire envisager comme des adversaires dé-
» clarés du mérite. Ce complot de la haine et
» de la fureur ne peut être attribué qu'à un
» petit nombre d'ennemis particuliers de
» votre général, et le résultat des suffrages
» qu'on va recueillir suffira pour vous justi-
» fier. » Ce discours, plein de nerf et d'adresse en même temps, fit une si grande impression sur les soldats, que toutes les tribus opinèrent cette fois pour le triomphe (2). Dans aucun autre, on n'avoit vu une telle quantité de tableaux, de statues et d'argent. La conquête de la Macédoine fit affluer tant de richesses à Rome, qu'on n'y paya plus de tributs pendant cent vingt-trois ans.

---

(1) Nous avons dit ailleurs ce que nous pensons de ce *plaisir* et de cette *gloire*. Par ce mot *ailleurs*, il faut toujours entendre le *Précis*.

(2) Voyez dans le *Précis* une description de ce triomphe. Le malheur de la famille royale fit verser des larmes aux Romains.

167. Persée ne fut pas, à cette mémorable époque, le seul exemple de l'instabilité de la fortune : l'espérance de perpétuer son nom s'éteignit alors pour Paul Emile, quoiqu'il eût quatre fils : les deux premiers avoient cessé de le porter en passant, par l'adoption, dans des familles étrangères : et de ceux de sa seconde femme, qui devoient hériter de son nom, de ses biens, de sa gloire, l'un âgé de douze ans mourut cinq jours avant son triomphe ; l'autre, qui en avoit quatorze, trois jours après. Quand il eut donné quelque temps à sa douleur, il alla, suivant l'usage, rendre compte de son expédition à l'assemblée du peuple. « Dès que » j'arrivai au camp, dit-il, je réformai plu- » sieurs abus qui étoient un grand obstacle à » la victoire, et m'avançai ensuite à la vue de » l'ennemi. Comme il étoit également impos- » sible de le forcer dans ses retranchemens, » et de l'engager à combattre, je m'emparai, » sur ses derrières, de la forteresse et des dé- » filés de Pythium ; par là je le contraignis » d'accepter la bataille, je le battis, je soumis » tout son royaume, et terminai en quinze » jours une guerre qui duroit depuis trois » ans, et que chaque général laissoit toujours » dans un état plus fâcheux pour nous qu'il » ne l'avoit trouvée. Le roi de Macédoine,

» tous ses trésors sont en notre pouvoir. 167.
» Comme pour insulter à la prospérité humaine, les funérailles de mes fils sont venues se placer avant et après mon triomphe. » De celles de l'un, j'ai passé sur mon char » pour monter au Capitole ; et à peine j'en » suis descendu, que j'ai vu l'autre expirer » sous mes yeux. Ainsi mon nom va périr ; » mais la félicité publique me console de l'infortune et de la solitude de ma maison. » Ce discours plein de fermeté causa une émotion plus vive que n'en eussent pu produire les accens de la douleur et du désespoir.

Le malheur de Paul Emile étoit loin cependant d'égaler celui de Persée et de sa famille. Ce prince se laissa mourir de faim, et sa mort fut bientôt suivie de celle de ses enfans, à l'exception du plus jeune, le plus à plaindre de tous, puisqu'il se vit réduit à subsister d'un emploi de greffier dans la ville d'Albe. Tous ceux qui s'étoient déclarés pour cette maison malheureuse, furent en général immolés à la vengeance des Romains. Dans l'île de Rhodes, il y avoit eu diverses opinions et différens partis. Quand la victoire eut décidé la querelle, les Rhodiens, pour complaire aux Romains, portèrent un décret qui condamnoit à mort tous ceux de leurs compatriotes qui

167. avoient agi, ou seulement parlé contre Rome. La plupart de ces derniers avoient quitté la ville, ou même la vie.

Les rois étoient alors frappés de la même terreur que les républiques : peu après la bataille de Pydna, Popilius Lenas, envoyé en ambassade près d'Antiochus Epiphane, pour lui faire connoître les ordres suprêmes du peuple romain, sur ce que le prince demandoit quelque délai pour délibérer, traça un cercle autour de lui, voulut qu'il répondît avant d'en sortir, et fut obéi. Les souverains d'Egypte, pour se louer de la protection des Romains, déclaroient dans leurs remercîmens qu'ils leur avoient plus d'obligations qu'aux dieux. Enfin, pour achever le tableau de ces humiliations et de ces flatteries dégoûtantes, ce fut alors qu'un fils du roi Masinissa, félicitant les Romains d'avoir enchaîné un roi, et rappelant les secours que son père avoit fournis aux Romains dans cette circonstance, dit que ce prince avoit été affligé de ce que le sénat l'eût prié de secourir la république, au lieu de le lui ordonner.

Au milieu de cette toute-puissance des Romains, la démocratie dominoit toujours dans leur constitution, et s'efforçoit d'abolir le peu d'institutions aristocratiques qui subsistoient

encore. Les affranchis, relégués deux fois dans 167.
les tribus de la ville, qui ne contenoient que les artisans et les ouvriers de Rome, en étoient sortis, et s'étoient encore répandus dans toutes indifféremment. Le censeur Tib. Sempronius Gracchus vouloit rétablir à cet égard l'ordre ancien, qui étoit le meilleur sans contredit. Ce ne fut pas l'avis de son collègue, qui cependant finit par se rendre à celui de Gracchus : ils rejetèrent, en 168 (1), tous les affranchis dans une des quatre tribus de Rome, qu'on nommoit Esquiline. Cicéron pense que le maintien de cet arrangement aristocratique retarda la chute de la constitution, que beaucoup de causes accéléroient.

On peut placer au premier rang de ces 166–
causes la grandeur de l'Empire et l'esprit de 161.
servitude qu'inspiroit sa puissance. Pendant plusieurs années consécutives, le sénat ne fut pour ainsi dire occupé qu'à entendre les adulations des têtes couronnées, qu'à enregistrer leurs bassesses. Le roi de Bithynie, Prusias, se distingua dans ce concours d'ignominies :

(1) Lorsque les événemens ont une autre date que celle qui est en marge, nous la citons dans le corps de l'ouvrage, afin de noter la chronologie, sans nuire à la liaison des objets analogues.

166— il parut au milieu des sénateurs avec l'habit et
161. tout l'attirail d'un affranchi. Enivrés de leur grandeur, les Romains commirent des injustices et des cruautés envers plusieurs nations de la Grèce et de l'Asie (1). Aussi quelques années après (en 149), fut-on obligé de faire une loi qui autorisât les peuples, pillés par les gouverneurs des provinces, à les traduire devant les tribunaux, pour les contraindre à la restitution. Cette loi est connue sous le nom de *Calpurnia*, de celui du tribun Calpurnius, qui la fit passer.

160— Cependant on voyoit encore assez fréquem-
157. ment à Rome des exemples de désintéressement au-dessus de tout éloge. Ainsi Paul Emile, sorti d'une des plus illustres maisons de la ville, Paul Emile, qui avoit comblé d'or le trésor public, ne laissa que son patrimoine à sa famille, quoiqu'il eût vécu sans faste. Son gendre Tubéron imitoit ou surpassoit sa modération : il soignoit sa pauvreté, si l'on peut parler ainsi, comme on a coutume de soigner sa fortune; sa femme, fille de Paul Emile, étoit fière d'un époux qui savoit dédaigner les richesses et s'en passer, persuadée que les voies qui conduisent à l'opulence sont rare-

(1) Nous les avons rapportées ailleurs.

ment honnêtes. Un de ses frères, à qui celle 160—
de l'adoption avoit procuré légitimement un 157.
patrimoine considérable, en abandonnoit aux siens, comme nous le verrons, une très-grande partie.

D'un autre côté, les mœurs anciennes luttoient aussi, et quelquefois avec avantage, contre les mœurs nouvelles. Scipion Nasica, fils de celui qui avoit été jugé le plus honnête homme de la ville, hérita de la probité de son père. Il étoit éloquent, et sa vertu donnoit un grand poids à son éloquence. Il en fit usage contre une innovation qui pouvoit amollir les Romains. Ils avoient toujours assisté debout aux spectacles. On forma le projet d'une salle où ils devoient être assis, et la construction en étoit même déjà très-avancée. Nasica sentit que cette commodité nouvelle qui attendoit les spectateurs, redoubleroit l'ardeur du peuple, déjà trop grande pour les jeux publics, et que cette passion contribueroit à l'amollir et à le dégoûter de ses occupations et de ses devoirs. Il peignit les inconvéniens d'une telle nouveauté avec tant d'énergie, que le sénat fit sur-le-champ démolir l'édifice commencé, et ordonna que dans la ville et à mille pas de son enceinte, on ne pût assister à la représentation des jeux que debout, afin que dans

160— les habitudes et jusque dans les plaisirs des
157. Romains, il n'y eût rien qui ressentît la mollesse.

Le même goût de simplicité, la même prédilection pour les mœurs antiques, firent mal accueillir par le gouvernement les arts de la Grèce qui, principalement depuis la défaite de Persée, commençoient à s'introduire dans Rome. L'année précédente (161), un sénatus-consulte bannit de la ville les philosophes et les rhéteurs grecs. (Il n'y en avoit pas encore de latins.)

Le respect pour la religion se soutenoit toujours. Un tribun, dans une querelle avec le grand-pontife, ayant proféré contre lui quelques termes injurieux, fut condamné à une amende. Quoique sa personne fût inviolable ou sacrée, on crut devoir faire une exception en faveur du grand-pontificat.

Quelquefois cet esprit religieux étoit poussé jusqu'à de minutieux scrupules. En 163, les consuls étoient déjà partis pour leurs départemens de la Gaule et de la Corse, quand Gracchus, qui avoit présidé à leur élection, les avertit qu'il avoit manqué à quelque point des cérémonies usitées; les deux magistrats le crurent sur sa parole, et abdiquèrent leur charge. Cette crédulité, cette résignation pou-

voient donner prise à la supercherie, et favo- 160—
riser quelque ambition ou quelque haine par- 157.
ticulière; mais ce léger inconvénient étoit bien plus que compensé par l'appui que la religion prêtoit à la stabilité de l'Empire.

Il étoit parvenu, à l'époque actuelle, au 156—
plus haut point, sinon de sa grandeur, du 154.
moins de sa force; et la guerre exerçoit ou augmentoit chaque jour sa puissance, et ne la compromettoit plus. Les Dalmates, peuple illyrien, ayant inquiété par des excursions quelques uns de leurs voisins alliés ou protégés de Rome, le sénat s'en plaignit; ses plaintes furent mal reçues. Il employa contre eux la force des armes. Deux consuls les battirent successivement; leur capitale, Delminium, fut prise, rasée, et ne se releva plus.

L'année suivante (154), les Romains châtièrent, au-delà des Alpes, deux peuplades gauloises qui vexoient Marseille, dont le dévouement avoit gagné la bienveillance de Rome; l'époque est remarquable en ce que ce fut la première fois que ces conquérans franchirent les montagnes fameuses qui bornoient leur domination du côté de l'Occident.

Ces expéditions étoient peu importantes, 150—
146 (1).

(1) Lorsqu'on voit une lacune, comme il y en a ici de 154 à 150, c'est parce que dans cet intervalle il ne

150— en comparaison de celle qu'ils méditoient de-
146. puis long-temps contre Carthage; non que cette ville pût encore être envisagée comme la rivale de Rome : la défaite de Zama lui avoit fait perdre ce titre, et avoit rompu tout équilibre; mais on devoit penser qu'elle feroit les derniers efforts pour éviter sa ruine, et l'on pouvoit redouter, sinon sa puissance, du moins son désespoir; elle étoit même encore capable d'une très-longue résistance; car depuis la dernière guerre Punique, elle avoit un peu réparé ses pertes, et la capitale surtout étoit en bon état. La certitude qu'en acquirent les Romains, par le rapport de quelques commissaires envoyés sur les lieux pour prendre connoissance d'un différent entre Masinissa et les Carthaginois, acheva de les déterminer à frapper le dernier coup. Caton étoit le plus acharné de tous contre ce peuple infortuné. Le cri féroce *delenda Carthago* (il faut détruire Carthage), qu'il faisoit entendre chaque fois qu'il opinoit sur quelque affaire que ce fût,

---

s'est rien passé de très-intéressant, ou que les faits d'un intérêt médiocre qui peuvent être venus jusqu'à nous, se trouvent dans le *Précis;* car ceux qui offrent quelque importance, sont au moins indiqués et sommairement rappelés dans cette histoire, quoiqu'ils aient été détaillés ailleurs.

en attestant sa dureté impitoyable, modérera 150—
l'admiration qu'il a su mériter à d'autres égards. 146.
Nous avons dit ailleurs que la troisième guerre Punique fut entreprise par Rome, contre toute justice, sans motif et sans prétexte. Les Carthaginois attaqués inopinément, et pris au dépourvu, livrèrent leurs armes pour obtenir la paix. Alors on leur déclara qu'il falloit de plus abandonner leur capitale. Ils préférèrent la mort, et résolurent de se défendre comme ils pourroient, quoique dénués presque entièrement de tout moyen de défense. Les deux consuls à la fois assiégèrent Carthage, après avoir observé, suivant la coutume pratiquée dans tous les siéges, la double cérémonie de l'évocation de ses divinités tutélaires, et du dévouement de la ville aux enfers. Par la première, on supplioit les dieux protecteurs de la place assiégée, de la quitter et de se transporter à Rome. Dans la seconde, on demandoit aux dieux infernaux, d'exterminer tous ceux qui porteroient des armes offensives ou défensives contre les légions; et dans toutes deux, on conjuroit les divinités, soit tutélaires, soit infernales, de répandre sur les ennemis le vertige et la terreur. Ces vœux ne furent point accomplis au premier moment. Les Carthaginois ayant fabriqué de nouvelles

150—146. armes, résistèrent très-bien pendant les deux premières campagnes. Un jeune Romain s'y distingua seul, pour ainsi dire, par une conduite qui sembloit au-dessus de son âge.

C'étoit un enfant de Paul Emile. Scipion l'Africain, outre le fils dont nous avons parlé, en avoit un autre d'un grand mérite, et qui, sans la foiblesse de sa santé, eût pu se faire un grand nom dans les armes, même dans le barreau et la littérature grecque et latine. Quelques ouvrages qu'il avoit composés, et que nous n'avons pas, en faisoient juger ainsi à Cicéron. Il adopta un des fils de Paul Emile, qui prit alors le nom de Scipion Emilien. Cet enfant signala sa première jeunesse par toutes les qualités les plus estimables, et par des traits de la plus noble générosité. Emilie, femme du premier Scipion l'Africain, et sœur de Paul Emile, laissa une riche succession à Scipion Emilien, son neveu, et, par l'adoption dont on vient de parler, devenu son petit-fils. Ce jeune homme en donna une partie considérable à sa mère, qui, ayant été répudiée par Paul Emile, et se trouvant hors d'état de soutenir la splendeur de sa naissance, vivoit dans la plus grande retraite. On la vit paroître tout à coup dans le monde avec l'éclat qui convenoit à son rang. Quand Scipion Emilien perdit son père,

comme il étoit plus riche que son frère Fabius, 150—
il lui abandonna toute la succession, et lui fit 146.
présent en outre d'une somme considérable pour l'aider à payer un combat de gladiateurs qu'il vouloit donner, suivant l'usage, après la mort de Paul Emile, dans la vue d'honorer sa mémoire. Ces libéralités, et d'autres encore que nous omettons, furent singulièrement remarquées dans une ville où l'on ne se dépouilloit pas facilement de son bien. Dès l'âge de dix-huit ans, Scipion s'étoit lié d'une amitié intime avec Polybe, Arcadien, aussi versé dans la science militaire que dans celle du gouvernement et dans la littérature; il tira les plus grands avantages de cette liaison. Le peuple le promut au consulat, qu'il ne demandoit pas, bien long-temps avant qu'il eût l'âge requis, et l'envoya en Afrique, sans vouloir que le sort fût consulté; ce qui étoit une autre exception à la règle, et un affront pour son collègue. Il justifia cette double faveur par la prise de Carthage, en 146 (1). De retour à Rome, il obtint le triomphe, et celui de son père en fut éclipsé. On y vit les richesses de l'univers connu, que la capitale de l'Afrique avoit, par un long et fructueux commerce, entassées dans l'enceinte

(1) Les particularités du siége sont dans le *Précis*.

150— de ses murailles. Il acquit en propre le surnom
146. d'Africain, que son adoption lui avoit transmis ; et il est ordinairement appelé le second Scipion l'Africain. La gloire du premier est plus éclatante, parce que ses succès étoient bien plus difficiles. Carthage détruite alors, se rétablit dans la suite ; mais elle ne fut plus une puissance.

Cette ville subsistoit encore lorsqu'il s'éleva des troubles dans la Grèce. Les Romains ne manquèrent pas d'en profiter pour achever son asservissement. Les Achéens leur causoient quelqu'ombrage. Ces peuples étoient braves, aguerris ; leurs frondeurs l'emportoient de beaucoup sur ceux des îles Baléares, dont l'adresse étoit cependant si renommée. Exercés dans leur art dès l'enfance, ils étoient sûrs, dit-on, de frapper l'ennemi non seulement à la tête, mais à telle partie du visage qu'il leur plaisoit. Les Romains en avoient quelquefois tiré parti. Le sénat envoya des commissaires dans l'Achaïe, sous prétexte de concilier un différent qu'elle avoit en ce moment (147) avec Lacédémone ; et il leur ordonna de séparer de la ligue achéenne le plus de villes qu'ils pourroient. C'étoit un moyen si visible de l'affoiblir, que les commissaires qui en firent la proposition à l'assemblée de Corinthe,

eussent pu être assommés par le peuple, si 150—
une prompte fuite ne les avoit dérobés à sa 146.
fureur. L'Achaïe entière s'arma, déclara la guerre à Lacédémone alliée de Rome, et fit entrer les Béotiens dans son parti. Q. Cecilius Metellus, qui étoit, en qualité de préteur, en Macédoine, où il y avoit eu des soulèvemens, et où il obtint des succès assez considérables pour lui faire donner le surnom de *Macédonien*, vint combattre les Achéens et gagna sur eux une grande bataille. Le consul Mummius qui le remplaça, en gagna une autre, prit, pilla, brûla, détruisit entièrement Corinthe, qui périt la même année que Carthage. Les Achéens abattus par ce coup, ne firent plus de résistance. La Grèce entière fut réduite en province romaine, sous le nom d'*Achaïe*, parce que les Achéens étoient alors le premier peuple d'entre les Grecs. Mummius obtint le surnom d'*Achéen*. Aucune ville de la Grèce n'approchoit de l'opulence de Corinthe : de tout le butin qu'on y recueillit, le consul ne retint pas pour lui la valeur d'un sesterce, et ce désintéressement n'étoit pas alors très-rare dans Rome.

La conquête de l'Afrique et de l'Achaïe ne ralentissoit point les efforts des Romains en Espagne ; mais ils y éprouvoient plus de résistance. Une victoire remportée sur eux en 154

150— (il y avoit huit ans) par les Lusitaniens, fit
146. soulever tout le voisinage; ce qui fut cause qu'on avança le temps de la nomination des consuls romains et de leur départ. Cette nomination se faisoit depuis long-temps le 15 mars; on la mit au 1er janvier, et elle demeura fixée à cette date. Les deux années suivantes il y eut tant de variations dans les succès de la guerre, qu'en 151 la jeunesse refusa de s'enrôler pour la continuer. Scipion Emilien (il n'avoit pas alors détruit Carthage) déclara que les conjonctures appeloient en Espagne quiconque aimoit la patrie et la gloire; il demandoit à y servir dans le rang qu'on voudroit lui assigner. Tout le monde, entraîné par son exemple, s'empresse aussitôt de s'enrôler.

Les généraux de Rome prolongeoient la guerre dans cette contrée, et la rendoient plus terrible par leurs perfidies, leurs cruautés et leur avarice. Le consul Lucullus, uniquement pour assouvir la sienne, attaqua un peuple contre lequel il n'avoit aucun sujet de plainte, et que le sénat ne l'avoit point autorisé à combattre. Ayant pris par capitulation une de ses principales villes, il viola toutes les clauses du traité, massacra vingt mille habitans en état de porter les armes, qui se trouvoient dans la place, et réduisit le reste

en servitude. Cette atrocité fit abhorrer le 150—
nom romain dans toute la contrée. Au siége 146.
d'une autre ville, Scipion tua, en combat singulier, un Espagnol qui avoit défié le plus brave des assiégeans, et dont personne n'osoit accepter le défi. La ville ne voulut se rendre que sur la parole de Scipion, la foi de Lucullus, qui venoit de se parjurer avec tant d'indignité, lui étant trop justement suspecte. Ce consul obtint ensuite quelques succès moins honteux. A son exemple, le préteur Galba, se relevant d'une défaite qu'il avoit essuyée, ravagea le pays avec tant d'activité, qu'il contraignit un canton soulevé de la Lusitanie à se soumettre. Il feignit de plaindre le sort des vaincus, et leur dit qu'il voyoit bien que c'étoit la misère qui les poussoit à la révolte. Pour les en délivrer, il leur assigna des terrains plus fertiles en trois endroits différens, et les engagea de s'y transporter. Lorsqu'ils y furent établis, il leur demanda leurs armes, qui leur étoient, disoit-il, inutiles, attendu leur réconciliation avec les Romains. Quand ces malheureux les eurent livrées, il fit entourer et massacrer les trois peuplades (1). Quel-

(1) Quatre ans après, il fut accusé. Caton, alors nonagénaire, plaida contre lui avec véhémence; mais

150— ques uns se sauvèrent, entr'autres Viriathus,
146. qui fit payer aux Romains cette noire perfidie.

Cet Espagnol fut d'abord berger, puis chasseur, enfin chef de brigands. Il s'acquit, dans ce dernier métier, une telle réputation, que sa troupe, grossissant de jour en jour, devint une armée. Se trouvant à la tête de dix mille Lusitaniens, il fut attaqué et poussé par un préteur romain dans un lieu où sa perte sembloit infaillible. Pour s'en tirer, il employa une ruse peu commune : ayant fait ranger sa troupe comme pour livrer bataille, il garde près de lui mille cavaliers, et donne ordre au reste de ses soldats de fuir à un signal donné, avec toute la vitesse possible, et en s'éparpillant dans la campagne. Le préteur n'ose suivre les fuyards, dans la crainte que Viriathus, avec le détachement qu'il a retenu, ne tombe sur ses derrières. Il tourne donc toutes ses forces

---

Galba, l'un des premiers orateurs de son siècle, habile surtout dans l'art d'émouvoir les passions, fit paroître dans la place publique un pupille confié à ses soins, et ses deux fils, qui étoient dans l'âge le plus tendre; il les recommanda au peuple, se comparant aux soldats romains, qui faisoient leur testament avant la bataille. La multitude, touchée de ce spectacle, ferma les yeux sur ses crimes, et le renvoya absous presqu'à l'unanimité.

contre ce dernier; mais l'Espagnol élude sa 150—
poursuite, et se sauve de nuit par des sentiers 146.
inconnus à l'ennemi. Ayant ensuite rejoint son armée à l'endroit du rendez-vous qu'il lui avoit indiqué, il attira le préteur dans un piége, où ce général perdit la vie et quatre mille hommes, tués ou faits prisonniers. Cinq mille des alliés de Rome, qui, des cantons voisins, accoururent au secours des vaincus, furent également taillés en pièces, sans qu'il en échappât, pour ainsi dire, un seul. Un autre préteur qui succéda au premier dans le gouvernement de l'Espagne ultérieure, théâtre des exploits de Viriathus, et qui amena dix mille hommes et treize cents chevaux, ne fut pas plus heureux. Il vit exterminer son armée en deux batailles. Le peuple prétendit qu'il y avoit eu de sa faute, et l'envoya dans la suite en exil. Viriathus eut encore des succès contre les Romains et leurs alliés. Les défaites de quatre préteurs, en comptant ceux dont nous avons parlé, signalèrent ses armes.

Le sénat conçut enfin que cette guerre d'Es- 145—
pagne, à laquelle il avoit fait d'abord peu d'at- 142.
tention, en méritoit davantage. Il envoya dans ce pays un consul avec de plus grandes forces. Le sort voulut que ce fût Fabius, frère aîné du second Scipion l'Africain. Il partit avec

145— environ dix-sept mille hommes, tous de nou-
142. velles levées, parce qu'on crut devoir laisser jouir d'un repos justement mérité les troupes qui avoient asservi l'Afrique, la Grèce et la Macédoine (1). Rendu dans l'Espagne ultérieure, il laissa quelque temps la direction de son armée à ses lieutenans pour aller à Gades offrir un sacrifice à Hercule, dont la famille de Fabius prétendoit être descendue, et fut puni de son imprudence. Viriathus battit un de ses lieutenans; et, fier de sa victoire, ne cessa d'offrir le combat à Fabius, dont cet événement avoit hâté le retour. Mais celui-ci sut éviter toute action générale, ne songeant qu'à instruire et à rassurer ses troupes qui étoient sans expérience, et que leur défaite avoit intimidées. Le commandement lui fut continué, malgré la nomination des nouveaux consuls. Ces magistrats, briguant l'un et l'autre la province d'Espagne, partageoient les vœux du sénat. Scipion fut d'avis de les exclure tous deux, « parce que l'un n'a rien, dit-il, et » qu'à l'autre rien ne suffit. » Ce mot d'un général auquel la conquête récente de Carthage donnoit tant d'influence, fut l'arrêt de

(1) La Macédoine fut long-temps distinguée de la Grèce.

leur exclusion. Fabius justifia la préférence 145—142.
qu'il obtint sur eux, et répara la faute par laquelle il avoit débuté. Formés par ses soins, et surtout excités par son exemple, ses soldats ne craignant plus l'ennemi, le défirent plus d'une fois, et rétablirent l'honneur des armes romaines compromis par les précédentes campagnes.

Viriathus, aussi prudent que brave, ne se fiant plus à ses seules forces, réussit à faire faire une diversion par quelques peuplades espagnoles qu'il souleva. Elle lui fut très-utile; car on n'envoya contre lui qu'un préteur, tandis que le consul Metellus marcha contre les Celtibériens dans l'Espagne citérieure. Il les combattit pendant deux ans avec de grands avantages : c'étoit un général d'un caractère ferme et humain tout à la fois. On cite à cet égard deux faits qui honorent sa mémoire. Il assiégeoit une ville de Celtibérie; cinq cohortes abandonnèrent un poste extrêmement périlleux. Marcellus leur commande d'y retourner à l'instant, et donne ordre au reste de l'armée d'exterminer tous ceux qui le déserteroient de nouveau. Les cohortes obéissent; mais avant de partir, elles font leur testament; elles ne trouvèrent que la victoire où elles croyoient rencontrer une mort certaine.

145—142. Au siége d'une autre place, Metellus avoit déjà fait brèche à la muraille. Les assiégés s'avisèrent d'y placer les enfans en bas âge d'un Celtibérien qui avoit abandonné ses compatriotes pour s'attacher à leurs ennemis. Un mauvais citoyen est rarement un bon père. Celui-ci pressa le général de donner l'assaut; mais loin de se rendre à ces instances dénaturées, il abandonna une conquête certaine qu'eût souillée le sang de l'innocence. Ce trait d'humanité lui fit ouvrir les portes de plusieurs villes, sans qu'il eût besoin de les attaquer. Metellus avoit toutes les qualités d'un général, et savoit bien qu'une des premières est de ne pas se laisser pénétrer. Un de ses amis lui demandant dans quelque occasion ce qu'il comptoit faire : « Je brûlerois ma tunique, » dit-il, si je croyois qu'elle sût mon dessein. » Ce mot, souvent répété depuis, n'étoit pas même nouveau alors, suivant toute apparence. Un tel général devoit avoir des succès; cependant il n'en eût peut-être pas obtenu, s'il avoit été opposé à Viriathus. Celui-ci étoit un de ces phénomènes qui apparoissent de loin à loin sur la scène du monde. Sans l'aveu d'aucune autorité publique, sans autre titre et sans autre moyen que son courage et ses talens, il sut résister à une puissance devant laquelle

l'univers s'étoit incliné. Il montra des senti- 145.—
mens que la profession qu'il venoit de quitter 142.
ne devoit pas faire attendre : humain, équitable, modéré, sobre, il dédaignoit les richesses et toute espèce de faste; ne mangeoit que debout, et que les mets les plus communs, laissant les autres à ses convives. Il étoit adoré de ses troupes, dont les besoins l'occupoient au point de lui faire oublier les siens. Il maintint la discipline avec une exactitude mêlée de tant de douceur, et jointe à tant d'équité, qu'il n'éprouva jamais la moindre désobéissance, ni le plus léger murmure.

Après Fabius Emilianus, adversaire digne de lui, il eut affaire à un préteur qui d'abord le mit en fuite, mais qui se laissa ensuite surprendre et battre. Ce préteur fut remplacé par un consul, Fabius Servilianus, lequel eut exactement le même sort. D'abord vainqueur, il fut bientôt vaincu; et ses soldats furent tellement effrayés de leur défaite, que ni les prières du consul, ni celles de leurs officiers, ne purent les arracher de leur camp où ils s'étoient réfugiés, et où l'ennemi les insultoit chaque jour.

Dans l'Espagne citérieure, les armes ro- 141.
maines n'essuyèrent pas les mêmes affronts, quoiqu'elles n'y opérassent non plus rien de

141. fort glorieux. Elles étoient guidées par Q. Pompeius, homme nouveau, dont la race eut bientôt tant d'éclat. Il étoit parvenu au consulat par une intrigue assez peu honorable. S'étant engagé à le solliciter pour un autre, il ne travailla que pour lui, et supplanta le candidat qu'il avoit promis d'appuyer.

Il étoit ennemi personnel de Metellus : celui-ci, outré de perdre son commandement, et de se voir un tel successeur, se livra à une fureur insensée, à des excès coupables qui dégénéroient en trahison contre la république : pour nuire aux armes du consul, il donna autant de congés qu'on lui en demanda, dissipa les munitions de guerre et de bouche qu'il avoit amassées, fit briser les arcs et les flèches des Crétois auxiliaires qui servoient dans ses troupes, et défendit de donner de la nourriture aux éléphans.

Malgré la mauvaise volonté de ce général, le nouveau consul ayant amené du renfort, se vit à la tête d'une armée de trente-deux mille hommes. Les Arvaques, dont la capitale étoit Numance, effrayés du nombre de ces troupes, lui demandèrent la paix : on étoit d'accord sur tout; ils devoient, entre autres sacrifices, livrer aux Romains les deux plus fortes places du pays, et de plus toutes leurs armes. Mais

quand il fallut exécuter ce dernier article, ils 141.
hésitèrent, se demandant les uns aux autres s'ils pourroient bien vivre sans armes et sans honneur. Leurs femmes et leurs enfans indignés et désespérés, déclarèrent hautement qu'ils les renieroient, s'ils consommoient une telle bassesse. En conséquence, le traité fut rompu : Pompée après avoir été forcé de lever le siége, qu'il mit consécutivement devant deux places ennemies, en assiégea une troisième, dans laquelle les Numantins parvinrent à introduire quatre cents jeunes gens qu'on y reçut d'abord comme des libérateurs; mais bientôt les assiégés, extrêmement pressés, offrirent de se rendre, ne demandant que la vie pour toute condition. Les Romains voulurent qu'on leur livrât les Numantins; la proposition fut long-temps refusée; mais enfin les assiégés, dénués de tout, promirent secrètement ce qui étoit exigé. Les Numantins le surent, et durant la nuit, tombèrent à l'improviste sur les habitans. On se battit de part et d'autre avec furie. A la faveur de ce désordre, Pompée escalade les murs, prend la ville, passe au fil de l'épée tous les citoyens, et permet à deux cents Numantins qui restoient dans la place, de se retirer, soit qu'il plaignît le malheur de ces braves gens, soit

141. qu'il espérât disposer par là Numance à se soumettre.

Cet exploit n'étoit pas fort considérable; mais les choses n'alloient pas encore aussi bien dans l'Espagne ultérieure, où l'on avoit prorogé le commandement de Fabius. Cependant il prit quelques places à Viriathus, et une troupe nombreuse de brigands se rendit à lui. Il ne fit grâce qu'au chef : on coupa la main droite à tous les autres; ce qui étoit non seulement cruel, mais injuste, puisqu'ils s'étoient livrés à sa bonne foi. Cette mauvaise action fut suivie aussitôt d'un mauvais succès. Fabius assiégea une place dans laquelle Viriathus se glissa de nuit sans être aperçu; celui-ci, dès le lendemain, fit une sortie, tua beaucoup de monde aux Romains, et poussa le reste de leur armée dans un poste où sa perte sembloit infaillible. Loin de se laisser éblouir par cet avantage, il le mit à profit pour terminer, à de bonnes conditions, la guerre qu'il sentoit bien ne pouvoir toujours soutenir contre un ennemi, qui tous les ans faisoit marcher contre lui de nouvelles armées, plus formidables les unes que les autres; et en effet un traité fut conclu, qui portoit « qu'il y auroit paix et » amitié entre le peuple romain et Viriathus, » et que chacune des parties contractantes

» garderoit ce qu'elle possédoit actuellement.» 141.
Quelque peu honorable que fût cet arrangement pour le peuple romain, il le ratifia, tant cette guerre contre Viriathus le fatiguoit. Cependant il ne tarda pas à la recommencer. 140.
Cépion, à qui, en qualité de consul, le département de l'Espagne étoit échu, excita le sénat à rompre le traité que son frère Fabius Servilianus venoit de conclure. Lorsque Viriathus apprit cette nouvelle, ne se sentant pas en état de résister, il se retira devant le consul, ravageant tous les lieux où il passa, pour retarder la poursuite; toutefois il fut atteint : aussitôt il rangea en bataille sur des hauteurs tout ce qu'il avoit de cavalerie légère, et fit défiler le reste de son armée par un vallon obscur et tortueux. Quand elle fut en sûreté, il la rejoignit à toute bride. Son parti néanmoins diminuoit journellement. La force des circonstances, ou d'autres motifs, poussoient plusieurs de ses alliés à l'abandonner. Il pensa devoir tout tenter pour renouer un accommodement avant d'avoir reçu quelque échec qui lui en ôtât la possibilité. Dans cette vue, il députa vers le consul, et offrit d'accepter toute condition raisonnable que Rome voudroit lui prescrire. Cépion répondit avec hauteur qu'il eût à se soumettre

140. aux ordres du sénat; il ajouta qu'ayant détourné du parti des Romains plusieurs villes d'Espagne dont les chefs étoient honorés dans son camp, il falloit commencer par livrer ces rebelles; qu'à cette marque seule on pourroit croire à son repentir. Viriathus, n'étant plus en état de se soutenir, eut la foiblesse de céder. Il fit tuer une partie de ces malheureux, notamment son beau-père, et livra les autres au consul qui leur coupa les mains. Cette lâcheté est la seule faute que l'histoire reproche à Viriathus durant le temps de sa gloire; mais elle est de nature à en ternir presque tout l'éclat. Cépion ne se contenta pas d'un si grand sacrifice; il demanda que les Lusitaniens et Viriathus livrassent leurs armes. Celui-ci ne put s'y résoudre, et n'avoit pas tort : car il avoit affaire à un homme très-peu loyal, dont la dureté révoltoit ses propres soldats.

La cavalerie surtout le détestoit : comme il s'en croyoit plus méprisé que du reste de l'armée, c'étoit elle aussi qu'il traitoit le plus mal. Son animosité fut poussée au point qu'il parut vouloir la détruire : il ordonna un jour aux six cents cavaliers des deux légions romaines qu'il avoit sous ses ordres, d'aller, avec leurs domestiques seulement, couper du bois tout près des montagnes occupées par l'ennemi. C'étoit

les envoyer à la boucherie : les officiers le repré- 140.
sentèrent au consul ; mais il ne révoqua point son ordre, parce qu'il vouloit forcer ces cavaliers à venir lui demander grâce. Ils préférèrent une mort presque certaine, et partirent sur-le-champ. La cavalerie des alliés et plusieurs officiers et soldats d'infanterie ne voulant point souffrir que de braves gens fussent sacrifiés au caprice insensé d'un consul, les accompagnèrent volontairement, ce qui étoit une infraction à la discipline, mais une infraction que le général avoit rendue nécessaire, et dont il étoit seul coupable. Le détachement grossi de la sorte amassa du bois sans danger. Au retour, quelqu'un ayant dit qu'il falloit s'en servir pour brûler celui qui avoit commandé de l'aller chercher, on saisit avidement cette idée. Aussitôt le bois fut rangé autour de la tente de Cépion, et il alloit périr dans les flammes, s'il n'eût pris la fuite.

Le danger auquel il venoit d'échapper, et qu'il craignit de voir renaître, lui fit songer, quand ce mouvement fut calmé, à terminer la guerre avec promptitude. N'espérant pas y réussir par des voies honorables, il en chercha d'autres. Corrompus par ses promesses, deux officiers dont Viriathus s'étoit servi pour négocier avec lui, égorgèrent sans bruit, et sans

140. être aperçus, cet Espagnol endormi dans sa tente : aussitôt ils allèrent demander le salaire de leur crime au consul ; celui-ci les renvoya au sénat, qui étoit, disoit-il, seul en droit de décider si l'on devoit une récompense à des militaires qui avoient assassiné leur général.

Lorsque le bruit de cette mort eut été répandu dans le camp espagnol, il retentit de cris de douleur. Le corps de Viriathus fut brûlé ; les troupes en bon ordre tournèrent plusieurs fois autour du bûcher, en chantant, suivant l'usage des barbares, les louanges de celui qu'elles pleuroient. Ses cendres recueillies furent enfermées dans un tombeau. Un combat de quatre cents gladiateurs termina la pompe funèbre.

La mort de ce célèbre général ne mit pas fin à la guerre d'Espagne. Pompée assiégea une seconde fois Numance ; il fut battu devant la place, et contraint encore de se retirer honteusement. Comme il appréhenda d'être accusé à Rome, d'où l'on devoit incessamment lui envoyer un successeur, il prit des mesures pour tâcher d'y persuader qu'il avoit réduit les Numantins aux dernières extrémités : il les fit engager par des personnes de confiance à solliciter la paix, en leur laissant espérer des conditions très-avantageuses. Quoique vainqueurs, ils se prêtèrent à ces ouvertures, soit que la

guerre les fatiguât, soit qu'ils ne pussent se dissimuler la disproportion de leurs forces à celles des Romains. Quand leurs ambassadeurs parurent dans l'assemblée des soldats, Pompée déclara qu'ils n'obtiendroient la paix qu'en se livrant à discrétion ; les envoyés se soumirent à tout; c'étoit une comédie concertée. Les Espagnols en furent quittes à meilleur marché. Entre autres clauses, il fut convenu qu'ils paieroient trente talens. On leur donna un délai pour acquitter une partie de cette somme. 140.

Dès que le successeur de Pompée fut arrivé 139.
dans l'Espagne citérieure, les Numantins vinrent pour lui payer ce qui restoit dû de la contribution qu'on leur avoit imposée. Pompée, en voulant faire croire qu'il avoit réduit les ennemis à demander la paix, ne désiroit pas apparemment qu'on sût à Rome qu'il l'avoit accordée, quoiqu'il y en eût des témoins. En conséquence, il nia le traité. Les Numantins se récrièrent sur sa mauvaise foi. Le nouveau consul renvoya l'affaire au sénat. Pompée y fut entièrement démasqué; néanmoins il paya d'effronterie; soutint son imposture avec la dernière impudence, et l'énormité de son crédit l'emportant sur une vérité notoire, on décida qu'il n'y avoit pas eu de traité. On commence à s'apercevoir du changement des mœurs ro-

[139. maines. Quelques années plus tôt un particulier ne se fût pas ainsi joué impunément de la vérité. Elle reçut encore, suivant toute apparence, un outrage, à l'occasion du même général. Il fut accusé de concussion ; quatre hommes consulaires déposèrent contre lui ; s'il faut en croire Cicéron, ami de cette famille, de si graves témoignages furent écartés, parce qu'on regarda les témoins comme ses ennemis ; mais il est bien à présumer que l'intrigue triompha de la justice.

138. On venoit d'épargner un coupable accrédité ; on sévit avec la dernière rigueur contre un homme moins criminel, qui n'avoit point d'appui. Un particulier peu connu traduit devant les tribuns, fut convaincu de s'être retiré sans congé de l'armée d'Espagne ; on le battit de verges, la fourche au cou, et on le vendit au plus vil prix, ou plutôt on le donna pour rien, ou à peu près (pour un sesterce), comme étant d'une valeur infiniment moindre que celle du dernier des esclaves.

Cet acte de sévérité, jugé nécessaire dans un temps où la gloire des armes romaines sembloit se ternir journellement, fut applaudi ; mais les tribuns, par une étrange inconséquence, renouvelèrent en même temps une prétention qui alloit au détriment du service.

Ils voulurent s'arroger le droit d'en exempter 138.
dix citoyens à leur choix. Treize ans auparavant, il y avoit eu une querelle très-animée à cet égard, entre eux et les consuls. Ceux de l'année actuelle ayant vivement repoussé leur entreprise, les magistrats du peuple, animés par un des membres de leur collége, Curatius, homme de néant, eurent l'insolence de mettre en prison les deux chefs de la république. Ce fut, suivant Cicéron, le premier exemple d'un tel excès d'audace. Un épitome de Tite-Live suppose au contraire que les consuls, qui opposèrent une semblable résistance aux tribuns en 151, avoient subi le même affront.

Quoi qu'il en soit, à l'époque actuelle l'insulte tombant sur deux hommes d'un grand mérite, ne leur ôta rien de leur considération. L'un d'eux, P. Cornelius Scipion Nasica, en fit une épreuve bien remarquable. Les vivres étant chers en ce moment, ce Curatius dont nous venons de parler, vouloit, dans une assemblée générale, forcer les consuls à certaines mesures que Nasica n'adoptoit point. Le discours que ce dernier prononçoit à ce sujet, étant interrompu par des cris et des murmures, Nasica éleva la voix, et dit : « Romains, faites silence, je sais mieux que » vous ce qui est utile à la république. » La

138. multitude se tut avec respect, quoiqu'il fût question de l'objet qui l'affectoit le plus : du prix des vivres.

L'autre consul, D. Junius Brutus, servit utilement son pays en Espagne. Après la mort de Viriathus, plusieurs de ses soldats s'étoient soumis ; Cépion, les ayant d'abord désarmés, songeoit à les transplanter dans un autre canton où il leur donneroit du terrain à cultiver, afin de leur faire perdre le goût du brigandage dans lequel ils étoient élevés : il n'eut pas le temps d'exécuter ce projet. Brutus y mit la dernière main, en faisant bâtir pour eux la ville de Valence, bien éloignée, comme on sait, de la Lusitanie.

Il restoit encore en cette contrée d'autres bandes de brigands, qui, à l'exemple et sous la sauve garde de Viriathus, avoient exercé leur métier, et le continuoient toujours. Vivans dans des lieux escarpés et difficiles dont ils connoissoient seuls les issues, ils tomboient à l'improviste, non seulement sur des voyageurs, mais sur des corps de troupes, et regagnoient leurs retraites avec une vitesse prodigieuse par des routes presque impraticables, sans que la poursuite la plus vive pût les en empêcher (1). Outre les repaires où ils

(1) Ce brigandage est encore exercé aujourd'hui en

se réfugioient, ils avoient des villages qui 138.
leur appartenoient, et dans lesquels ils avoient reçu la naissance. Brutus attaqua ces villages, comptant ou qu'ils les viendroient défendre, ou, s'ils les abandonnoient, que ses soldats y trouveroient un dédommagement d'une guerre qui leur donnoit beaucoup de peine, et ne pouvoit leur procurer que peu de gloire. Il y trouva plus de résistance qu'il ne s'y attendoit. Les femmes se battoient dans ces pays barbares avec autant de courage que les hommes. Cependant les Lusitaniens ne purent tenir contre les armes romaines. Ils se réfugièrent sur les hauteurs avec ce qu'ils possédoient de plus précieux; et même ne pouvant souffrir la destruction totale des maisons qu'ils avoient dans la plaine, ils demandèrent grâce et l'obtinrent.

Dans l'Espagne citérieure, les Romains essuyèrent de nouveaux échecs. Le traité fait avec les Numantins ayant été méconnu et déclaré non existant, un proconsul recommença le siége de Numance, suivant les intentions du sénat. Les habitans n'allèrent point, comme ils l'avoient fait précédemment, au-devant des Romains, ne firent ni sortie, ni aucun mou-

---

quelques provinces d'Espagne, sur les frontières de la Catalogne et de l'Aragon, par les Miquelets.

138. vement pendant plusieurs jours; ce qui persuada au général ennemi qu'ils étoient las et découragés, et qu'il les réduiroit sans peine. Il ordonne en conséquence l'escalade : les échelles sont dressées; mais comme il ne voit paroître en ce moment aucun des assiégés sur la muraille, il soupçonne un piége, et fait sonner la retraite. Ses soldats qui, ne formant aucun doute sur le succès, s'étoient d'avance enivrés de l'espoir d'un riche butin, obéissent avec peine et avec lenteur. Les Numantins alors tombent sur eux, sur le reste de l'armée, et en mettent une grande partie en déroute.

137. Le consul Mancinus qui vint reprendre le siége, ne fit qu'accroître la honte des armes romaines devant Numance. En toute rencontre il fut battu, et il en résulta un tel découragement parmi ses soldats, qu'ils trembloient à la vue ou au seul son de la voix d'un Numantin. Ce général s'éloigna pendant la nuit de la ville. Les assiégés qui en furent avertis, poursuivirent son arrière-garde avec quatre mille hommes, en firent un grand carnage; et, ce qui est inconcevable, poussèrent l'armée romaine, qui étoit de plus de vingt mille combattans, dans des défilés, d'où elle désespéra de sortir. Mancinus demande à

capituler. Les Numantins répondent qu'ils ne traiteront qu'avec Tiberius Gracchus, questeur dans l'armée consulaire : leur confiance en lui avoit deux motifs, d'abord son mérite personnel, car il jouissoit parmi les siens d'une considération dont le bruit s'étoit répandu parmi les étrangers; ensuite la mémoire de son père, lequel, ayant autrefois subjugué plusieurs nations espagnoles, avoit accordé aux Numantins une paix dont il les avoit fait jouir. Gracchus conclut avec eux un traité. Comme ils ne pouvoient avoir sitôt oublié la perfidie de Pompée, ils crurent en prévenir une semblable en faisant jurer au consul, au questeur et aux principaux officiers l'exécution des clauses convenues. L'une d'elles étoit l'abandon fait par les Romains de toutes les richesses qui se trouvoient dans leur camp. 137.

L'autre consul arriva bientôt en Espagne, où le sénat l'avoit envoyé à la place de son collègue rappelé à la ville pour rendre compte de sa conduite. Il ne se signala aussi que par des revers, et des revers mérités; car il attaqua un peuple qui ne faisoit aucun mouvement, et assiégea sa capitale. Le sénat envoya des députés lui porter un décret qui défendoit de poursuivre l'entreprise. Il leur exposa les raisons qu'il disoit avoir eues de la former,

137. et y persista, comptant qu'il seroit justifié par le succès. Il en arriva tout autrement. Assiégé lui-même par la famine qui lui enlevoit beaucoup de monde, il décampa de nuit, et abandonna les blessés et les malades, qui, remplissant l'air de cris et de gémissemens, instruisirent ainsi l'ennemi de ce qui se passoit. Les Romains poursuivis dans leur fuite, perdirent six mille hommes, et se dispersèrent de tous côtés.

Brutus continuoit de soutenir l'honneur du nom romain dans l'Espagne ultérieure. Il réduisit un grand nombre de places, et s'avança toujours victorieux jusqu'à la mer du côté de l'Occident; mais rien ne donna de lui une si haute idée à ses soldats que le passage du fleuve de l'*Oubli*. Ce nom, dont ils entendoient parler pour la première fois, les effrayoit, parce qu'il étoit aussi celui d'un fleuve des enfers. Aucun n'osoit en approcher. Brutus, ne partageant point cette terreur panique, passa le fleuve, et fut suivi de toute l'armée. Ayant ensuite traversé un autre, le Minius, l'un des plus grands de la Lusitanie, il eut à combattre les Galiciens, peuples très-braves. Là encore les femmes le disputoient aux hommes en courage; et lorsqu'elles tomboient au pouvoir de l'ennemi, pour s'affranchir de

la servitude elles se donnoient la mort après 137.
avoir égorgé leurs enfans. Les Galiciens furent néanmoins soumis. On prétend que Brutus leur ayant tendu un piége, où leur témérité les précipita, en tua cinquante mille. Quels flots de sang répandus pour conquérir un petit pays alors barbare, et le surnom de Gallæcus ou Gallaicus, dont le vainqueur fut honoré!

Ces succès consolèrent un peu Rome de la honte qu'elle avoit subie sous les murs de Numance, mais sans la lui faire oublier. Le consul Mancinus interrogé par le sénat sur ses désastreuses opérations, se défendit avec la modestie que sa position lui commandoit. Il allégua le mauvais état où il avoit trouvé l'armée, insinua que les malheurs qu'elle avoit essuyés pouvoient être aussi attribués à la colère des dieux irrités de la guerre faite aux Numantins sans un sujet plausible, excusa le traité sur la nécessité d'y consentir pour sauver plus de vingt mille Romains. Tiberius Gracchus soutint avec chaleur la cause du consul à laquelle la sienne se trouvoit fort mêlée. Il étoit appuyé par la foule innombrable des parens et des amis de ceux qui avoient servi dans cette guerre malheureuse : l'affaire fut remise à l'année suivante.

136—135. La faveur de la multitude n'influa point sur la décision du sénat. Il cassa le traité fait sans son autorité et sans celle du peuple, et ordonna de livrer aux Numantins ceux qui s'en étoient rendus garans. Le sénatus-consulte fut soumis par deux tribuns à l'assemblée générale. Mancinus imita l'exemple de magnanimité qu'avoit donné Sp. Postumius dans une circonstance pareille, après l'événement des fourches Caudines : il harangua l'assemblée pour appuyer le décret du sénat qui le dévouoit à une mort presque assurée. Gracchus crut alors devoir séparer sa cause de celle de son général; et dans la vérité, la différence étoit grande. Le seul crime du questeur, supposé que c'en fût un, étoit d'avoir garanti le traité; celui du consul, de l'avoir rendu en quelque sorte nécessaire. Le premier fit rejeter en partie le sénatus-consulte. Le peuple ordonna que Mancinus seul porteroit la peine prononcée par ce décret. Jamais Gracchus n'oublia le danger que lui avoit fait courir le sénat et l'injure qu'il prétendoit en avoir reçue. Nous verrons les suites terribles de son ressentiment.

Son général subit la condamnation approuvée par le peuple; il fut présenté aux portes de Numance, nu, les mains et les pieds liés, par les

Romains qui campoient autour de la ville. Les 136—
Numantins refusèrent de le recevoir; les siens 135.
ne voulurent pas d'abord le reprendre. Il passa, ainsi abandonné et rebuté de tous, le reste du jour entre le camp des Romains et les murs de Numance. Lorsque la nuit fut venue, ses concitoyens lui permirent de se retirer parmi eux. De retour à Rome, un nouvel affront l'attendoit. On voulut lui interdire l'entrée du sénat. On lui opposa un usage immémorial qui établissoit la perte des droits de citoyen dans le cas où il se trouvoit. Le peuple, en le réhabilitant, mit fin aux outrages dont on l'abreuvoit. Mancinus n'envisageant que le côté glorieux de son aventure, humiliante sous plus d'un aspect, voulut en conserver la mémoire, et se fit ériger une statue qui le représentoit au moment et dans la triste attitude où il fut offert à la ville de Numance.

On ignore quelles furent les opérations militaires de son successeur, P. Furius, contre les Numantins; mais on rapporte de lui un fait qui prouve la droiture de ses intentions, et la noble confiance qu'elle lui inspiroit; il avoit deux ennemis déclarés; il les choisit l'un et l'autre pour lieutenans-généraux, ne redoutant point pour ses actions les yeux vigilans de la haine. De pareils traits nous semblent plus glorieux

136— et plus intéressans aussi que des victoires.
135. Rome, qui n'en jugeoit probablement pas de même, s'indignoit de voir ses armes si long-temps arrêtées aux portes de Numance, ou repoussées par d'assez foibles ennemis. Elle songea donc à les mettre entre les mains d'un général habile qui en rétablît l'honneur; et Scipion étant venu au Champ-de-Mars solliciter la questure pour un de ses parens, on lui donna le consulat qu'il ne demandoit pas; chose fort rare. C'étoit la seconde fois qu'on dérogeoit pour lui à l'usage. La première, on avoit de plus dérogé à la loi, en le dispensant de l'âge qu'elle prescrivoit.

134. On fit enfin une dernière exception en sa faveur : le sénat lui donna le département de l'Espagne. Beaucoup de citoyens s'offrirent volontairement à l'accompagner; les sénateurs ne le permirent point : on avoit alors dans l'Empire une guerre intestine dont nous parlerons bientôt, et les gens éclairés d'ailleurs pensoient qu'il y avoit assez de troupes en Espagne, et que c'étoit uniquement d'un général qu'on y avoit besoin. On permit seulement à Scipion de prendre les secours que lui voudroient fournir les villes et les peuples avec lesquels il avoit des liaisons particulières : nous avons déjà dit que des citoyens de Rome avoient pour amis,

pour clients, pour protégés des peuples entiers. 134.
Il est à remarquer que le premier Scipion l'Africain s'étoit vu refuser des troupes pour la conquête de l'Afrique. Celui dont il est actuellement question, usant du moyen qu'on avoit laissé en son pouvoir, se procura quarante mille soldats, y compris cinq cents hommes d'élite qu'il attacha à sa personne, et dont il forma un escadron, qu'il appela l'*Escadron des amis*. On ne lui donna pas d'argent pour son expédition, mais des assignations, dont l'échéance étoit encore éloignée, sur les revenus de l'Etat. Il s'en consola en disant que sa bourse et celle de ses amis pouvoient y suppléer. La privation de nouvelles levées lui fut beaucoup plus sensible, les troupes qu'il alloit joindre en Espagne étant découragées par leurs nombreuses défaites.

En arrivant, il les trouva dans le plus grand désordre, sans subordination, sans obéissance, livrées à la mollesse et à l'oisiveté. Il commença par écarter du camp tout ce qui servoit d'instrument au luxe et à la débauche, notamment toutes les femmes de mauvaise vie, dont on comptoit deux mille, et renvoya une quantité de bêtes de somme et de chariots destinés à porter les bagages, ne réservant que ceux qui étoient absolument indispensables. Toute

134. espèce de délicatesse dans les repas fut sévèrement bannie. Les soldats se virent obligés à de longues marches, chargés, outre leur bagage, de sept pieux et de leur provision de blé pour quinze ou vingt jours. On leur faisoit faire des ouvrages pénibles, qu'on ruinoit le moment d'après, sans autre but que de les endurcir à la fatigue. Scipion disoit : « Qu'ils se couvrent de » boue puisqu'ils craignent d'être couverts de » sang. » L'armée ayant bientôt changé de face, le consul lui fit entreprendre diverses opérations contre les peuples voisins de Numance; car il ne vouloit attaquer cette place qu'après avoir aguerri ses troupes. Il consacra presque toute la campagne à cet unique objet, et revint ensuite prendre ses quartiers d'hiver près de la ville qu'il vouloit investir. Sous ses ordres servoient Jugurtha, petit-fils de Masinissa, et Marius, deux personnages fameux qui devoient un jour combattre l'un contre l'autre. Scipion les distingua et les encouragea.

133. Ce général, avare du sang de ses soldats, et qui avoit vu ses prédécesseurs perdre sans fruit beaucoup de monde sous les murs de Numance, avoit résolu de se borner à un blocus bien strict, afin de la réduire par famine. C'étoit un des motifs qui l'avoient engagé à dévaster les environs. En conséquence, il évita soigneusement

tous les combats. Une seule fois, il fut forcé 133.
d'en venir aux mains pour repousser une sortie. Ayant mis les ennemis en fuite, il s'abstint de les poursuivre, content de pouvoir montrer à ses soldats, ce qu'ils n'avoient vu depuis long-temps, des Numantins fuyant devant eux. Les assiégés ayant en vain demandé la paix, et souhaitant une victoire ou une mort prompte, lui présentèrent plusieurs fois la bataille. Il la refusa toujours sans daigner faire attention aux reproches de lâcheté qu'ils lui adressoient. Il se plaisoit à répéter et à louer le mot de son père, Paul Emile, « qu'il ne falloit donner » bataille que lorsqu'il y avoit nécessité, ou » qu'il s'offroit une occasion très-favorable. » Il ceignit la ville d'une double ligne de circonvallation et de contrevallation. Un historien prétend qu'il fut le premier qui enferma une place qui ne refusoit pas de combattre.

Il restoit à celle-ci une ressource dans le fleuve Durius qui, passant le long de ses murs, donnoit le moyen d'y faire entrer des vivres et du monde. Les hommes y parvenoient soit en plongeant, soit dans des esquifs agiles et légers, qui les portoient rapidement dans la ville. Scipion ferma ce passage en construisant sur les deux rives deux forts d'où il jeta sur toute la largeur du fleuve des poutres attachées

133. de l'un et de l'autre côté à de gros câbles. Elles étoient armées de longues pointes de fer, qui, agitées par les eaux, rendoient le trajet impossible aux plongeurs. Les Numantins toutefois ne laissoient pas d'opposer aux assiégeans une vigoureuse défense, quoiqu'ils ne fussent que 8000, et que l'armée de Scipion comptât 60,000 combattans. Souvent même ils attaquoient le consul; mais celui-ci, avec une si grande supériorité, et ayant fait d'ailleurs des dispositions qui ne lui laissoient pas craindre de surprises, repoussoit aisément les attaques. Ses mesures étoient si bien prises pour affamer la ville, et le succès lui en paroissoit tellement infaillible, qu'ayant pu tailler en pièces un détachement qui étoit sorti pour fourrager, il ordonna de le laisser rentrer librement, parce que plus il y auroit, disoit-il, de monde dans la place, et plus tôt les vivres seroient consommés. Cependant, malgré sa vigilance, un brave Numantin, nommé Réthogènes, trouva le moyen, dans une nuit obscure, de gagner la campagne avec quelques amis. Ils allèrent de ville en ville conjurer les Arvaques de ne pas laisser périr la capitale, qui étoit remplie des parens de toute la contrée. Mais la terreur étoit si grande qu'on ne vouloit pas même les écouter, et qu'on leur ordonna de se

retirer à l'instant. A Lutia seulement, ville 133.
considérable et voisine de Numance, ils furent accueillis par la jeunesse, qui fit promettre du secours aux Numantins. Les vieillards, plus timides, et qui avoient improuvé ce mouvement de courage et de justice, eurent l'infamie d'en avertir Scipion. Le lendemain, il étoit devant la ville avec un gros corps de troupes, et demanda qu'on lui livrât les principaux d'entre ces jeunes gens : on obéit; quatre cents lui furent amenés, et cet homme qui aimoit les lettres, et à qui elles auroient dû inspirer quelque humanité, fit couper les mains à cette jeunesse infortunée, dont le crime unique étoit d'avoir résolu de faire son devoir en secourant des compatriotes.

Peu après cette atroce expédition, des députés de Numance vinrent demander à capituler : leur chef s'exprimant avec une noble fierté, après avoir loué le courage des Numantins qui avoient supporté avec patience tant de maux pour défendre leur liberté, dit qu'il étoit digne de Scipion d'honorer la vertu partout où il la trouvoit, et qu'il se plairoit sans doute à ménager un peuple qui méritoit son estime; qu'il lui demandoit, ou de traiter avec humanité des hommes qui offroient de se rendre, ou de leur permettre de périr en com-

133. battant. Scipion répondit froidement que la seule condition à laquelle il pouvoit entendre, étoit qu'ils se rendissent à discrétion, et livrassent leurs armes. Lorsque cette réponse fut connue des Numantins, elle les jeta dans une fureur qui leur ôta presque l'usage de la raison. S'imaginant que peut-être, pour ménager leurs propres intérêts, les députés avoient trahi ou négligé ceux de la ville, ils les massacrèrent. Plusieurs fois ils tentèrent des sorties, mais toujours sans succès. La famine les pressant chaque jour davantage, ils en vinrent à se nourrir de chair humaine, et ne gardant aucun ordre dans cette épouvantable extrémité, les plus forts égorgeoient les plus foibles et les dévoroient. Bientôt il n'y eut plus dans la ville que des squelettes ambulans. Enfin ils ouvrirent leurs portes; Scipion leur ordonna de déposer sur-le-champ leurs armes; plusieurs ne pouvant se résoudre à cette humiliation, et voulant s'en délivrer aux dépens de la vie, le supplièrent de leur accorder quelque délai. Le consul, qui ne soupçonne pas leur dessein, accorde deux jours. Réthogènes, après avoir sollicité partout de l'assistance pour ses concitoyens, étoit parvenu à les rejoindre; il habitoit le plus beau quartier de la ville dans laquelle il tenoit le premier rang pour la fortune et le

crédit; il y mit le feu, assembla tous ceux qui, 133.
comme lui, préféroient la mort à la liberté, et leur persuada de s'égorger réciproquement. Etant resté le dernier, il se jeta dans les flammes: tout le reste des habitans fut vendu, à l'exception de cinquante que Scipion réserva pour son triomphe. On détruisit la ville de fond en comble : dans la suite elle fut rétablie, mais elle n'existe plus. Sa destruction fit ajouter au nom d'Africain, que Scipion portoit à double titre (par droit d'adoption et de conquête), celui de Numantin. On ne voit pas quel motif put avoir Rome d'anéantir une ville qu'elle ne craignoit point, qui n'affectoit à son égard aucune rivalité, et dont tout le tort étoit d'avoir résisté avec courage à une injuste agression; à moins qu'elle ne voulût apprendre à l'univers qu'elle regarderoit désormais comme un crime irrémissible la plus juste défense opposée à ses armes.

Pendant cette guerre de Numance, Rome qui en étoit presqu'uniquement occupée, jouit d'un assez grand calme. Scipion, dans sa censure de l'an 142, avoit résisté, autant qu'il l'avoit pu, au torrent des mauvaises mœurs et des abus qui menaçoient d'inonder la ville; mais son collègue, par la foiblesse de son caractère, rendit tous ses efforts infructueux Il

133. absolvoit ceux qui étoient condamnés par l'autre : celui-ci ne put s'empêcher d'en témoigner sa sensibilité dans une assemblée générale. « J'eusse, dit-il, exercé la censure » d'une manière digne de la république, si je » n'avois pas eu de collègue, ou si j'en avois » eu un. » Malgré la vivacité de cette juste plainte, il étoit fort éloigné de chercher à étendre le pouvoir de sa charge ; et, quoique par sa nature ce pouvoir ne pût avoir de bornes bien certaines, Scipion ne croyoit pas qu'il dût être absolument arbitraire. Un certain Licinius, qui appartenoit à l'ordre des chevaliers, s'étant présenté à son tour devant les censeurs, lorsqu'ils faisoient la revue de son ordre, Scipion dit tout haut : « Il est à ma » connoissance que Licinius s'est parjuré. Si » quelqu'un veut l'accuser, je m'offre pour » témoigner. » Personne ne se présentant, il dit au chevalier : « Je m'abstiens de vous noter, » pour qu'il ne soit pas dit que j'aie été à » votre égard accusateur, témoin et juge à la » fois. » Cependant le droit de la censure alloit jusque-là ; mais il ne voulut pas en user, ne croyant pas devoir s'en rapporter à lui seul pour la flétrissure d'un citoyen.

On cite encore de lui, pendant cette censure, un autre trait de modération, d'un genre

différent. A la clôture du lustre, on demandoit aux dieux d'augmenter la puissance romaine ; le greffier lisant cette formule, Scipion dit : « Notre puissance est assez grande ; il » suffit d'en demander aux dieux la conser- » vation » ; et sur-le-champ il fit réformer la formule, qui ne varia plus. 133.

Il s'en falloit bien que tous les magistrats de Rome ressemblassent à Scipion. Un certain Tubulus qui, pendant sa préture (en 141), avoit présidé aux jugemens des accusations d'assassinat, vendit ouvertement la justice. Un tribun du peuple l'ayant accusé, il disparut : c'étoit assez l'usage de se contenter de ces exils volontaires ; mais les prévarications de ce magistrat étoient si odieuses, qu'on poursuivit son procès malgré sa fuite. Il s'empoisonna pour n'être pas étranglé dans un cachot.

L'année suivante (140), un autre criminel se punit encore lui-même ; sa mort fut plus remarquable et plus tragique : c'étoit D. Silanus qui, ayant gouverné la Macédoine, y avoit exercé des concussions. Des députés de la province en vinrent porter plainte au sénat. Manlius Torquatus, son père (1), membre très-

(1) Le fils ayant été adopté par un Silanus, en portoit le nom.

133. estimé de cette compagnie, obtint qu'elle ne prononçât pas dans cette affaire avant qu'il l'eût examinée lui-même : l'ayant approfondie, il déclara son fils coupable, et le bannit pour jamais de sa présence. Silanus se pendit de désespoir. Manlius ne voulut pas assister à ses funérailles, et ne parut point touché de sa fin déplorable. Affecté ou sincère, ce stoïcisme est, à notre avis, une singularité plutôt qu'une vertu. Ce Manlius, qui descendoit de celui qui avoit fait tomber la tête de son fils victorieux, nous semble au reste, dans l'exercice de sa puissance paternelle, moins odieux que lui. Il avoit prononcé contre un fils coupable une peine juste, plus modérée que celle qui eût été décernée par un tribunal public, et sûrement sans prévoir la catastrophe dont son jugement fut suivi ; l'autre, au contraire, avoit sévi avec beaucoup plus de rigueur que n'eussent fait les tribunaux, contre une faute excusable et heureuse.

Un accusé bien plus connu que Silanus, occupa ensuite (vers 139) l'attention publique. Le second Scipion fut, comme le premier, traduit en jugement. Dans le cours de sa censure, il avoit voulu dégrader un chevalier qui avoit échappé à cette flétrissure par l'opposition de l'autre censeur ; cet homme en

conserva un vif ressentiment, et, devenu tri- 133.
bun, appela devant le peuple, on ne sait sous quel prétexte, le destructeur de Carthage. Celui-ci dédaigna de prendre le deuil et les manières d'un suppliant, et affecta envers son accusateur un air de supériorité qui lui réussit: l'accusation n'eut pas de suite.

Lui-même, quelques années plus tard, et après qu'il eut renversé Numance, accusa un certain Cotta, dont on ne spécifie point le crime, mais qui étoit, dit-on, évidemment coupable. La cause fut plaidée jusqu'à huit fois; car les Romains ne connoissant point les procès par écrit, faisoient recommencer ou continuer les plaidoiries, jusqu'à ce que l'affaire leur parût de la plus évidente clarté. Cotta fut absous, dans la crainte que sa condamnation n'eût fait soupçonner que le crédit de l'accusateur auroit perdu l'accusé; ainsi, la justice fut sacrifiée à la crainte de paroître injuste.

Lelius (1), l'ami de Scipion, donna un plus bel exemple dans une autre cause : il immola son amour-propre au désir de procurer justice

(1) Il ne faut pas le confondre avec un autre Lelius, ami du premier Africain. Celui dont nous parlons ici étoit son fils, et surnommé *Sapiens*, *le Sage*: on en verra le motif.

133. à des citoyens qui l'avoient chargé de leur défense; c'étoient des publicains dont le sénat avoit renvoyé le procès aux consuls. Ces magistrats ne se trouvant pas suffisamment éclairés par deux plaidoyers de l'orateur, en ordonnèrent un troisième. Lelius alors conseille à ses clients de s'adresser à Galba, dont nous avons déjà parlé. Son éloquence, leur dit-il, bien plus nerveuse que la mienne, aura un effet plus sûr. Ils suivirent ce conseil; mais celui qui le donnoit jouissant au barreau de la plus haute réputation, Galba se fit long-temps prier; il finit par accepter la cause, et plaida si bien qu'à chaque minute il étoit interrompu par des applaudissemens, et que les accusés furent absous. On a lieu d'être étonné qu'un si méchant homme fût un si bon orateur : ce qui doit peut-être diminuer un peu la surprise, c'est qu'il paroît que l'énergie étoit le principal caractère de son talent, et le vice ou le crime n'excluent pas toujours cette qualité.

Pendant ces paisibles combats du barreau, le sénat continuoit de veiller sur la police, et d'améliorer la législation : il bannit de Rome de *prétendus* astrologues; car on sait qu'il n'y en a point d'autres; et, suivant sa maxime constante de s'opposer à toute innovation reli-

gieuse, il interdit un culte qui, pour la pre- 133.
mière fois, cherchoit à s'introduire dans la ville

On combattoit avec moins de succès, quoiqu'avec persévérance, les progrès du luxe. Celui de la table avoit déjà (en 183) donné lieu à la loi Orchia, proposée par le tribun Orchius. Elle bornoit seulement le nombre des convives. Caton se plaignoit souvent de son inobservation. Vingt-deux ans après (en 161) parut la loi Fannia qu'avoit fait passer le consul Fannius, et qui alloit plus loin que la première, en ce qu'elle fixoit la dépense qu'on pourroit faire dans chaque repas. Les jours ordinaires on ne pouvoit consommer que la valeur de dix as; dans les plus grandes fêtes, on pouvoit dépenser dix fois davantage. Cette loi, qui n'avoit été portée que pour la capitale, fut (en 143) déclarée commune à l'Italie entière, et l'on y soumit aux peines qu'elle infligeoit tous les convives, aussi bien que celui qui les traitoit. Il y eut quelques autres règlemens postérieurs. Mais toutes ces lois somptuaires furent couvertes par l'opulence de Rome.

Il est assez extraordinaire que des législateurs, qui cherchoient à bannir de la table le luxe et la mollesse, n'aient pas songé à com-

133. battre un autre genre de corruption non moins dangereux, et contre lequel Scipion s'élevoit avec véhémence dans un discours dont il reste un fragment conservé par Macrobe. Des maîtres dont les mœurs étoient infâmes, sous prétexte d'enseigner à la jeunesse des deux sexes l'art de la danse et de la déclamation dont ils donnoient des leçons publiques, leur montroient à exécuter des mouvemens déshonnêtes : « Nos jeunes gens, dit Scipion, vont » dans l'école des comédiens apprendre la » déclamation théâtrale, exercice que nos » pères regardoient comme une profession » d'esclaves. Des filles bien nées fréquentent » aussi ces écoles. En quelle compagnie se » trouve donc la jeunesse ! J'ai vu dans une » de ces assemblées, et n'ai pu le voir sans » être attendri sur le sort de la république, » l'enfant d'un citoyen qui demandoit alors » même une magistrature, exécuter, au son » d'un atabale (1), une danse capable de faire » rougir un esclave même sans pudeur. »

Malgré ce germe de corruption, les Romains conservoient toujours pour la religion un respect inviolable. Ap. Claudius en fit une heureuse épreuve (en 143). Il étoit consul, et

---

(1) Instrument de musique des Egyptiens.

avoit eu la Gaule pour département. Les Salasses (qui habitoient le pays nommé aujourd'hui le Val d'Aoste) avoient un différent avec leurs voisins. Le consul avoit été chargé de le pacifier; mais jaloux de l'honneur du triomphe, au lieu de suivre les ordres du sénat, il se joignit aux ennemis des Salasses, fut battu par ceux-ci, et les défit ensuite. Ces peuples se soumirent. L'orgueilleux consul crut que le triomphe lui étoit si bien acquis, que, sans daigner le solliciter, il demanda seulement une ordonnance sur le trésor, pour les frais de la cérémonie; elle lui fut refusée. Il prit la dépense sur son compte, et résolut de triompher. Un tribun s'y opposoit, et menaçoit de l'arracher de son char; mais une vestale, fille du consul, s'y étant placée à côté de lui, le magistrat du peuple n'osa exécuter sa menace. 133.

On s'étoit servi encore habilement de l'empire que la religion avoit sur la multitude, pour repousser une tentative d'un autre tribun (Licinius Crassus), qui en (146) avoit proposé de transférer au peuple le droit dont avoit joui constamment le collége des pontifes, de nommer lui-même ses membres. Lelius s'éleva fortement contre la proposition du tribun, et remontra le danger des moindres

133. changemens dans tout ce qui touche la religion. Ce motif fit rejeter par le peuple une loi toute populaire.

Il n'en fut pas de même de celle du *scrutin :* jusqu'en 139, les suffrages avoient été donnés de vive voix pour les élections : méthode qui n'avoit pas offert d'inconvéniens sans doute, puisqu'on ne s'en étoit jamais plaint; elle avoit cet avantage, que lorsqu'un sujet indigne d'une place y étoit appelé par la brigue de ses amis, les citoyens bien intentionnés éclairoient la multitude, qui plus d'une fois avoit cédé à leurs remontrances, particulièrement dans des occasions importantes. Un tribun, nommé Gabinius, homme sans mérite et sans naissance, proposa de voter secrètement, en jetant dans une boîte le nom de celui qu'on choisiroit. Cette manière avoit aussi un bon côté; elle assuroit la liberté des suffrages, qui pouvoit être quelquefois gênée par l'ancienne méthode de votation. Elle fut adoptée. A la poursuite du tribun Cassius, on l'introduisit en 137, dans les jugemens, de l'avis, dit-on, du second Scipion l'Africain, et contre celui du consul Emilius, renommé pour son éloquence, qu'il déploya vainement dans cette occasion. Carbon, tribun très-séditieux, l'étendit aux plébiscites (en 131), et long-temps

après on l'admit dans les matières de haute- 133.
trahison, qui avoient été formellement exceptées par la loi Cassia. L'auteur de la dernière innovation, Cœlius, s'en repentit toujours. Cicéron regarde ces innovations qui délivroient les mauvais citoyens de la honte de la publicité, comme une des causes principales de la subversion de la république.

C'étoit sans doute l'affoiblissement ou même la corruption des mœurs, qui poussoit à de semblables changemens. Tandis qu'elles étoient pures, on ne craignoit pas d'opiner tout haut. Cette corruption fit naître aussi une guerre domestique, où des deux côtés, par conséquent, la perte atteignoit plus ou moins le gouvernement et les sujets. Depuis plus de soixante ans, la Sicile, jouissant du calme le plus profond, s'appliquoit uniquement à la culture et au commerce du blé qui en résultoit. Elle avoit un excellent territoire; aucun espace n'en étoit inculte. Une foule de citoyens romains alloient s'y établir, et faisoient valoir les biens qu'ils y acquéroient. Un terrain d'une aussi vaste étendue et d'une aussi grande fertilité que la Sicile, exigeoit une multitude infinie d'esclaves. Dans des temps plus reculés, on les avoit traités avec la plus grande douceur. Le luxe, inévitable suite des grandes

133. richesses, ayant endurci les cœurs, on n'eut pas même pour eux les ménagemens dont on use envers les bêtes de somme : sans parler des coups et des traitemens cruels qu'il leur falloit endurer, on les laissoit manquer fréquemment des objets de première nécessité. Leur unique ressource pour vivre fut de voler. Les maîtres, qui les y contraignoient en les laissant manquer de tout, protégeoient leurs larcins, et empêchoient les préteurs d'en faire justice; en sorte que la Sicile n'offrit plus aucune sûreté à ses habitans. Le brigandage devint, pour les esclaves, un exercice qui les préparoit à la guerre, et les accoutumoit à montrer du courage et de l'audace. Dans leurs rassemblemens, ils se reprochoient eux-mêmes de ne servir, malgré la supériorité que leur assuroient l'âge et le nombre, qu'à nourrir le luxe et le faste d'une poignée de voluptueux. Ils furent beaucoup encouragés par un des leurs, nommé Eunus, né en Syrie, qui se donnoit pour magicien, et prétendoit que les dieux avec lesquels il se disoit en commerce, lui avoient promis un trône. Quelques prestiges assez grossiers (1), son fanatisme ou son

(1) Il lançoit des feux par la bouche, au moyen d'une noix qu'il y tenoit remplie de matières inflammables et allumées.

adresse ayant prévenu la multitude en sa fa- 133.
veur, ses compagnons le proclamèrent leur roi. Il prit, sans balancer, toutes les marques de la royauté et donna le nom de reine à sa *compagne* (1). En peu de temps il eut une armée, avec laquelle il battit plusieurs fois les troupes romaines. La révolte avoit commencé à Enna, dans une maison où il se trouvoit une prodigieuse quantité d'esclaves, et où la cruauté à leur égard étoit poussée plus loin que partout ailleurs. Ceux-ci égorgèrent leurs maîtres. Un esprit de justice leur avoit fait épargner et conduire en lieu de sûreté la fille d'un de ces maîtres inhumains, de laquelle ils n'avoient eu qu'à se louer et qui avoit employé tous les moyens qui étoient en sa puissance pour adoucir leur sort. Cette guerre ne pouvoit avoir qu'un caractère horrible. Des esclaves révoltés, aigris par de longues souffrances, et qui n'avoient point de grâce à espérer, ne connoissant ni lois, ni pudeur, ni modération, commirent tous les genres d'atrocités. Ils coupoient les mains et même les bras à leurs prisonniers. D'abord trop méprisés, ils battirent quatre préteurs. Un consul

(1) Les lois ne reconnoissoient point de mariage entre les esclaves.

133. envoyé ensuite contre eux (en 134) ne put les réduire. Eunus avoit soixante-dix mille hommes sous ses drapeaux, et le nombre des révoltés, dans tout le pays, pouvoit être de deux cent mille. Le bruit de cette révolte en produisit d'autres dans l'Italie. On fit mourir quatre mille six cents esclaves, qui avoient formé des conjurations correspondantes à Rome, à Sinuesse et à Minturnes. Cette espèce de contagion gagna diverses provinces ; mais c'étoit surtout en Sicile qu'elle continuoit ses plus grands ravages.

Enfin, on envoya dans cette île un consul, Calpurnius Piso, qui en arrêta le cours. Il commença par un acte de sévérité, qui fit voir à son armée que personne n'y pourroit être lâche ou foible impunément. Un commandant de cavalerie se laissa envelopper, se rendit et livra honteusement ses armes, à condition qu'on lui laisseroit la vie et la liberté. Pison ordonna que pendant tout le temps de son service, il demeureroit du matin jusqu'à la nuit dans la place principale du camp, pieds nus, avec une toge ignominieusement coupée, et une tunique sans ceinture : c'étoit autant de notes d'infamie ; l'usage des bains lui fut en outre défendu, ainsi que la faculté de se trouver aux repas com-

muns. Ses cavaliers tous démontés furent 133.
relégués dans les compagnies de frondeurs, regardées comme les derniers corps de l'armée. Cet acte vigoureux contint tout le monde dans le devoir, et ramena la discipline dont le relâchement avoit contribué sans doute aux revers antérieurs. Les rebelles mécontens des Mamertins qui avoient maintenu l'obéissance de leurs esclaves traités par eux dans tous les temps avec bonté, assiégeoient actuellement Messane leur capitale. Pison marcha contre les assiégeans, leur tua huit mille hommes, et fit mettre en croix tous les prisonniers. En distribuant des récompenses à ceux qui s'étoient signalés dans le combat, il déclara que son fils méritoit une couronne, et ajouta que ce seroit lui qui en fourniroit la valeur, parce qu'il ne convenoit pas qu'un général fît payer à la république les frais d'un présent destiné à entrer dans sa maison ; cette délicatesse justifie le surnom d'homme de bien (de *Frugi*) qu'on lui donna, peut-être à cette occasion, ou lorsque, pendant son tribunat, il requit la loi qui fut rendue contre les concussions des gouverneurs de provinces.

Il n'eut pas le temps de terminer la guerre des esclaves qu'il avoit si bien conduite ; son

133. successeur fut P. Rupilius, homme d'une obscure origine, autrefois commis dans les fermes de Sicile, et que le crédit du second Africain, qui savoit discerner le mérite, avoit porté au consulat (en 132). Ce général attaqua successivement les deux plus fortes places qui fussent au pouvoir des rebelles, et se présenta d'abord devant celle de Tauromenium qu'il resserra si bien, que ses habitans, en proie à la plus horrible famine, mangèrent leurs enfans et leurs compagnes. La ville fut forcée ; tout ce qui resta d'esclaves subit les plus affreux supplices. Enna, qui passoit pour imprenable, fut également affamée ; quelques uns des assiégés la livrèrent aux Romains pour obtenir la vie. Vingt mille esclaves périrent dans ces deux places.

Le roi Eunus se réfugia dans des lieux presque inaccessibles avec sa garde qui étoit de six cents hommes. Rupilius ne laissa pas de les y suivre, et de les réduire à l'impossibilité de subsister. Ils se tuèrent tous les uns les autres. Eunus alla se cacher dans une caverne, d'où il fut tiré avec quatre hommes, qui étoit son cuisinier, son boulanger, son baigneur, et le fou qui l'amusoit à table. C'est sûrement le hasard plutôt que son choix qui lui avoit laissé ces quatre compagnons

d'infortune. On le jeta dans un cachot, où il 133.
mourut bientôt de misère : sa mort termina cette révolte. Les services du consul méritoient bien le triomphe ; mais on craignit qu'un honneur si éclatant ne fût en quelque sorte avili par la bassesse des ennemis qu'il avoit combattus, et on ne lui décerna que l'ovation.

Une guerre moins dangereuse et moins meurtrière succéda immédiatement à celle de Sicile. Attale III, surnommé Philométor, mourut après un règne de cinq ans, qui ne fut qu'un tissu de calamités pour ses malheureux sujets qu'il opprima de toutes les manières. Il avoit en mourant institué les Romains pour héritiers : ceux-ci du moins le prétendoient ; car le fait n'est pas bien avéré. Aristonic, fils naturel d'Eumène, ancien roi de Pergame, s'empara du legs fait aux Romains. Ils envoyèrent contre lui le consul Licinius Crassus, le premier grand-pontife qui ait commandé hors de l'Italie ; c'étoit un orateur distingué, un savant jurisconsulte et un guerrier fort médiocre. On cite de lui un trait de sévérité qui nous paroît passer de beaucoup les bornes de la justice : il demanda le plus grand de deux mâts qu'il avoit vus en traversant une ville d'Asie, pour en faire un bélier. L'ingénieur en chef envoya le plus

133. petit qu'il crut convenir mieux au dessein de Crassus. Celui-ci le manda, et sans vouloir l'entendre, le fit frapper à coups de verges, disant qu'il ne lui avoit pas demandé conseil, mais obéissance. Ce général se fit battre et prendre par sa faute, ayant plus donné de soins à la recherche et à la conservation des trésors du royaume de Pergame, qu'à la conduite de son armée. Il eut pourtant le courage de se faire tuer (en irritant un de ses gardes à dessein) pour éviter la honte de la captivité. Son successeur, le consul Perperna, vengea sa défaite, défit Aristonic, et l'envoya prisonnier à Rome. M. Aquilius élevé au consulat, se hâta de venir prendre sa place, pour lui dérober la gloire du triomphe. Il n'eut pas de peine à terminer une guerre dont la victoire de son prédécesseur (qui venoit de mourir de maladie) avoit décidé le sort ; et néanmoins il se permit à cet effet un crime bien atroce et bien lâche. Pour réduire quelques villes, il empoisonna les sources qui leur fournissoient de l'eau. Il obtint cependant le triomphe. Le roi de Pergame, après avoir été donné en spectacle, fut étranglé en prison ; les Etats dont il avoit joui si peu de temps, devinrent une province romaine, sous le nom d'Asie. Son vainqueur fut peu

après accusé de concussion, absous, et déshonoré, ainsi que ses juges. 133.

Nous avons de suite raconté les événemens de cette guerre qui ne finit qu'en 129, et un peu anticipé sur l'ordre chronologique, pour ne pas morceler l'histoire des Gracques, qui forme un des grands tableaux de celle de Rome.

On a dû s'apercevoir que depuis très-longtemps la place publique avoit été rarement agitée. Le peuple avoit obtenu presque tout ce qu'il avoit demandé ; des guerres de la plus haute importance, et qui même avoient quelquefois compromis jusqu'à son existence politique, avoient fixé toute son attention. Le temps des grands périls n'est pas favorable aux gens qui agitent la multitude. Pyrrhus, Annibal, Carthage, et même Numance, n'avoient guère laissé à celle de Rome le loisir d'écouter des harangues. Le retour du calme au dehors détruisit celui de l'intérieur. Deux frères, Tiberius et Caius Gracchus, quels que fussent leur intention et leurs motifs, allumèrent le feu de la discorde, et il ne s'éteignit plus que dans les ruines de la république.

Ils étoient fils de Tiberius Gracchus qui, malgré une ancienne inimitié, ayant pris hautement le parti des Scipions, avoit été admis

133. à leur alliance, et avoit épousé Cornélie, fille du vainqueur d'Annibal. La sœur des deux Gracques, Sempronia, fut mariée au second Africain. Cornélie, devenue veuve dans un âge mûr, donna la plus brillante éducation à ses fils; elle étoit elle-même très-instruite : Cicéron et Quintilien parlent avec éloge de ses lettres. On cite de cette Romaine un mot qui prouve qu'uniquement occupée de ses devoirs de mère, elle fut supérieure aux foiblesses ordinaires à son sexe. Une femme de sa société lui ayant fait remarquer les bijoux dont elle étoit couverte, demandoit à voir les siens : *les voilà*, dit-elle, en lui montrant ses fils. Tous deux répondirent aux soins qu'elle en avoit pris; tous deux se distinguèrent entre les jeunes Romains par le talent de la parole. Quoiqu'ils eussent quelques qualités communes (la bravoure, la tempérance, la générosité), ils en avoient aussi d'opposées. Tiberius étoit doux et flegmatique; Caius vif et véhément : il fut le premier à Rome qui s'agita violemment dans la tribune, et qui, au lieu d'y rester à la même place, la parcourut de côté et d'autre avec vivacité. L'éloquence de l'aîné, de Tiberius, étoit persuasive et touchante; celle de Caius énergique et impétueuse : la même diversité se faisoit remarquer dans leur

diction; pure et soignée chez Tiberius, libre 133.
et hardie dans les discours de son frère. Celui-ci s'apercevant que dans la tribune il n'étoit pas toujours maître de lui-même, eut recours à un moyen fort extraordinaire pour parer à cet inconvénient : il plaçoit derrière lui un joueur de flageolet, qui, par la douceur de ses sons, l'avertissoit de se modérer lorsqu'il s'emportoit outre mesure; ou, lorsqu'il mollissoit trop, ce qui étoit bien plus rare, l'animoit par un ton plus haut.

L'aîné, qui avoit neuf ans de plus que Caius, avoit servi en Afrique sous Scipion, son beau-frère, et le premier des assiégeans étoit monté sur le mur de Carthage. Nous avons vu que le sénat avoit été d'avis de le livrer aux Numantins avec tous ceux qui s'étoient rendus garans d'un traité peu honorable à la république, et que le peuple, en faveur de Tiberius, les exempta de cette punition, excepté le consul, qui étoit le principal coupable. Dès ce moment, l'aîné des Gracques quitta le parti de la noblesse et du sénat, auquel son père avoit été invariablement attaché, et se tourna vers la multitude. Pour ruiner l'aristocratie, il imagina de recommencer la très-ancienne querelle qu'avoient fait naître des usurpations réelles, mais couvertes par la plus longue

133. prescription; querelle qui sembloit totalement oubliée.

Un motif spécieux de bien public sembloit le justifier. En traversant l'Italie, il l'avoit vue presque entièrement cultivée par des esclaves, qui étoient exempts du service. Il eut soin de répandre que cet abus, qui menaçoit d'éteindre en quelque sorte la race des citoyens, disparoîtroit par l'exécution de la loi de Licinius, qui défendoit de posséder plus de cinq cents arpens de terre (1), et qu'une désuétude immémoriale avoit comme abolie. Sa mère, dit-on (2), ne cessoit de l'exciter à quelque action d'éclat de cette nature, en lui reprochant l'obscurité (prétendue) dans laquelle il vivoit, et lui disant : « Qu'on n'appeloit Cornélie que la belle-mère de Scipion, et non la mère des Gracques. » D'un autre côté, le peuple, par des écriteaux affichés de toutes parts, exhortoit Tiberius à lui procurer justice contre les riches impitoyables par lesquels il se disoit opprimé.

Devenu tribun cette année, il essaya d'opérer la révolution dont il avoit formé le pro-

(1) Suivant Appien, la défense s'entendoit uniquement des terres conquises, des terres publiques.

(2) Le fait n'est rien moins qu'avéré, comme on le verra dans la suite.

jet. Il s'y prit avec adresse et modération, 133.
se fit un certain nombre de partisans dans le sénat et la noblesse, et se contenta de demander que ceux qui possédoient plus de terres que ne permettoit la loi Licinia, fussent tenus, après en avoir reçu le prix du trésor public (1), de les abandonner aux citoyens dont la situation exigeoit des soulagemens. Ceux qui se trouvoient lésés par ce projet, observèrent qu'il tendoit à troubler une possession acquise depuis des siècles, et à bouleverser toutes les fortunes. Cet inconvénient étoit si grave, que Lelius qui, pendant son tribunat, avoit eu la même idée que l'aîné des Gracques, l'ayant abandonnée, mérita par cette circonspection le glorieux surnom de Sage. Les riches attaquèrent et la loi et son auteur : ils l'accusoient de n'avoir, en la proposant, d'autre vue que de mettre la république en combustion.

Tiberius ne manquoit ni de réponse, ni de raisons capables non seulement de séduire, mais de soulever la multitude. « Les bêtes

---

(1) Il sembleroit que l'indemnité auroit dû rendre les possesseurs à peu près indifférens à cette loi; mais on verra qu'elle n'auroit pu être mise à exécution sans livrer Rome à de grands troubles.

133\. » sauvages, disoit-il, ont des asiles, les ci-
» toyens de Rome, les défenseurs de l'Italie,
» les vainqueurs du monde n'en ont pas. Ils
» errent dans le sein même de leur patrie
» comme de malheureux bannis, sans pos-
» séder une chaumière, un toit qui les cou-
» vre. Le jour d'un combat on vous appelle
» les maîtres de l'univers, où il n'existe pas
» un pouce de terre qui vous appartienne. »
Au tribunal du peuple, de pareils argumens étoient sans réplique. Les riches en conséquence, abandonnant la discussion, cherchèrent de l'appui dans le collége même des tribuns. Ils en trouvèrent. Octavius, qui possédoit plus de terres que n'en permettoit le projet, y mit opposition malgré l'amitié qui le lioit à son collègue. Irrité de cet obstacle, Tiberius proposa une loi plus sévère contre les possesseurs : il en supprima l'indemnité que promettoit la première. Octavius renouvela son opposition. Tiberius voulant le désintéresser, offrit, quoique sa fortune fût médiocre, de le dédommager à ses dépens de ce que la loi lui feroit perdre. Cette offre étant rejetée, soit que l'opposant eût honte d'avouer le motif de sa conduite, soit qu'elle eût été déterminée par des vues de bien public, le fougueux tribun défendit l'exercice

de toute magistrature, et ferma le trésor national jusqu'à ce que le peuple eût délibéré sur la loi. Il nous semble bien étonnant qu'un magistrat subalterne eût dans une république un pouvoir si énorme, et nous sommes portés à croire que Tiberius étendit beaucoup en cette circonstance les droits de sa charge. Il s'en falloit bien du moins qu'ils allassent jusque-là dans l'origine. La noblesse alarmée de cette audace prit le deuil comme dans les plus grandes calamités. Gracchus de son côté échauffoit le peuple déjà trop animé; et soit qu'il se crût ou feignît de se croire en danger, il s'entoura d'une garde armée. Le jour de la délibération étant arrivé, il se disposoit à recueillir les voix malgré l'opposition d'Octavius; une partie de l'assemblée, épouvantée de cette infraction d'une loi jusqu'alors religieusement observée, enleva les urnes où les suffrages devoient être déposés. Une sanglante émeute alloit s'élever. Deux personnages consulaires se jettent aux genoux de Tiberius, et l'engagent à calmer ce désordre, en venant conférer avec le sénat sur l'objet de la délibération. Il se rend aussitôt dans le sein de cette compagnie, et en trouve la pluralité opposée à son dessein. Il revient sur la place publique, conjure son collègue

133.

133. de se départir de son opposition, d'avoir cette condescendance pour le peuple qui ne vouloit qu'une chose juste, qu'une légère récompense de ses travaux, de ses peines et de son sang versé tant de fois pour le service de la république. Octavius demeurant inébranlable, Tiberius dit que cette querelle, où il s'agissoit de l'intérêt le plus grave, du bonheur du peuple, ne pouvoit être terminée que par la destitution d'un de ses tribuns ; que le peuple devoit opter entre Octavius et lui, qu'il donnoit l'exemple de la soumission à sa volonté ; que son collègue pouvoit mettre en délibération si Tiberius devoit être destitué ; l'autre n'eut garde de donner dans un piége si visible. « Eh bien, » reprit Tiberius, demain je proposerai de » délibérer sur la destitution d'Octavius. Le » peuple décidera si un tribun qui trahit » ses intérêts doit conserver la charge qui lui a » été conférée uniquement pour le protéger. »

Le lendemain, Tiberius étant monté à la tribune s'efforça encore de gagner Octavius, et n'y ayant pu réussir, proposa sa destitution. Des trente-cinq tribus dix-sept avoient déjà opiné contre lui. Une voix de plus formant la pluralité, alloit décider l'affaire. Tiberius ordonne alors de s'arrêter, réitère ses instances

à Octavius, l'embrasse, et le supplie de lui 133.
épargner la douleur de faire subir un si cruel affront à un ami. Octavius parut ému; mais ayant jeté les yeux sur le sénat, son courage s'affermit, et il répondit à Tiberius qu'il pouvoit consommer l'injustice. Sa destitution fut ordonnée; son collègue le fit arracher de la tribune, et le peuple l'eût mis en pièces, si les premiers citoyens de Rome n'eussent volé à son secours. Un de ses esclaves perdit les yeux en cherchant à lui sauver la vie. Tiberius, détruisant par cette violence le droit d'opposition, porta un coup mortel au tribunat dont ce droit formoit un des plus beaux priviléges, à la république dont il étoit la sauvegarde, et à son propre crédit. Ses partisans même le blâmèrent d'avoir avili la puissance tribunitienne pour laquelle ils avoient une grande vénération, et qui étoit en quelque sorte leur propriété.

Après cette violence, la loi Licinia fut rétablie d'une voix unanime, et l'on nomma pour l'exécuter Tiberius, son beau-père Appius Claudius, et son frère Caius, quoiqu'il n'eût guère alors que vingt ans, et qu'il fût en ce moment sous les murs de Numance. Tiberius, dès lors tout puissant, fit remplacer par une de ses créatures le collègue qu'il ve-

133. noit de chasser. La noblesse, indignée du pouvoir qu'usurpoit ce tribun, affectoit de lui causer de petites mortifications, par des sénatus-consultes faits pour piquer son amour-propre. A la tête de ses ennemis déclarés, se montroit ce Scipion Nasica, dont nous avons cité une réprimande si ferme adressée au peuple dans une assemblée générale, et à qui la loi Licinia devoit enlever beaucoup de terrain. Mais les contrariétés que le tribun avoit à souffrir, irritoient de plus en plus la multitude. On lui faisoit entendre que ses défenseurs avoient tout à redouter du ressentiment des grands propriétaires. Un des partisans de Tiberius mourut subitement; on soupçonna qu'il avoit été empoisonné. Le tribun, à cette occasion, craignant ou prétextant de craindre pour ses jours, prit le deuil, mena ses enfans sur la place, et les recommanda au peuple, ainsi que leur mère, comme si sa mort prochaine eût été inévitable. On conçoit l'impression que devoient faire sur la multitude de pareils artifices. Tiberius employoit pour la gagner des moyens encore plus efficaces. Le testament du roi de Pergame, Attale Philométor, qui instituoit Rome son héritière, ayant été lu dans une assemblée du peuple, le tribun proposa de distribuer tout l'argent

comptant que laissoit ce prince, aux pauvres ci- 133.
toyens à qui la loi Licinia donnoit des héritages, afin qu'ils pussent les garnir des objets nécessaires à la culture ; ce qui fut avidement adopté. Il ajouta qu'à l'égard des Etats du roi, la disposition en appartenoit au peuple et non au sénat. C'étoit vouloir faire passer le gouvernement dans les mains de la multitude. Aussi fut-il en butte à toutes les invectives de la noblesse et de ses partisans. Un de ceux-ci, nommé Annius, homme assez obscur, mais qui avoit de l'adresse et de la présence d'esprit, eut la hardiesse de sommer le tribun de confesser qu'il avoit outragé un magistrat que la loi déclaroit inviolable. Pour toute réponse, Tiberius le traduit en jugement devant le peuple. L'accusé demande à son accusateur la permission de lui faire d'abord une seule question ; ce dernier y consent. Annius dit alors : « Si un tribun se dé» clare pour moi, le chasserez-vous de sa » place ? » Tiberius, quoiqu'il fût le harangueur de Rome le plus déterminé, le plus accoutumé à parler sans préparation, se trouva tellement déconcerté, que sans pouvoir répondre un seul mot, il rompit sur-le-champ l'assemblée. S'apercevant bientôt que le peuple même, après le premier moment d'effervescence, étoit blessé de la déposition de son col-

133. lègue, il employa toute son éloquence pour effacer cette impression défavorable. Ses sophismes se réduisoient à cette proposition : « que la » personne du tribun n'étant sacrée que parce » qu'il est l'homme du peuple, elle doit cesser » de l'être quand il trahit sa cause. » On sent bien qu'en admettant le principe, celui qui a l'oreille de la multitude lui fera croire sans peine que s'opposer à ses caprices, c'est la trahir. Les grands n'oublioient rien pour traverser le projet qu'avoit Tiberius non seulement d'obtenir une prolongation de sa magistrature, mais de se faire donner son frère pour un de ses collègues, et de porter son beau-père au consulat. Dans cette vue, il ne cessoit de proposer des lois démocratiques, sans égard pour l'intérêt de l'Etat. Il demandoit que le temps du service fût diminué, qu'on pût appeler au peuple des jugemens de tous les tribunaux.

Le jour des élections étant arrivé, Tiberius vit que son parti n'étoit pas le plus fort, et usa d'adresse pour avoir un prétexte de remettre l'assemblée au lendemain ; il se montra ensuite sur la place, en habit de deuil et avec les apparences de la plus vive affliction, pour conjurer le peuple de le prendre sous sa sauvegarde, disant qu'il craignoit qu'on ne voulût l'attaquer ouvertement. Plusieurs passèrent la nuit

à sa porte. Au point du jour, il se rend au 133.
Capitole où il est reçu par la multitude avec des cris de joie. Ses amis veillent à ce qu'aucune personne suspecte ne l'approche. Le sénat étoit assemblé dans un temple voisin. Des deux côtés régnoient le trouble et la confusion. Un sénateur, ami du tribun, perçant la foule, vient l'avertir que les grands et les riches en veulent à ses jours, et sont décidés à l'attaquer jusque dans son tribunal. A cette nouvelle, ceux qui l'environnent arrachent les bâtons des licteurs, retroussent leurs robes, et se disposent à le défendre. Ce mouvement redouble le désordre ; les plus éloignés en demandent la cause ; Tiberius ne pouvant se faire entendre, porte à diverses reprises ses mains à sa tête, pour faire comprendre qu'elle est menacée. Cette circonstance étant rapportée au sénat, il crut, ou feignit de croire, que Tiberius demandoit un diadème, que le peuple alloit le couronner, et enjoignit aux consuls de veiller au salut de la république, formule usitée, lorsque dans les extrêmes périls on n'avoit pas le temps d'élire un dictateur. Mucius Scevola, premier consul, avoit concouru, avec Tiberius, à la rédaction de la loi agraire : il paroît qu'il abandonna ce tribun lorsqu'il le vit se porter aux plus violens

133. excès. Néanmoins, soit qu'il voulût, comme il est vraisemblable, épargner l'auteur d'une loi à laquelle il avoit eu part lui-même, soit qu'il fût guidé par des motifs de bien public, il répondit « qu'il ne donneroit pas l'exemple » d'une voie de fait, et n'ôteroit pas le jour à » un citoyen sans observer les formes de la » justice ; que si le peuple décrétoit quelque » chose contre les lois, il n'y auroit aucun » égard. » Scipion Nasica se lève alors brusquement : « Puisque le consul, dit-il, par un » attachement mal entendu pour les lois, ex- » pose les lois et la république même à périr, » que ceux qui les veulent sauver me suivent. » Presque tous les sénateurs se précipitent sur ses pas ; ils courent au Capitole, précédés d'un gros de clients, de domestiques et d'esclaves qui les attendoient à la porte, et qui s'étoient d'avance armés de bâtons et de leviers. Cette troupe frappe indifféremment tout ce qui s'oppose à son passage. Le peuple épouvanté s'enfuit, les amis du tribun l'abandonnent ; il se sauve lui-même. On le retient par sa robe ; il la laisse entre les mains de celui qui l'arrête, et continue de fuir. Mais étant tombé, un de ses collègues, jaloux de sa puissance, lui porte un coup de bâton au moment où il se relève. Il retombe de nouveau. Un autre tribun lui

assène un second coup, et une foule de ses 133.
ennemis qui surviennent, achèvent de lui arracher la vie.

Ce fut ici, depuis la destruction de la royauté, le premier sang versé à Rome dans une sédition. Personne ne périt par l'épée, mais plus de trois cents citoyens furent assommés à coups de pierres et de bâton. Les meilleurs esprits de l'antiquité ont unanimement condamné l'entreprise du tribun. Quelque horreur que doive causer l'effusion d'un sang illégalement répandu, on est forcé de convenir que Tiberius avoit peut-être contraint le sénat à cette violence, et qu'elle recula la perte de la république. On doit encore observer qu'une constitution impuissante contre de tels désordres, étoit nécessairement fort imparfaite.

Si ces meurtres effrayans pouvoient, au reste, trouver quelque excuse dans la nature des circonstances, il n'en est pas de même des rigueurs qui furent ensuite exercées. On ne voulut point permettre à Caius d'enlever le corps de son frère et de lui rendre les derniers honneurs, même pendant la nuit; tous ceux qui succombèrent dans cette fatale journée furent jetés dans le Tibre. On regardoit l'un comme un tyran, les autres comme des traîtres, et on les jugea tous indignes de la sépul-

132. ture. Là ne s'arrêta point encore la vengeance du sénat : plusieurs des amis du tribun furent bannis ou mis à mort. Un d'eux, nommé Blosius, vint trouver Lelius, adjoint par le sénat aux consuls pour la recherche des coupables, et lui demanda grâce. Cet homme qui avoit été un des principaux instrumens de toutes les actions séditieuses de Tiberius, ne nioit pas qu'il eût servi le tribun de tous ses moyens : il s'excusoit seulement sur ce qu'il avoit eu pour ce magistrat un tel attachement et une telle vénération, qu'il s'étoit cru obligé de suivre aveuglément ses volontés. Lelius lui dit : « Et s'il » vous avoit commandé de brûler le Capitole ? » — Il en étoit incapable. — Mais enfin s'il » l'avoit fait ? — J'eusse obéi. » Cette réponse fait voir quel fanatisme Tiberius avoit su inspirer à ses partisans. Un tel homme devoit être bien dangereux ; et ce qui le rendoit plus redoutable, c'est qu'il avoit l'art de cacher les passions les plus violentes sous les apparences de la plus grande modération.

131. Cependant le sénat, soit qu'il eût des remords ou des craintes, prit un parti mitoyen, ce qui entraîne quelquefois de grands inconvéniens : pour apaiser le peuple, il feignit de vouloir exécuter le partage des terres, et, à la place de Tiberius, nomma même pour com-

missaire Crassus, le beau-père de Caius. Cette 131.
démarche n'abusa pas, ou du moins ne calma pas la multitude. Revenue de sa frayeur, elle regrettoit amèrement Tiberius, se reprochoit de l'avoir abandonné, et brûloit de venger sa mort. Elle menaçoit ouvertement de traduire Nasica en justice, et, s'attroupant autour de sa personne, lui donnoit les noms d'assassin et de sacrilége. Le sénat ne trouva d'autre expédient, pour le soustraire à la fureur populaire et prévenir une nouvelle sédition, que de l'envoyer avec une commission dans l'Asie, où il mourut peu après. Cicéron dit que les meilleurs citoyens le regardèrent toujours comme le libérateur de la république.

Le coup de main qu'il s'étoit permis ne termina pas cependant les dissensions civiles. Carbon, actuellement tribun, et l'un des premiers orateurs de son temps, ne cessoit, dans les assemblées du peuple, de déplorer la mort de Tiberius. Ce fut alors qu'il fit admettre la voie du scrutin, dans les délibérations où le peuple exerçoit sa puissance législative. Il voulut faire adopter une seconde loi non moins populaire, qui autoriseroit à continuer les tribuns dans leur charge aussi long-temps qu'il plairoit au peuple. Caius Gracchus, qui avoit cessé de paroître aux assemblées générales,

131. soit qu'il eût des craintes réelles, ou qu'il en affectât pour se rendre plus intéressant, et attirer sur les grands la haine publique, Caius appuya la proposition : elle fut néanmoins rejetée, Lelius, et surtout le vainqueur de Numance, qui arrivoit récemment de son expédition, l'ayant vivement combattue. Celui-ci eut, à cette occasion, une querelle très-animée avec le fougueux tribun, et en perdit la faveur du peuple. Carbon lui demanda ce qu'il pensoit de la mort de Tiberius, soit qu'il crût qu'étant beau-frère des Gracques il l'improuveroit, soit plutôt que, prévoyant sa réponse, il espérât qu'elle le rendroit odieux à la multitude; car Scipion s'étoit déjà expliqué à ce sujet pendant le siége de Numance. En apprenant la nouvelle de cette fin tragique, il avoit prononcé à haute voix un vers d'Homère, qui signifie *périsse comme lui quiconque l'imiteroit*. Il répondit dans le même sens au tribun « que si Tiberius vouloit détruire la constitu- » tion de son pays, il méritoit la mort. » Le peuple fit entendre des hurlemens de rage ; ce qui ne lui étoit jamais arrivé à l'égard de Scipion. Ce dernier élevant la voix, continua ainsi : « J'ai entendu sans émotion les cris des » armées ennemies que j'ai combattues ; vos » clameurs ne m'épouvantent pas davantage. »

Les marques d'indignation se reproduisent : 131.
Scipion désignant alors les affranchis des tribus de la ville : « Taisez-vous, dit-il, vous qui n'avez » pas reçu le jour en Italie. Vous êtes libres » à présent; mais j'ai vendu la plupart d'entre » vous comme esclaves; et vous oseriez pré- » tendre à m'intimider! » Une apostrophe si vive imposa silence aux factieux. Cette conduite de Scipion est d'autant plus noble, que s'étant appauvri par sa générosité, il devoit gagner à la loi agraire.

L'exécution de cette loi éprouvoit des retar- 130.
demens. Les plébéiens, que les délais affligeoient, obtinrent une foible consolation dans la nomination des censeurs, qui, pour la première fois, furent tous deux pris dans leur ordre. L'un de ces magistrats, Metellus, prononça devant le peuple, pour l'exhorter au mariage, un discours dans lequel il outragea grossièrement le sexe le plus foible : « Si le » monde, dit ce sauvage censeur, pouvoit » subsister sans les femmes, ce seroit bien le » mieux; mais puisqu'on ne peut ni vivre agréa- » blement avec elles, ni exister du tout sans » elles, il faut se décider à la propagation du » genre humain, plutôt que de se borner à » rendre plus douce une vie qui dure si peu. »

Les femmes manquèrent d'être trop vengées

130. de ces injures par un tribun qui ne songeoit qu'à sa vengeance personnelle. Atinius, que ce censeur avoit exclu du sénat, le trouvant un jour pendant la plus grande chaleur, sur la place publique, déserte en ce moment, le fait saisir pour le précipiter, sans autre formalité, du haut de la roche Tarpéienne. Metellus avoit quatre fils qui volèrent à son secours; mais Atinius étant inviolable, ils ne purent rien par eux-mêmes. Le censeur n'eut d'autre ressource que de se laisser traîner pour gagner du temps par ce genre de résistance. Il ensanglanta le pavé. Enfin on trouva un tribun qui vint s'opposer à la consommation de cet attentat; mais ce qu'on a peine à concevoir, il demeura toujours impuni.

129. Deux autres furieux, Caius et Carbon, secondés par M. Fulvius Flaccus, factieux personnage nommé avec eux pour présider au partage des terres, excitoient de leur côté des troubles bien plus alarmans qu'un meurtre entrepris contre un magistrat, puisqu'ils étoient de nature à détruire la république entière. La commission dont ils étoient chargés présentoit des difficultés sans nombre. Après des siècles, et des changemens multipliés, on ne pouvoit pas discerner les terres usurpées dans le principe, de celles qui ne l'avoient pas été. Les

hommes les plus impartiaux n'en seroient point 129.
venus à bout. Que devoit-on attendre de trois personnages qui ne suivoient d'autre impulsion que celle de l'intérêt ou de la haine ? Fulvius n'avoit ni mœurs ni probité. Carbon et Caius étoient des factieux. Le premier se livroit à l'autre, pour acquérir de la considération par son crédit. Aussi accouroit-on de toute l'Italie témoigner au sénat l'inquiétude que causoit ce triumvirat qui, sans autre règle que ses caprices, dépouilloit les uns pour enrichir les autres. Alliés et citoyens s'adressoient principalement à Scipion, comme à leur ancien général, et comme à celui d'entre les grands auquel ils supposoient le plus de crédit et d'affection à la chose publique. Scipion ne refusa point l'appui qu'on attendoit de son courage. Sans attaquer la loi agraire directement, pour ne pas irriter le peuple, il demanda que la décision des différens nés de son exécution, ne fût pas laissée à trois hommes trop suspects aux parties intéressées. Le sénat, adoptant son avis, en déféra la connoissance à un des consuls. Mais celui-ci jugea la chose impraticable, et abandonna sa commission pour se rendre au département qui lui étoit échu. Le peuple voyant ses espérances au moins très-reculées, s'emporta contre Scipion, éclata contre lui en re-

129. proches, l'accusa de manquer de reconnoissance, rappelant les deux consulats auxquels on l'avoit élevé en foulant aux pieds l'usage. Les trois commissaires accrurent encore ce ressentiment en répandant le bruit qu'on se proposoit d'abroger la loi par la force et la violence. Caius alla jusqu'à dire en pleine assemblée, en parlant de Scipion, qu'il falloit se défaire du tyran. Ce dernier répondit : « Les » ennemis de ma patrie ont raison de vouloir » ma mort, car ils savent qu'elle ne périra » point tant que j'existerai ; ou, si cela étoit » possible, je ne pourrois du moins lui survivre. » Fulvius, le plus insolent des triumvirs, l'invectiva dans la même assemblée sans aucun ménagement. Scipion, sachant qu'on en vouloit à ses jours, ne put s'empêcher de se plaindre du salaire que destinoient à ses services des citoyens ingrats et perfides. Le sénat, les Latins, les alliés, pleins de vénération pour ce grand homme, l'accompagnèrent jusqu'à sa maison quand il sortit de l'assemblée. Le lendemain, on le trouva mort dans son lit. Sa femme, sœur des Gracques, stérile, laide et peu aimée de son mari, fut, ainsi que Cornélie, soupçonnée de connivence avec ses assassins. Il fut conduit au tombeau la tête voilée, parce que son cou, dit-on, portoit

des marques du crime qui l'avoit fait périr. 129.
Il avoit alors cinquante-six ans. Ce fut un des personnages les plus accomplis de la république romaine. Le premier Scipion avoit coutume de dire « qu'il n'étoit jamais plus » occupé que dans ses momens de loisir, ni » moins seul que dans la solitude. » Ce mot tant répété convenoit singulièrement aussi, et davantage encore, sous un certain rapport, au second, lequel eut sur l'autre l'avantage d'avoir été instruit par des maîtres qui lui inspirèrent le goût des lettres et des sciences. Il les aimoit et les cultivoit. On croyoit assez généralement que Lelius et lui avoient mis la main aux comédies de Térence. Il possédoit au suprême degré le talent de la parole. Polybe et le philosophe Panetius étoient de tous ses voyages. Rien n'est plus connu que son intimité avec Lelius; Cicéron les cite comme des modèles d'une amitié parfaite. Ils n'avoient qu'une maison et qu'une table entretenues à frais communs. Dans la distribution des emplois qui dépendoient de lui, Scipion ne considéroit que le mérite : une de ses créatures lui en ayant demandé un fort lucratif dans son armée, et témoignant quelque dépit de ne pouvoir l'obtenir, ce général lui dit : « Il y a long-temps » que je presse un ami qui auroit soin de ma

129. » réputation d'accepter cet emploi (1), et je » n'ai pu encore l'y résoudre. »

Un tel homme termina sa glorieuse carrière dans la défaveur du peuple. On ne lui fit point, comme c'étoit l'usage pour tous les citoyens illustres, de funérailles *publiques*, c'est-à-dire, ordonnées et payées par le gouvernement. Les Romains les plus distingués lui rendirent cependant justice. Metellus le Macédonien, quoiqu'il lui eût toujours été opposé, en ordonnant à ses fils d'assister à sa pompe funèbre, ajouta : « Vous ne verrez » point d'obsèques d'un plus grand homme, » ni d'un meilleur citoyen. » Son neveu Fabius Maximus dit en prononçant son panégyrique : « Il faut remercier les dieux d'avoir fait naître » Scipion parmi nous; car l'empire du » monde devoit nécessairement suivre la des- » tinée de ce héros, et appartenir à toute ville » qui lui eût donné le jour. »

Quoiqu'on ne doive pas sans doute prendre à la lettre une tournure oratoire, il est certain toutefois que Scipion fut le premier person-

(1) Il savoit que les emplois doivent être envisagés comme des fardeaux, et non comme des bienfaits, et qu'un homme en place étant responsable de ceux qu'il confère, doit de la reconnoissance aux personnes qui s'en acquittent dignement.

nage de son temps, et sa mort une action 129.
odieuse. Il est difficile de n'y pas voir l'ouvrage de la faction des Gracques. L'opinion générale en accusa Carbon et Fulvius nommément : et ce qui fortifia les soupçons, c'est qu'on ne fit aucune recherche sur un événement de cette nature ; Plutarque en dit la raison : « Le peuple craignoit que Caius ne s'y trouvât compromis. »

Pendant les deux années qui suivirent ce 128—
meurtre, Caius ne cessa de donner de l'in- 127.
quiétude au parti aristocratique par les qualités et les talens qu'il fit paroître. Négligeant les plaisirs que son âge sembloit autoriser, ainsi que les moyens d'accroître sa fortune, il ne songeoit qu'à sa réputation, et s'exerçoit à l'art de la parole, genre de mérite nécessaire pour combattre sur la place publique. Il plaida la cause d'un de ses amis avec tant de chaleur, qu'il fut absous par les suffrages unanimes de l'assemblée. Le peuple ravi de l'entendre, fit éclater des transports de joie et d'admiration. Il voyoit en lui un second Tiberius, et un nouvel appui de la loi agraire.

Mais comme les Romains ambitionnoient 126.
à la fois la gloire des armes et celle de l'éloquence, Caius demanda la questure et l'obtint. Le sort l'envoya en Sardaigne, où il donna

126. les preuves les plus éclatantes de courage, et se fit distinguer par sa subordination, son équité, sa tempérance, son amour pour le travail. Son éloquence fut même utile à l'armée ; elle détermina les Sardes à fournir des habits dont elle avoit un besoin urgent, et qu'ils avoient refusés au général. Le sénat qui voyoit en Caius un ennemi déclaré, fut très-fâché d'apprendre qu'il méritoit par ses actions la faveur que son nom et sa jeunesse lui avoient attirée. Des ambassadeurs du roi de Numidie, Micipsa, vinrent augmenter la mauvaise humeur de ce corps, en lui annonçant que leur maître envoyoit dans la Sardaigne une grande provision de blé en considération de Caius. Ce compliment assez ridicule, il est vrai, les fit chasser de l'assemblée.

125—124. Mais il restoit à Rome un puissant adversaire de la noblesse, et d'autant plus dangereux qu'il se trouvoit actuellement revêtu du consulat : c'étoit Fulvius Flaccus. Une guerre contre les Gaulois voisins de Marseille et qui inquiétoient cette ville alliée, écarta ce consul de la ville. L'aristocratie auroit voulu se débarrasser aussi et pour plus long-temps, de Caius. Elle eût désiré d'en trouver un moyen dans la découverte d'une révolte qui éclata tout à coup à Frégelles, ville du Latium. et qui fut

bientôt étouffée par le préteur L. Opimius, 125—
lequel assiégea et prit la ville. Ce magistrat 124.
extrêmement opposé à la faction des Gracques, présenta Caius au sénat comme le moteur secret de la conjuration qui venoit d'être dissipée. Cependant le parti aristocratique n'étant rien moins qu'assuré de l'en convaincre, vouloit le retenir en Sardaigne. On en prolongea le commandement à celui qui l'avoit depuis deux années, croyant que Caius resteroit nécessairement avec lui en qualité de proquesteur; mais il ne jugea pas à propos de donner cette satisfaction à ses adversaires, et parut inopinément à Rome. On lui en fit un crime. Le peuple même trouva d'abord fort étrange qu'un questeur eût abandonné son général. Caius, cité devant les censeurs, répondit qu'il avoit servi douze ans, quoique la loi n'exigeât que dix ans de service; qu'elle permettoit au questeur de se retirer au bout d'un an, et qu'il en avoit passé deux auprès de son général; qu'il étoit le seul de l'armée de Sardaigne qui fût revenu de cette île les mains vides; que tous les autres en avoient remporté non seulement leurs bourses, mais les cruches et les vases qui avoient servi en y allant à contenir leur vin, remplis d'or et d'argent. Ses juges ne purent se dispenser de

125— l'absoudre. Des accusations plus graves en-
124. core, entre autres celle d'avoir contribué au soulèvement de Frégelles, eurent la même issue.

Lorsqu'il eut ainsi dissipé tous les soupçons, Caius demanda le tribunat. L'aristocratie traversa cette demande; mais on accourut de toutes les campagnes pour l'appuyer. Le Champ-de-Mars se trouva trop petit pour contenir tant de peuple. Une foule de citoyens donnèrent leurs suffrages du haut des toits où ils s'étoient perchés. Bientôt on eût dit qu'il n'y avoit à Rome qu'un tribun et qu'un orateur, tant la supériorité de Caius laissoit loin de lui ses collègues et ses rivaux. Personne, au jugement de Cicéron, n'avoit jusqu'alors approché de son éloquence. Quelque matière qu'il traitât, il rappeloit toujours la catastrophe de son frère, et elle lui fournissoit les idées et les figures les plus touchantes. Tantôt il s'écrioit : « Où chercherai-je » un asile contre la persécution? Sera-ce au » Capitole? Ce temple si saint est inondé du » sang de mon frère! Dans ma maison? J'y » trouverai une mère désespérée. » Sa déclamation étoit si pathétique qu'il arrachoit, dit-on, des larmes même à ses ennemis. Une autre fois il opposoit la conduite des temps anciens à la violence qui l'avoit privé d'un frère. « Nos

» ancêtres, disoit-il, déclarèrent jadis la guerre 125—
» aux Falisques pour avoir proféré quelques 124.
» injures contre un tribun. Ils condamnèrent à
» mort C. Veturius, parce qu'un autre magis-
» trat du peuple, traversant la place, il avoit
» été le seul qui ne se fût pas retiré pour lui
» faire un libre passage; et ces gens (en mon-
» trant les nobles) ont fait mourir Tiberius
» sous le bâton, et ont fait périr sans aucune
» forme de justice tous ceux de ses amis qui sont
» tombés sous leurs mains. » Après avoir ainsi 123.
échauffé les esprits, Caius proposa deux lois dirigées contre les ennemis de sa faction, et auxquelles il entendoit donner un effet rétroactif; ce qui est presque toujours le signe de la tyrannie, et la marche de l'iniquité. L'objet de l'une étoit de défendre à tout magistrat déposé par le peuple d'aspirer à aucune charge; ce qui tomboit directement sur Octavius, que l'aîné des Gracques avoit fait destituer. L'autre portoit que le magistrat qui auroit banni un citoyen sans lui avoir fait son procès, seroit cité devant le peuple. Celle-ci, dont on ne pouvoit blâmer que la rétroaction, attaquoit un consul, qui, sans beaucoup de formalités, avoit banni les complices de Tiberius. Ce magistrat n'attendit pas le jugement. Il quitta l'Italie; et les choses ayant changé peu après, le peuple lui-même

123. le rappela. La première loi fut retirée par Caius à la sollicitation de sa mère, qui avoit quelqu'alliance avec Octavius. Mais ce tribun en fit rendre beaucoup d'autres, dont plusieurs avoient pour but unique d'abaisser le sénat, et d'élever le peuple sur ses ruines, ou de favoriser ses intérêts aux dépens de la chose publique. La loi agraire fut renouvelée : Caius se fit préposer ou continuer pour son exécution avec Fulvius et Crassus. On ordonna, sur sa réquisition, qu'on fourniroit des habits aux troupes sans diminution de leur solde; qu'aucun citoyen ne seroit enrôlé avant dix-sept ans accomplis; ce qui suppose qu'on anticipoit quelquefois le temps des enrôlemens fixé à cet âge. Ce dernier règlement étoit sage et utile.

On n'en peut pas dire autant de la distribution universelle et presque gratuite qu'il fit décréter d'une certaine quantité de blé; distribution qui devoit avoir lieu tous les mois. Le peuple en fut ravi. Les gens de bien s'y étoient opposés, parce que son infaillible résultat devoit être d'épuiser le trésor public et de favoriser l'oisiveté, source de tant de désordres. Lorsque la loi eut été adoptée, Caius aperçut dans la foule de ceux qui se présentoient à la distribution, Pison Frugi, lequel avoit vivement combattu cette attrayante et dangereuse nou-

veauté. Le tribun lui reprocha publiquement 123.
la contradiction qu'il supposoit entre ses discours et sa conduite. Pison lui répondit : « Je » trouverois fort mauvais que vous fissiez à » tous les habitans de Rome la distribution de » mon bien; mais si j'étois contraint de le » souffrir, je viendrois du moins en demander ma part. »

Cependant, si d'un côté Caius corrompoit le peuple par des dons, des lois et des flatteries, de l'autre on lui devoit d'utiles établissemens, et il faisoit faire des travaux immenses en tout genre. Il s'occupoit à fonder des colonies, à construire des grands chemins d'une extrême solidité (1), des greniers publics où l'on pût tenir en réserve des ressources suffisantes pour les temps de disette. Il dirigeoit lui-même ces entreprises, sans que leur diversité, leur importance et leur multitude parussent lui causer le moindre embarras. Il attiroit ainsi à lui toute l'autorité. On le voyoit sans cesse environné d'ouvriers, d'architectes, de soldats, d'officiers, d'ambassadeurs, de gens de lettres, et il

(1) Chaque espace de mille pas étoit marqué par une espèce de colonne, où l'on voyoit le nombre des milles, à compter de la capitale.

123. sembloit être le roi des Romains. Son frère avoit comme lui exercé pendant quelques mois une sorte de puissance souveraine. Le crédit de Caius parmi le peuple étoit à un si haut point, que ce tribun disposoit à peu près des magistratures. Opimius, qui avoit autrefois voulu l'impliquer dans la conjuration de Frégelles, demandoit le consulat. Caius, le jour de l'élection, arriva au Champ-de-Mars, menant par la main C. Fannius, sollicita pour lui et le fit élever à la place que briguoit Opimius. Le peuple le continua lui-même dans la sienne, quoiqu'il n'eût fait aucune démarche à cet égard. Il fut le premier tribun ainsi élu sans s'être mis au nombre des candidats. La multitude comptoit arracher par son ministère de nouveaux priviléges, et achever d'anéantir ceux de l'aristocratie.

122. Elle ne se trompoit pas sur les vues de Caius. Il saisit l'occasion de deux jugemens iniques, pour porter un coup terrible au sénat : des juges corrompus avoient absous deux sénateurs coupables de concussion ; le tribun représenta au peuple que la justice seroit toujours violée avec la même audace, tandis que son administration seroit laissée entre les mains des sénateurs ; que les accusés se trouvoient jugés par leurs complices, ou

du moins par leurs parens et leurs amis. Il 122.
demanda en conséquence que les jugemens fussent transférés du sénat aux chevaliers. Cette compagnie honteuse de la prévarication commise par quelques uns de ses membres dans deux affaires récentes, n'osa s'y opposer. Caius se vanta d'avoir par ce coup ruiné sa puissance. Effectivement, les chevaliers, investis du pouvoir d'administrer la justice, se rendirent redoutables aux sénateurs. Bientôt ils surpassèrent l'iniquité de ceux dont la faute servoit de prétexte à cette innovation. Les fermiers des revenus publics étant pris parmi eux, et n'ayant d'autres juges que leurs amis et leurs compagnons d'armes, pillèrent la république avec impunité. Ce nouveau tribunal ne se contenta pas d'absoudre des criminels qui payoient leur absolution, il alla jusqu'à condamner des innocens avec connoissance de cause.

Caius porta les choses si loin, que le consul Fannius, qui lui devoit sa place, se refroidit extrêmement à son égard. Pour réparer cet échec, il s'appliquoit à s'attacher plus intimement le peuple par de nouveaux bienfaits ; il proposoit de nouvelles colonies, et vouloit qu'on accordât le droit de bourgeoisie et de suffrage à toute l'Italie, ce qui

122. l'eût rendu maître de toutes les délibérations, parce que tant de gens à qui il eût procuré cette prérogative n'auroient eu d'autre volonté que la sienne.

Le sénat imagina un moyen, jusqu'alors inusité, d'affoiblir un pouvoir qui menaçoit de tout envahir, ou plutôt qui avoit déjà tout envahi, et auquel il ne manquoit plus que de se consolider : ce fut de surpasser Caius en popularité. Il gagna un des collègues du tribun, Livius Drusus, homme riche, éloquent, et en tout genre l'un des premiers citoyens de Rome : on lui fit envisager la gloire de briser les fers dont un personnage audacieux enchaînoit la république ; et on lui dit que pour l'acquérir, il ne s'agissoit que de renchérir sur les propositions agréables dont Caius offroit tous les jours l'appât à la multitude. L'amour du bien public, et une secrète envie peut-être firent aisément accepter à Drusus le rôle dont on vouloit qu'il se chargeât. Lorsque Caius fondoit deux colonies, l'autre en établissoit douze. Il en fut ainsi de tout le reste ; et Drusus, suivant qu'il en étoit convenu avec le sénat, ne manquoit jamais de déclarer qu'il se conformoit à l'avis et aux intentions de cette compagnie ; ce qui, changeant les

dispositions du peuple, éteignit presque toute 122.
la division que les Gracques avoient soufflée entre les deux ordres.

Au lieu de chercher à éventer cette mine, qui menaçoit de détruire son crédit et sa puissance, Caius quitta imprudemment la ville. Un de ses collègues, pour se distinguer aussi par quelque nouveauté, fit ordonner de rétablir Carthage et d'y envoyer une colonie. En la détruisant, on avoit prononcé d'horribles imprécations contre quiconque oseroit la relever. Caius, uniquement occupé de l'idée de faire sa cour au peuple, n'en fut point effrayé; il mena six mille hommes à Carthage. Le sénat ayant appris que plusieurs signes réputés funestes avoient épouvanté les ouvriers lorsqu'ils travailloient aux fondemens, voulut qu'on abandonnât l'entreprise. Le tribun, moins superstitieux, pressa et fit achever l'ouvrage. Après avoir tout disposé dans un espace de soixante-dix jours, il revint à Rome.

Divers motifs exigeoient sa présence. Drusus avoit profité de son éloignement pour s'insinuer de plus en plus dans la faveur du peuple. D'un autre côté, Fulvius, ami intime de Caius, continuoit de mériter l'aversion des gens de bien, en se déclarant dans toutes

122. les occasions pour le parti le moins sage et le moins pacifique ; et le blâme qu'attiroit une telle conduite retomboit sur Caius, à cause de leur étroite liaison. Enfin Opimius, que ce dernier avoit écarté du consulat, se remettoit sur les rangs. Le tribun connut à son retour la faute qu'il avoit commise en s'éloignant de Rome, où les esprits étoient déjà changés. Pour les ramener à lui, il quitta sa maison, et en vint prendre une dans le quartier qu'habitoit la populace. Il eut recours à un moyen encore plus décisif, en poursuivant son projet de faire accorder le droit de suffrage à tous les Italiens. Ils accoururent en conséquence de toutes parts, et composèrent à leur protecteur le plus nombreux cortége. Le sénat engagea le consul Fannius à les chasser de Rome. On pouvoit trouver étrange que des Italiens n'eussent pas la faculté de rester tant qu'il leur plairoit dans la capitale de l'Italie ; cependant il paroît certain que les circonstances autorisoient cette mesure de police, et même la rendoient nécessaire. Soixante-cinq ans auparavant, en 187, on renvoya de Rome douze mille Latins qui s'y étoient établis depuis une certaine époque. A la vérité, le Latium les avoit réclamés, en représentant que ces transmigra-

tions le dépeuploient ; mais Rome étoit aussi 122.
fort aise de se débarrasser d'une multitude d'étrangers qui commençoient à lui être à charge, et qui faisoient un peuple à part dans une ville où tout le Latium n'avoit pas encore le droit de bourgeoisie. Cette raison avoit sans doute influé sur leur renvoi. Dans le moment actuel, il ne s'agissoit que d'une précaution momentanée, d'un acte bien moins important. Il fut ordonné à quiconque n'étoit pas citoyen de Rome de quitter la ville, et de s'en tenir à une distance de cinq milles au moins, pendant tout le temps des délibérations relatives aux nouvelles lois. Caius protesta par des affiches contre cette proclamation du consul, et promit main-forte à tous ceux qui ne voudroient pas y avoir égard. Mais il ne tint pas cette promesse ; car il vit maltraiter sous ses yeux un de ses amis et de ses hôtes, réfractaire à la volonté du consul, sans lui prêter assistance, disant qu'il ne fourniroit pas le prétexte que cherchoient ses ennemis d'engager un combat. C'étoit une réflexion qu'il eût dû faire plus tôt ; car, en abandonnant ceux qu'il avoit encouragés à la résistance, il donnoit une preuve de foiblesse : chose infiniment dangereuse dans un chef de parti.

122. Il montra plus de fermeté dans une autre conjoncture ; ce qui fait voir qu'il n'y avoit pas toujours de tenue dans sa conduite. On préparoit sur la place publique un combat de gladiateurs ; les grands y avoient fait dresser des échafauds pour le voir plus commodément. Les ouvriers en ayant construit pour leur compte, les avoient loués ; on ne sait pas trop si les tribuns ne tiroient pas un profit particulier de ces derniers. Caius ordonna de les détruire tous, afin que la multitude eût plus d'espace et pût jouir gratuitement du spectacle. Personne n'obéissant à son ordonnance, pendant la nuit qui précédoit les jeux, il fit enlever tout ce qui encombroit la place. Ce trait le fit regarder par le peuple comme un homme de résolution ; mais ses collègues mécontens n'y virent que de l'audace et de la violence.

121. Ainsi, dans les comices suivans, ils secondèrent ses ennemis pour l'exclure du troisième tribunat auquel il aspiroit. On croit que la pluralité des suffrages l'y avoit appelé, mais que ses collègues, à qui leur charge donnoit le droit de les compter, avoient fait un rapport infidèle. Pour comble de disgrâce Opimius fut cette fois nommé consul ; et sa première pensée, dès qu'il se vit au timon

des affaires, se dirigea vers les actes de 121.
Caius. Excité par lui sans doute, un tribun même en demanda l'anéantissement. Caius paroissoit résigné à cet affront, ou du moins décidé à ne le repousser que par les voies légales, soit qu'il se défiât de son crédit, ou qu'il eût horreur de la guerre civile; mais ses amis, Flaccus surtout, lui remontrèrent qu'il alloit se perdre dans l'esprit du peuple, qui taxeroit sa prudence de lâcheté; et ce tribun devenu simple particulier, osa combattre la force publique. Il est vrai que le consul Opimius sembloit en abuser; il avoit appelé dans la ville des soldats de Crète, que soudoyoit le gouvernement, et ne marchoit plus qu'escorté par eux et la noblesse, environnée elle-même de ses clients et de ses domestiques. Avec un tel appui, il insultoit Caius partout où il le trouvoit, regardant ce tribun comme un séditieux dont la mort seule pouvoit rendre le calme à la république. Caius à son tour appela près de lui les plus ardens plébéiens de Rome, avec des Italiens déguisés en moissonneurs, et qui avoient l'air de chercher de l'occupation.

Le jour étant arrivé où l'on devoit décider du maintien ou de l'abolition des lois proposées par les Gracques, les deux partis se ren-

121. dent au Capitole. Le consul avoit sacrifié aux dieux, suivant l'usage; on prétend qu'un de ses licteurs, nommé Antyllus, emportant les entrailles des victimes, dit à Fulvius et à ceux qui l'entouroient : « Méchans citoyens, faites » place, et laissez passer les gens de bien. » A l'instant cet imprudent licteur fut tué par les plébéiens, à coups de poinçons de tablettes, qu'ils avoient, dit-on, fait faire plus grands que de coutume, pour qu'ils servissent d'armes au besoin. Ce meurtre parut déplaire au peuple, et déplut davantage à Caius qui reprocha aux siens d'avoir ainsi engagé la querelle à la grande satisfaction de ses ennemis. Opimius, en effet, ne parloit que de vengeance; une pluie abondante qui survint contraignit tout le monde à se retirer.

Le lendemain le consul convoque le sénat, et des gens apostés par lui portent vers l'assemblée le corps du licteur, en poussant des cris plaintifs. Opimius affecte de la surprise; les sénateurs sortent de la salle pour connoître la cause de ces cris. Le lit sur lequel le corps étoit étendu ayant été posé au milieu de la place, le sénat l'entoure, se lamente, comme s'il eût éprouvé un très-grand désastre; après cette misérable scène, dont le peuple se moque, les sénateurs retournent à leur déli-

bération, et ordonnent à Opimius de défendre 121.
la république, ce qui lui donnoit un pouvoir sans bornes. Il enjoint à tous les membres de la compagnie, et à tous les chevaliers de se trouver le lendemain en armes sur la place, chacun avec deux domestiques aussi armés; en même temps il cite Caius et Fulvius au sénat pour rendre compte de leur conduite; ils n'eurent garde de se livrer aux mains de leurs ennemis. Fulvius arma tous ceux qu'il put rassembler. Caius parut désespérer de son salut. En se retirant de la place, il s'arrêta devant la statue de son père, la regarda longtemps en silence, et laissa échapper quelques larmes, qu'on a différemment interprétées. Ceux qui l'accompagnoient en furent émus, et se disoient que ce seroit une insigne lâcheté d'abandonner dans le danger celui qui ne s'y étoit jeté que pour leur intérêt. Plusieurs passèrent la nuit à sa porte, plus par affection que dans l'espoir de lui être utiles.

Fulvius, avec une troupe armée assez nombreuse, se saisit du mont Aventin dès le point du jour. Caius se dispose à le suivre, mais avec sa toge, comme pour une assemblée ordinaire, et sans autre arme qu'un poignard, pour se défendre s'il est attaqué. Sa femme se jette à ses genoux sur le seuil de la porte;

121. tenant son fils d'une main, et retenant son mari de l'autre, elle lui remontre « que les » meurtriers de son frère l'attendent; qu'il » n'a pour se garantir de leurs coups qu'une » vile populace qui s'enfuira au premier as» pect du danger. » Caius se débarrasse doucement, et, gardant le silence, marche environné de ses amis. Sa femme le suit, s'attache à sa robe, fait de vains efforts pour l'arrêter, et tombe sans connoissance sur le pavé. Tandis qu'on l'emporte, Caius va rejoindre Fulvius : en arrivant, il aperçut d'un coup d'œil la foiblesse de son parti, et obtint de Fulvius qu'il envoyât son second fils, un caducée à la main, demander la paix à Opimius, et le conjurer de ne pas laisser répandre le sang de ses concitoyens. La plus grande partie du sénat incline à un accommodement. Opimius, fier, hautain, ennemi mortel des Gracques, et décidé à vider le différent par la force, ne veut rien entendre, à moins que les rebelles ne viennent implorer leur grâce aux pieds du sénat. Il met à prix la tête de Caius, dont il promet de payer le poids en or, et proscrit à son de trompe tous ses partisans, avec promesse de pardon néanmoins à ceux qui l'abandonneront sur l'heure. La plus grande partie du peuple que Fulvius avoit entraîné à sa

suite, s'écoule insensiblement. Caius voyant 121.
cette désertion, et ayant entendu le rapport du jeune homme dépêché vers Opimius, veut se présenter au sénat pour se justifier. Tous ceux de sa faction s'y opposent; ils renvoient une seconde fois le fils de Fulvius au consul, qui le fait arrêter, parce qu'il lui avoit défendu de revenir sans la soumission des coupables. Aussitôt Opimius marche contre ses adversaires : en un moment les traits des Crétois dissipent la multitude; les sénateurs et les chevaliers tirant alors l'épée, tuent plus de trois mille hommes. Fulvius, après sa déroute, s'étant caché dans une masure, y est découvert, et sur-le-champ égorgé avec l'aîné de ses fils. Caius retiré dans le temple de Diane, veut se donner la mort. Deux de ses amis, Pomponius et Licinius, lui arrachent le poignard dont il va se percer, et le déterminent à fuir. Avant de sortir, il supplie la déesse de punir l'ingratitude et la trahison qu'il vient d'éprouver, et de ne pas permettre que les Romains sortent jamais de la servitude vers laquelle ils se précipitent d'eux-mêmes. Il est atteint près d'un pont; ses deux amis, qui, avec un de ses esclaves nommé Philocrates, accompagnent sa fuite, se font tuer pour lui donner le temps de se sauver. Il gagne un petit

121. bois consacré aux Furies; mais ses ennemis ayant cèrné ce bosquet, il se fit, dit-on, égorger par un fidèle esclave, qui s'immola lui-même ensuite sur le corps de son maître. Un des amis d'Opimius lui porta au bout d'une pique la tête de Caius, qu'il avoit arrachée à un soldat, et y coula du plomb fondu pour la rendre plus pesante : elle lui valut dix-sept livres et demie d'or (1). On fit mourir dans les prisons une foule de partisans des Gracques; leurs corps, ainsi que ceux de Caius, de Fulvius et de tous leurs adhérens tués sur la place publique, ou en fuyant, eurent le Tibre pour sépulture. Leurs biens furent confisqués, et l'on défendit à leurs veuves de prendre le deuil; la femme de Caius fut même privée de sa dot. Par une odieuse cruauté, on fit mourir en prison le second fils de Fulvius, qui n'avoit que dix-huit ans, et auquel on n'avoit rien à reprocher. On crut lui faire grâce en permettant qu'il choisît le genre de sa mort; mais comme il ne pouvoit se résoudre à un choix

(1) Ce vil personnage demanda quelque temps après de l'emploi à Scevola, proconsul d'Asie, qui, pendant son consulat, avoit ménagé l'aîné des Gracques. Scevola lui répondit : « Vous n'y pensez pas : il y a tant de mau- » vais citoyens à Rome, qu'en y restant, votre fortune » est indubitable. »

si affreux, il fut étranglé malgré ses supplications et ses larmes. 121.

Après tant de sang répandu, Opimius eut l'audace de bâtir un temple à la Concorde, comme si par des moyens doux et pacifiques il eût concilié tous les esprits. Le peuple ne voyoit ce monument qu'avec rage ; quelqu'un pendant la nuit grava au-dessous de l'inscription un vers qui signifioit : « Le temple de la » Concorde est l'ouvrage de la fureur. » Ce peuple inconstant et lâche, qui avoit abandonné ses chefs à leurs ennemis, donna de vains regrets et accorda de stériles honneurs à leur mémoire. On leur dressa des statues, on consacra les lieux où ils avoient été tués, on y portoit les prémices des fruits de chaque saison. Plusieurs y sacrifioient et y prioient à genoux comme dans les temples. Les grands fermèrent les yeux sur cette espèce de culte, et s'attachèrent à détruire les lois agraires : ils gagnèrent successivement trois tribuns qui les anéantirent peu à peu. Un autre magistrat du peuple cependant, P. Decius, loin de se rendre au parti des riches, entreprit de faire punir le consul qui les avoit si efficacement servis ; il le cita devant le peuple dès qu'il fut sorti de charge, l'accusant d'avoir, sans jugement préalable, envoyé à la mort une foule de ci-

121. toyens. Carbon, alors consul, qui étoit entré dans tous les complots de Caius, et qui passoit pour avoir été un des meurtriers du second Scipion l'Africain, fut le défenseur d'Opimius. Ce caméléon politique étoit un des premiers orateurs de son temps (1). Le peuple, encore étourdi peut-être de la terrible expédition des riches (2), n'osa condamner l'accusé; quelques années après il fut encore appelé en justice pour d'autres causes, et déclaré coupable de concussion; mais, comme il fut jugé par les chevaliers qui devoient leur magistrature à Caius, leur décision ne fut pas exempte du soupçon de partialité.

Cornélie qui avoit, dit-on (3), soufflé cette

---

(1) Néanmoins deux ans après, accusé lui-même, on ne sait de quel crime, par L. Crassus, jeune homme de vingt-un ans, il succomba dans une lutte, où tout l'avantage sembloit devoir être de son côté, et s'empoisonna pour éviter la honte d'une condamnation. Il lui étoit sans doute arrivé ce qui est assez ordinaire aux transfuges, lesquels sont odieux au parti qu'ils quittent, et suspects à celui qu'ils embrassent : il s'étoit vu abandonné de tous.

(2) Nous disons les riches, parce que les plébéiens étant parvenus à toutes les dignités, et plusieurs d'entre eux à une très-grande fortune, il n'y avoit plus que deux classes de citoyens, les riches et les pauvres.

(3) Elle a pu désirer qu'ils s'illustrassent, sans avoir

grande tempête si fatale à ses enfans, n'eut que 121.
la triste consolation de rendre à Caius les derniers devoirs. Un ami de la famille ayant retiré son corps du Tibre, le rendit à sa mère, qui, depuis la catastrophe de Tiberius, s'étoit retirée à Misène où elle vivoit dans la société des gens de lettres et des premiers hommes de la république. La mort de Tiberius l'avoit probablement désabusée. Elle avoit pressé, supplié Caius de se désister de ses entreprises, de ne pas incendier l'Empire. « Vous me direz, lui écri-
» voit-elle, qu'il est glorieux de se venger.
» Vous avez raison (1), mais il faut que ce
» soit sans nuire à la république. Si son inté-
» rêt exige que nos ennemis vivent en paix,
» je désire qu'ils n'éprouvent aucun malheur. »

Pendant cette grande querelle des Gracques, l'histoire naturelle offre deux singularités d'un genre tout-à-fait différent, et dignes d'être notées. En 123, d'épaisses nuées de sauterelles s'abattirent en Afrique, sur ce qu'on appelle

---

précisément conseillé les moyens qu'ils préférèrent pour atteindre ce but. On voit par des fragmens de ses lettres encore subsistans, qu'elle s'écrioit : « Ma famille se
» livrera-t-elle toujours à des projets extravagans? » ce qui paroît la justifier.

(1) La morale opposée que professent les chrétiens est en même temps et plus noble et plus pure.

121. maintenant les côtes de Barbarie. Elles y rongèrent tout, jusqu'à l'écorce, même jusqu'au bois des arbres. Un vent très-violent les emporta dans la mer, où elles furent submergées. Mais les flots les rejetant sur le rivage, il s'en accumula des monceaux immenses; et leur putréfaction engendra une contagion qui attaqua également les hommes et les animaux. Les ravages en furent affreux; toutefois moins considérables probablement que ne le dit Orose, écrivain crédule et peu exact, qui suppose que huit cent mille hommes périrent dans la seule province de Numidie, et que de trente mille soldats que Rome tenoit dans Utique, il n'en échappa aucun à ce fléau.

Deux ans après, un phénomène plus agréable réjouit l'Italie. La nature, qui quelquefois semble se plaire à répandre ses plus grands bienfaits sur les hommes, tandis qu'ils sont occupés à se détruire eux-mêmes, donna (l'année de la mort de Caius) à cette contrée le meilleur vin dont elle ait gardé le souvenir. Il en restoit encore au bout de deux cents ans. On ne pouvoit plus le boire, car il avoit acquis la consistance du miel; mais une très-petite dose de ce vin mêlé avec d'autres, suffisoit pour faire acquérir à ceux-ci la meilleure qualité.

A ces faits, par lesquels nous n'avons pas 121.
voulu interrompre l'histoire des Gracques, nous en ajouterons quelques uns qui sont de la même époque et relatifs aux mœurs. La censure s'efforçoit toujours de les maintenir ou de les épurer. Un sénateur fut noté en 125, comme coupable de faste et de luxe, parce que le loyer de sa maison lui coûtoit 6,000 sesterces. Le même, cité devant le peuple pour avoir élevé trop haut sa maison de campagne, subit une condamnation d'amende. Dix ans après, le célèbre Marius, dont il sera tant parlé bientôt, fut accusé de s'être élevé à la préture par des manœuvres répréhensibles. On avoit vu se mêler parmi ceux qui donnoient les suffrages, un esclave appartenant à un sénateur de ses intimes amis. Ce dernier, interrogé par les juges, répondit qu'étant brûlé de soif, il s'étoit fait apporter un verre d'eau par un domestique qui s'étoit retiré sur-le-champ. L'affaire n'eut pas d'autre suite devant les juges; mais les censeurs dégradèrent le sénateur, qu'ils jugèrent coupable ou de mollesse ou d'imposture. La même année, trente-deux de ses confrères furent chassés de leur compagnie. On n'avoit pas encore vu un nombre si considérable de dégradations à la fois. La dépravation des mœurs devoit avoir dès lors

121. fait de bien grands progrès ; on en vit, l'année suivante, un exemple également nouveau.

Un chevalier romain corrompit trois vestales. Deux d'entre elles eurent ensuite quelques autres amans ; et lorsqu'elles virent que leur secret commençoit à s'éventer, pour faire taire les témoins qui eussent pu les perdre, elles en firent autant de complices. Cependant elles furent à la fin dénoncées au collége des pontifes, qui n'en condamna qu'une seule. Cette indulgence déplut. Un tribun fit nommer par le peuple une commission extraordinaire pour juger les deux autres. Elle eut pour président L. Cassius, ancien consul, homme sévère et inflexible, qui, outre les deux vestales, condamna encore un si grand nombre d'autres personnes, que son tribunat fut nommé l'écueil des accusés (*scopulus reorum*). L'orateur Marc-Antoine alloit partir de Brindes pour exercer la questure en Asie, lorsqu'il fut informé qu'on l'avoit impliqué dans cette affaire. La loi mettoit à l'abri de toute poursuite quiconque étoit absent pour le service de l'Etat. Marc-Antoine ne voulut pas s'en prévaloir : il vint à Rome pour se défendre ; les accusateurs, suivant la barbare législation de ce temps, demandèrent qu'il livrât à la question un de ses esclaves, qui

avoit, dit-on, connoissance du crime. Ce 121.
malheureux étoit jeune : l'accusé craignoit, et la foiblesse de son âge, et la force des tourmens. Il engagea lui-même son maître à le livrer, en l'assurant que rien n'ébranleroit sa fidélité; elle sortit effectivement victorieuse de cette épreuve, qui étoit terrible chez les Romains. Marc-Antoine fut absous.

Pour expier le crime des vestales, on érigea un temple à Vénus, et l'on ordonna que sa statue y seroit placée par la plus vertueuse femme de la ville. Celle que désignèrent les suffrages des dames romaines, se nommoit Sulpitia ; ceci est une imitation de ce qui avoit été pratiqué pour recevoir la mère des dieux. Un autre moyen également superstitieux, mais en même temps cruel et atroce, fut encore employé pour fléchir le courroux céleste : quoique les arts et la philosophie de la Grèce eussent déjà commencé à s'introduire dans Rome, on y enterra vivans un Gaulois et une Gauloise, un Grec et une Grecque ; et, ce qui montre combien la superstition est aveugle et inconséquente, c'est qu'à cette même époque Rome abolissoit chez d'autres peuples, qu'elle nommoit barbares, ces épouvantables sacrifices qu'autorisoient leurs lois et leurs usages.

Après avoir vu, outre les détails de l'en-

121. treprise des Gracques, ce qui se passa dans la ville de plus remarquable pendant l'intervalle de cette conjuration, il nous reste à dire un mot des guerres que Rome eut au dehors pendant ce même espace de temps, ou peu après (1). Les Japodes, aujourd'hui les Croates, ayant commis quelques pillages sur les terres de l'Empire dont ils étoient voisins, furent domptés en une seule campagne. On attaqua (en 123) les îles Baléares sous un très-léger prétexte. Quelques uns de leurs habitans s'étoient joints à des pirates qui couroient les mers ; il n'en fallut pas davantage pour attirer sur tout le pays les armes romaines. Les Baléares, très-peu connus, n'avoient jusqu'alors paru dans les combats que comme troupes auxiliaires des Carthaginois. C'étoient des espèces de sauvages, habitant sous les rochers des cavernes qu'ils s'étoient creusées eux-mêmes pour leur servir de demeure ; ils étoient presque nus ; dans la saison du froid seulement, ils se couvroient des peaux de leurs brebis. Leur territoire fertile fournissoit à tous les besoins. Ils manquoient d'un superflu qu'ils aimoient beaucoup : leur île ne fournissoit

(1) Nous en parlerons avec la rapidité que commande leur médiocre importance.

pas de vin. Ceux qui avoient servi Carthage 121.
employoient à s'en procurer tous les fonds qui leur restoient, lorsqu'ils retournoient dans leur pays où l'argent n'avoit point de cours. Ces insulaires prétendoient que les trésors de Géryon (1) lui avoient été funestes, en excitant la convoitise d'Hercule, sous les coups duquel il étoit tombé. Instruits, disoient-ils, par cet exemple, ils avoient, de temps immémorial, proscrit un métal qui eût pu tenter la cupidité des autres nations. Leur adresse à se servir de la fronde étoit célèbre dans l'antiquité; mais incapables de tenir contre des troupes réglées, ils ne surent que fuir devant les Romains, qui conquirent leur pays sans effort. Ceux-ci, pour assurer leur conquête, établirent deux colonies, Palma et Pollentia, dans celle des îles qu'on nomme aujourd'hui Majorque.

La guerre entreprise contre la Gaule transalpine fut plus sérieuse et plus longue. Les Romains n'y avoient pas encore fait de con-

---

(1) Personnage de la fable, roi d'Erythie, contrée dont la situation est inconnue, mais qui, à ce qu'on croit, dépendoit de l'Espagne. Il paroîtroit même, à en juger par cette tradition, que les îles Baléares auroient eu primitivement le nom d'Erythie.

121. quêtes. Ils passèrent à la vérité les Alpes en 154, mais c'étoit uniquement pour secourir Marseille. Ses habitans les invitèrent en 125, à franchir les montagnes une seconde fois. Ils avoient bâti leur ville dans le territoire des Salluviens, peuple gaulois qui vit toujours leur accroissement avec déplaisir. Les Marseillois, harcelés par ces voisins, recoururent à Rome leur alliée. Fulvius, séditieux personnage, ami du plus jeune des Gracques, et dont nous avons vu la fin tragique, étant alors consul, fut envoyé contre les Salluviens, et obtint sur eux d'assez foibles avantages. Le proconsul C. Sextius en eut de plus grands : il remporta sur ces peuples une victoire considérable (en 123), et fonda une ville sur le champ de bataille, où il se trouvoit plusieurs sources, dont quelques unes donnoient des eaux chaudes ; à cause de ces sources et du nom de son fondateur, elle fut appelée Aquæ Sextiæ (aujourd'hui Aix en Provence).

Domitius Ahenobarbus, successeur de Sextius, trouva dans les Gaules encore plus d'occupation que lui. Les Salluviens s'étoient procuré l'assistance de deux peuples gaulois : des Allobroges qui occupoient tout le terrain qui est entre le Rhône et l'Isère jusqu'au lac de Genève, et des Arverniens qui, suivant

Strabon, possédoient, outre l'Auvergne, tout 121.
le midi des Gaules, du Rhône aux Pyrénées, et même à l'Océan. Bituitus régnoit sur ces derniers. Il envoya au consul romain un ambassadeur, qui vint accompagné d'un nombreux cortége, d'une grande meute, et d'un *barde*, poëte national. Cette ambassade, qui avoit pour objet de demander le rétablissement des Salluviens chassés de leur pays, n'eut aucun succès. Les Romains furent recherchés par les Eduens, peuples qui habitoient entre la Saône et la Loire, et dont les villes principales étoient celles qu'on nomme aujourd'hui Autun, Châlons, Mâcon, Nevers. Ces peuples et les Arverniens, de tout temps rivaux, se disputoient la prééminence dans les Gaules.

Domitius marcha contre les Allobroges et les Arverniens : ceux-ci vinrent fièrement à sa rencontre. On se battit près d'Avignon; les Romains remportèrent la victoire : ils la durent surtout à leurs éléphans dont la vue inaccoutumée effraya les cavaliers ennemis et leurs chevaux (1).

Aussi les vaincus ne se découragèrent point.

---

(1) Ils ne pouvoient supporter l'odeur de ces animaux, à laquelle ils n'étoient pas habitués.

121. Secondés des Ruténiens (peuple de Rouergue), ils allèrent chercher, au nombre, dit-on, de deux cent mille hommes, les Romains qui n'en avoient que trente mille. Ceux-ci étoient alors commandés par Q. Fabius Maximus, nouveau consul (en 120). Une bataille se donna le 10 août vers le confluent de l'Isère et du Rhône. Les Gaulois durent être renversés du premier choc, s'il est vrai qu'ils perdirent cent vingt mille hommes, et que les Romains ne laissèrent que quinze soldats sur le champ de bataille. A la vérité, l'une et l'autre perte paroissent hors de toute vraisemblance : le consul, très-malade le jour de l'action, se faisoit tantôt porter en chaise de rang en rang, tantôt soutenir par les siens, lorsqu'il croyoit devoir mettre pied à terre, et dans cet état il donna tous les ordres nécessaires avec une précision admirable.

Les vaincus demandèrent la paix à Fabius : rien n'étoit plus naturel que de s'adresser à ce consul. Néanmoins Domitius, qui étoit encore dans la province en qualité de proconsul, trouva mauvais qu'on n'eût pas recours à lui. Son impertinente vanité ne put pardonner au roi des Arverniens cet affront imaginaire. Ayant engagé ce prince à une entrevue avec lui, il le fit arrêter et mener garrotté à Rome. Le sénat blâma cette perfidie, et cependant

ne relâcha pas le prince qu'elle avoit mis en 121.
son pouvoir; politique fausse autant qu'injuste, et d'autant plus irréfléchie, que Rome n'en avoit pas besoin.

Fabius et Domitius dressèrent, chacun sur 120.
le théâtre où il avoit combattu, des trophées ornés des dépouilles ennemies. C'étoit une nouveauté pour les Romains, qui auroient appréhendé de porter les peuples vaincus au désespoir en érigeant dans leur pays des monumens de leur humiliation et de leur infortune. Fabius et Domitius ne se contentèrent pas de ceux qu'ils avoient élevés dans la Gaule, ils voulurent encore obtenir à Rome la récompense ordinaire des vainqueurs et des conquérans, et elle leur fut décernée. Au triomphe du premier, parut le roi des Arverniens sur le char d'argent qui l'avoit porté le jour de sa défaite, et avec ses armes bigarrées. Ce triomphateur avoit pour aïeul paternel Paul Emile.

Le pays des Allobroges et celui des Salluviens, furent seuls alors convertis en province romaine. Mais il paroît que cette province ne tarda pas à s'étendre, sans doute par le droit de conquête; car, en 118, Marcius Narbo fonda la colonie de Narbonne qui porta son nom. Cicéron appeloit cette place la sentinelle des Romains, et le boulevard opposé aux Gaulois.

120 Après avoir soumis les Salluviens et leurs alliés, les Romains, sans autre motif que celui de s'agrandir, entrèrent dans la Dalmatie, et la subjuguèrent. Ensuite ils combattirent, on ne sait à quelle occasion ou sous quel prétexte, une nation gauloise d'origine, appelée les Scordisques, qui depuis long-temps étoit transplantée sur un territoire étranger. Leurs pères avoient suivi Brennus dans la Grèce, lorsqu'il alla piller le temple d'Ephèse. Après sa défaite (1), les débris de son armée se dispersèrent en divers pays. Une partie s'établit dans celui où est aujourd'hui Belgrade. Ces Gaulois prirent le nom de Scordisques. Environnés de Barbares, ils contractèrent leur férocité. On en cite des traits qui font frémir. Ils immoloient des victimes humaines à Mars et à Bellone, buvoient (comme c'étoit l'usage parmi les Gaulois) dans le crâne de leurs ennemis, brûloient leurs prisonniers, ou les étouffoient dans des tourbillons de fumée, arrachoient les enfans des entrailles de leurs mères. M. Caton, petit-fils du censeur, et consul en 114, perdit contre eux une armée entière. On jugea que ce fut par sa faute, s'étant laissé imprudemment attirer dans des

(1) Elle est rapportée dans le *Précis*.

forêts et des montagnes où les Barbares avoient 120
sur lui l'avantage que, dans de telles positions surtout, donne la connoissance des lieux. Aussi ayant été accusé l'année suivante de concussion dans le gouvernement de la Macédoine, il fut condamné, quoique l'accusation ne portât que sur une somme extrêmement modique; et il est probable qu'on punit plutôt en lui le général que le concussionnaire. De plus habiles capitaines le remplacèrent et battirent plusieurs fois les Scordisques, dont il est ensuite peu fait mention dans l'histoire.

Une guerre plus sérieuse et plus longue, 118—
occupa bientôt les armes romaines. Micipsa, 112.
roi de Numidie, fils de Masinissa, venoit de mourir laissant deux fils et un neveu, Jugurtha qu'il avoit adopté, et auquel il donna une part de son royaume égale à celle de ses deux fils. Ce prince habile, courageux et perfide, égorgea d'abord l'un de ses cousins. Rome protégeoit les enfans de Micipsa, ses créatures, comme l'avoient été leur père et leur aïeul. Jugurtha y fut accusé; il corrompit presque tout le sénat, qui ferma les yeux sur son crime. Encouragé par l'impunité, il fit la guerre au cousin qui lui restoit, le prit et l'assassina aussi, en violant la parole qu'il lui avoit donnée de respecter sa vie. Emilius Scaurus,

118— prince du sénat, député près du roi numide
112. pour sauver le malheureux fils de Micipsa, n'avoit pu y réussir, ou ne l'avoit pas voulu, car il est très-probable qu'il s'étoit laissé gagner. Après ce double meurtre, l'argent de Jugurtha lui procura encore des défenseurs dans le sénat, et eût étouffé une seconde fois l'indignation publique, sans l'énergie d'un tribun, C. Memmius, qui dénonça au peuple l'infamie des sénateurs, et par là les contraignit enfin de déclarer la guerre au prince
111. numide. Les consuls Calpurnius et Scaurus, envoyés contre lui, cédèrent à la puissance de son or, et lui vendirent la paix à leur profit. Memmius tonna contre ces indignités, et fit ordonner qu'on inviteroit Jugurtha, sous la garantie du peuple romain, à venir donner des éclaircissemens et répondre aux questions qui lui seroient faites sur la prévarication qu'on reprochoit à Scaurus et à ses complices. Le prince n'osa pas se refuser à cette humiliation, et parut à Rome avec toute la modestie d'un accusé. Memmius assembla le peuple. Le roi de Numidie, mandé à cette assemblée comme s'il eût été un citoyen romain, entendit un long récit de ses attentats, de la bouche de Memmius. Ce tribun lui dit que tous ceux qu'il avoit gagnés étoient connus, mais que le peu-

ple vouloit qu'il les nommât; que, s'il lui don- 111.
noit cette satisfaction, il pouvoit compter sur sa clémence, qu'autrement il se perdroit sans sauver ses complices. La multitude, que l'histoire de ses crimes avoit indignée, frémissoit de colère, ouvroit les avis les plus violens, et attendoit avec impatience la réponse du roi, lorsque le tribun Bebius, qu'il avoit acheté, lui défendit de parler. Le peuple, outré de fureur, menaçoit son magistrat de la voix et du geste, mais cet homme audacieux méprisa toutes les menaces, ne se départit pas de son opposition, et l'assemblée se sépara sans avoir
pu rien décider. Un petit-fils de Masinissa, 110.
qui, dans la querelle des rois de Numidie, avoit toujours été opposé à Jugurtha, se trouvoit alors à Rome. Par le conseil d'un des consuls, il demanda au sénat le royaume dont Jugurtha avoit usurpé les deux tiers. Celui-ci le sut et le fit assassiner au milieu de la ville. Ce dernier crime parut si impudent, qu'on ne put se dispenser de chasser son auteur de l'Italie, dont il avoit déjà trouvé le moyen de faire évader l'assassin qui lui avoit prêté son bras : c'étoit Bomilcar, son parent. Jugurtha, sortant de Rome, dit qu'elle étoit prête à se vendre s'il se présentoit un acheteur.

La guerre aussitôt recommence contre lui.

110. Le consul Albinus passe en Afrique. Le Numide qui attendoit tout du temps, parvient à en gagner, tantôt par sa manière de se défendre, tantôt par des négociations; enfin, soit lenteur ou connivence, car la bonne foi d'Albinus fut soupçonnée, ce consul ne fit rien d'utile : obligé de se rendre à Rome pour les élections, il laissa le commandement à son frère Aulus, en qualité de propréteur. C'étoit un homme plein d'une présomption que rien ne justifioit. Sa cupidité lui fit entreprendre au milieu de l'hiver le siége d'une ville extrêmement forte, dans laquelle le roi de Numidie avoit une partie de ses trésors. Ce dernier, voltigeant autour de la place, enhardissoit le propréteur, tantôt par des propositions d'accommodement, tantôt par des fuites artificieuses. Il le trompa si bien, qu'il lui fit quitter le siége pour le suivre en des pays écartés où il lui donnoit à espérer qu'ils traiteroient ensemble secrètement; et, ce qui étoit sans exemple, le prince numide gagna par ses émissaires non seulement une partie des troupes alliées, mais jusqu'à des Romains. Fort de ces intelligences, il attaqua de nuit le camp d'Aulus. Des Thraces, des Liguriens passèrent de son côté; un officier romain livra la partie du retranchement où il commandoit.

Le camp fut pris ; et le lendemain, Aulus, ré- 110.
fugié sur une hauteur voisine, consentit, pour sauver les débris de son armée, à passer sous le joug et à sortir dans dix jours de la Numidie. Ce traité ignominieux fut déclaré nul à Rome, et le consul Albinus en repartit avec promptitude pour reprendre le commandement de son armée. Il la trouva hors du pays des Numides, en exécution du traité, et dans un tel désordre, causé par la licence qui s'y étoit introduite, qu'il n'osa la mener contre l'ennemi, quoiqu'il brulât d'effacer la honte dont son frère venoit de la couvrir.

A Rome on s'indignoit de tous les brigandages qui déshonoroient la république depuis ses démêlés avec Jugurtha. Un tribun du peuple demanda qu'on en poursuivît les auteurs. La noblesse, parmi laquelle principalement se trouvoient les coupables, s'opposoit sourdement à ses poursuites, qu'il eût été imprudent et maladroit de traverser d'une autre manière. Mais le peuple, extrêmement aigri contre les nobles depuis la mort des Gracques, nomma des commissaires pour l'instruction du procès de tous ceux qui seroient accusés. Scaurus qui auroit dû être de ce nombre, eut néanmoins assez de crédit pour se faire comprendre dans celui des commissaires. L'affaire n'en fut

110. pas suivie avec moins de vigueur. Quatre consulaires (Calpurnius, Albinus, Opimius, C. Caton) et plusieurs autres personnages distingués furent condamnés à l'exil. Des bruits populaires, l'esprit de parti, les caprices de la multitude, eurent beaucoup d'influence sur ce jugement, où plusieurs innocens furent confondus avec les coupables. On cite particulièrement Opimius. Nous en avons déjà dit quelque chose. Salluste observe que depuis la destruction de Carthage les divisions entre le peuple et le sénat avoient pris un caractère d'atrocité qu'elles n'avoient pas auparavant. Quoique partisan déclaré du peuple, il attribue ce mal aux douceurs de la paix et de l'abondance; ce qui fait naître naturellement cette triste réflexion que telle est la misère de l'homme, que sa félicité même est un principe de corruption, de désordre et de malheur, parce qu'il ne sait ou ne peut s'arrêter quand il est heureux.

109. Après l'exemple de sévérité qu'on venoit de donner, il étoit naturel de choisir un général incorruptible, pour l'opposer à un ennemi qui faisoit un usage si heureux de l'arme de la corruption. On n'y manqua pas: Metellus fut nommé consul; et il paroît qu'on lui donna le département de l'Afrique, au lieu de

s'en rapporter au sort. En y arrivant, il s'ap- 109.
pliqua d'abord à rétablir la discipline, dont il ne restoit plus de trace dans le camp. Il prit un juste milieu entre la rigueur excessive et l'indulgence outrée, s'attachant plutôt à prévenir les fautes qu'à les punir. Ses soins eurent un prompt et plein succès. Jugurtha, informé de ces circonstances, averti d'ailleurs par les espions qu'il avoit à Rome, que le consul étoit inaccessible à la corruption, conçut de vives inquiétudes. Désespérant de le séduire, il s'efforça de le tromper, en lui inspirant une confiance qui le conduisît dans quelque piége. Il lui fit demander, en conséquence, la vie sauve pour toute condition de paix. De son côté, Metellus crut mal à propos que tout étoit légitime contre un tel ennemi, et sut engager secrètement ses députés à lui livrer leur maître mort ou vif. En public, il les autorisoit à donner au prince numide des espérances d'accommodement. Néanmoins il entra en Numidie, où il ne trouva que des dispositions amicales et hospitalières. Il ne s'y fia point, et ne négligea aucune précaution pour se garantir des embûches qui sembloient devoir être cachées sous ces apparences fort extraordinaires. Après avoir inutilement renouvelé les offres qu'il avoit faites, et que Metellus feignoit toujours

109. d'accueillir, Jugurtha s'aperçut qu'on se servoit des mêmes armes que lui; car ce Romain, en le flattant de l'espoir d'une paix prochaine, ne laissoit pas de pousser vivement la guerre; le roi ne songea donc plus qu'à la soutenir. Il réunit une nombreuse armée, qu'il posta très-habilement. Quand on en vint aux mains, la situation du lieu lui procura d'abord un avantage marqué; mais la grande supériorité des troupes romaines sur les siennes le lui fit perdre : il fut vaincu. Son parent Bomilcar, qui livra un autre combat à Rutilius, l'un des lieutenans du consul, éprouva un sort semblable. Jugurtha s'étant retiré dans des lieux couverts de bois et d'un difficile accès, s'occupa de rassembler une armée plus nombreuse que la première, mais toute composée de nouveaux soldats; car chez les Numides, lorsqu'on essuyoit une défaite, les gardes du roi étoient les seuls qui le suivissent. L'usage permettoit aux autres de s'enfuir où bon leur sembloit. Les recrues de Jugurtha étoient en général des laboureurs, des bergers, levés à la hâte, qui ne lui fournirent qu'une troupe fort peu aguerrie.

Metellus se voyant en tête un ennemi plus difficile à trouver qu'à vaincre, et qui, par la connoissance qu'il avoit du pays, traîneroit la

guerre en longueur et lui feroit perdre beau- 109.
coup de monde, au lieu de le chercher pour lui livrer bataille, entra dans ses plus riches provinces, les pilla, les ravagea, exterminant tout ce qui pouvoit porter les armes. Jugurtha, désolé de ce nouveau genre d'hostilités, ne se laisse pas néanmoins abattre : avec l'élite de sa cavalerie, il suit Metellus; et, par des marches dérobées, le joint lorsqu'on le croit encore très-éloigné, tombe sur ses soldats épars dans la campagne, en tue et en prend un grand nombre. Cette leçon rendit le consul plus attentif. Ses troupes étoient divisées en deux corps, toujours à portée de s'entr'aider mutuellement. Il en avoit confié un à Marius, tandis qu'il commandoit l'autre. Jugurtha harcela tellement ces deux parties de l'armée, qu'il contraignit Metellus de changer encore une fois de plan, et de désirer une bataille. Mais le prince numide, voulant l'épuiser par une guerre de chicane, évitoit de lui en fournir l'occasion. Metellus, pour l'attirer à un combat, mit le siége devant Zama, l'une des fortes places de la Numidie occidentale. Instruit de son dessein, Jugurtha en avoit d'avance renforcé la garnison. Il continua d'éviter une action générale, et vint à l'improviste fondre sur un détachement que Marius avoit

109. mené au fourrage ; mais la valeur des Romains et les dispositions de leur commandant l'obligèrent à une prompte retraite. Quelques jours après, il vint attaquer le camp du consul, qui étoit occupé à escalader la place ; il en força même les portes : néanmoins à l'approche des troupes envoyées pour l'en chasser, il se retira. Le lendemain il revint à la charge ; une partie de l'armée romaine se battit contre lui, pendant que l'autre donnoit l'assaut à la ville : la nuit seule sépara les combattans. Metellus, désespérant de s'emparer de la place avant la mauvaise saison, leva le siége, et alla prendre ses quartiers d'hiver dans la province romaine d'Afrique et le voisinage de la Numidie.

Le consul s'y occupa des moyens de surprendre celui qu'il ne pouvoit réduire par la force, et en choisit un très-peu généreux : il corrompit Bomilcar, qui étoit poursuivi criminellement à Rome pour l'assassinat qu'il y avoit commis, et qui pouvoit craindre, si Jugurtha traitoit sans son intervention avec les Romains, que son supplice ne fût une des conditions de l'arrangement. Metellus eut avec lui une conférence secrète, et ils convinrent du rôle que devoit jouer Bomilcar. Celui-ci tint ce qu'il avoit promis. Voyant un jour le

roi très-inquiet de l'état de ses affaires, il le 109.
conjure d'avoir pitié de la nation numide, de ses enfans, de lui-même; il dit que les peuples sont épuisés, mécontens; que, si leur maître ne se hâte de faire la paix, ils la feront de leur chef et le sacrifieront. Jugurtha persuadé déclare à Metellus qu'il remet sous sa foi ses Etats et sa personne. Le Romain exige d'abord qu'il paye deux cent mille livres d'argent pesant; qu'il livre tous ses éléphans, et une quantité déterminée d'armes et de chevaux. Quand ces articles sont exécutés, le consul ordonne qu'on lui amène tous les transfuges garrottés. La plupart sont livrés, les autres se sauvent dans la Mauritanie, près du roi Bocchus. Metellus renchérit encore sur la rigueur usitée envers les transfuges; il fit enterrer jusqu'au milieu du corps plusieurs de ceux qui furent remis en son pouvoir : en cet état ils servirent de but aux traits lancés contre eux; et on les entoura de feux tandis qu'ils respiroient encore. Enfin, quand le consul eut ainsi affoibli Jugurtha de tout point, il lui enjoignit de venir en personne recevoir ses ordres. La proposition fit frémir le roi; il voyoit un danger infini et presqu'égal à résister ou à obéir. Enfin, après quelques jours d'incertitude et d'agitation, il résolut de continuer la

109. guerre, malgré l'état déplorable où il venoit de se réduire, et il n'oublia rien de ce qui pouvoit contribuer à établir une respectable défensive.

108. Metellus, qu'il eut encore en tête (sous la qualité de proconsul), avoit, l'année précédente, mis garnison dans la place de Vacca, la plus commerçante de la Numidie, et qu'il avoit trouvée sans défense ainsi que tout le reste du pays. Les principaux habitans de la ville, affectionnés à leur roi, et d'ailleurs excités par lui, forment un complot contre la garnison, la surprennent par une perfidie et l'égorgent. Un seul homme parvint à se sauver; ce fut le commandant, nommé Turpilius. Le proconsul apprenant ce désastre, part à l'instant, et arrive avant le jour sous les murs de Vacca. Il la surprend, l'emporte d'emblée, y met tout au pillage, à feu et à sang. Le commandant, soupçonné d'intelligence avec la ville, parce qu'il avoit seul échappé au massacre de la garnison, est cité devant le conseil de guerre. Les apparences étoient contre lui; il se défend mal. Metellus, son hôte et son ami, cherche à le sauver. Marius, pour contrarier son général, s'acharne à la perte de l'accusé, qui est condamné à être battu de verges et décapité. Quelque temps

après la mort de cet infortuné, son innocence 108.
est reconnue. Tandis que tout le monde prend part à la juste douleur du proconsul, Marius se vante de l'avoir forcé à immoler son hôte.

Ce Marius, dont le nom inspire encore aujourd'hui une sorte de terreur, étoit d'Arpinum ou de quelque village voisin. Il naquit d'une famille obscure et pauvre. Dans sa jeunesse il laboura les champs; non pas les siens, mais ceux d'autrui. Malgré cet état misérable, il ne laissa pas d'éprouver le sentiment de l'ambition, qui lui fit quitter la charrue pour les armes. Il les porta pour la première fois au siége de Numance, où Scipion aperçut sa bravoure, sa scrupuleuse exactitude à observer la discipline, et démêla son extrême capacité. C'étoit un homme d'une grande taille, d'une force de corps extraordinaire, sobre, austère dans ses mœurs, dédaignant la richesse autant que la volupté, ne respirant d'abord que pour la gloire, les honneurs, ensuite pour la vengeance. Lorsqu'il fut fait tribun des soldats, il le dut uniquement à son mérite et à sa réputation; car il avoit paru très-rarement sur la place publique, et la plupart de ceux qui lui donnèrent leurs voix ne l'avoient jamais vu. Il s'étoit ensuite présenté pour être tribun du peuple, et avoit essuyé un refus. Etant revenu

108. à la charge, il réussit, aidé du crédit d'un Metellus, à la famille duquel son père et lui avoient été de tout temps attachés.

A peine eut-il obtenu cette charge, qu'il laissa voir la violence de son ambition et de la haine qu'il portoit à la noblesse : dans les assemblées générales, il ne cessoit de déclamer contre son luxe, sa cupidité, surtout contre son ardeur et son adresse à s'emparer de tous les emplois. Il proposa une loi qui avoit pour objet de déconcerter leurs brigues. Un consul fit ordonner par le sénat qu'il y fût mandé pour rendre raison de sa conduite. Il se présenta, et au lieu de paroître intimidé, comme on eût pu le croire d'un homme aussi nouveau dans le monde et les affaires, il menaça le consul de la prison, si l'on ne révoquoit à l'instant le décret qui citoit un tribun du peuple devant le sénat. Metellus ayant pris parti pour le consul, Marius, sans considérer les obligations qu'il avoit à sa famille, fit entrer un huissier, et lui ordonna de les arrêter l'un et l'autre : ce qui auroit été exécuté, si les sénateurs n'eussent cédé. En sortant de leur assemblée, l'audacieux tribun fit adopter sa loi sur la place publique. Le peuple crut voir en lui un successeur des Gracques; mais il ne tarda pas à s'apercevoir que Marius n'au

roit pas tout-à-fait le même dévouement à ses 108.
intérêts et à ses caprices; car il empêcha, par son opposition, une distribution de blé, proposée par un de ses collègues. Cette fermeté lui attira l'estime de l'un et de l'autre parti, en montrant qu'il n'entendoit pas se dévouer servilement à la multitude.

Après le tribunat il demanda l'édilité curule, et fut refusé. Le même jour il se présenta pour l'édilité plébéienne, charge inférieure à l'autre, et qu'il n'obtint pas davantage. Il est le seul d'entre les Romains à qui il soit arrivé d'avoir demandé deux charges en un jour. Sentant la supériorité de son mérite, il ne se laissa pas abattre par cette double disgrâce. Peu après il sollicita une charge de préteur, n'obtint qu'à peine la dernière des six auxquelles on nomma, et fut aussitôt accusé de brigue. C'est dans cette circonstance qu'un citoyen, soupçonné de manœuvre en sa faveur, avoit été, comme nous l'avons dit, dégradé par les censeurs. Quant à Marius, il se défendit avec sa hauteur accoutumée. Un témoin appelé contre lui voulut se prétendre dispensé de rendre témoignage, par le motif que Marius et sa famille étoient ses clients. Loin de se prévaloir de cette circonstance pour l'écarter, l'accusé déclara qu'il n'avoit plus de patron

108. depuis qu'il avoit été magistrat; ce qui n'étoit pas exact, car les seules magistratures curules affranchissoient les clients de cette dépendance, et il n'en avoit encore possédé aucune. Malgré l'assurance qu'il affectoit, la moitié de ses juges opinèrent à sa condamnation : le partage le sauva. N'ayant ni éloquence ni fortune, il passa quelques années sans avancer dans la carrière des honneurs; néanmoins sa réputation lui fit contracter une brillante alliance : il épousa Julie, qui fut tante de César. Le consulat étoit l'objet de tous ses vœux; mais la noblesse en écartoit les hommes nouveaux. L'emploi de lieutenant-général que lui confia Metellus, lui fournit du moins les occasions de le mériter, et d'en paroître digne au jugement de toute l'armée; il y éclipsa tous les officiers de son rang. Enfin il demanda la permission de se rendre à Rome pour en solliciter la première magistrature. Metellus étoit fier, défaut ordinaire à la noblesse, dit Tite-Live; il parut étonné de la prétention de Marius, lui prédit qu'elle ne réussiroit pas, et lui conseilla d'y renoncer; promettant toutefois de lui accorder un congé, dès que ses services ne seroient plus nécessaires au bien public. Marius étant revenu à la charge, Metellus lui insinua que dans vingt ans il seroit

encore trop tôt pour lui de se présenter au 108.
nombre des candidats. Cette insulte ne fit qu'animer l'ambition de celui-ci, et exciter sa colère contre son général. Plein de ce double sentiment, il se permit tout pour le satisfaire. Dans les quartiers d'hiver où il commandoit, il relâcha la discipline pour capter la faveur du soldat. Un grand nombre de négocians romains étoient répandus en Afrique. Marius décria son général dans leur esprit, rabaissant sa capacité, disant qu'il traînoit les choses en longueur pour prolonger son commandement; que pour lui, avec la moitié des troupes de Metellus, il seroit bien sûr de prendre Jugurtha en très-peu de jours. Ces discours faisoient impression sur des marchands dont la guerre gênoit le commerce. Aussi tous les Romains qui se trouvoient en Afrique, négocians ou soldats, en écrivant à Rome, déprécioient Metellus, et portoient aux nues son lieutenant. Marius sut mettre dans ses intérêts un petit-fils de Masinissa, auquel il laissa entrevoir la dépouille de Jugurtha comme un bien qui lui appartiendroit de droit, dès que le roi seroit détruit; et ce Numide se joignit à ceux qui sollicitoient le consulat pour Marius. Cet officier insistant toujours sur son congé, parvint enfin à l'obtenir. Le peuple disposé d'avance

108. en sa faveur, par les lettres écrites de la Numidie, le reçut avec transport. Les tribuns ne cessèrent d'exalter son mérite et de ravaler celui de Metellus. Le crédit de la noblesse étoit fort déchu depuis que plusieurs particuliers de son corps avoient été condamnés pour péculat et concussion, et le pouvoir des plébéiens s'étoit élevé par l'abaissement de celui des nobles. Marius emporta donc sans difficulté le consulat qu'il étoit venu demander, et auquel nul *homme nouveau* n'étoit parvenu depuis Q. Pompeius, c'est-à-dire, depuis trente-trois ans. Le peuple alla plus loin en sa faveur; sur la réquisition d'un tribun, il lui donna le commandement de l'armée de Numidie, que le sénat avoit continué à Metellus.

Celui-ci ne se doutoit pas de son rappel; il poursuivoit à toute outrance le roi numide, employant contre lui et la force et l'artifice, pour ne pas dire la perfidie. Bomilcar, corrompu par ce général, étoit devenu suspect au roi numide, depuis qu'il lui avoit conseillé de se livrer à discrétion. Il s'en aperçut, et résolut de consommer son crime. Ayant affaire à un prince tel que Jugurtha, c'étoit l'unique moyen d'en éviter la punition; mais il ne put s'y soustraire; son projet fut découvert, et il

le paya de sa tête. Metellus, instruit de l'issue 107.
de la conspiration, employa des moyens plus généreux pour tâcher de terminer la guerre. Son ennemi, découragé par la trahison du plus intime de ses confidens, ne savoit plus à qui se fier, et ne pouvoit goûter un instant de repos. Tout lui étoit suspect : changeant sans cesse et de chambre et de lit, il ne s'abandonnoit au sommeil qu'en tremblant. Un état si terrible altéra un peu sa raison ; quelquefois s'éveillant en sursaut, il se jetoit sur ses armes et poussoit de grands cris. Il ne lui restoit plus d'amis : car il s'étoit défait des uns (c'étoit le plus grand nombre), et les autres avoient cherché leur salut, ou chez les Romains, ou dans les Etats de Bocchus, roi de Mauritanie ; en sorte qu'il n'avoit pas d'officiers sur lesquels il pût compter : aussi en changeoit-il tous les jours, ainsi que de route et de plan, tantôt cherchant l'ennemi, et tantôt les déserts pour le fuir. Ne comptant d'ailleurs ni sur la fidélité ni sur le courage de ses sujets, il ne pouvoit envisager qu'un destin sinistre.

Tandis qu'il est en proie à la plus vive inquiétude, et ne sait quel parti prendre, Metellus se trouve tout à coup devant lui. Jugurtha néanmoins range ses troupes avec autant d'ordre que la circonstance le permet ;

107. mais elles ne font un peu de résistance qu'à l'endroit où il se trouve en personne; partout ailleurs elles cèdent au premier choc. Les Numides, très-alertes dans la fuite, se sauvent pour la plupart; leur roi gagne les déserts, d'où il se rend à Thala, ville considérable. Metellus le suit malgré la difficulté des lieux; le prince n'ose l'attendre, et quitte la place pendant la nuit. Les assiégés ne s'en défendent pas moins vigoureusement : ils résistèrent quarante jours. Lorsque les transfuges virent la défense devenue impossible, ils amassèrent dans le palais toutes les richesses de la ville, et après un très-grand repas, se brûlèrent avec elles. Jugurtha, n'osant plus tenir la campagne, traversa de grandes solitudes pour gagner le pays des Gétules, peuple si barbare qu'il ne connoissoit même pas le nom romain. Le roi leur enseigna les règles de la guerre, qu'ils ignoroient, et en fit des soldats. D'un autre côté, il se procura l'alliance de Bocchus son beau-père. Ce ne fut pas cette qualité qui détermina le roi de Mauritanie; elle étoit comptée pour peu de chose en Afrique, où les princes prenoient plusieurs femmes; celui-ci même y faisoit si peu d'attention, qu'au commencement de la guerre il avoit recherché l'amitié des Romains, et malgré

l'avantage qu'une telle liaison leur présentoit, 107.
la cupidité de quelques sénateurs avoit fait rejeter ses propositions, soit que l'or de Jugurtha les eût corrompus, soit qu'ils eussent voulu vendre à Bocchus l'alliance qu'il sollicitoit. Ce prince n'en fut que plus disposé à se rendre aux conseils de ses amis et de ses parens, qui, gagnés par le roi numide, le pressoient de s'unir avec son gendre. La jonction de leurs armées étant faite, Jugurtha s'attache à exciter l'indignation de Bocchus contre les Romains, en les peignant comme le peuple le plus injuste, le plus cupide, comme l'ennemi du genre humain, et surtout des rois. Les deux princes marchent vers Cirte, où Metellus avoit déposé son butin, ses prisonniers, ses bagages. Jugurtha vouloit, ou emporter la place, ou contraindre les ennemis d'accepter une bataille qu'il désiroit vivement, pour ôter à Bocchus, par une action d'éclat, la pensée ou la possibilité de retourner en arrière. Son adversaire, avant d'en venir aux mains, vouloit connoître le nouvel ennemi qu'il avoit en tête; tandis qu'il étoit occupé à l'observer, il apprit que Marius venoit le remplacer.

Metellus, qui avoit donné en d'autres occasions des preuves de la plus grande fermeté,

107. fut si abattu de cette nouvelle inattendue, qu'il en versa des larmes, et tint des discours peu dignes d'un homme de courage. L'événement ne devoit pas toutefois paroître fort extraordinaire dans un gouvernement républicain. Il est vrai que ce qui piquoit le plus Metellus, ce n'étoit pas de perdre son commandement, mais de le laisser à son ennemi et à son détracteur. Il ne voulut plus pousser la guerre, ne se souciant pas de courir des dangers pour une entreprise dont Marius devoit recueillir le fruit et la gloire. Afin de colorer son inaction d'un prétexte, il entama quelques négociations avec Bocchus : ce qui suspendit les hostilités.

Tandis qu'il consumoit le temps à dessein, son successeur ne perdoit pas un moment pour hâter son passage en Afrique, et s'y préparer des succès. Il levoit des troupes de tout côté, en demandoit aux alliés, invitoit ceux même qui avoient achevé leur service, et les plus braves des Latins, à le suivre. On s'empressoit de s'enrôler sous ses drapeaux; on se croyoit assuré d'y trouver la victoire et la fortune; cet empressement mortifioit la noblesse, et Marius augmentoit son déplaisir en l'attaquant sans aucune raison dans toutes les circonstances, et en se vantant que son

consulat étoit un triomphe remporté sur elle. 107.
« Si un noble, disoit-il, fait une faute à l'ar-
» mée, on la dissimule, on l'atténue; ou bien
» sa naissance, la gloire de ses ancêtres, le
» crédit de sa famille, le nombre de ses
» clients viennent à son secours : mais moi,
» je n'ai d'autre appui que moi-même, d'au-
» tre ressource que mon courage et ma capa-
» cité. Les nobles pensent me rabaisser en
» me traitant d'homme nouveau. Voici la
» différence qui existe entre eux et moi : ce
» que leur enseigne la lecture, je l'ai appris
» par l'expérience; l'instruction qu'ils cher-
» chent dans les livres, je l'ai trouvée dans
» les camps. Ils méprisent mon origine, moi
» leur timidité. On me reproche la médiocrité
» de ma fortune, et à eux l'indignité de leur
» conduite. Au reste, nous sommes tous de la
» même nature, et les plus braves sont par
» conséquent les plus nobles. Si ceux qui sont
» si fiers de leur naissance s'estiment en
» droit de me dédaigner, il faut donc qu'ils
» dédaignent aussi leurs ancêtres, dont la no-
» blesse, ainsi que la mienne, a commencé
» par la vertu. Ils envient ma dignité : que
» n'envient-ils aussi mes travaux, mes fati-
» gues, mes périls ? Ils vantent sans cesse les
» exploits de leurs aïeux : leur gloire, il est

107. » vrai, est une lumière pour leur postérité;
» mais une lumière qui éclaire également ses
» vices et ses vertus. Si je ne puis pas me
» vanter des hauts faits de mes ancêtres, je
» puis citer les miens : ils s'honorent d'un
» mérite étranger, et ne veulent pas que le
» mien m'honore. Mon illustration est récente,
» disent-ils : ne vaut-il donc pas mieux être
» soi-même l'auteur de sa noblesse, que de
» déshonorer celle qu'on tient de ses pères?
» Je ne puis donner pour garans de ma con-
» duite future les images, les magistratures,
» les triomphes de mes aïeux; mais je puis
» montrer les récompenses militaires et les
» honorables blessures que j'ai reçues. Je ne
» mets, comme vous voyez, aucun art dans
» mes discours; je ne me pique point du
» talent de la parole, et j'en fais peu de cas;
» je ne me suis point appliqué aux lettres
» grecques, voyant que ceux même qui les
» ont enseignées, n'en sont pas devenus meil-
» leurs. Ce que j'ai appris, et ce qui vaut
» mieux pour l'utilité publique, c'est à com-
» battre, à observer la discipline, à souffrir
» patiemment les plus grandes incommodités
» de la guerre, à ne m'effrayer d'aucun péril,
» à ne me lasser d'aucun travail. Voilà ce que
» je montrerai à mes soldats, et je ne doute

» pas du succès. Le peuple romain se l'est 107
» assuré en ôtant le commandement de l'ar-
» mée de Numidie à la noblesse, dont l'igno-
» rance dans l'art de la guerre, la présomp-
» tion, la hauteur et surtout la cupidité ont
» seules prolongé la résistance de Jugurtha.
» Ces obstacles n'existant plus, sa défaite est
» infaillible. »

Pour être plus sûr de remplir l'engagement qu'il venoit de prendre, et par d'autres motifs personnels, Marius, en formant ses levées, s'écarta des anciennes maximes de la république : elle n'admettoit dans sa milice que des propriétaires, qu'elle supposoit avec raison plus affectionnés à ses intérêts que ceux qui ne possédoient rien ; le nouveau consul reçut tout le monde indistinctement. Il comptoit s'attacher ainsi la lie du peuple, et ne fut pas trompé dans son attente ; cette innovation lui procura plus de troupes qu'il n'avoit ordre d'en lever.

Il ne trouva pas son prédécesseur en Numidie. Metellus avoit eu soin d'éviter sa rencontre, et s'étoit empressé de se rendre à Rome. Ce proconsul s'attendoit à beaucoup d'improbation de la part du peuple, que son ennemi avoit long-temps agité par ses violentes déclamations ; mais il paroît qu'elles

107. étoient déjà oubliées. Metellus fut reçu honorablement par tous les ordres de citoyens. Un tribun cependant voulut s'opposer à son triomphe. Le général haranguant le peuple à ce sujet, lui dit : « Puisque c'est une maxime » constante qu'il vaut mieux souffrir une injus- » tice que de la commettre, c'est à vous, » Romains, que ce tribun feroit tort en vous » empêchant de m'accorder le triomphe : car » je souffrirois l'injustice, et vous la feriez ; je » mériterois d'être plaint, et vous d'être » blâmés. » On lui accorda le triomphe, et il prit le surnom de *Numidicus*. C'est probablement à cette époque qu'ayant été accusé de concussions, il reçut de ses juges le témoignage d'estime le plus flatteur : car ayant produit les registres de son administration, aucun d'eux ne voulut y jeter les yeux ; ils déclarèrent que la vie entière de Metellus et son intégrité notoire étoient des témoins suffisans de son innocence.

Son successeur se conduisoit en Numidie avec autant de sagesse que de courage. Ayant dans son armée beaucoup de nouveaux soldats il commença par des opérations faciles et peu dangereuses. Il les avoit menés dans un pays abondant, où il amassa du butin qu'il leur abandonna entièrement pour les attacher

davantage à sa personne et à leur profession. 107.
Quand ils les eut aguerris par de petits combats, et par la conquête de quelques villes foiblement défendues, il fit une tentative plus sérieuse : il marcha vers Capsa, place forte, défendue par un peuple nombreux, et par l'horreur du pays où elle est située. Excepté les environs de la ville, tout le reste de la contrée étoit aride, désert et infesté de serpens d'une espèce très-venimeuse. Marius avoit présumé que l'accès de Capsa étant, pour ainsi dire, impraticable, ses habitans prendroient peu de précautions pour se garantir d'un danger qu'ils ne soupçonneroient pas. Ils n'en prirent effectivement aucune, et le général romain ayant usé d'une grande diligence et de tous les moyens qui pouvoient assurer le secret de son entreprise et de sa marche, arriva inopinément devant la place, et se saisit de ses portes. Les habitans surpris n'opposèrent aucune résistance. Quoiqu'ils se fussent ainsi abandonnés à la générosité des vainqueurs, ils n'en furent pas moins traités avec la dernière barbarie. On pilla, on brûla la ville, on égorgea tout ce qui étoit en état de porter les armes, et l'on vendit le reste. Marius fit cette terrible exécution sans y être porté, dit Salluste, par la cruauté ou l'avarice, mais parce qu'il la crut

107. utile au progrès des armes. Les soldats auxquels il avoit laissé toutes les dépouilles du vaincu, et qu'il traitoit d'ailleurs avec les plus grands ménagemens, ne parloient de lui qu'avec enthousiasme. Après quelques autres expéditions du même genre qui ne lui présentèrent pas de grandes difficultés, il forma une entreprise dont l'exécution en offroit beaucoup. Près de la rivière de Mulucha, dans une vaste plaine, s'élevoit un roc d'une hauteur prodigieuse, sur le sommet duquel étoit un château qui n'avoit qu'une étroite avenue. Marius désiroit vivement de s'en rendre maître, parce que Jugurtha y avoit placé son trésor. Les approches en étoient extrêmement difficiles, et l'établissement des machines de guerre presque impossible. Après avoir perdu et du temps et du monde à ce siége, Marius ne savoit trop à quoi se résoudre, lorsqu'un soldat ligurien trouva par hasard un endroit par lequel il gravit avec des peines infinies jusqu'à la plate-forme, et en descendit sans être aperçu. Cette découverte valut à Marius la conquête d'une place devant laquelle tous ses efforts eussent probablement échoué.

Le questeur Sylla, que nous verrons jouer un rôle si brillant et si terrible, arriva dans ce temps à l'armée, avec une nombreuse ca-

valerie que Marius l'avoit chargé de lever dans 107.
le Latium et chez les alliés d'Italie. Il appartenoit à la maison Cornelia, l'une des plus illustres de la république. Mais la branche dont il sortoit étoit tombée dans l'obscurité, depuis la disgrâce de Cornelius Rufinus, qui en étoit la tige, et qu'on avoit, comme nous l'avons dit, chassé du sénat, cent soixante-huit ans auparavant (en 275), parce qu'il possédoit un peu au-delà de quinze marcs de vaisselle d'argent. La pauvreté se joignoit encore à cette déchéance du côté de l'illustration. Mais si la fortune avoit maltraité Sylla, on peut dire que la nature avoit tout fait pour lui; les talens qu'il en avoit reçus furent cultivés par une bonne éducation. Les lettres grecques et latines lui étoient également familières. Il avoit une âme élevée, le goût des plaisirs et la passion de la gloire. La dissolution occupoit son loisir, mais ne nuisoit jamais à ses affaires. Il étoit éloquent, adroit, ami commode, d'une profonde dissimulation. Quand il eut acquis des richesses, il se montra libéral jusqu'à la profusion. Il fut constamment heureux, sans que son mérite et son courage aient jamais paru au-dessous de son bonheur. En arrivant au camp de Marius il ne connoissoit rien au métier de la guerre. En

107. peu de temps, il y devint le plus habile de tous. Un de ses soins principaux fut de gagner le cœur des soldats par son affabilité. Il rendoit, autant qu'il étoit en son pouvoir, tous les services qu'on lui demandoit (et souvent il prévenoit les demandes); s'il en recevoit des autres, ce qu'il s'attachoit à éviter de peur d'être à charge, il regardoit la reconnoissance comme une dette sacrée qu'il s'empressoit d'acquitter; et quand il obligeoit, il n'exigeoit point de retour. Toujours le premier et le plus assidu aux travaux, on le voyoit partout. Ne rabaissant jamais le mérite de personne, il travailloit seulement à éclipser celui de tous les autres.

Bientôt il s'offrit des occasions de faire briller les talens militaires que déjà il avoit acquis. Jugurtha désiroit une bataille rangée, sentant très-bien qu'il n'y avoit qu'une grande victoire qui pût le sauver, puisque Marius avoit trouvé le moyen de s'emparer de ses trésors et de ses plus fortes places. Mais Bocchus, sans lequel il ne pouvoit rien, avoit peine à courir un si grand danger; Jugurtha, suivant sa méthode accoutumée, gagna tout ce qui l'approchoit à force d'argent, et détermina d'ailleurs le roi maure, en lui promettant le tiers de la Numidie, si l'on parvenoit à chasser les Romains de

l'Afrique, ou à les contraindre à une paix qui 107.
laissât ses Etats intacts. Bocchus ayant donc joint le roi numide avec de nombreuses troupes, tous deux, aux approches de la nuit, tombèrent à l'improviste sur Marius qui se retiroit dans ses quartiers d'hiver. La surprise et la grande supériorité du nombre leur donnent d'abord de l'avantage. Néanmoins quoique enveloppés, les soldats romains, instruits par une longue expérience, s'assemblent et se rangent dans l'ordre le plus avantageux pour la défense. Marius, toujours calme, se porte incessamment au plus fort du danger, entouré d'une compagnie de cavalerie qu'il avoit composée des plus braves de l'armée, et qui ne quittoit jamais sa personne. Vers le commencement de la nuit, on combattoit encore. Le consul effectue sa retraite sur deux collines où il se fortifie. Les Barbares l'y investissent, et se réjouissant du succès qu'ils viennent d'obtenir, passent une partie de la nuit dans la joie et les danses. A peine ils ont commencé à se livrer au sommeil, que Marius fond sur eux et en fait un grand carnage. Ensuite il continue sa marche vers les villes maritimes pour y passer la mauvaise saison, prenant les mêmes précautions que s'il eût été en face de l'ennemi, voyant et ordonnant tout par lui-

107. même. Après quatre jours de marche, étant rendu près de Cirte, il fut brusquement attaqué par les deux rois, qui vinrent l'assaillir par quatre endroits différens. Mais il étoit en garde contre toute surprise, et les battit tous deux. Sylla se fit remarquer dans cette bataille. Jugurtha, quoique malheureux, ne laissa pas d'y acquérir de la gloire. Mêlant toujours l'adresse au courage, il fut même au moment de réussir par un adroit mensonge. Il tua de sa main un ennemi, et alla montrer son épée sanglante à un gros de Romains, en leur criant qu'il venoit de tuer leur général. La terreur gagnoit déjà ce corps, lorsque Sylla et Marius lui-même vinrent le rassurer. Jugurtha combattoit avec tant d'opiniâtreté, qu'il resta presque seul des siens sur le champ de bataille, et eut beaucoup de peine à s'en retirer.

Découragé par cette seconde défaite, Bocchus songea dès ce moment à se séparer de son gendre. Il pria en conséquence le consul de lui envoyer deux négociateurs pour conférer d'un arrangement. Sylla, un des deux officiers que Marius chargea de cette commission, étoit éloquent et adroit; il insinua au prince qu'il avoit, pour ainsi dire, en main de quoi acheter l'utile bienveillance de Rome. Bocchus

fit partir des ambassadeurs pour l'Italie. Ils 107.
dirent au sénat que leur maître avoit été séduit par les artifices de Jugurtha, qu'il en avoit du regret et demandoit l'alliance des Romains. On lui répondit avec hauteur : « Le sénat et » le peuple n'oublient ni les services ni les » injures. Puisque Bocchus se repent de sa » faute, ils la lui pardonnent. Quant à leur » alliance, il l'obtiendra lorsqu'il l'aura mé» ritée. »

Quand Bocchus eut reçu cette réponse, il 106.
écrivit à Marius, qui commandoit alors comme proconsul, pour le prier de lui envoyer Sylla de nouveau. Celui-ci part avec une escorte, et rencontre inopinément Volux, fils de Bocchus, à la tête d'un corps de cavalerie. Ce fut pour le Romain un premier sujet d'inquiétude. Bientôt paroît Jugurtha entouré de forces considérables. Sylla se croit trahi, et ne laisse néanmoins apercevoir ni crainte ni ressentiment. Peu après il est convaincu de la bonne foi de Volux. Ils passent l'un et l'autre au travers du camp de Jugurtha, qui n'ose attaquer Sylla, le voyant accompagné du fils de celui même en qui reposoient toutes ses espérances. Le roi maure offrit d'abord de se séparer du roi numide. Sylla répondit qu'il falloit un service effectif pour recouvrer l'amitié de Rome, qu'il

106. ne tenoit qu'à lui de livrer Jugurtha; qu'à ce prix, il pouvoit compter sur les bonnes grâces des Romains et sur une portion des Etats de ce prince, sur laquelle il prétendoit avoir des droits. Bocchus, après quelque résistance, promit ce qu'on lui demandoit; mais il est douteux que ce fût avec l'intention de tenir sa promesse : car il s'engageoit dans le même moment à livrer Sylla au roi numide, qui lui remontroit que c'étoit l'unique moyen d'arracher des Romains une paix avantageuse, parce qu'ils feroient les plus grands sacrifices pour briser les fers d'un citoyen aussi distingué, et mettre fin à une disgrâce encourue en servant la république. On demeura d'accord d'une conférence où se trouveroient les deux rois africains et Sylla. Ce dernier et Jugurtha ne se déterminèrent à s'y rendre que dans la persuasion où étoit chacun d'eux que son ennemi lui seroit livré. Bocchus, à l'approche de l'instant décisif éprouva de grandes perplexités. Enfin, la crainte l'ayant déterminé à faire tomber sa trahison sur Jugurtha, il prit à cet effet les dernières mesures avec le Romain. Jugurtha vint au rendez-vous sans armes et avec une foible escorte. Des assassins placés en embuscade ayant tué tous ceux qui l'accompagnoient, le saisirent et le livrèrent enchaîné

à Sylla. Cet officier le conduisit aussitôt à Marius; mais il prétendit s'attribuer exclusivement l'honneur qu'il vouloit attacher à un succès si peu glorieux, au lieu de le rapporter à son général. Il se fit graver sur son cachet recevant Jugurtha des mains de Bocchus. Marius, par une autre petitesse tout aussi misérable que celle de Sylla, fut jaloux de la prétendue gloire de son lieutenant, et ne lui pardonna jamais ce trait de vanité, qui fut l'origine de la haine furieuse qu'ils se portèrent mutuellement, et dont nous verrons de si épouvantables effets. 106.

La trahison de Bocchus termina la guerre de Numidie. Mais ce royaume ne fut pas encore réduit en province romaine. Jugurtha et ses deux fils, chargés de chaînes, présentèrent un spectacle d'autant plus agréable aux Romains, que l'audace et l'adresse de ce roi numide, inépuisable en ressources, leur avoient causé de vives inquiétudes. Il subit dans sa prison d'indignes traitemens de la part des geôliers, et y mourut de faim au bout de six jours, en regrettant amèrement la vie. 105.

Pendant la guerre de Numidie, et un peu après, il se passa dans la ville quelques événemens qui méritent d'être recueillis. Nous placerons au premier rang la fin tragique du fils

105. de Fabius Servilianus, qui, s'étant livré aux plus infâmes débauches, fut mis à mort par l'ordre de son père et le ministère de deux esclaves de ce dernier, auxquels leur maître donna la liberté pour qu'ils pussent échapper à toute recherche. Mais lui-même fut poursuivi à ce sujet, et s'exila en Campanie. Cet exemple et quelques autres prouvent que le droit de vie et de mort donné aux pères sur leurs enfans, sans être aboli, ne s'exerçoit pas toujours avec impunité; ce qui établit ou suppose une modification à ce droit terrible.

Un autre Fabius fut puni de ses débauches et de sa dissipation, par le préteur qui l'interdit et lui donna un curateur. Il paroît même qu'on le priva de la succession de son père, puisque Valère Maxime dit que le magistrat déshérita celui à qui l'indulgence paternelle poussée trop loin avoit laissé la qualité d'héritier.

Vers cette époque, furent rendus deux jugemens qui firent beaucoup de bruit : l'un concernant un certain T. Albucius, philosophe, qui, ayant voyagé dans la Grèce, affectoit toutes les manières des Grecs, et ne vouloit pas qu'on le prît pour un Romain. Scevola (l'augure), personnage consulaire, allant à son gouvernement d'Asie, passa par Athènes.

Albucius qui se trouvoit dans cette ville, vint 105.
lui rendre visite. Scevola et tout son cortége, jusqu'à ses licteurs, le saluèrent en langue grecque. Le philosophe conçut tant de dépit de se voir tourné en ridicule, que le gouverneur étant revenu à Rome, et lui aussi, il l'accusa de concussion. L'accusé étoit irréprochable et confondit sans peine le téméraire accusateur. Ce dernier exerça peu après la préture en Sardaigne, poursuivit quelques brigands, et fit dans cette île une espèce de cérémonie triomphale; en même temps, il demanda au sénat qu'on ordonnât dans Rome des actions de grâces aux dieux. On fut si révolté de son impertinence, qu'on lui refusa une demande accordée jusqu'alors à tous les généraux qui l'avoient faite. Ce ne fut pas là le terme de son humiliation. Accusé de concussion par les Sardes, il fut condamné. Il se retira dans la ville d'Athènes, où il passa son temps à étudier la philosophie qu'il avoit si mal pratiquée, et à composer des satires, dont il lui auroit plutôt convenu d'être le sujet que l'auteur.

Un personnage d'une bien plus haute importance donna lieu au second jugement: c'étoit Scaurus dont nous avons déjà parlé, mais que nous allons faire plus amplement

105. connoître. Il avoit pris naissance dans la maison des Emiles; la branche à laquelle il appartenoit étoit si indigente, que son père, pour subsister, fut réduit à vendre du charbon : lui-même avoit été au moment d'embrasser l'état de banquier, peu honorable en ce temps ; il se détermina cependant à courir la carrière des honneurs, et à cultiver l'éloquence. La sienne étoit comme son caractère, simple, grave, un peu rude et dénuée de tout agrément. Dans la délibération, il prenoit un ton d'autorité qui ne choquoit point, parce qu'il lui étoit en quelque sorte naturel. Il avoit toutes les apparences de la probité. Cependant il fut violemment soupçonné de s'être enrichi par des moyens peu délicats, et même de n'avoir point résisté à la séduction de l'or du prince numide. Il fut aussi accusé par P. Rutilius, le plus honnête homme, dit-on, de ce temps, d'avoir employé la brigue pour obtenir le consulat. Mais Rutilius ayant été son compétiteur, et ayant eu le déplaisir de voir Scaurus préféré, il est possible que le dépit ne lui ait pas laissé envisager les choses de sang-froid. La présomption est pour Scaurus qui fut acquitté; et ce qu'il y eut de singulier dans cette affaire, c'est qu'après son absolution, l'accusé devint à son tour l'accusateur

de Rutilius, et succomba aussi en cette qualité. 105.
Il est assez vraisemblable que l'humeur d'un côté, le ressentiment de l'autre, les égarèrent tous deux. Quoi qu'il en soit, Scaurus se croyant des droits à l'estime publique, rédigea les mémoires de sa vie, et ne craignit pas de parler avantageusement de lui-même. Rutilius en fit autant; et aucun des deux, dit Tacite, ne trouva ni un censeur ni un incrédule. Nommé consul, Scaurus soutint avec énergie les prérogatives de sa dignité. Un préteur étant demeuré assis sur son tribunal pendant qu'il passoit, il fit déchirer la robe et mettre en pièces la chaire curule de ce magistrat. Il eut quelques succès à la guerre pendant ce consulat, et maintint une discipline si exacte, qu'un arbre enfermé dans son camp et chargé de fruits mûrs, n'en perdit pas un seul.

Il étoit prince du sénat lorsqu'il fut accusé par le tribun Cn. Domitius Ahenobarbus de quelque infraction religieuse. L'accusateur, qui étoit son ennemi personnel, refusa néanmoins des mémoires secrets contre Scaurus, qu'un esclave de celui-ci vint lui apporter; le tribun envoya ce misérable à son maître. Scaurus fut absous, mais non d'une voix unanime.

Le tribun, apparemment pour se relever de cet échec, entreprit d'enlever un très-beau

105. droit au sacerdoce. Les augures et les pontifes élisoient eux-mêmes aux places vacantes dans leur collége. Domitius fit passer une loi qui transféroit l'élection au peuple ; cependant comme la religion ne permettoit pas que de tels titres fussent conférés par lui, on suivit un usage déjà en vigueur relativement au grand-pontife. La plus petite portion des tribus (dix-sept sur trente-cinq) étoit convoquée après avoir été tirée au sort, et celui qui réunissoit la pluralité des suffrages, devoit être adopté par les pontifes. Le peuple, pour récompenser son tribun de lui avoir fait acquérir ce nouveau privilége, ne tarda pas à lui conférer le souverain pontificat.

Rome, maîtresse de la plus belle partie de l'univers, va encore connoître la terreur, sentiment qu'elle n'avoit guère éprouvé depuis un siècle, depuis l'expédition d'Annibal. Ce furent des Barbares qui lui rappelèrent qu'elle n'étoit pas invincible, et lui firent essuyer des disgrâces dont elle avoit perdu l'habitude : ils sont fameux dans l'histoire sous le nom de Cimbres et de Teutons. Ils sortoient du nord de la Germanie et des environs de la mer Baltique. Dès les temps les plus anciens, les peuples septentrionaux, entr'autres, les Celtes et les Germains, s'efforcèrent de s'emparer

des contrées méridionales et d'y former des établissemens. 105.

Ceux-ci s'étant d'abord jetés vers la Bohême furent repoussés par les Boïens qui l'occupoient (1). Alors ils s'approchèrent du Danube, et l'ayant passé, pénétrèrent jusqu'aux bords de la Save, d'où prenant la direction de l'occident, ils entrèrent dans la contrée que nous appelons la Styrie. Ils n'avoient jusque-là traversé que des régions occupées par des Gaulois d'origine, et n'avoient pu ou voulu s'y arrêter. Ils entrèrent ensuite dans le Norique, qu'ils ravagèrent suivant leur usage. Comme ils s'y trouvoient à portée de l'Italie, le consul Papirius Carbon leur envoya demander avec menace pourquoi ils dévastoient des contrées amies de Rome. Il n'y avoit toutefois aucune alliance entre elles et les Romains. Les Cimbres (2) répondirent avec modération qu'ils alloient se retirer et tâcher de s'établir dans quelque région à laquelle Rome ne prît aucun intérêt. Le consul regardant cette réponse comme une preuve de timidité, crut

---

(1) Le nom de Bohême vient par corruption de celui de Boïens.

(2) Souvent nous ne nommerons que ce peuple, lorsque nous aurons à parler de lui et des Teutons à la fois.

105. qu'il lui seroit facile de repousser des peuples qui reconnoissoient eux-mêmes leur foiblesse, et néanmoins, pour en venir plus sûrement à bout, il crut pouvoir user de perfidie. En conséquence, il donna aux ambassadeurs qu'ils lui avoient envoyés, des guides qui leur firent faire un long circuit, et marcha en diligence contre les Cimbres qu'il trouva près de Noricie. On croit que cette ville étoit celle de Gorice, dans la Carinthie. Les Barbares, quoique surpris et attaqués au milieu de la nuit, défirent les Romains, et les auroient exterminés, si un orage n'eût mis fin à l'action. Elle eut lieu en 113. Les vainqueurs, sans qu'on en sache la raison, se tournèrent du côté de l'Helvétie. On ignore ce que firent les Cimbres jusqu'en l'année 109. On les voit alors dans la Gaule demander au consul Silanus des terres où ils puissent s'établir, avec offre de servir à Rome de troupes auxiliaires quand on auroit besoin de leur secours. Ayant été refusés, ils attaquent les Romains et les battent une seconde fois.

Ce fut, à ce qu'on présume, vers ce temps que deux peuples de l'Helvétie, les Tigurins (du canton de Zurich) et les Tugéniens (de celui de Zug), firent alliance avec les Cimbres. L'Helvétie étoit riche et possédoit beaucoup

d'or à cette époque, au rapport de Strabon; 105.
mais voyant les Cimbres, chargés des dépouilles de tant de nations, jouir encore d'une plus grande opulence, elle se joignit à eux pour obtenir les mêmes avantages; et en l'année 107, les Tigurins, en allant faire leur jonction, détruisirent aussi une armée romaine commandée par le consul L. Cassius, qui périt dans le combat. C. Popilius, qui le remplaça, n'en put sauver les débris qu'en passant sous le joug et en abandonnant tous ses bagages à l'ennemi. De retour à Rome, il fut accusé devant le peuple, et ne prévint sa condamnation qu'en s'exilant lui-même.

Le consul Q. Servilius Cépion, qu'il ne faut pas confondre avec celui qui fit assassiner Viriathus, fut chargé (en 106) de venger la défaite de Cassius. Il dirigea ses premiers efforts contre les habitans de Toulouse. Ceux-ci, qui étoient d'abord alliés des Romains, ayant été séduits par les promesses des Cimbres, surprirent et emprisonnèrent une garnison romaine qui se trouvoit dans leur ville. Cépion s'y étant pratiqué une intelligence, s'en fit ouvrir les portes, et la livra au pillage. Parmi le butin étoit une immense quantité d'or enlevé, soit des temples de Toulouse, soit d'un lac voisin; on en porte la valeur au moins à

105. quinze mille talens (1). Cépion s'appropria la plus grande partie d'une si belle proie; on prétend même que l'ayant fait partir pour Marseille, il fit assassiner l'escorte par des scélérats qui lui étoient dévoués, supposa que tout avoit été volé, et ne remit rien au trésor public. Le reste de sa vie ayant été un tissu d'infortunes, et les complices du vol étant, dit-on, tous morts misérablement, on crut voir dans leur désastre la punition d'un sacrilége; et pour exprimer un homme persécuté par le malheur, on disoit: *Il a de l'or de Toulouse.* Ce proverbe étoit fameux à Rome.

Le consul qu'elle avoit opposé aux Cimbres avoit d'autres vices et d'autres défauts que la cupidité; il étoit fier, arrogant, téméraire; néanmoins, par une espèce de fatalité, on le laissa, sous le titre de proconsul, continuer cette guerre importante. On fit une faute aussi considérable, en appelant au consulat, en l'an 105, Cn. Mallius, qui n'avoit, dit Cicéron, ni esprit, ni naissance, ni capacité, ni conduite; et comme si le sort, d'accord avec la multitude, eût conspiré la perte de Rome,

(1) Les Gaulois ayant de grandes richesses, fort peu de luxe et beaucoup de superstition, consacroient des trésors aux dieux, et en leur honneur jetoient des lingots d'or et d'argent dans des lacs et des marais.

il donna la gaule pour département à ce consul. Enfin, pour comble de malheur, lorsque Mallius eut joint Cépion, la discorde se mit entr'eux. La prééminence appartenoit au premier, en sa qualité de suprême magistrat de la république; mais le proconsul ne voulut voir que l'indignité du sujet, et dédaignant tout concert avec lui, mit le Rhône entre son armée et celle de Mallius. L'ennemi ne manqua pas de tirer parti de cette mésintelligence : il battit un gros détachement des troupes de ce dernier. Le consul alors pria Cépion de le venir joindre. Celui-ci répondit avec insolence, et refusa d'obéir. Bientôt il changea d'avis, ne voulant pas laisser à Mallius tout l'honneur de la victoire qu'il regardoit comme assurée. Mais en se rapprochant de lui, il ne continua pas moins d'agir séparément et sans daigner s'entendre ni communiquer avec le consul. Il plaça son armée entre celle de Mallius et les Cimbres, ayant le projet de les attaquer le premier, ou même seul. 105.

L'ennemi qui avoit eu connoissance des dissensions élevées entre les deux généraux, les crut réconciliés quand il vit Cépion repasser le Rhône, et envoya des ambassadeurs demander la paix. Ils entrèrent d'abord dans le camp de Cépion; mais ce proconsul voyant

105. qu'ils avoient ordre de s'adresser au consul, en ressentit une ridicule jalousie et une telle fureur, qu'il fut au moment de les faire massacrer. Ses troupes, alarmées de la division des deux généraux, entraînèrent presque de force le leur dans le camp du consul. On y délibéra sans rien conclure, on s'injuria réciproquement, et le remède accrut le mal.

Le résultat de ces extravagances fut la plus terrible défaite que Rome eût encore essuyée. On croit que la bataille se donna près d'Orange; on prétend qu'il n'échappa que dix hommes au carnage: de ce nombre fut le célèbre Sertorius, alors fort jeune, et qui passa le Rhône à la nage, sans quitter sa cuirasse ni son bouclier. Quatre-vingt mille hommes, dit-on, restèrent sur la place. La moitié étoit composée de valets ou de gens suivant l'armée : ce qui supposeroit dans les camps bien de l'attirail et du luxe. Les Cimbres, avant l'action, par un vœu alors assez commun chez les Gaulois et les Germains, s'étoient engagés à sacrifier aux dieux, et à détruire tout ce qui tomberoit entre leurs mains. Ils jetèrent en conséquence dans le Rhône l'or et l'argent, mirent en pièces les bagages, noyèrent les chevaux et pendirent les prisonniers à des arbres. Outre les Cimbres, les Teutons et les Tigurins, un autre peuple

connu sous le nom d'Ambrons, d'Umbri ou 105.
d'Ombri, qui habitoient, à ce qu'on pense, un canton helvétique, eut part et même la plus grande part à cette victoire. Plutarque dit que c'étoit le corps le plus intrépide de l'armée des Barbares.

Sans perdre de temps, ceux-ci tiennent conseil sur ce qui reste à faire après un si grand succès. Ils conviennent unanimement qu'il faut saccager Rome et toute l'Italie, avant de s'établir et même de s'arrêter nulle part. Néanmoins ils voulurent connoître ce que penseroit de leur projet Aurelius Scaurus, personnage consulaire, qu'ils avoient pris dans l'avant-dernier combat. Ils le firent amener, chargé de fers, à leur assemblée, où, suivant leur usage, ils étoient venus armés. Quand on lui eut demandé son avis sur le projet de passer les Alpes, il essaya d'en détourner les Cimbres, en leur peignant la puissance romaine comme indestructible. Boiorix, un des rois de cette nation, qui étoit jeune et violent, offensé de ce discours, à son avis trop libre dans la bouche d'un captif, lui passa son épée au travers du corps.

On ignore ce que devint Mallius; l'histoire n'en parle plus. Quant à Cépion, l'une des principales causes de la catastrophe, on s'é-

105. tonna qu'il eût pu y survivre. Le peuple commença par le destituer ; ensuite on confisqua ses biens. Ce ne fut point là le terme de sa disgrâce. L'année suivante (104), un tribun fit ordonner que tout général qui auroit été privé par le peuple du commandement des armées, ne pourroit siéger dans le sénat. Cépion seul se trouvant dans ce cas, il est évident que la loi n'avoit été rendue que contre lui. Dix ans après, un autre tribun, Norbanus, le traduisit de nouveau devant le peuple, pour la soustraction de l'or de Toulouse.

Ce sénateur étoit très-aimé de sa compagnie, parce qu'il avoit le premier osé réparer un peu la brèche que le dernier des Gracques avoit faite à l'aristocratie en transférant le droit de juger du sénat à l'ordre des chevaliers. Avant de partir pour combattre les Cimbres, il avoit fait rendre une loi qui ordonnoit que la moitié des juges seroit prise parmi les sénateurs. On peut avoir une idée du plaisir que fit cette loi au sénat, par l'énergie avec laquelle l'orateur L. Crassus l'avoit appuyée. « Délivrez-» nous, disoit-il au peuple, de la rage de » ceux qui ne peuvent s'abreuver assez de » notre sang. Ne souffrez pas que nous

» soyons sous un autre joug que celui du 105.
» peuple romain, que nous pouvons et devons » porter. » Cette loi de Cépion ne fut pas long-temps en vigueur ; car bientôt les chevaliers se ressaisirent du privilége exclusif des jugemens. Néanmoins elle fit donner à son auteur le titre de patron du sénat. En conséquence, il trouva de très-zélés défenseurs lorsqu'il fut accusé d'avoir soustrait l'or de Toulouse. Crassus, alors consul, Scaurus, prince du sénat, et probablement toute cette compagnie, s'intéressèrent en sa faveur. Deux tribuns s'opposèrent à leur collègue ; mais la violence, comme il étoit alors trop ordinaire, décida du sort de l'accusation. Scaurus fut blessé, les deux tribuns chassés de la tribune, et Cépion condamné. Les uns disent qu'il s'exila lui-même ; d'autres qu'il fut étranglé en prison. On attribua son malheur à la vengeance des dieux, qui, dit-on, s'étendit sur ses enfans. Il ne laissa que des filles dont la conduite fut déshonorante et la fin déplorable.

Quels qu'aient été les malheurs personnels de ce général et ceux de sa famille, il jeta Rome dans un des plus grands périls qu'elle eût jamais courus. Après la plus terrible défaite, on voyoit aux portes de l'Italie trois cent

105. mille hommes en armes, suivis de leurs femmes et de leurs enfans ; ce qui annonçoit l'intention non de piller simplement ce pays, mais de s'y établir, en exterminant la plupart de ceux qui l'habitoient. La renommée avoit dès long-temps publié, même exagéré, suivant l'usage, la force, la grande stature et la férocité de cette nuée de Barbares. Le consul Rutilius fit de nouvelles levées et donna tous ses soins à les bien exercer. Le premier, il introduisit l'usage de faire enseigner l'escrime aux soldats, et en chargea les maîtres des gladiateurs : pratique dès lors adoptée. Ce magistrat établit la discipline la plus sévère, et personne n'eut droit de s'en plaindre ; car il voulut que son propre fils servît comme simple légionnaire, c'est-à-dire, dans le dernier rang de la milice.

On avoit besoin surtout d'un bon général : Marius fut, contre l'usage, nommé consul en son absence ; il étoit encore en Afrique : trois ans seulement s'étoient écoulés depuis qu'il avoit été une première fois élevé à cette magistrature, et la loi exigeoit un intervalle de dix ans entre le premier consulat et le second. Tout céda au besoin qu'on avoit de ses talens.

104—103. Il choisit l'armée que Rutilius avoit si bien

exercée, la préférant à celle qu'il avoit commandée lui-même, et qui avoit vaincu Jugurtha. Les ennemis, contre toute attente, lui donnèrent le temps de respirer ; au lieu de venir en Italie, comme c'étoit d'abord leur projet, ils passèrent en Espagne, après avoir tout ravagé du Rhône aux Pyrénées. Marius profita de ce répit pour plier les soldats à son joug ; car s'il les avoit ménagés et flattés en Numidie, cette fois il en usa tout autrement avec eux. Ses manières dures et farouches, son austérité dans les punitions, la rudesse de sa voix, son air sombre, la fierté de son regard, leur parurent d'abord insupportables; mais bientôt ils s'y accoutumèrent, et sentirent qu'un tel général pouvoit convenir aux circonstances actuelles. 104—103.

Une occasion, dans laquelle il montra une courageuse impartialité, acheva de lui concilier les esprits. Son neveu, tribun légionnaire, ayant tenté en vain de corrompre la pudicité d'un jeune soldat qui étoit sous ses ordres, voulut employer la violence ; ce soldat lui passa son épée au travers du corps; il fut traduit au tribunal du consul, où l'on crut qu'il alloit trouver sa perte. Marius ayant appris la vérité de l'accusé même, dont personne n'avoit osé prendre la défense, bien loin

104— de l'envoyer au supplice, lui donna une cou-
103. ronne en le louant d'avoir couru le danger de la mort pour éviter l'infamie.

On n'a point de connoissance que Marius ait à cette époque augmenté sa gloire militaire. Celle de Sylla, son lieutenant-général, reçut quelque accroissement par la victoire qu'il remporta sur les Tectosages, habitans des bords de la Garonne.

Mais il est vraisemblable que le consul employa le loisir que lui laissoient les Cimbres cette année, à faire creuser un nouveau canal du Rhône, qu'on sait avoir été son ouvrage, sans qu'on soit certain du temps où il y fit travailler. Recevant par ce fleuve la plus grande partie de ses vivres, et voyant son embouchure obstruée par le sable et la vase, il ouvrit, au-dessous d'Arles, un autre canal qui se prolongeoit au-delà du village de Foz, dont le nom vient de celui de cet ancien ouvrage, que les Romains appelèrent *Fossa Mariana.* Il ne subsiste plus.

Comme on attendoit les Cimbres, Marius obtint un troisième consulat, et le gouvernement de la Gaule lui fut déféré sans consulter le sort, de l'avis même de la plus haute noblesse qui, malgré les motifs qu'elle avoit de se plaindre de ce général, ne pouvoit lui refu-

ser son estime, et le regardoit comme le bou- 104—
clier de l'Etat. 103.

Les Cimbres n'étant pas revenus de l'Espagne, le troisième consulat de Marius ne fut signalé par aucun exploit. Sylla seulement eut l'avantage d'arracher à l'alliance de ces Barbares une nation nombreuse de la Germanie. La jalousie du consul en fut blessée ; il cessa de fournir à son lieutenant des occasions de se distinguer, et traversa même son avancement. Sylla, dès ce moment, le quitta pour s'attacher ailleurs.

Enfin, les Cimbres, après avoir échoué en Espagne, où ils reçurent quelque échec peu considérable de la part des Celtibériens, se disposèrent à rejoindre les Teutons, pour venir avec eux tomber sur l'Italie. Avant cette jonction, Marius, attendu la mort de son collègue, s'étoit rendu à Rome pour présider à l'élection des consuls. Le tribun Saturnin, qu'il avoit mis dans ses intérêts, ne cessoit d'exciter par ses harangues la multitude à lui conférer un quatrième consulat. Marius feignoit de redouter ce fardeau. Le magistrat du peuple, en apparence indigné, prétendit que c'étoit une trahison de refuser son secours à la patrie, dans un si pressant danger. Quoique cette ruse grossière, dont personne ne fut la

104— dupe, parût digne du plus grand mépris, la
103. réputation et l'expérience de Marius l'emportèrent sur toute autre considération. Il fut élu. On lui donna pour collègue Lutatius Catulus.

102. Les deux généraux se mirent chacun à la tête d'une armée, et se séparèrent pour s'opposer aux Barbares qui s'avançoient par deux chemins différens. Les Cimbres prirent celui du Norique, pour entrer en Italie par le Trentin; les Teutons et les Ambrons se proposoient de traverser la Provence, et de pénétrer par la Ligurie. Marius vint camper au confluent de l'Isère et du Rhône, pour arrêter ces derniers, tandis que son collègue attendoit les Cimbres vers les Alpes noriques : celui-ci, comme on verra, les attendit long-temps.

Mais bientôt le premier se trouva en présence des Teutons et des Ambrons ou Umbri. Leur multitude innombrable couvroit un vaste terrain; ils poussoient d'effroyables hurlemens, et présentoient toujours avec insulte la bataille à Marius, que leurs railleries ne purent émouvoir. Renfermé dans son camp, il contenoit l'ardeur de ses troupes qui avoient peine à souffrir ces outrageantes provocations. Pour les accoutumer à l'aspect effrayant des Barbares, il envoyoit successivement tous les corps de son armée sur les confins du camp,

persuadé que l'habitude effaceroit bientôt 102.
l'impression que pouvoit d'abord faire l'aspect de ces ennemis sauvages. Il apaisoit les murmures que causoit son inaction, en disant aux soldats qu'il étoit bien sûr de leur courage, mais que les oracles lui prescrivoient le temps et le lieu marqués pour la victoire. L'interprète de ces ordres des dieux étoit une prophétesse de Syrie, appelée Marthe, qui le suivoit constamment, et de laquelle il prenoit l'ordre pour les sacrifices. Cette femme, vêtue d'une mante de pourpre, portant à la main une pique entourée de bandelettes et de fleurs, étoit menée en litière, avec de grandes démonstrations de respect, et inspiroit une confiance que le général ne pouvoit obtenir.

Celui-ci ayant été défié à un combat singulier, par un officier ennemi, lui répondit que s'il étoit fatigué de la vie, il étoit le maître de se l'ôter. Peu après, il fut attaqué dans son camp ; mais les Teutons, accablés d'une grêle de traits, ayant échoué dans leur entreprise, continuèrent leur marche vers les Alpes, passant comme en revue devant les retranchemens des Romains. Ils mirent six journées entières à défiler ainsi ; ce qui peut donner une idée de leur nombre prodigieux. Marius les suivit choisissant toujours près d'eux des positions

102. avantageuses, et se retranchant avec précaution. Rendus à la ville d'Aix, ils campèrent dans les environs d'une petite rivière, qu'on croit être celle de l'Arc, qui coule à un quart de lieue de ses murs. Marius, résolu de combattre en cet endroit, y prit un poste excellent, où néanmoins il n'étoit pas aisé de se procurer de l'eau. Ses soldats se plaignant d'en manquer, le consul leur montra la rivière, et leur dit : « En voilà; mais il faut l'acheter par du » sang. » On lui répond : « Menez-nous donc » à l'ennemi avant que le nôtre soit brûlé par » la soif. » Le général répliqua qu'il falloit commencer par fortifier le camp. Tandis qu'on y travaille, les valets, armés à la hâte, vont chercher de l'eau. Ils ne sont d'abord troublés que par un petit nombre d'ennemis, parce que les uns dînoient après le bain, et que les autres se baignoient encore, plaisir qu'ils prenoient avec d'autant plus d'empressement, que le lieu offroit une grande quantité de sources d'eau chaude. Mais les Ambrons s'avancent bientôt en bon ordre, frappant leurs armes en cadence, et répétant à grands cris leur propre nom, soit pour s'exciter eux-mêmes, soit pour effrayer l'ennemi en lui apprenant quel peuple il alloit combattre. Les Liguriens, qui ce-jour-là marchoient à la tête des troupes

romaines, étoient aussi Ambrons d'origine, 102.
comme nous l'avons vu dans l'introduction; ils redirent ce nom de leur côté, en sorte que toute la plaine en retentit.

Les Ambrons ayant la rivière à passer, leur ordonnance en fut rompue : attaqués avec furie par leurs anciens compatriotes avant qu'ils pussent rétablir l'ordre, ils furent ensuite renversés par les Romains qui accoururent de toutes parts, poursuivis de l'autre côté de la rivière que les ennemis passèrent avec eux, et poussés vers leur camp. Alors les femmes des Ambrons se présentent armées de haches et d'épées, donnant les signes les plus expressifs de rage et de douleur, frappant également leurs maris, qu'elles nomment lâches et traîtres, et ceux qui les suivent. Elles se jettent au milieu de la mêlée, saisissent de leurs mains ensanglantées les épées des Romains, s'efforcent d'arracher leurs boucliers, et reçoivent la mort avec intrépidité. Soit que leur audace, soit que la nuit arrêtât les vainqueurs, ils se retirèrent après avoir détruit la plus grande partie des Ambrons.

La joie qu'ils ressentirent de leur victoire fut médiocre. Leur camp n'étant point retranché, ils craignoient une attaque nocturne; car ils n'avoient eu affaire qu'au plus petit nombre

102. des Barbares. Ceux-ci, désolés et furieux de leur perte, faisoient entendre non des cris de douleur, mais des rugissemens. Le consul s'attendoit à être assailli de moment à autre, et redoutoit la confusion inévitable dans un combat livré au milieu des ténèbres. Mais les ennemis employèrent cette nuit et tout le jour suivant à se préparer à une nouvelle action. Marius envoya trois mille hommes se poster en embuscade derrière leur camp, rangea ses fantassins au-devant du sien sur une hauteur, et fit descendre sa cavalerie dans la plaine. Les Teutons, qui ne connoissoient nullement, à ce qu'il paroît, l'art de la guerre, ne se doutèrent pas qu'ils étoient tournés ; et, au lieu d'attendre que l'infanterie des Romains fût descendue, ils allèrent l'attaquer sur l'éminence qu'elle occupoit. Ils furent repoussés sans beaucoup de peine, et le détachement qui les avoit dépassés tomba au même instant sur leurs derrières. On leur tua ou prit plus de cent mille hommes. L'épitome de Tite-Live porte même le nombre des morts à deux cent mille, et celui des prisonniers à quatre-vingt-dix mille : ce qui n'est guère croyable.

L'armée fit présent à Marius de tout le butin, qui étoit immense. Ne voulant ni le refuser, ni en priver ses soldats, il ordonna

de le leur vendre au plus vil prix. Cette 102.
conduite lui attira l'approbation universelle, même les bonnes grâces de la noblesse. Après avoir mis à part, pour son triomphe, les plus belles armures conquises sur l'ennemi, il composa du reste un bûcher qu'entoura toute son armée couronnée de lauriers. Il alloit y mettre le feu, lorsque des courriers, arrivant en toute diligence, lui apportèrent la nouvelle de sa promotion à un cinquième consulat. Tous les officiers ornèrent sa tête de nouvelles couronnes, et il acheva le sacrifice qui venoit d'être interrompu d'une manière si agréable pour lui.

Son collègue Catulus obtint aussi la conti- 101.
nuation du commandement, sous le titre de proconsul. Il s'en falloit bien cependant que celui-ci eût les talens et même l'humeur guerrière de Marius; craignant de ne pouvoir empêcher le passage des Alpes, il borna ses désirs à défendre celui de la rivière nommée l'Athesis (l'Adige), et, dans ce dessein, forma sur ses deux rives deux camps qu'il unit par un pont. Les Cimbres ayant en conséquence pénétré sans opposition dans l'Italie par le Trentin, comme ils se l'étoient proposé, s'approchèrent de Catulus; ils étoient si pleins de confiance, qu'uniquement pour faire parade

101. de force et d'intrépidité, ils s'exposoient tout nus à la neige, ou gravissoient sur le sommet des montagnes à travers des monceaux de glaces; puis, s'asseyant sur leurs boucliers, se laissoient couler le long des pentes les plus roides, au risque de s'engloutir dans les abîmes dont elles étoient parsemées.

Ayant sondé la rivière, et s'étant assurés qu'elle n'étoit point guéable, ils entreprirent de la combler, en y roulant d'immenses roches et d'énormes masses de terre. Dans un autre endroit, ils traînoient les plus gros arbres qui, emportés par la rapidité du courant, ébranloient le pont des ennemis, et ne pouvoient manquer de le renverser.

Le plus considérable des deux camps romains, étoit en-deçà de la rivière. Ceux qui l'occupoient furent tellement effrayés de cette manœuvre, qu'ils s'enfuirent. Catulus tint, en cette circonstance, une conduite équivoque; il se mit à la tête des fuyards, afin qu'ils eussent l'air, non de déserter leur poste, mais de suivre leur général. Après ce que nous avons dit de son caractère, on trouvera dans ce trait plus d'esprit que de courage.

Ceux qui défendoient le petit camp au-delà de la rivière, quoique dans un plus grand danger, se comportèrent avec bien plus de

fermeté; ils se défendirent avec tant d'énergie, 101.
que les Cimbres admirant cette bravoure, leur accordèrent une capitulation honorable, et leur permirent de se retirer. Un centurion, Petreius, fit une action encore plus héroïque. La légion dans laquelle il servoit étant enveloppée, il l'exhorte à se faire jour. Le tribun qui commandoit, balance; il le tue de sa main. Le commandement lui étant alors échu, il exécute l'audacieuse retraite qu'il a proposée. Il reçut en récompense une couronne obsidionale (1) : c'est le seul centurion qui en ait jamais obtenu une semblable.

Le fils de Scaurus (2) tint une conduite bien differente, et périt misérablement pour n'avoir osé soutenir la présence d'un danger auquel il eût peut-être échappé. Il servoit dans la cavalerie; et la peur le fit fuir dans une rencontre. Lorsqu'il fut de retour à Rome, son père, dont la sévérité étoit inexorable, lui interdit sa présence. Pénétré de honte et de douleur, ce jeune homme se donna la mort.

(1) Elle étoit de gazon, et décernée par les soldats eux-mêmes au chef qui les avoit délivrés d'un péril très-grave.

(2) De Marcus probablement, car nous ne voyons pas figurer d'autre Scaurus au temps actuel.

101. Cependant les Cimbres, maîtres de la campagne, la ravagèrent sans éprouver de résistance. S'ils avoient marché droit à Rome, ils auroient pu, dit Florus, renouveler le désastre qu'y avoient causé les Gaulois; mais ayant promis d'attendre leurs compagnons, quand ils s'en étoient séparés, ils s'arrêtèrent avec plaisir dans une contrée fertile dont ils goûtèrent les délices avec d'autant plus d'avidité, qu'elles leur étoient inconnues. Elles énervèrent leurs forces et leur courage.

Les Romains se hâtèrent de rappeler Marius à Rome, et lui offrirent le triomphe. Il déclara vouloir le différer jusqu'à la fin de la guerre, qu'il comptoit, dit-il, terminer par des exploits plus glorieux encore que les premiers. Cette confiance produisit deux bons effets pour la république et pour lui : elle calma les alarmes; et on lui sut gré d'attendre le retour de ses soldats, pour partager avec eux des honneurs que leur courage avoit beaucoup contribué à lui faire décerner. Il alla joindre le proconsul, et fit venir ses troupes de la Gaule narbonnoise, où il les avoit laissées après la défaite des Teutons. Catulus s'étoit retiré derrière le Pô. Dès que Marius l'eut joint, ils passèrent ce fleuve. Il n'existoit entre ces deux généraux ni ressemblance ni union : l'un étoit

doux et poli, l'autre féroce et grossier. Marius, 101.
quoiqu'infiniment supérieur pour le talent de la guerre, étoit petitement et bassement envieux de la portion de gloire que le proconsul pouvoit acquérir. Sylla contribua encore à augmenter la mésintelligence entre les deux généraux. Après avoir quitté Marius, il s'étoit attaché au proconsul, et trouva le moyen de mettre l'abondance dans son armée, quoiqu'elle fût au milieu d'un pays ravagé. Celle de Marius, qui souffroit de la disette, profita des soins de Sylla. Marius fut piqué d'avoir cette obligation à un homme qu'il détestoit ; le danger commun ne permit pas néanmoins à la discorde qui étoit au fond des cœurs d'éclater en ce moment.

Les Cimbres étoient dans leur voisinage, et ne différoient le combat que parce qu'ils attendoient les Teutons dont ils ignoroient ou ne vouloient pas croire la défaite. Quand ils surent la réunion des deux généraux ennemis, ils firent demander à Marius la paix, avec un territoire et des villes pour eux et leurs frères. De quels frères, dit-on à leurs envoyés, entendez-vous parler ? Ceux-ci répondirent que c'étoit des Teutons. L'assemblée éclata de rire, et Marius leur répliqua : « Soyez » sans inquiétude pour vos frères; ils ont la

101. » terre que nous leur avons donnée, et la » garderont éternellement. » Les Barbares repartirent que cette insulte seroit bientôt punie par les Cimbres et ensuite par les Teutons, dès qu'ils seroient arrivés. « Ils sont arrivés, » reprit Marius, vous ne partirez point sans » les avoir embrassés : les voici. » Aussitôt les rois teutons leur furent amenés coúverts de chaînes. Lorsque cette réponse fut connue des Cimbres, un de leurs rois, à la tête d'un corps de cavalerie, s'approcha du camp des Romains, et appelant le consul, lui proposa une bataille générale, et de convenir du jour et du lieu. Marius répondit que les Romains n'avoient pas coutume de se prêter à ces sortes d'arrangemens; que néanmoins il vouloit bien lui accorder la satisfaction qu'il désiroit. On demeura d'accord de combattre au bout de trois jours, dans la plaine de Verceil. Marius avoit trente-deux mille hommes qu'il plaça aux deux ailes; et Catulus, qui en avoit vingt mille, occupa le centre. Les Cimbres se formèrent en bataillon carré, dont chaque face occupoit trente stades, environ cinq quarts de lieue; ce qui suppose une immense multitude. Leurs cavaliers avoient des casques en forme de gueule ouverte, et faits avec des mufles d'animaux féroces. Ces casques surmontés par des

panaches en forme d'ailes, et d'une hauteur 101.
extraordinaire, donnoient un air gigantesque à ceux qui les portoient. Leurs boucliers étoient tout blancs ; ils étoient armés de deux javelots qu'ils lancoient de loin, après quoi ils se servoient de grandes et lourdes épées. Les Barbares, voulant mettre à profit l'avantage du nombre qui étoit de leur côté, manœuvrèrent pour envelopper les Romains. Le consul et Catulus s'en aperçurent, et alloient donner des ordres en conséquence ; mais un de leurs soldats ayant crié que l'ennemi fuyoit, tous se précipitèrent à sa poursuite : ainsi commença l'action. Dès qu'on eut montré à Marius les entrailles des victimes, il cria : « La victoire » est à moi. »

S'il falloit en croire Sylla, lequel avoit laissé des mémoires qui se sont perdus, mais dont Plutarque a fait un grand usage, Marius n'auroit pris aucune part au combat, la poussière lui ayant dérobé l'ennemi, de manière qu'il ne put le rencontrer. L'armée de Catulus, où Sylla avoit un commandement distingué, soutint tout l'effort des ennemis : on étoit à la fin de juillet, dans les plus grandes chaleurs de l'été. Les Cimbres, accoutumés à une température humide et froide, furent accablés par les ardeurs du soleil qu'ils avoient au vi-

101. sage. La poussière, qu'on suppose avoir fait égarer Marius, fut très-utile aux soldats du proconsul, parce qu'elle leur cacha une grande partie de leurs adversaires, et qu'ils étoient animés au combat avant d'avoir pu considérer le spectacle d'une nuée de Barbares, dont ils eussent été peut-être épouvantés. Les Romains étoient si bien endurcis aux incommodités de la saison, qu'on n'en vit pas, dit-on, un seul haletant ou suant, malgré la canicule, la course rapide qu'ils avoient faite pour attaquer, et la vivacité de l'action. Quoique la puissance de l'habitude sur le corps de l'homme soit bien grande, ce fait tient du prodige; au reste, les Barbares furent anéantis, quelle qu'en ait été la cause. Les plus braves, placés aux premiers rangs, avoient pris une singulière précaution, pour n'être pas rompus; ils s'étoient liés ensemble par des chaînes qui tenoient à leurs boucliers. On les tua sur la place, et l'on poussa tous les autres jusqu'à leur camp. Les femmes des Cimbres renouvelèrent alors la scène qu'avoient donnée celles des Ambrons. Vêtues de noir, elles montent sur leurs chariots, et de là tuent les fuyards. Il y en eut qui tuèrent ou leurs pères, ou leurs frères, ou leurs maris, n'envisageant qu'un traître dans celui qui tournoit le dos à l'ennemi.

Lorsqu'enfin elles virent tout perdu, elles sol- 101.
licitèrent de Marius au moins un esclavage décent, dans le collége des vestales, où elles demandèrent qu'il leur fût permis de garder comme elles une éternelle continence. Cette grâce leur étant refusée, elles étouffèrent de leurs propres mains, ou firent écraser sous les roues des chariots ou les pieds des chevaux leurs plus jeunes enfans, puis s'arrachèrent la vie. Le nombre des prisonniers s'éleva, dit-on, à soixante mille, et celui des morts au double. Le témoignage de Sylla, ennemi déclaré de Marius, n'a obtenu aucune confiance de la postérité. Dans le temps même, tout l'honneur de cette journée, qui préserva l'Europe de la domination des Barbares, fut uniquement attribué au consul.

Le peuple, qui le regardoit comme sa créature, lui donna le nom de troisième fondateur de Rome, l'égalant à Camille, et jugeant qu'il avoit comme lui sauvé la ville éternelle. Dans leurs repas, les plébéiens lui faisoient des libations comme à un dieu. Ils vouloient qu'il triomphât seul, et qu'on lui décernât deux triomphes, pour sa double victoire sur les Teutons et les Cimbres; il se montra plus modéré que ses partisans, n'accepta qu'un triomphe, et crut devoir le partager avec Ca-

101. tulus, soit par un sentiment de justice, soit par un motif de prudence : car il avoit à craindre que l'armée du proconsul n'eût pas souffert tranquillement un affront fait à son général, et qui auroit rejailli sur elle. On prétend qu'un roi teuton, qui figura au nombre des captifs, avoit plus de dix pieds de haut : ce qui n'est guère croyable.

Sertorius, dont nous avons déjà parlé, se signala dans cette campagne par un trait de hardiesse, qu'aujourd'hui on regarderoit comme peu convenable à un officier. Il avoit osé, travesti en Gaulois, passer dans le camp des Cimbres, d'où il rapporta des notions utiles à Marius, qui lui accorda des récompenses militaires.

Ce général en décerna d'un genre différent à deux cohortes d'Ombriens, qui s'étoient singulièrement distinguées : il leur conféra le droit de bourgeoisie romaine. Quelqu'un lui ayant dans la suite fait observer que la loi ne permettoit pas à un citoyen de donner de telles gratifications, il répondit qu'il n'avoit pu entendre sa voix dans le bruit des armes : la tournure ingénieuse de cette réponse hautaine étonne dans un homme auquel on attribue une grossièreté sauvage.

Fier de ses victoires, il affecta de se com-

parer à Bacchus, et de boire dans un vase 101.
semblable à celui dont on prétend que se servoit ce fabuleux conquérant des Indes. Il érigea, comme autrefois Marcellus, un temple à l'Honneur et à la Vertu guerrière; mais telle étoit son aversion pour les arts de la Grèce, qu'il ne permit pas qu'on y employât le marbre; il n'y fit entrer que la pierre la plus simple et la plus commune, en bannit la peinture et la sculpture, et ne voulut pour sa construction qu'un architecte romain. Ayant été obligé, pour sa dédicace, de donner des jeux et des spectacles grecs, il ne parut qu'un moment au théâtre. Catulus, de son côté, pour accomplir le vœu qu'il avoit fait le jour de la bataille, dédia aussi un temple à la Fortune de ce jour : *Fortunæ hujusce diei.*

Pendant la guerre des Cimbres il y eut en Sicile une seconde révolte d'esclaves qui dura plus de trois ans. Quelques mouvemens que firent ceux d'Italie, en furent comme le prélude; le plus considérable s'éleva du côté de Capoue, et eut pour auteur un chevalier romain nommé Vettius. Né riche, il avoit dissipé sa fortune; mais l'état de ses affaires n'étoit pas encore connu du public, lorsqu'il fit, pour sept mille talens, l'acquisition d'une esclave dont il étoit devenu éperdument amou-

101. reux. Il avoit obtenu du terme pour le paiement; quand il fut expiré, n'ayant point d'argent, il demanda du délai; on lui en accorda. N'étant pas plus en état de s'acquitter à la seconde échéance qu'à la première, pressé par son créancier, il tente un coup de désespoir: il se procure à crédit cinq cents armures complètes, les envoie à sa campagne, y pousse à la révolte ses propres esclaves, se déclare roi, prend la pourpre, le diadême, et commence par faire égorger son importun créancier. L. Lucullus, préteur, partit sur-le-champ; et, à la tête de quatre mille trois cents hommes, alla chercher le rebelle qui en avoit assemblé trois mille cinq cents, et s'étoit retranché sur une hauteur. Ce dernier eut quelque avantage dans l'action qui se donna; mais ayant été trahi par celui qu'il avoit nommé son général, il se tua pour échapper au supplice. Tous ceux qui l'accompagnoient furent taillés en pièces. On ne fit grâce qu'à l'auteur de la trahison.

La révolte de la Sicile paroît avoir commencé la même année (104): en voici l'occasion. Pendant la guerre des Cimbres, on levoit des troupes chez les alliés; le roi de Bithynie prétendit être dans l'impuissance d'en fournir: les publicains ayant enlevé de force et vendu

comme esclaves un grand nombre de ses sujets, qu'ils avoient dispersés en différentes contrées, un sénatus-consulte ordonna aussitôt de rendre la liberté à tous ceux à qui on l'avoit ravie d'une manière aussi effrontée qu'atroce. Il y en avoit une foule en Sicile. Le préteur en délivra d'abord huit cents; ensuite gagné, ou même corrompu par les principaux habitans de l'île, à qui cet acte de justice causoit une grande perte, il refusa d'entendre les esclaves qui venoient réclamer sa protection, et les renvoya même avec menaces à leurs maîtres. Ces infortunés s'attroupent en petits pelotons que le préteur disperse aisément; mais cette facilité lui ayant inspiré une excessive confiance, les vaincus parviennent à se réunir au nombre de deux mille, battent six cents hommes envoyés contre eux, et se procurent des armes. Ce petit succès grossit leur rassemblement. Quand ils eurent formé un corps de six mille combattans, ils se donnèrent un roi, nommé Salvius, qui avoit la réputation de connoître les choses futures. Il porta son armée à vingt-deux mille hommes, et entreprit de forcer Murgantia, une des plus fortes places de l'île. Le préteur l'alla chercher avec dix mille Italiens et Siciliens; Salvius lui en tua six cents, lui en prit 101.

101. quatre mille, et néanmoins ne put s'emparer de la ville qu'il assiégeoit.

Dans un autre point de la Sicile, vers Ségeste et Lilybée, un esclave qui se donnoit aussi pour astrologue, s'érigeoit également une souveraineté. C'étoit un Cilicien nommé Athénion. Lorsqu'il se vit à la tête de dix mille hommes, il assiégea Lilybée; mais ses forces ne suffisant pas à cette entreprise, il fut contraint d'y renoncer, et fit entendre à son armée, que les astres la menaçoient d'un grand revers, si elle restoit plus long-temps devant la place. Les assiégés ayant maltraité son arrière-garde dans sa retraite, les soldats virent dans ce malheur l'accomplissement de sa prédiction, et la confiance qu'il leur inspiroit en devint plus absolue.

L'autre roi Salvius obtint un succès important. Les rebelles n'avoient pas de place forte; il en prit une (Triocales) qui réunissoit, par sa situation, plusieurs avantages. Alors il mande Athénion, qui, malgré son titre de roi, obéit sans hésiter. Salvius en ce moment, sans compter les troupes de son collègue, réunissoit trente mille soldats sous ses drapeaux. Il se bâtit un palais, prit des gardes, et se forma un conseil.

Tel étoit l'état des choses, lorsque Lucul-

lus, le même probablement qui avoit combattu Vettius, fut envoyé en Sicile avec seize mille hommes pour en réprimer quarante mille. Malgré l'infériorité du nombre, il alla droit à eux, et en tua la moitié dans l'action qui se donna près de Triocales. Le reste se retira dans la place. Athénion s'étoit battu avec un grand courage, et, couvert de blessures, avoit été laissé pour mort sur le champ de bataille, d'où il se sauva pendant la nuit. Les vaincus étoient si découragés, qu'ils furent tentés de retourner chez leurs maîtres, et de se livrer à leur discrétion. Mais Lucullus, qui les eût facilement détruits s'il avoit usé de diligence, ne s'étant présenté qu'au bout de neuf jours devant la place, ils reprirent courage, et résolurent de se défendre jusqu'à la mort. Ils repoussèrent les assiégeans, et après leur avoir fait perdre bien du monde, les contraignirent de se retirer. Depuis ce temps Lucullus inquiéta peu les rebelles. Il fut accusé à Rome de s'être moins occupé du soin de les soumettre que de celui de s'enrichir, et jugé coupable de concussion.

101.

Le préteur qui lui succéda ne fit rien de mémorable; Florus dit même qu'il fut vaincu et qu'il perdit son camp. Le roi Salvius mourut; Athénion lui succéda, et ravagea toute l'île

101. aux yeux du général de Rome, qui ne tenta rien pour l'arrêter.

Enfin, on jugea cette guerre assez importante pour en confier la direction à un consul. Pendant que Marius combattoit les Cimbres, son collègue Manius Aquilius, intrépide guerrier, fut chargé d'exterminer les esclaves en Sicile. Il leur livra une grande bataille, dans laquelle, quoique blessé à la tête, il tua de sa main Athénion, et dispersa son armée. Les vaincus s'étant cantonnés en diverses places, périrent tous par le fer ou la faim, à l'exception de mille qui se rendirent. Le consul les fit partir pour Rome; on les mena dans le Cirque pour combattre des bêtes; mais ne voulant pas servir de jouet à la férocité du peuple, ils se servirent des armes qu'on leur avoit données, pour s'égorger mutuellement: leur chef, resté le dernier, se tua lui-même. On prétend qu'il périt dans les deux guerres de Sicile un million d'esclaves.

La dernière duroit encore lorsque Rome fut souillée d'un parricide: c'étoit le second qu'elle voyoit; le premier avoit été commis environ un siècle auparavant. Romulus, comme Solon, n'avoit point décerné de peine contre ce crime. Il est probable que celle dont nous allons parler fut imaginée contre le pre-

mier qui se rendit coupable de cette atrocité, que Solon avoit voulu faire regarder comme impossible. Le monstre, enfermé dans un sac bien lié, avec un chien, un coq, une vipère et un singe, étoit jeté dans la rivière. L'emblème de cette réunion d'animaux n'est pas facile à expliquer. 101.

Marius se rendit, en ce temps, coupable d'un parricide d'une autre espèce : il déchira le sein de sa patrie qui lui avoit prodigué les honneurs, qui l'avoit maintenu quatre ans de suite dans la première magistrature : ce que Rome n'avoit pas encore vu. Briguant un sixième consulat avec plus d'ardeur qu'on n'en avoit jamais mis à en obtenir un premier, il faisoit violence à son caractère impérieux et dur, pour paroître populaire. Son affabilité n'étant point naturelle, avoit fort mauvaise grâce. Il ne s'en tint pas à ce moyen, et répandit l'or à pleines mains dans les tribus. Il réussit au point, non seulement de se faire nommer, et d'écarter Metellus Numidicus qui s'étoit mis sur les rangs, mais de se faire donner pour collègue L. Valerius Flaccus. Alors il resserra les liens qui l'unissoient déjà au plus mauvais citoyen de Rome, à Saturnin qui l'avoit aidé à obtenir son quatrième consulat.

101. Cet homme ayant eu d'abord, en qualité de questeur, le département d'Ostie, fut chargé de faire venir à Rome du blé dont la ville avoit un très-grand besoin. Il étoit jeune alors et uniquement occupé de plaisirs : il négligea tellement son emploi, que le sénat le lui ôta. Dès ce moment il quitta la débauche pour la faction, et pour suivre le projet qu'il conçut de se venger du corps qui le destituoit. L'année où il servit si bien Marius, il proposa de faire distribuer à chacun des vétérans qui avoient combattu sous ce général, cent arpens de terre en Afrique. Un tribun, son collègue, qui s'opposoit à cette largesse, fut chassé à coups de pierres par la multitude.

Metellus Numidicus, exerçant la censure, voulut renvoyer Saturnin du sénat, ainsi qu'un certain Servilius Glaucia qui n'étoit guère plus digne que lui d'y siéger.

Saturnin, probablement pour détourner ce coup, excita une sédition à l'occasion d'un imposteur (Equilius) qui se donnoit pour fils de l'aîné des Gracques, et vouloit se faire inscrire sous ce nom sur le rôle des citoyens. Metellus, qui savoit que tous les fils de Tiberius étoient morts, s'y opposa. Le peuple adoroit la mémoire et le nom des Gracques; il s'emporta : les pierres volèrent sur le censeur

qui n'en demeura pas moins inébranlable. Un 101.
tribun qui favorisoit l'imposture, fit venir à l'assemblée du peuple Sempronia, sœur des Gracques, et voulut qu'elle montât à la tribune aux harangues. Là, en présence d'une multitude soulevée, il la somma de donner à son prétendu neveu un baiser en signe de reconnoissance et de parenté. Cette femme courageuse, malgré les clameurs du peuple, ne donna que des signes de mépris au faux Gracque. On ignore comment finit cette scandaleuse affaire. On présume que la foiblesse de l'autre censeur fit triompher la fraude et le mensonge. On sait très-certainement qu'il maintint, sur le tableau du sénat, les deux indignes sujets que son collègue en vouloit rayer.

Bientôt Saturnin émut une autre querelle. Mithridate, roi de Pont, si fameux dans l'histoire romaine, formoit alors des projets sur quelques Etats voisins des siens; pour n'être pas troublé dans leur exécution par les Romains, il envoya au sénat des ambassadeurs, qui, ayant ordre de gagner ses principaux membres, apportoient avec eux beaucoup de moyens de corruption; on ignore s'ils furent employés : le fait est probable. Saturnin le supposa vrai, en prit occasion d'attaquer le

101. sénat, et se permit même d'insulter les ambassadeurs. Ceux-ci, excités par plusieurs membres du sénat, y portèrent leurs plaintes. Les infracteurs du droit des gens étoient toujours, en pareil cas, livrés à la nation offensée. Saturnin, pour éviter le sort qui le menaçoit, parut en habit de suppliant sur la place publique, se jeta aux pieds du peuple, et s'efforça de lui persuader que c'étoit l'attachement qu'il portoit à ses intérêts qui l'exposoit à la vengeance des sénateurs, ses juges et ses parties à la fois. Le jour de la délibération, une multitude innombrable inonda les environs du sénat; et l'intéret qu'elle témoignoit à l'accusé le sauva : on craignit probablement que sa condamnation ne devînt le signal d'une révolte.

Aigri par le danger qu'il avoit couru, ce factieux vérifia la maxime de Caton, qui disoit qu'il vaut mieux s'abstenir d'accuser un méchant, que de lui procurer l'avantage de l'absolution. Celui-ci, brûlant d'impatience de se venger, voulant surtout perdre Metellus Numidicus, sollicita un second tribunat qui lui étoit nécessaire pour assouvir ses ressentimens : c'étoit l'avis de Marius avec lequel il s'étoit concerté pour la perte de leur ennemi commun. Cependant, malgré tout l'appui de

ce consul, il n'étoit pas facile à Saturnin d'obtenir une place de tribun, sans doute à cause du mépris qu'il inspiroit. Les neuf premières étoient déjà données, et il eut encore pour la dixième un compétiteur qui l'emporta sur lui. Furieux de cet échec, avec quelques hommes de la lie du peuple et des soldats que lui fournit Marius, il poursuit son heureux concurrent, l'atteint et le tue. Loin d'être puni de son crime, il en recueille le fruit : le lendemain il hérite de celui qu'il avoit assassiné : on le plaça dans le collége des tribuns. 101.

Aussitôt, pour ainsi dire, il propose une 100.
distribution de terres dont les soldats de Marius devoient presque seuls profiter. Le sénat, suivant sa coutume, y résiste ; le peuple se partage ; quelques tribuns même s'opposent à la proposition : ce qui devoit tout arrêter. Mais l'aîné des Gracques avoit montré comment on pouvoit écarter l'opposition. Saturnin chasse de la place ceux qui l'ont formée, et l'on commence à opiner. La noblesse et la saine partie du peuple s'écrient qu'il vient de tonner : en pareil cas l'usage vouloit que l'assemblée fût rompue à l'instant. Le fougueux tribun répond que « si l'on ne se tient en » repos, il va grêler. » Ce mot fut comme le signal du combat ; on s'arme de pierres et

100. de bâtons. La faction de Saturnin l'emporte, et fait passer la loi.

Elle contenoit une clause inusitée, par laquelle le sénat, dans un délai de cinq jours, étoit tenu d'en jurer l'observation, sous peine d'exil contre les réfractaires. C'étoit un piége tendu à la courageuse franchise de Metellus. Pour l'y entraîner plus sûrement, Marius crut devoir employer la fourberie. Il dit aux sénateurs qu'il ne pensoit pas qu'on pût prêter ce serment, et qu'il étoit décidé à s'y refuser. « Si la loi est bonne, dit-il, c'est faire injure au sénat d'exiger qu'il en jure l'observation; on doit penser qu'il l'exécutera de plein gré; si elle est mauvaise, c'est une iniquité de vouloir nous y attacher par la chaîne du serment. » Metellus adoptant cette opinion, déclara hautement qu'il ne le prêteroit point. C'étoit ce que désiroit Marius, sachant bien que Metellus n'étoit pas homme à rompre un engagement aussi solennellement contracté.

Les cinq jours étant expirés, Marius, dans l'assemblée du sénat qu'il avoit convoquée, affecta de l'inquiétude et du trouble, dit qu'il craignoit la violence du peuple si l'on résistoit au plébiscite ; mais qu'il avoit imaginé un expédient qui remédioit à tout : « C'étoit de jurer

» qu'on observeroit la loi, si elle étoit vérita- 100.
» blement loi. Comme on sait, ajouta-t-il,
» qu'elle a été extorquée par la violence, et
» malgré les auspices qui défendoient toute
» délibération, cet engagement conditionnel
» n'oblige à rien. » Tout le monde sentit le ridicule et la futilité de ce subterfuge; néanmoins tous les sénateurs allèrent prêter ce serment, à l'exception de Metellus : ses amis firent les plus vives et les plus vaines instances pour le déterminer à suivre le torrent, auquel on ne cédoit que pour se garantir de l'exil. Il dit à cette occasion : « Faire le bien
» sans danger est un mérite facile et commun;
» mais s'exposer à tout pour le faire, est le
» propre de la vertu. » Le bannissement fut prononcé contre lui. Tous les gens de bien lui offrirent leur appui contre cette violence : il aima mieux la souffrir que d'exposer sa patrie aux terribles conséquences d'une sédition. Il sortit de Rome en disant à ses amis : « Si
» les affaires changent de face, je serai rappelé
» avec honneur; si elles demeurent au même
» état, ne vaut-il pas mieux être éloigné d'un
» si triste spectacle? » Sur toute sa route, accueilli par l'estime et la bienveillance, il reçut le prix du sacrifice qu'il avoit fait en renonçant à sa patrie pour ne pas renoncer à

100. son devoir. Il alla vivre à Rhodes, où la lecture qu'il aimoit, et le commerce des gens de lettres, assez nombreux dans cette île, lui procurèrent une vie agréable et paisible. Le misérable qui l'avoit fait exiler continuoit de se signaler à Rome par ses fureurs, et quelquefois par son insolence. Son ami, Glaucia, même fut en butte à son impertinente hauteur. Comme il rendoit la justice dans la place publique, en qualité de préteur, au moment où Saturnin haranguoit, celui-ci prétendit que c'étoit manquer au respect dû à un tribun, et brisa la chaire curule du préteur.

Il se présenta pour un troisième tribunat; et afin de se rendre plus agréable au peuple, lui proposa aussi cet Equilius qui se disoit de la maison des Gracques. Quoiqu'attaché à Saturnin par intérêt et par reconnoissance, Marius ordonne à l'imposteur de se désister de sa prétention au tribunat, et sur son refus le fait emprisonner. Le peuple l'arrache de la prison, et le nomme tribun en même temps que Saturnin. Ce dernier voulant avoir un consul absolument à sa dévotion, jeta les yeux sur Glaucia, malgré l'affront qu'il venoit de lui faire, et qui avoit été sans doute dévoré tranquillement par un homme dont les sentimens étoient aussi bas que la naissance.

Glaucia, préteur alors, n'étoit point éligible : 100.
il falloit un intervalle entre la préture et le consulat; mais l'audace de Saturnin ne connoissoit pas d'obstacle. L'orateur Marc-Antoine fut élu le premier. La seconde place étoit disputée entre Glaucia et Memmius. Celui-ci alloit l'emporter. Saturnin toujours entouré d'assassins à gages, le fait assommer sur la place. Ce dernier crime étoit si effronté, que tous les ordres de l'Etat en furent révoltés. Marius n'osa soutenir son complice et son protégé contre l'indignation publique; le sacrifiant même sans hésiter à son intérêt, il se mit à la tête de ceux qui vouloient en délivrer la patrie. Le sénat énonça la formule qui donnoit aux consuls un pouvoir sans bornes; et Marius alla en personne attaquer son ancien ami. Les forces n'étoient nullement égales. Avec les consuls marchoient le sénat tout entier, l'ordre des chevaliers, les préteurs et les tribuns, à l'exception de Glaucia et de Saturnin; enfin, l'élite des citoyens de Rome. On remarquoit de ce côté M. Scaurus, prince du sénat, qui, tourmenté de la goutte, ne se soutenoit qu'à peine; et un Scevola, si âgé et si infirme, qu'il ne pouvoit se traîner qu'appuyé sur une pique. L'autre parti n'étoit composé que d'un vil ramas de canaille et de fac-

100. tieux. Le combat ne fut ni long ni douteux: Saturnin, mis en fuite, alla se réfugier avec sa troupe au Capitole. On l'eût bientôt réduit en interceptant l'eau qui lui parvenoit. Un des conjurés proposa d'incendier le Capitole, et de se précipiter dans les flammes. Mais Saturnin et Glaucia, favorisés secrètement par Marius, envoyèrent des députés aux consuls, et sur la promesse qui leur fut faite de la vie, quittèrent le temple de Jupiter. La multitude prétendit qu'on n'avoit pu leur faire grâce sans l'aveu du sénat; et, se révoltant pour punir des révoltés, massacra les chefs de la sédition. Saturnin protesta vainement qu'il avoit agi de concert avec Marius, il périt ainsi que Glaucia, et le faux Gracque, qui ce même jour s'étoit mis en possession du tribunat.

La mémoire de Saturnin, loin d'être chère au peuple, comme celle des Gracques, en fut détestée: un particulier qui, en le haranguant, osa parler en termes honorables de cet indigne sujet, fut condamné à quelque peine; un autre subit l'exil, parce qu'il avoit chez lui son portrait. On pensa que c'étoit un véritable crime de rendre un tel hommage à l'ennemi de la république, et que c'étoit annoncer le dessein de le faire regretter, ou même de suivre son

exemple. Ces conséquences tirées par Cicéron, 100.
semblent justes, quoique sévères.

Le rappel de Metellus devoit être la suite naturelle de la mort de Saturnin son persécuteur. La faction de Marius s'y opposa, et fut secondée par Furius, tribun, que Metellus, durant sa censure, avoit chassé de la classe des chevaliers. Le fils de cet illustre exilé se jeta, la larme à l'œil, aux pieds de ce magistrat du peuple. Il y a des offenses qu'il est difficile de pardonner. Furius n'avoit pas puisé dans sa naissance des sentimens de générosité (c'étoit le fils d'un affranchi); il demeura inflexible.

Mais bientôt cet homme périt misérable- 99.
ment. A l'instant où il sortit de charge, un de ses successeurs l'accusa; le peuple, sans vouloir même entendre sa défense, l'assomma sur l'heure. Quoique ce fût un mauvais citoyen, qui avoit d'abord secondé, puis délaissé Saturnin, ces excès de la multitude étoient des signes avant-coureurs du renversement de la république : un peuple bourreau ne peut pas être long-temps libre.

La mort de Furius, en partie sans doute occasionnée par l'attachement qu'on portoit à Metellus, parut une circonstance décisive pour obtenir son rappel. Son fils vêtu de

99. deuil, alla de maison en maison le solliciter avec les plus humbles et les plus vives instances ; ce qui lui fit donner le surnom de *Pius*, pour désigner sa piété filiale. Marius le traversa de tout son crédit ; mais l'équité triompha. Metellus assistoit à des jeux, lorsqu'on lui apporta les lettres qui lui annonçoient cette heureuse nouvelle. Il attendit la fin du spectacle pour les ouvrir, et l'on n'aperçut dans ses traits aucun signe d'émotion. Rome tout entière alla au-devant de lui. Marius, afin de n'être pas témoin de cet empressement, qu'il avoit prévu, s'étoit, sous quelque prétexte, embarqué pour l'Asie (1).

98. Le peuple qui, entraîné par Saturnin, avoit condamné en Metellus l'innocence et la vertu, séduit par un autre orateur, épargna, cette année, un illustre coupable. M. Aquilius le vainqueur des esclaves révoltés de la Sicile,

(1) Son objet, outre celui de fuir un spectacle odieux pour lui, étoit de hâter la guerre à laquelle Mithridate se disposoit contre les Romains, comptant bien en obtenir la direction. Il vit ce prince qui l'accabla de témoignages d'honneur et d'estime ; mais comme il ne cherchoit qu'à l'aigrir, ou peut-être parce que tel étoit en général le langage des Romains, il lui dit : « Roi de » Pont, il faut devenir plus puissant que les Romains, » ou recevoir leurs ordres. »

aussi avare que courageux, fut accusé de concussion, et les preuves étoient accablantes. Sa fierté augmentoit son danger; il n'avoit pu se résigner au rôle de suppliant, ni s'humilier jusqu'à demander grâce : sa cause étoit désespérée. 98.

Marc-Antoine néanmoins osa l'entreprendre : guerrier aussi bien qu'orateur, il avoit quelques années auparavant vaincu les Pirates (1), et les avoit poursuivis jusqu'en Cilicie, où étoit leur refuge. On croit qu'à cette occasion le triomphe lui fut décerné.

Celui qu'il poursuivoit, en défendant Aquilius, étoit peut-être plus difficile à obtenir : il est vrai qu'il se présentoit dans la lice avec de grands avantages; à ceux qu'il avoit reçus de la nature, il joignoit les ressources de l'art et l'adresse de le cacher. Afin qu'on ne se défiât pas de lui, il affectoit peu de culture, et avoit l'air de prononcer sans préparation ses discours, qu'il avoit cependant préparés avec beaucoup de soin : son grand talent étoit d'émouvoir les passions; et il ne lui avoit jamais été plus nécessaire que dans une cause où il ne pouvoit invoquer la justice. Il ne manqua

(1) C'est ici la première fois qu'ils paroissent dans l'histoire.

98. pas d'y recourir : en terminant sa péroraison, saisissant son client par le bras, il le fit lever, lui déchira sa tunique, et montra au peuple qui alloit prononcer, les glorieuses cicatrices dont il étoit couvert : ce mouvement pathétique sauva l'accusé.

Ce fut un malheur pour les provinces qui étoient en proie à l'avidité des généraux et des magistrats que Rome leur envoyoit. Le brigandage n'y avoit aucun frein, et la composition des tribunaux de la capitale l'accroissoit encore ; les chevaliers seuls les occupoient, et l'on sait que la levée des impôts leur étoit confiée : ainsi les magistrats supérieurs des provinces, en fermant les yeux sur l'avidité des publicains, assouvissoient la leur en même temps avec impunité, parce qu'ils n'avoient pour juges à Rome, que les confrères ou les associés de ceux dont ils avoient favorisé les exactions et les pillages.

Cependant il restoit encore quelques magistrats vertueux qui résistèrent avec courage à ce torrent d'iniquités, et lui opposoient de puissantes digues.

Q. Mucius Scevola (1), nommé proconsul

(1) Celui-ci, qui étoit pontife, ne doit pas être confondu avec l'augure Scevola, dont nous avons parlé en l'an 105.

de l'Asie, non seulement s'abstint de toute 98.
déprédation, mais n'exigea pas même de sa province les sommes que l'usage l'autorisoit à percevoir pour sa dépense. Sa simplicité le mit en état de se passer de ce secours ; et ce qui lui acquit encore plus d'estime, c'est que, malgré l'énorme crédit des publicains, il fit une sévère justice de tous les exacteurs qu'il trouva parmi eux. Pour les contraindre de restituer ce qu'ils avoient extorqué, il les livroit, suivant les lois romaines, à ceux qui les poursuivoient, mettant ainsi les oppresseurs à la disposition des opprimés. S'il traitoit de la sorte les chevaliers, on peut croire qu'il n'épargnoit pas leurs commis ; il en fit crucifier un. Les peuples, ravis de son équité courageuse, instituèrent une fête en son honneur. Le sénat le proposa dans la suite pour modèle à tous les proconsuls auxquels il confioit l'administration des provinces.

Un préteur de Sicile, L. Sempronius, imita en tout point Scevola, et s'attacha spécialement à protéger les foibles. Ses confrères donnoient des tuteurs aux pupilles et aux femmes qui n'avoient point de proches parens ; mais il voulut, lui, être le tuteur de tous ceux qui se trouvoient dans ce cas : son administration fut pour cette île un temps de calme et de prospérité.

97. Rome aussi jouit alors de quelque repos, et l'on y rendit une loi que réclamoit l'humanité, et à laquelle dut contribuer le progrès des lumières, dont l'effet infaillible est d'affoiblir, et, tôt ou tard, d'éteindre la superstition. Un sénatus-consulte défendit de sacrifier des victimes humaines. Malgré la défense, ces épouvantables sacrifices ne cessèrent pas entièrement; et Pline l'Ancien (qui vivoit sous Vespasien et Titus) dit en avoir vu plus d'un.

Les censeurs, de leur côté, témoignèrent leur respect pour les antiques vertus, en chassant du sénat Duronius, lequel, autrefois tribun, avoit fait abolir la loi qui modéroit les dépenses de la table. Le discours qu'il tint, à ce qu'on prétend, pour demander cette abolition, est fort extraordinaire : « Quoi, dit-il, » on nous prescrit la frugalité par une loi! Il » faut la casser comme sentant la rouille de » la dure et sauvage antiquité. S'il vous plaît » de périr par le luxe, n'en êtes-vous pas les » maîtres? Qui peut prétendre le droit de vous » en ravir la liberté? »

Ce motif étoit si impertinent, qu'il faut bien croire que le tribun employa quelques argumens un peu moins absurdes. Au reste, l'exécution des lois somptuaires, à cette époque, étoit à peu près impossible, car la puis-

sance romaine s'accroissoit continuellement, 97.
soit en paix, soit en guerre. Attale, comme
nous l'avons vu, l'avoit déjà augmentée de son 96.
royaume.

Apion Ptolémée imita cet exemple; c'étoit le fils naturel de Physcon, monarque égyptien qui, en mourant, lui avoit donné la Cyrénaïque; au lieu de laisser retourner ce démembrement de l'Egypte aux successeurs de celui dont il le tenoit, Apion en fit présent aux Romains. Ceux-ci, satisfaits de voir affoiblir ainsi la puissance d'une grande monarchie, et voulant d'ailleurs écarter le soupçon d'avidité, donnèrent la liberté aux villes qui leur étoient léguées. Comme elles avoient une origine grecque, ce présent les ravit. A peine l'eurent-elles reçu qu'elles en abusèrent, et elles finirent par être converties en provinces romaines.

La république, en même temps, étendoit en Espagne ses conquêtes. Depuis deux ans elle y faisoit la guerre avec assez de succès: les détails n'en sont pas connus; on sait seulement que Sertorius, qui avoit alors le grade de tribun des soldats, s'y distingua par un trait qui dénote du courage, de l'adresse, du sang-froid et de l'activité. Il étoit en garnison à Castulo, sur le Bætis; ses soldats se trouvant dans l'aisance en abusent, et se livrent à tous

96. les excès; les habitans songent à en profiter pour secouer le joug : ayant introduit secrètement dans leurs murs un secours qu'ils avoient obtenu d'une ville voisine habitée par les Gyriséniens, ils se jettent sur les Romains, et en tuent un grand nombre. Sertorius se sauve, assemble ceux qui ont échappé au carnage, fait le tour de la ville, et trouve une porte qui n'est pas gardée, celle par où étoit venu le secours ; il entre, surprend les Espagnols, et les passe au fil de l'épée; puis, faisant prendre aux siens les habits des soldats auxiliaires qui étoient tués, il les mène à la ville des Gyriséniens. Ceux-ci croyant voir leurs concitoyens, ouvrent leurs portes; plusieurs sont égorgés, et le reste des habitans se rend à discrétion. Sertorius les vendit comme esclaves.

95. Cette guerre peu importante fut la seule que soutinrent les Romains à l'époque actuelle; tout étoit tranquille aussi à Rome; le consulat fut rempli cette année par deux hommes à la fois orateurs et jurisconsultes : le premier, L. Licinius Crassus, dont Cicéron a tant vanté l'éloquence; l'autre, Scevola, dont nous venons de parler, si fameux par son proconsulat dans l'Asie. Leur magistrature n'est connue que par une loi qui réprimoit l'usurpation du droit

de citoyens romains dont s'étoient rendus coupables beaucoup de Latins et d'Italiens. On avoit pris antérieurement des précautions pour obvier à ces fraudes; un tribun du peuple avoit, en 126, fait ordonner à cet égard une mesure violente; il fit décréter, malgré la vive opposition de Caius Gracchus, que tous ceux qui n'étoient pas citoyens romains, sortiroient de la ville. Les consuls de cette année se bornèrent à contenir la fraude par des voies légales. 95.

Ces deux magistrats étoient liés par l'amitié la plus intime; mais ce sentiment dans Scevola étoit, comme nous allons le voir, dégagé de toute foiblesse. Après l'expiration de leur magistrature, on leur donna des commandemens de provinces, suivant l'usage. Scevola renonça au sien; Crassus alla dans celui de la Gaule cisalpine, qui lui fut assigné. Le désir du triomphe le tourmentant, il réprima quelques courses de montagnards, qui de temps à autre infestoient la plaine. N'ayant pas d'ennemis à combattre, dit Cicéron, il s'escrima en quelque sorte contre les rochers des Alpes. Pour ces misérables exploits il prétendit triompher; et il jouissoit d'un tel crédit dans le sénat, que sa ridicule vanité eût obtenu cet honneur sans Scevola, qui crut celui de la

95. république intéressé à faire rejeter sa demande. Du reste, Crassus se conduisit, dans son proconsulat, avec une parfaite intégrité. Le fils d'un homme qu'il avoit fait condamner, étant venu dans la Gaule cisalpine pour épier sa conduite, il le sut, lui assigna une place dans son tribunal, et ne prononça de jugement qu'en sa présence.

94. Sous les successeurs de Crassus et de Scevola, il fut agité, sur la place publique de Rome, une cause extrêmement importante par sa nature, par les talens des orateurs, et les principes que l'un d'eux fut, en quelque sorte, obligé d'établir pour défendre son client.

On se souvient que le tribun Norbanus accusa Cépion d'avoir détourné, à son profit, l'or de Toulouse, et que celui-ci fut condamné tumultuairement, à la suite d'une émeute dans laquelle M. Scaurus, prince du sénat, reçut une blessure. Norbanus, auteur de la sédition, fut traduit devant le peuple comme criminel de lèse-majesté publique, par Sulpicius, jeune orateur plein d'énergie et de talent, et défendu par Marc-Antoine, dont l'accusé avoit été questeur. Le premier enflamma tous les juges par le seul ressouvenir d'un soulèvement qui avoit mis en péril la ville entière : les cir-

constances en étoient atroces et présentes à 94.
tous les esprits. L'avocat de Norbanus ne pouvoit les nier : aussi n'y songea-t-il pas. Quand il se fut en quelque sorte excusé d'avoir entrepris la défense d'un homme avec lequel il avoit eu des rapports intimes, il parcourut l'histoire de toutes les séditions depuis l'origine de la république ; et, après être convenu que toutes avoient été fâcheuses, il ajouta que cependant quelques unes devoient être regardées comme justes, et presque nécessaires. « Sans » elles, dit-il, eût-on pu chasser les rois, » créer des tribuns, borner, par des plébis» cites, le pouvoir consulaire, établir le droit » d'appel au peuple, droit qui protège et » garantit la liberté? » Il en conclut qu'il ne falloit pas regarder indistinctement comme criminels tous les mouvemens populaires (1). La cause étant soumise aux chevaliers, que Cépion avoit voulu priver, du moins en partie, des jugemens, Norbanus trouva grâce devant leurs yeux. On voit par cet exemple et beaucoup d'autres que dans les affaires criminelles les juges, quels qu'ils fussent, se déter-

---

(1) On a vu ériger cette proposition en maxime dans la révolution de France, lorsqu'on essaya de convertir ce pays en république.

94. minoient fréquemment moins par les règles de la justice que par des mouvemens d'affection ou de haine.

93. Le consulat suivant fut encore pacifique. On ne sait si ce fut sous lui, ou en 92, que Sylla obtint la préture. On la lui avoit d'abord refusée, parce que se croyant assez recommandé par son mérite, il avoit cru qu'il lui suffisoit de paroître la désirer. Le peuple lui fit connoître qu'il vouloit être sollicité, même payé. En conséquence il se remit sur les rangs, et les manières affables qu'il savoit très-bien affecter, appuyées par son or, produisirent leur effet. On lui reprocha l'emploi de ce dernier moyen. Dans une querelle, ayant menacé un citoyen d'user contre lui du pouvoir de sa charge, celui-ci répliqua en riant : « Elle » est bien à vous cette charge, puisque vous » l'avez payée. » Ce préteur donna au peuple un spectacle qui présenta une singularité. Il avoit obtenu de Bocchus, prince africain, cent lions et des hommes habitués à les combattre ; ces terribles animaux parurent pour la première fois déchaînés dans l'arène. Le péril augmentant le plaisir féroce que la multitude prenoit à ces affreux combats, elle tint compte sans doute à Sylla de cette nouveauté.

92. Tandis qu'un magistrat rendoit ainsi les

mœurs plus cruelles, un autre, l'orateur Crassus, que ses fonctions de censeur appeloient à les purifier, les dépravoit par l'exemple de son luxe et de sa mollesse. Son collègue lui reprochoit sa maison, l'une des plus magnifiques de Rome, où l'on voyoit six colonnes du plus beau marbre, ornement alors étranger, même aux édifices publics; il insistoit particulièrement sur six arbres, nommés des *lotus* (qu'on croit être des micocouliers), qui donnoient une ombre très-épaisse, et lui coûtoient trente millions de sesterces. Nous supprimons beaucoup d'autres reproches de ce genre qu'on étoit en droit de lui faire; mais nous ne devons pas omettre un trait qui appartient tout ensemble à la gourmandise et à la folie. Une murène, poisson très-estimé des Romains, étant morte dans son vivier, il en porta le deuil. La censure d'un tel homme ne pouvoit être d'un grand poids : aussi, ne cite-t-on de lui, ni de son collègue, aucun acte bien important, si ce n'est la proscription des écoles de rhétorique latine. Elles étoient tout récemment établies; celles des rhéteurs grecs avoient seules subsisté jusqu'alors; on les avoit aussi défendues dans les premiers temps de leur institution (en 159); mais cette défense n'avoit presque pas été observée : leur 92.

92. utilité avoit prévalu sur l'autorité des magistrats. La seule raison que donnèrent de leur ordonnance les censeurs actuels, c'est que la jeunesse, disoient-ils, passoit les jours entiers dans ces écoles, sans beaucoup de fruit. Ce langage dut étonner, de la part de Crassus, l'homme le plus éloquent de son siècle. Au reste, cette disgrâce des rhéteurs latins ne fut pas de plus longue durée que celle des rhéteurs grecs : les uns et les autres enseignèrent librement leur art.

Rome vit, cette année, une injustice plus odieuse dans un genre plus grave. Rutilius, qui, comme nous l'avons dit, avoit la réputation de l'homme le plus vertueux de son siècle, en qualité de lieutenant-général de Scevola dans l'Asie, l'avoit puissamment aidé à réprimer l'avidité des publicains; son zèle lui attira la haine des chevaliers qui, n'ayant pu trouver apparemment l'occasion de se venger de Scevola, voulurent au moins faire tomber leur ressentiment sur celui qui l'avoit si bien secondé. Ils prétendoient en même temps intimider les magistrats qui seroient tentés de s'opposer à leurs brigandages ; et Rutilius, l'ennemi et le fléau des concussionnaires, fut lui-même accusé de concussion. A ce chef d'accusation, ses ennemis en ajoutèrent un

autre qui concernoit ses mœurs. Ils lui imputèrent les débauches du genre le plus infâme : la notoriété publique démentoit leurs calomnies sur tous les points. Un de ses persécuteurs les plus acharnés, fut Apicius, le premier des trois gourmands qui acquirent à ce nom une célébrité peu honorable (1) ; Marius poursuivit aussi en lui un ami de Metellus. 92.

L'accusé ne voulut ni prendre le deuil, ni solliciter ses juges ; il refusa même le secours de l'éloquence. Il souffrit seulement que son neveu Cotta, jeune orateur, dont la réputation naissante avoit déjà quelque éclat, plaidât une partie de sa cause (2) ; et sur tout le reste il se défendit lui-même avec la supériorité que lui donnoit son innocence sur des accusateurs de mauvaise foi et des juges prévaricateurs, déplorant le sort de l'Etat plus que le sien. Scevola, dont il avoit été le lieutenant et dont il étoit l'ami, orateur élégant et précis, mais sans force, parla aussi en sa faveur. Une affaire dans laquelle les juges étoient parties, ne pouvoit qu'être décidée contre leur adversaire. Ils condamnèrent Rutilius ; et quoiqu'on se fût borné à lui enjoindre de réparer les torts

(1) Les deux autres vécurent sous Tibère et Trajan.

(2) Une même cause à Rome se partageoit souvent entre plusieurs avocats.

92. qu'on supposoit causés par lui, il abandonna Rome comme un repaire de brigands, et alla vivre dans l'Asie, témoin de ses vertus. On vendit ses biens; leur prix ne s'éleva pas à une somme suffisante pour remplir la condamnation prononcée contre lui; et l'on trouva dans ses papiers des preuves de la légitime origine de toute sa fortune. Ses amis, entre autres Scevola, le comblèrent de présens. La reconnoissance de l'Asie se signala en cette circonstance; en sorte que Rutilius exilé vécut dans une aisance plus grande que celle dont Rutilius consulaire avoit joui à Rome. Quoiqu'il eût pour jamais renoncé à sa patrie, il conserva toujours les sentimens d'un bon citoyen. Quelqu'un prétendant le consoler, lui annonça une guerre civile qui feroit rappeler les bannis. « Ne me souhaitez pas, répondit-il, » un retour plus funeste que mon départ forcé. » J'aime mieux voir mon pays rougir de mon » exil, que s'affliger de mon rappel. » Invité dans la suite à retourner dans sa patrie, il s'y refusa constamment. La philosophie stoïcienne qu'il avoit étudiée sous le célèbre Panetius, pouvoit avoir contribué à lui inspirer les nobles sentimens et la fermeté qu'il fit toujours paroître. Ami sincère, il connoissoit les bornes que le devoir prescrit à l'amitié; un de ceux

qu'il avoit admis dans la sienne, lui demanda 92.
une chose injuste, et s'offensa du refus qu'il éprouva, au point de lui dire : « Qu'ai-je » besoin de votre amitié si vous me refusez » les services que je vous demande ? » Rutilius lui répondit : « Et moi, qu'ai-je besoin de la » vôtre, si je ne puis la conserver qu'en per» dant la vertu ? » Outre la philosophie, il avoit cultivé les lettres, la science des lois et l'art de la parole. Son éloquence étoit austère comme sa conduite, et n'acquéroit en général de poids que par la probité de l'orateur. Il avoit écrit une histoire romaine en grec, et celle de sa vie, probablement dans sa langue maternelle.

L'injuste condamnation de ce digne person- 91.
nage fit sentir au sénat l'indispensable nécessité de s'affranchir de la tyrannie judiciaire des chevaliers, et lui en fournissoit un motif légitime ; pour y parvenir, il recourut à un jeune tribun, M. Livius Drusus, homme de naissance, de talent et de courage. Celui-ci adopta le plan de conduite de son père, qui s'appeloit comme lui, et qui avoit ruiné le crédit de C. Gracchus, en se montrant, par le conseil et au nom du sénat, plus populaire que ce tribun. Il proposa donc des choses si avantageuses au peuple, et en si grand nombre,

91. qu'il disoit, par un jeu de mots qui n'a aucune grâce en français, qu'il ne laissoit plus rien à donner, à moins qu'on ne voulût distribuer le ciel ou la fange; *aut cœlum aut cœnum.*

Quoique les alliés n'eussent pas droit de suffrage à Rome, leurs intimes liaisons avec tous les ordres de citoyens leur donnoient toutefois une grande influence sur les affaires. Drusus entreprit de les attirer dans le parti du sénat, en leur promettant le droit de bourgeoisie, et en donnant ce corps auguste pour garant de sa promesse. Ce droit avoit de tout temps excité l'ambition des alliés.

Pour bien entendre l'objet de la sanglante querelle qui va s'émouvoir à ce sujet, il est nécessaire de connoître les différentes formes de gouvernement observées par la république à l'égard des divers peuples qui lui étoient soumis. Les citoyens romains de la ville ou de la campagne, inscrits dans le rôle des tribus, donnoient aux censeurs leurs noms, celui de leurs enfans, de leurs esclaves et la déclaration de leurs biens; leurs impositions se régloient là-dessus: eux seuls composoient ces légions qui subjuguèrent le monde. Elisant leurs capitaines et leurs magistrats, décidant de la paix et de la guerre, jugeant l'appel de toutes les grandes causes criminelles qui con-

cernoient la sûreté de l'Etat, ils exerçoient la souveraineté. Les peuples du Latium qui s'étoient réunis à eux, ou qui avoient été domptés, payoient les taxes qui leur étoient imposées, fournissoient en temps de guerre le nombre de soldats qui leur étoit demandé : cependant ils n'avoient point droit de suffrage à Rome, n'étoient point admis à ses dignités; en un mot, n'en étoient pas citoyens. Quelquefois on se relâcha là-dessus en des temps difficiles; mais les concessions passagères, faites dans ces circonstances, n'établissoient point un droit véritable. Chaque peuple du Latium, au reste, étoit gouverné par un de ses citoyens que désignoit l'élection, et qui, sous le nom de préteur, administroit la justice : ce magistrat, en sortant de sa charge, étoit réputé citoyen romain. Dans les autres pays appelés provinces de la république, on envoyoit de la ville un préteur qui rendoit les jugemens, et un questeur qui levoit les impositions. 91.

On sent de quelle importance il étoit pour les peuples voisins de la capitale d'y obtenir le droit de cité; la guerre des Latins, en 337, n'avoit pas eu d'autre motif. Après le désastre de Cannes, les Campaniens offrirent leur secours à Rome, à la condition de ce privilége,

91. et ne se soulevèrent contre elle, que parce qu'il leur fut refusé. Romulus avoit mis sa politique à le prodiguer ; dans un empire naissant, c'étoit une mesure sage, et en quelque sorte nécessaire. Lorsque sa domination s'étendit davantage, Rome changea de conduite à cet égard ; le titre de citoyen romain fut accordé plus difficilement lorsqu'il devint plus précieux ; encore s'abstenoit-on très-souvent d'y joindre la faculté d'opiner dans les assemblées du peuple. Quelques particuliers, seulement dans l'Italie, parvenoient à obtenir un avantage désiré de tous ; et comme ils y employoient ordinairement la ruse, les magistrats surveilloient les intrus, et renvoyoient dans leurs villes ces étrangers qui se glissoient dans celle de Rome. L'aîné des Gracques conçut le projet de faire donner le droit de bourgeoisie romaine à tous les alliés ; mais la mort le surprit avant qu'il eût pu pousser la chose bien loin. Fulvius Flaccus fit quelques pas de plus, et la révolte de Frégelle, à laquelle le dernier des Gracques fut soupçonné d'avoir pris part, auroit été suivie d'un mouvement général dans l'Italie entière, si le complot n'eût été réprimé avec énergie et avec célérité.

Ainsi le sénat, plus attaché à ses intérêts qu'à ses maximes politiques, prétendoit faire

exécuter un projet qu'il avoit autrefois com- 91.
battu les armes à la main, et dont il avoit puni les auteurs.

Avant de terminer l'affaire des alliés, il falloit que Drusus fît adopter les lois, ou plutôt les largesses qu'il avoit promises au peuple. Les chevaliers, qui savoient que c'étoient des armes qu'on devoit tourner contre eux, s'y opposoient vigoureusement; et Drusus trouva même dans le sénat deux redoutables adversaires : Philippe, consul, et Servilius Cépion. Le premier riche, noble, éloquent, avoit autrefois paru dans des sentimens contraires à ceux qu'il manifestoit alors; car, étant tribun, il avoit proposé une loi agraire, et dit, pour l'appuyer : « Qu'il n'existoit pas dans Rome » deux mille citoyens qui eussent de quoi » vivre. » Mot dangereux qui pouvoit soulever une multitude exerçant de fait plus d'un droit de souveraineté. Cependant la conduite de Philippe avoit été modérée durant ce tribunat; il avoit souffert tranquillement le rejet de sa loi : il est possible que la réflexion lui eût ouvert les yeux sur des concessions de terres au peuple, et qu'il fût de bonne foi revenu à une autre opinion.

Quant à Cépion, il avoit été d'abord lié avec Drusus si intimement, qu'ils avoient fait

91. un échange de leurs femmes : échange autorisé par la coutume chez les Romains. Une cause puérile les brouilla. Ils s'acharnèrent follement à enchérir l'un sur l'autre une bague mise en vente ; de là naquit une inimitié irréconciliable , qui les porta aux plus grands excès , et qui devint très-funeste à la république. Le dévouement de Drusus au sénat suffit pour jeter Cépion dans le parti des chevaliers.

Les plus violentes contestations s'émurent entre ces trois personnages : Drusus d'un côté, Cépion et Philippe de l'autre. Le tribun menaça son ancien ami de le faire précipiter de la roche Tarpéienne, et fit emprisonner le consul, qui ne vouloit pas souffrir qu'on délibérât sur les lois qu'il proposoit. Ce magistrat fut même maltraité par ceux qui l'entraînoient, et Drusus en fit d'impertinentes et sottes plaisanteries. On convoqua l'assemblée générale pour prononcer sur les propositions du tribun. Une multitude prodigieuse accourut de toute part à Rome , et força tous les obstacles. L'établissement des colonies, les distributions de blé , les partages de terres , tout passa au gré de Drusus. Celui-ci altéra les monnoies , et mit dans l'argent un huitième d'alliage pour subvenir à de si énormes dépenses.

Tant de libéralités n'étoient qu'un moyen 91.
employé par le tribun pour affoiblir l'autorité des chevaliers. Il proposa donc de partager les jugemens entre eux et les sénateurs, et d'ordonner que tout juge prévaricateur seroit poursuivi. Jusqu'alors les chevaliers qui rendoient la justice, par une singularité que nous ne saurions expliquer, avoient été seuls regardés comme non responsables. L'une et l'autre disposition les irritèrent également; mais une foule de citoyens se déclarèrent contre eux: d'abord le sénat, c'étoit sa cause; ensuite la populace enivrée des dons qu'elle venoit de recevoir; enfin les alliés alléchés par celui qu'ils attendoient. Les tribuns d'ailleurs les épouvantoient par l'emploi de la force ouverte, à laquelle ils recouroient au besoin. La loi fut donc reçue.

Mais quand il fallut tenir sa promesse aux alliés, Drusus se trouva dans un embarras inexplicable: son crédit, après avoir été au plus haut degré, se trouvoit fort déchu; le sénat n'ayant obtenu que la moitié de ce qu'il eût désiré, l'appuyoit foiblement; les lois agraires ne pouvoient s'exécuter sans beaucoup de trouble et de préjudice pour la saine partie des citoyens; et la multitude, croyant n'avoir plus besoin du tribun, ne paroissoit

91. pas embrasser bien vivement ses intérêts.

Dans cette position, il temporisoit et négocioit avec les alliés. Un de leurs principaux chefs, Pompedius Silo, se trouvant chez Drusus, y vit Caton encore enfant, qui, ayant perdu son père, étoit élevé dans la maison du tribun son oncle maternel. Silo demande, en badinant, au jeune Caton sa recommandation auprès de Drusus; l'enfant montre un front sévère, mécontent, et garde un profond silence : Silo insiste, mais vainement. Enfin il se saisit de Caton, le présente à une fenêtre, le balance en dehors, et menace de le laisser tomber s'il ne se rend. Ses menaces ne produisent aucun effet; et il s'écrie, en le remettant dans la chambre : « Si cet enfant-» là étoit un homme, nous n'aurions pas un » suffrage. »

Les alliés voyant l'impuissance de Drusus, ne songèrent plus qu'à conquérir par la force l'objet de leurs prétentions. Ils conçurent même le projet odieux et peu sensé de massacrer les deux consuls le jour des féries latines qui se célébroient sur le mont Albain, et où se trouvoit un grand concours de Romains et de peuple du Latium. Drusus, quoique ennemi déclaré de Philippe, l'en fit prévenir, et le complot échoua. Un autre, formé au même instant,

n'eut pas plus de suite ; Pompedius Silo ayant 91.
assemblé dix mille conjurés, les menoit à Rome avec des armes cachées sous leurs habits. Son intention étoit d'assiéger le sénat, pour lui arracher un décret favorable. Un de ses amis le rencontre à la tête de sa troupe, apprend de lui son projet, et l'en détourne en lui représentant que le sénat est bien disposé pour les alliés, mais qu'il n'accordera rien à la violence. Cependant l'Italie entière continuoit de fermenter, et tout annonçoit le plus prochain et le plus violent orage.

Rome étoit aussi en proie à la discorde. Le consul Philippe, qui s'étoit si fort déclaré contre Drusus, créature du sénat, et par conséquent contre les projets de cette compagnie, alla jusqu'à dire dans une assemblée du peuple, qu'il falloit à la nation un autre conseil ; qu'avec le sénat composé ainsi qu'il l'étoit, il ne pouvoit rien pour le bien public. Drusus convoque une assemblée de cette compagnie, pour délibérer sur l'outrage qu'elle venoit de recevoir du consul. L'orateur Crassus y parle avec véhémence contre Philippe : celui-ci répond avec non moins d'énergie, et condamne l'orateur à une amende, pour avoir insulté l'un des deux premiers magistrats du peuple romain. Crassus lui dit : « Si vous prétendez me

91. » réduire au silence, ce n'est point par une
» amende que vous y parviendrez, ce n'est
» qu'en m'arrachant la langue; et quand j'au-
» rois éprouvé cette indignité, la liberté qui
» respireroit encore sur mon front, accuse-
» reroit la tyrannie que vous exercez contre
» nous. » Il conclut à ce qu'il fût pris un arrêté contre Philippe, et l'on adopta son avis. Il s'étoit échauffé en parlant, et se trouvoit incommodé; néanmoins il resta dans la salle pendant qu'on rédigeoit le sénatus-consulte, fut saisi de froid, rentra chez lui avec la fièvre, et mourut d'une pleurésie au bout de six jours.

Drusus ne lui survécut pas long-temps. L'Italie étoit en feu; Rome attribuoit à ce tribun le malheur dont elle étoit menacée, l'indignation étoit presque générale; et le sénat même, pour lequel il venoit de se sacrifier, ne voyoit plus en lui que l'auteur d'une révolte désastreuse. On conspira sa perte; et un soir qu'il rentroit chez lui, quoiqu'environné d'un nombreux cortége, il reçut un coup de couteau dont il mourut peu après. L'assassin se déroba dans la foule, et ne fut jamais connu. Les auteurs de sa mort étoient, sans contredit, des hommes très-puissans; car elle ne donna lieu à aucune poursuite. Drusus avoit

été tourmenté d'une inquiète ambition dès l'enfance ; il en portoit encore la robe, lorsqu'il se mêla d'affaires assez importantes : il disoit qu'il étoit le seul qui, même enfant, n'eût jamais eu de congé. Sa présomption n'étoit pas moins grande que son ambition, et ne l'abandonna pas même à son dernier soupir. Il dit en mourant : « Quand la république » possédera-t-elle un citoyen qui me rem- » place ? » Sa hauteur alloit quelquefois jusqu'à l'impertinence. Le sénat l'ayant mandé, il répondit : « Que ne vient-il plutôt lui- » même s'assembler dans le palais Hostilien ? » Palais qui touchoit à la tribune aux harangues, où il étoit alors. 91.

Drusus avoit néanmoins quelques sentimens généreux : témoin l'avis qu'il fit donner à Philippe, et un mot que lui attribue Velleius Paterculus ; il est vrai que cet auteur qui vouloit flatter Livie et Tibère, issus de Livius Drusus, peut paroître suspect. Il raconte que celui-ci faisant bâtir une maison, son architecte lui dit qu'il la tourneroit de manière que personne ne pourroit voir ce qui s'y passeroit. « Je vous prie, répondit Drusus, d'employer » tout votre art à faire précisément le con- » traire. » Le fond de cette pensée n'étoit pas nouveau ; quelqu'un avoit dit plus ancienne-

91. ment : « Je voudrois que ma maison fût » diaphane. »

La mort de Drusus ramena l'ancien ordre de choses. Le consul Philippe, qui venoit d'insulter le sénat en corps, fit néanmoins casser par un seul décret de cette compagnie, toutes les lois du tribun, comme rendues contre les auspices, et dès lors nulles de plein droit. Il paroît évident que la révolte d'Italie avoit fait changer d'opinion au sénat; car nous avons vu que ce fut de concert avec lui, que Drusus proposa ces lois qu'un sénatus-consulte abolissoit actuellement.

Les chevaliers, rétablis par cette abolition dans le droit exclusif de juger, loin d'en tenir compte au sénat, saisirent cette occasion d'en vexer les membres les plus distingués, qu'ils regardoient toujours, et avec raison probablement, comme leurs adversaires. Ils eurent à leur tour un tribun qui leur étoit dévoué : c'étoit Q. Varius, violemment soupçonné d'avoir porté le coup mortel à Drusus. Cet homme qui auroit eu peine à prouver sa qualité de citoyen romain, et auquel on donnoit un surnom (*Ibrida*) qui revient à ce que nous appelons métis, faisoit trembler les premiers citoyens de la ville, par le crédit qu'il avoit sur le peuple, et le talent

de la parole qn'il possédoit dans un degré 91.
assez éminent. Il proposa de faire entendre des témoins contre ceux qui, par leurs mauvaises pratiques, avoient poussé les alliés à prendre les armes. Cette vague inculpation s'adressoit aux sénateurs les plus marquans, dont les liaisons avec Drusus, le protecteur des alliés, étoient notoires. L'intention de ces grands personnages avoit été de faire servir les alliés d'instrumens à leur projet d'abaisser les chevaliers, et non, comme on peut bien le croire, d'exciter un soulèvement capable d'anéantir la ville et la puissance de Rome. Le sénat opposa tous ses efforts à la loi; mais les chevaliers s'étant emparés de la place publique, l'épée à la main, la firent passer.

Comme c'étoit à eux de la faire aussi exécuter, on peut concevoir quelle fut leur activité. Tous les tribunaux ayant été fermés pendant la guerre qui survint bientôt, celui qui connoissoit de ce crime, en quelque sorte privilégié, demeura seul ouvert : le sort des accusés ne pouvoit être douteux; le nombre en fut grand. Cotta, neveu de Rutilius, ne devoit pas échapper au ressentiment des chevaliers. Traduit devant eux, il fit leur procès plutôt que son apologie, et s'exila volontairement. Sa mère le suivit, et revint dans la suite avec lui.

91. Scaurus fut aussi appelé en jugement. Cépion qui, peu auparavant, l'avoit accusé de concussion, joua encore ici le rôle d'accusateur, et engagea Varius à le citer, non devant les chevaliers, mais devant le peuple, et à déclamer contre lui. Accablé du poids des années et des infirmités, Scaurus, malgré les instances de ses amis qui ne vouloient pas qu'il s'exposât à la fougue populaire, comparoît au jour marqué, écoute froidement les invectives du tribun, et sommé de répondre, ne dit que ces mots : « Varius, Espagnol de naissance, » accuse Marcus Scaurus, prince du sénat, » d'avoir soulevé les alliés. M. Scaurus le nie; » il n'y a pas de témoins : citoyens, auquel des » deux voulez-vous en croire? » Cette noble et juste fierté impose au peuple, déconcerte le tribun, et l'affaire n'a pas d'autre suite.

L'orateur Marc-Antoine se fit absoudre aussi, mais à force d'éloquence, de souplesse et de supplications. Cicéron, témoin de sa défense, dit qu'il toucha la terre du genou. Son absolution eut l'air d'une grâce; celle de Scaurus fut un triomphe.

Une singularité de la loi de Varius, qui avoit été funeste à beaucoup de citoyens, sans compter ceux qu'elle avoit mis en péril, c'est qu'elle le devint aussi à son auteur : il fut jugé

coupable du crime qu'elle punissoit (1). Ayant 91.
été banni, il tomba entre les mains des alliés, qui le firent périr par les plus cruels supplices.

Cette loi de Varius, jointe au meurtre de Drusus, fit sentir aux Italiens que la voie des armes étoit la seule qui leur restât, puisque d'un côté, on assassinoit un tribun parce qu'il les protégeoit, et que de l'autre, on regardoit comme le plus grand des crimes celui d'avoir trouvé de la justice dans leur prétention.

Les dissensions qui régnoient dans la ville donnèrent aux alliés le temps de former une ligue régulière. Ils créèrent une république sur le plan de celle de Rome; Corfinium en fut la capitale; ils changèrent son nom en celui d'Italique, pour désigner la métropole de l'Italie confédérée : ils eurent un sénat, des consuls, des préteurs.

Les plus considérables d'entre les peuples soulevés, furent les Marses et les Samnites : aussi la guerre dont nous allons parler, quoi-

---

(1) Un événement semblable dans le cours de la révolution françoise a été remarqué de tout le monde. L'auteur d'une loi de mort contre toute personne qui témoigneroit quelque humanité à ce qu'on appeloit un émigré, a péri victime de cette loi.

91. que plus connue sous le nom de *Sociale*, fut souvent appelée guerre des Marses. Les Samnites, qui s'étoient autrefois défendus pendant soixante-dix ans contre Rome, furent les plus ardens à soutenir leurs prétentions. Avec ces deux peuples, tous ceux à peu près qui habitoient ce qu'on nomme aujourd'hui le royaume de Naples, coururent aux armes. Il ne resta guère d'autres alliés aux Romains, que les Ombriens, les Toscans et les Latins. La Gaule cisalpine ne prit aucune part à une querelle qui ne la concernoit pas; car elle étoit sujette, non alliée, et n'étoit même pas alors comprise dans l'Italie.

90. La guerre éclata par l'imprudence d'un général romain qui, ayant appris les préparatifs des habitans d'Asculum, les alla trouver, leur parla de la manière la plus dure, et leur fit les plus terribles menaces. Comme ils étoient tout disposés à la révolte, ils se jettent sur lui, le tuent ainsi que son lieutenant, et font ensuite main-basse sur tous les Romains qui se trouvent dans la ville. Ce massacre devient le signal d'un soulèvement universel dans l'Italie. Les premiers qui se signalèrent furent les Marses; à leur tête étoit Pompedius Silo, l'un des consuls de la nouvelle république, et le principal auteur de la guerre. Le péril

parut aux Romains si grave, qu'on déclara 90.
qu'il y avoit tumulte : le peuple, quittant la toge, prit l'habit militaire : nous avons déjà dit quels étoient les autres effets de cette déclaration.

Les deux consuls, L. Julius César et S. Rutilius Lupus, allèrent combattre ces nouveaux ennemis, prenant pour lieutenans-généraux les plus illustres capitaines de la république, Marius, Sylla, Cn. Pompeius Strabon, père du grand Pompée, et T. Didius, déjà fameux par deux triomphes. Rutilius fut opposé aux Marses, et son collègue aux Samnites. Avant d'entrer en action, les alliés envoyèrent une ambassade pour représenter la justice de leur demande, qui ne tendoit qu'à les rendre citoyens d'une ville dont la grandeur, disoient-ils, étoit en partie leur ouvrage. Le sénat, fidèle à sa maxime de ne jamais recevoir la loi, répondit que si les alliés commençoient par se soumettre, on pourroit les écouter : sinon, qu'ils eussent à s'abstenir de toute députation.

On vit donc commencer la guerre civile ; car tel étoit le caractère de celle-ci (1), puis-

---

(1) Florus dit qu'on la nomma Sociale, pour en déguiser l'horreur par un nom plus doux.

90. que si ce n'étoient pas des citoyens armés les uns contre les autres, c'étoient au moins des amis qui combattoient contre des amis, et des parens contre des parens, toutes sortes de liens unissant les Romains et les peuples d'Italie; ce que les guerres civiles ont d'épouvantable la caractérisa; les alliés se portèrent aux plus grandes barbaries, et contre les Romains, et contre les peuples d'Italie demeurés fidèles à Rome. Du nombre de ces derniers étoient les habitans de Pinna; leurs enfans furent égorgés à leurs yeux. Les révoltés firent souffrir aux femmes un supplice horrible : ils leur enlevoient la peau de la tête.

On connoît peu les détails de cette guerre : dans les commencemens, l'avantage fut toujours du côté des alliés, par une double raison; c'est qu'ils étoient très-unis, et que les dissensions de Rome refluoient jusque dans ses armées. Le consul Rutilius pensa tout bouleverser par des préventions téméraires. Voyant l'ennemi informé de tous ses projets, il s'imagina être trahi par les nobles qui servoient sous ses drapeaux, et qu'il supposa toujours partisans des alliés. Il en écrivit au sénat; et cet avis alloit tout mettre en feu dans la ville, lorsqu'il découvrit des espions dans son camp : ce qui dissipa ses soupçons,

et ramena le calme. Pour le mieux assurer, 90.
le sénat ordonna que l'exécution de la loi Varia, qui étoit une source de division, demeureroit suspendue pendant la guerre.

Mais malheureusement une des armées romaines étoit confiée à un homme peu capable, et d'un esprit étroit. Marius, parent de Rutilius, lui conseilloit de traîner les choses en longueur : outre que c'étoit un moyen de ralentir l'ardeur de la ligue, il lui représentoit que tandis qu'il tiroit ses vivres avec la plus grande facilité de Rome, qui étoit sur ses derrières, les ennemis dans le pays desquels on combattoit, ne pouvoient tarder d'en manquer. Ce consul s'imagina que le conseil de Marius étoit intéressé, qu'il désiroit de voir l'année s'écouler dans l'inaction, afin de terminer lui-même la guerre dans un septième consulat qu'il se feroit donner : préoccupé de cette pensée, il ne voulut pas écouter ses avis judicieux.

Il étoit campé sur le Tolenus, petite rivière du pays des Marses; il la passa pour attaquer un préteur ennemi qui, s'y étant attendu, avoit placé une embuscade dans laquelle le consul alla tomber et laissa la vie. Huit mille des siens y périrent ou se noyèrent. Marius, placé à quelque distance au-dessous de Ruti-

90. lius, voyant flotter les cadavres des Romains, en augura leur défaite, et se portant aussitôt sur le camp des alliés qu'il trouva dégarni, s'en empara fort aisément, et priva ainsi le vainqueur du fruit de sa victoire.

On apporta dans Rome le corps de Rutilius et ceux de plusieurs autres personnages d'une grande considération, pour les déposer dans les tombeaux de leurs ancêtres. Cette circonstance augmenta singulièrement la consternation et la douleur que la défaite avoit causées. Le sénat, voyant l'effet que produisoit un si triste spectacle, ordonna qu'à l'avenir ceux qui périroient dans les combats fussent inhumés sur les lieux.

Après la mort de Rutilius, Cépion, auquel il avoit donné le commandement d'un corps d'armée, ayant remporté un avantage assez considérable, le sénat crut devoir augmenter les forces qu'il dirigeoit, et ordonna que le reste de l'armée de Rutilius fût partagé entre lui et Marius. Pompedius Silo, jugeant qu'il seroit dangereux d'attaquer un vainqueur qu'encourageoient et son succès et l'accroissement de sa troupe, usa d'une ruse qu'on peut nommer perfidie, mais qui, d'un autre côté, supposoit dans son auteur un très-grand courage : campé non loin de Cépion, il vient

le trouver au milieu de la nuit, feint de vouloir changer de parti, et lui présente comme otages deux enfans qu'il suppose être les siens (ils devoient le jour à deux esclaves); ensuite il lui remet ce qu'il dit avoir pu sauver de sa fortune, de prétendus lingots d'or et d'argent, qui n'étoient autre chose que du plomb doré et argenté. Cépion ne se doute pas de la fourberie; Pompedius l'engage à tomber au moment même sur les Marses, qui, surpris et n'ayant plus de chefs, ne pourront faire de résistance. Ils marchent ensemble. Un détachement ennemi étoit caché dans l'intervalle des deux camps. Sous prétexte d'examiner la position des Marses, Pompedius monte seul sur une colline d'où il donne aux siens le signal: Cépion, subitement enveloppé, est tué, et la plus grande partie de son armée taillée en pièces. 90.

L'autre consul, L. Julius César, fut plus heureux que son collègue. Les Samnites qu'il avoit en tête lui firent d'abord, à la vérité, essuyer un premier échec; mais il n'en fut point abattu. Il alla se poster dans le voisinage de la ville d'Acerres, en Campanie, qu'assiégeoit Papius, général des alliés. Se bornant à l'incommoder, il évitoit une action décisive. Une ruse du chef des Samnites le

90. contraignit d'affoiblir son armée déjà diminuée par la perte qu'il venoit d'éprouver : il s'y trouvoit des Numides ; Papius ayant attiré dans son camp un fils de Jugurtha, qui étoit gardé à Venouse, le fit paroître aux yeux de ses compatriotes avec tous les ornemens de la royauté. Alors ils désertèrent en foule pour rejoindre leur prince ; et le consul, afin de ne pas voir grossir davantage l'armée samnite aux dépens de la sienne, renvoya en Afrique tout ce qui restoit de Numides sous ses drapeaux. Avec tant d'avantages, Papius ne cherchoit qu'à engager une bataille ; et voyant le consul s'obstiner à demeurer dans son camp, il ne craignit pas de l'y assaillir ; César soutient vigoureusement l'attaque à l'une des portes, et fait sortir par une autre sa cavalerie qui, tombant sur les derrières des Samnites, les met en déroute. Ils laissèrent six mille hommes sur la place. Le général fut proclamé *Imperator* par ses soldats ; et à Rome, la toge remplaça l'habit militaire. Mais ce succès fut bientôt balancé par un revers auquel contribua peut-être une maladie du consul, qui ne put assister et présider à une troisième action qu'en litière.

De toutes parts les chances de la guerre varioient ; les défaites de Rutilius et de Cé-

pion n'eurent pas les suites que les Marses 90.
auroient pu en espérer, quoique Marius qui leur étoit opposé ne fît pas de très-grandes choses : soit nécessité, prudence ou lenteur ordinaire à la vieillesse, ce général se tenoit sur la défensive. Les ennemis l'attaquèrent; il les dispersa, les poussa dans des vignes environnées de haies, et les y laissa pour ne pas rompre l'ordonnance de son armée, en les poursuivant. Sylla, qui se trouvoit au-delà de ces vignes, acheva la victoire. Ces peuples étoient singulièrement belliqueux; et c'étoit un proverbe à Rome, qu'on n'avoit jamais triomphé des Marses, ni sans les Marses. Peut-être cette considération, jointe à celles que Marius avoit fait envisager à Rutilius pour temporiser, influa-t-elle sur sa conduite, toujours extrêmement circonspecte. Pompedius, fâché de ne pouvoir le tirer de ses retranchemens, lui cria un jour : « Si Marius est un grand » général, pourquoi évite-t-il le combat? » Celui-ci répondit : « Si vous êtes un habile » capitaine, que ne l'y forcez-vous? » Il y eut une action dans laquelle Marius ne fut pas secondé par ses troupes, et ne put profiter de l'avantage qu'il avoit sur l'ennemi. Les deux armées se tournèrent réciproquement le dos. Ce général demanda son congé, préten-

90. dant que son courage lui avoit fait supporter long-temps des douleurs de rhumatisme au-dessus de ses forces, mais auxquelles il ne pouvoit plus résister. Il revint à Rome avec une réputation atténuée.

Celle de Sertorius au contraire s'accrut beaucoup. Quoiqu'il n'eût pas de commandement en chef, il fit remarquer en de nombreuses actions sa bonne conduite et son intrépidité. Il perdit un œil en combattant. Le peuple lui témoigna son estime d'une manière flatteuse. Un jour qu'il le vit entrer au théâtre, il le couvrit d'applaudissemens : c'étoit une marque d'estime qu'il ne prodiguoit pas.

Pompeius Strabon, plus à portée de se distinguer, commandoit dans le Picenum. Après le massacre d'Asculum, il attaqua cette place sans aucun succès. Assailli ensuite lui-même par trois généraux ennemis, il fut défait et assiégé par l'un d'eux, nommé Afranius, dans la ville de Fermo où il s'étoit réfugié. Une armée romaine vint à son secours : s'étant concerté avec elle, il battit Afranius, qui fut tué dans le combat. Les vaincus se jetèrent dans Asculum. Pompée alla y remettre le siége.

Cette victoire acheva de rassurer la ville de Rome; les magistrats y reprirent la robe

prétexte : tout rentra dans l'ordre accoutumé ; 90.
et la guerre Sociale ne fut plus regardée que comme une guerre ordinaire, qui ne troubloit aucunement le repos de la capitale. On y eut cependant bientôt un nouveau sujet d'inquiétude : quelques peuples se détachèrent de Rome et se joignirent à ses ennemis ; elle appréhenda de rester seule chargée du fardeau de la défense, si elle résistoit au vœu général de l'Italie : en conséquence le sénat autorisa le consul Julius à porter une loi qui accordât le droit de cité aux alliés demeurés fidèles. Cette politique les attacha irrévocablement au parti des Romains, et fit concevoir aux rebelles l'espoir de participer au même avantage en posant les armes.

Le danger néanmoins ne cessa pas tout à coup. Il étoit encore si pressant, qu'on admit dans l'armée les affranchis qui n'y avoient été reçus qu'en des circonstances très-rares.
Pompeius devenu consul, poussa l'attaque 89.
d'Asculum avec vivacité. Les assiégeans s'acharnèrent à la conquête de cette ville, parce que ses habitans avoient les premiers arboré l'étendard de la révolte. La place fut défendue avec vigueur. Des armées de soixante-quinze mille Romains et de soixante mille alliés combattirent sous ses murs. Le siége traînant en

89. longueur, Pompeius prit un détachement, et alla au-devant des ennemis qui s'avançoient pour le faire lever. Il battit les Marses, et réduisit encore deux autres peuples à quitter les armes. Un de leurs chefs ayant été pris, on le menoit au consul; il étoit suivi par un de ses esclaves lequel, ayant saisi l'épée du soldat qui entraînoit son maître, en perça ce dernier, et se tua lui-même, en disant: « J'ai mis mon maître en liberté; il faut » maintenant songer à moi. »

Le second consul, L. Porcius Caton, qui, l'année précédente, avoit gagné une bataille rangée sur les Toscans, soulevés aussi, combattoit de son côté avec succès. Il s'étoit proposé de dompter les Marses; mais il fut tué en essayant de forcer leurs retranchemens, et sa mort donna la victoire aux ennemis. Le trait qui le perça partit, suivant un historien, des mains du jeune Marius, mécontent de ce que le consul eût dit que son père n'avoit pas fait, avec les mêmes troupes qu'il commandoit dans la dernière campagne, de plus grandes choses que lui. Un autre prétend que Caton s'étant fait haïr par sa hauteur et sa dureté, avoit déjà été au moment de périr par une sédition de ses soldats. Le coup qui termina ses jours partit de la main d'un des

siens, et fut dirigé par la haine et non par le hasard : voilà tout ce qui paroît avéré dans cette aventure. 89.

Caton avoit pour lieutenant Sylla, qui, après avoir renversé la ville de Stabies, attaqua celle de Pompeii, à l'embouchure du Sarno. Dans le voisinage étoit une flotte romaine chargée de troupes. Elles se soulevèrent contre leur général, sous prétexte d'une trahison qu'elles lui imputoient, et le lapidèrent. Sylla les incorpora dans son armée, sans infliger aucune punition aux meurtriers. Il allégua pour excuser cette coupable indulgence, qu'ayant une faute à expier, elles s'en porteroient avec plus d'ardeur au combat : son motif véritable étoit l'ambition. Il fut le premier général romain qui, des soldats de la république, fit les siens, et qui les corrompit pour les acquérir.

Malgré l'accroissement de son armée, un général des alliés, Cluentius, vint avec de nombreuses troupes camper à quatre cents pas de ses retranchemens. Sylla regarda cette hardiesse comme une insulte, et quoiqu'il eût envoyé beaucoup de monde au fourrage, attaqua l'ennemi. Il fut repoussé avec perte ; mais dès que ses fourrageurs l'eurent rejoint, il revint à la charge, battit Cluentius, et l'obligea de

89. décamper. Celui-ci, ayant reçu un renfort de Gaulois, revint sur ses pas. Un soldat de cette nation, et d'une très-haute stature, défia au combat le plus brave des Romains. Un Maure d'une fort petite taille se présenta pour le combattre et le tua. Les Gaulois effrayés de ce qu'ils regardoient comme un sinistre augure, se défendirent mal dans la bataille qui se donna peu après, lâchèrent le pied, et entraînèrent dans leur fuite le reste de l'armée, qui ne s'arrêta qu'aux environs de Nole. Sylla joignit les vaincus, et acheva de les exterminer ; ce ne fut pas néanmoins sans peine et sans péril, puisqu'il obtint dans cette occasion une couronne obsidionale, réservée au général qui tiroit ses soldats d'un pas dangereux, et donnée par ceux-ci. L'herbe dont on la composoit uniquement, devoit être prise dans le lieu même où le service avoit été rendu. C'étoit le plus grand honneur qu'un citoyen pût recevoir. Sylla fit peindre ce trait de sa vie dans sa maison de Tusculanum, que posséda ensuite Cicéron.

Après ces grandes victoires, le général romain entra dans le pays des Hirpiniens, qu'il contraignit de mettre bas les armes ; de là il passa dans le Samnium, où il se trouva engagé en un défilé près d'Esernia. Pour s'en

tirer, il imagina de traiter de la paix avec le 89.
chef ennemi qu'il avoit en tête. Une trève fut convenue pour en régler les clauses. Les Samnites se relâchèrent de leur vigilance, et Sylla trouva moyen de s'évader, pendant la nuit, de son camp, où il ne resta qu'un trompette pour sonner de trois heures en trois heures, suivant l'usage, le commencement de chaque veille ; et cet homme même, après avoir annoncé la quatrième, eut le bonheur de se sauver. En sortant de ce défilé, Sylla surprit le camp ennemi qu'il avoit tourné, et s'en saisit. Enfin il termina la campagne par l'attaque de Bovianum, où se tenoit l'assemblée de la nation samnite, et que défendoient trois citadelles. En trois heures elle fut prise d'assaut.

Couvert de tant de lauriers, Sylla crut pouvoir aller à Rome solliciter avec confiance le consulat. Peu de candidats s'étoient présentés avec autant de titres. Ses amis le donnoient pour le premier général de son temps ; ses ennemis convenoient du moins qu'il étoit heureux : loin de s'en offenser, il mettoit sa politique à passer pour l'être. Plutarque rapporte que Sylla disoit dans ses mémoires que les choses qu'il avoit hasardées lui avoient mieux réussi que celles qu'il avoit méditées avec le

89. plus de profondeur , et exécutées avec le plus de prudence : il conseilloit à Lucullus, auquel il les avoit dédiés , de se fier surtout à ce que les dieux lui inspireroient dans ses songes. Plutarque donne, au reste, à cet homme célèbre le caractère le plus inconséquent, du moins en apparence; il ravissoit avec violence , pour donner avec profusion ; honoroit comme il outrageoit, sans motif : souple à l'égard de ceux dont il avoit besoin , il étoit haut envers ceux qui avoient besoin de lui : il punissoit quelquefois la plus légère offense par le dernier supplice, et souffroit patiemment la plus grande. Son intérêt seul peut expliquer ces contradictions.

Après son départ, les affaires des alliés , qu'il avoit si fort affoiblies, continuèrent de décliner. Les Marses, exténués par les nouvelles pertes que leur firent éprouver Murena et Metellus Pius, se détachèrent de la ligue dont ils avoient été l'un des plus fermes soutiens. Depuis leur retraite, les Samnites en furent les chefs. Ils créèrent cinq préteurs ou généraux , à la tête desquels étoit Pompedius Silo , habile et intrépide guerrier, principal auteur de la révolte, et qui garda les armes , lorsque la nation des Marses à laquelle il appartenoit les eut posées. Il rassembla cinquante-un mille

hommes, en y comprenant vingt mille esclaves. 89.

Asculum tenoit encore. Un de ses principaux habitans, Judacilius, qui étoit hors de la place, ayant rassemblé quatre mille hommes, s'entendit avec les assiégés, pour qu'ils fissent une sortie, pendant qu'il attaqueroit le camp ennemi de son côté; mais le courage ayant manqué aux Asculans, son principal espoir, qui étoit de battre les Romains surpris, ne put s'effectuer : il parvint seulement à pénétrer dans la ville avec quelques uns de ceux qui l'accompagnoient. Après avoir reproché leur lâcheté à ses compatriotes, son parti étant le plus fort, il fit mourir tous ceux qui s'étoient déclarés contre lui, et qui, en dernier lieu, avoient empêché l'exécution de ses ordres; puis, voulant imiter l'exemple donné par Vibius au siége de Capoue, il invita ses amis à un festin, et leur proposa de ne pas survivre au désastre de leur patrie, dont la ruine étoit inévitable. Mais après avoir loué son courage, ils le laissèrent seul prendre le poison qu'il offroit à tous. Son bûcher étoit préparé d'avance; il ordonna de l'y porter et d'y mettre le feu : il semble que le poison étoit superflu en cette circonstance. La place fut prise par le consul Pompeius. Les citoyens les plus considérables et tous les officiers

89. eurent la tête tranchée, après avoir été battus de verges. On enleva au reste des assiégés tout ce qu'ils possédoient, et l'on rasa la ville. Pompeius, contre l'usage, obtint le triomphe qu'on n'accordoit pas pour avoir repris ce que la république avoit perdu. Ce général avide, quoique le trésor fût épuisé, n'y versa rien du prix d'un très-grand butin qu'il avoit fait vendre.

88. Pompedius Silo donnoit seul encore quelque mouvement à la ligue. Il reprit Bovianum, et, fidèle à son système d'assimiler la république d'Italie à celle de Rome, célébra un triomphe dans sa nouvelle conquête. Mais il perdit peu après une grande bataille, et y laissa la vie. Il est fort vraisemblable que ce fut lui qui avoit envoyé une ambassade au roi de Pont, Mithridate (ce fameux ennemi des Romains, dont on va parler bientôt), pour l'inviter à joindre ses armes à celles des alliés. Ce monarque répondit qu'il n'y manqueroit pas, quand il auroit terminé les affaires qui l'occupoient en Asie. Il falloit que celles de la ligue fussent entièrement désespérées, pour qu'elle allât solliciter si loin des secours. On voit, par la réponse de Mithridate, qu'il fit fort peu d'attention à sa demande. Cette démarche des alliés fut la dernière qui eût quel-

que éclat : la guerre Sociale périt de langueur, 88.
et finit comme d'elle-même.

Un des moyens qui contribuèrent le plus à éteindre cet incendie, fut la concession politique faite par les Romains, du droit de cité à tous les peuples qui avoient déposé les armes ; cependant cette prodigieuse quantité de citoyens pouvoit devenir très-dangereuse : répandus dans les trente-cinq tribus, ils se seroient par leur nombre rendus maîtres de toutes les délibérations et de toutes les affaires. L'adresse du sénat écarta cet inconvénient ; il créa huit nouvelles tribus, dans lesquelles furent renfermés tous les nouveaux citoyens : ainsi, quoiqu'ils fussent plus nombreux que les anciens, ils n'eurent que huit voix contre trente-cinq qu'avoient ces derniers ; et comme les nouvelles tribus n'opinoient qu'après les autres, l'affaire étoit presque toujours décidée avant qu'on en vînt à elles ; et leurs suffrages n'étoient pris que pour la forme. Le sénat eut même l'habileté de faire agréer cet arrangement aux nouveaux citoyens, qui n'en virent pas d'abord les conséquences ; il est vrai qu'il avoit pour se conduire dans cette circonstance l'exemple de Servius Tullius, qui usa d'un moyen semblable pour ôter au menu peuple presque toute influence sur le gouvernement :

8. sage institution dont les effets toujours subsistans, étoient une leçon pour le sénat, et ne lui laissoient, pour ainsi dire, que le mérite de l'imitation.

La république avoit plus que jamais besoin d'être soutenue par la sagesse de ce grand corps; car il se manifestoit dans son sein des signes de dissolution. L'année précédente, il s'étoit commis dans la place publique un crime qui sembloit annoncer assez clairement la ruine dont elle étoit menacée : la cupidité des usuriers, qui s'alimente des malheurs publics, s'étoit accrue par ceux de la guerre Sociale. Les débiteurs réclamèrent contre l'excès des intérêts qu'on leur extorquoit; Asellio, préteur de la ville, et en cette qualité juge de ces contestations, accueillit leurs plaintes. Les créanciers, animés par un tribun du peuple, l'attaquèrent en plein jour dans la place publique, tandis qu'il faisoit un sacrifice. Il voulut se réfugier dans le temple de Vesta, mais il fut assommé avant d'y parvenir. Quelques uns de ceux qui le poursuivoient l'y croyant rendu, en forcèrent les barrières; et, malgré les lois de leur religion qui en défendoient l'entrée aux hommes, visitèrent curieusement son enceinte. Un meurtre si audacieux et si atroce demeura impuni; malgré les récompenses

promises par le sénat à ceux qui indiqueroient 88.
les coupables, il ne se présenta pas un seul témoin. Un autre tribun, Plautius, fit, à cette occasion probablement, rendre une loi qui porte son nom, contre ceux qui troubleroient l'ordre public : c'est la loi *Plautia*, *de vi publicâ*.

Ce fut encore lui qui arracha aux chevaliers le droit exclusif des jugemens. Il fit ordonner que chaque tribu nommeroit annuellement quinze citoyens, sénateurs, chevaliers, ou même plébéiens, qui rendroient la justice. Cet ordre de choses ne fut pas le dernier; nous le verrons, en quelques années, changé par l'homme qui va désormais jouer le premier rôle dans la république.

Nous voulons parler de Sylla, qui n'obtint pas toutefois sans peine le consulat qu'il étoit venu postuler. Il avoit pour concurrent C. César, frère de L. César, dont il a déjà été fait mention; concurrent redoutable par son mérite et sa naissance. Etant tous deux patriciens, ils ne pouvoient être élus ensemble. César trouva un adversaire dans le tribun P. Sulpicius, ce jeune orateur qu'on a déjà fait connoître à l'occasion de la défense de Norbanus. Ils étoient amis cependant; mais Sulpicius crut devoir prendre le parti de la justice contre

88. l'amitié : car c'étoit au mépris des lois que César, n'ayant pas encore exercé la préture, aspiroit au consulat. L'un et l'autre haranguèrent le peuple. Le débat fut décidé en faveur de Sylla par une sédition.

Pendant que des crimes de tout genre souilloient ainsi la place publique, les censeurs réprimoient par des ordonnances le luxe des tables : mais à quoi pouvoient servir des lois somptuaires, quel respect pouvoient-elles inspirer, quand la sûreté publique étoit violée aussi ouvertement? Et cependant les excès que nous venons de voir ne tarderont pas à être surpassés.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.



ERRATA.

TOME PREMIER.

Pag. 19, lign. 14 : *ses*, lisez *leurs.*

Pag. 20, lign. 4 : *la*, lisez *le.*

Pag. 148, lign. 7 : *rendoient*, lisez *rendroient.*

Pag. 308, lign. 3 : *leur*, lisez *cette.*

Pag. 478, lign. 1 de la note : *la mort*, lisez *exposoit à la mort.*

Pag. 581, lign. 27 : *s'assemblent*, lisez *se réunissent.*

TOME SECOND.

Pag. 56, lign. 7 : *qu'ils*, lisez *que les Romains.*

Pag. 79, lign. 27 : *établir*, lisez *fixer.*

Pag. 109, lign. 14 : *désigne*, lisez *indique.*

Pag. 373, lign. 5 : *leurs*, lisez *ces.*

Pag. 379, lign. 8 : *c'étoit*, ajoutez *comme on vient de le dire.*

Pag. 494, lign. 3 : *un*, lisez *son.*

TOME TROISIÈME.

Pag. 51, lign. 12 : *entourés*, lisez *enfoncés.*

Pag. 609, lign. 12 : *Claudia*, lisez *Clodia.*

TOME QUATRIÈME.

Pag. 148, lign. 23 : *tombèrent*, lisez *étoient tombés.*

Pag. 215, lign. 13 : *mécontens*, lisez *malveillans.*

Pag. 239, lign. 1 : *certaine*, lisez *incertaine.*

